UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04330 1134

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSO
TRANSF

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/miroirdejusticeo00hirno

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stos. Apost.
MARIANOPOLI.
TRANSFERED

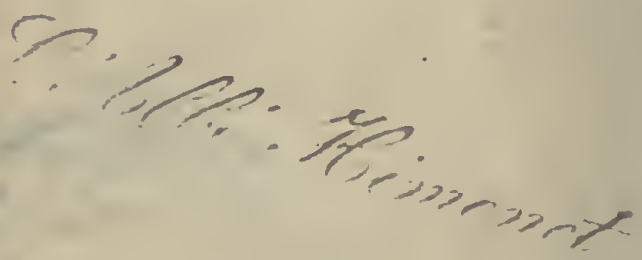
XVI

MIROIR DE JUSTICE

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

PROPRIÉTÉ

Tout exemplaire non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait.



MIROIR DE JUSTICE

OU

MARIE NOUS ENSEIGNANT PAR SES EXEMPLES

A REMPLIR NOS DEVOIRS ENVERS DIEU

Trente-une Lectures nouvelles pour le Mois de Marie, enrichies de nombreux et saisissants Exemples inédits

Par M. HIMONET

Ancien Curé-Doyen de Souilly, Auteur de plusieurs ouvrages

Ouvrage approuvé et recommandé par Mgr l'Évêque de Verdun

Sit vobis descripta vita beatæ Mariæ Virginis, in quâ velut in speculo refulget forma virtutis.

(Amb., *De Virg.*, lib. II.)

3e ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

CHEZ L'AUTEUR, M. HIMONET

A BAR-LE-DUC

28, RUE DE LA BANQUE, 28

1885

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR TRANSFERRED

ÉVÊCHÉ DE VERDUN

Nous, Évêque de Verdun,

Sur le rapport favorable qui nous a été fait par notre Commission d'examen, autorisons M. l'abbé Himonet, Curé-Doyen de Souilly, à publier un ouvrage ayant pour titre : *Miroir de Justice.* L'auteur, suivant par ordre les diverses circonstances de la vie de la Très Sainte Vierge, qui tout entière se rapporte ou se mêle intimement à celle de son divin Fils, en tire des leçons et des exemples propres à éclairer, à toucher et à édifier les âmes même les plus égarées, quand elles invoquent avec confiance la Mère des pécheurs.

† AUGUSTIN, Ev. de Verdun.

Verdun, le 23 *Février* 1879.

PRÉFACE

DU MOIS DE MARIE

(Speculum justitiæ)

Incontestablement c'est le cœur sacré de Marie qui, sur la terre, a le mieux reproduit les perfections, les vertus de notre divin Sauveur. Or, comment cette Vierge pleine de grâces comprit et remplit ses devoirs envers le Seigneur, comment ainsi elle nous enseigne à les remplir nous-mêmes : voilà le thème que je développe en cet opuscule. C'est pourquoi je l'intitule : *Speculum justitiæ, Miroir de justice.* Au milieu de tant de *Mois de Marie* vagues, fantaisistes, essoufflés, impraticables, qu'il est impossible de lire, j'ai essayé de prendre une place, si obscure fût-elle, à côté de ceux qui ont travaillé sérieusement pour le ministère paroissial : j'ai cherché à produire une œuvre claire, pratique et salutaire. Chaque lecture roule sur une vertu spéciale, sur un

des devoirs quotidiens de la vie chrétienne. Je l'appuie d'exemples nouveaux, souvent inédits, tirés en grande partie de la vie des Saints : la doctrine est ainsi gravée dans l'esprit des lecteurs par quelques traits saillants. Je me suis résolu à consacrer mes quelques loisirs à cet humble travail, d'abord par reconnaissance et piété filiale envers cette Reine miséricordieuse à qui je dois d'être le peu que je suis : puis aussi j'ai voulu répondre aux désirs d'un certain nombre de Confrères. Puissé-je les avoir aidés à faire connaître et aimer Marie pendant les exercices de son mois béni ! Mais si ce n'est que dans le ciel qu'elle est révérée et chantée selon sa gloire et ses vertus, si petits que nous soyons, elle nous permet à tous de redire à ses pieds avec l'Eglise notre mère : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata.* Accordez-nous, ô Vierge bienheureuse, de vous louer ici-bas, mais aussi de chanter vos louanges dans la belle et permanente solennité du ciel ! *Amen.*

MIROIR DE JUSTICE

OU

MARIE NOUS MONTRANT PAR SES EXEMPLES A REMPLIR NOS PRINCIPAUX DEVOIRS ENVERS DIEU

PREMIÈRE INSTRUCTION

SPECULUM JUSTITIÆ

Ouverture du mois de Marie.

In viis justitiæ ambulo, ... ut ditem diligentes me.

Je marche dans les voies de la justice pour enrichir ceux qui m'aiment. (Prov., VIII, 20, 21.)

Le Mois que nous commençons est nommé chez tous les peuples catholiques le beau mois de mai, le gracieux mois de mai. Est-il ainsi nommé, parce qu'après les brouillards et les frimas de l'hiver, il nous ramène les beaux jours, les brillants et doux soleils, la verdure,

la vie, le renouvellement de la nature entière ? La saison y est pour quelque chose, sans doute ; mais l'Eglise a pensé que le mois des fleurs ne pouvait être mieux consacré qu'à la Vierge Marie, la fleur de la religion ; qu'à la Vierge bienheureuse que les prophètes ont chantée brillante comme un lis au milieu des épines, embaumée comme une Rose mystérieuse, la Rose incomparable de Jéricho. Et ces noms de beau mois, de mois gracieux et béni, lui viennent précisément de ce qu'il est consacré à Celle que l'Archange a saluée pleine de grâces, et que nous aimons tous à réclamer au milieu de nos misères, sous le titre de mère de la divine grâce : *Mater divinæ gratiæ !* Qui, en effet, invoqua jamais en vain Marie? Tous les Saints, tous les docteurs de l'Eglise, toutes les générations chrétiennes, tous ceux qui ont voulu en faire l'expérience, l'ont répété de concert. Ah ! le moindre hommage, le moindre tribut de vénération et de piété de notre part inclinera toujours vers nous ses regards miséricordieux, nous gagnera sa bienveillance. Il y a plus encore : on ne peut être chrétien sans aimer, sans honorer cette Mère aimable de Dieu et des hommes. Jésus-Christ, qui l'associa pendant sa vie à l'œuvre de notre rédemption, ne cesse de l'y

associer depuis qu'elle est dans la gloire, au point que saint Bernard a pu dire : Dieu a placé en Marie la plénitude de tous les biens, afin que s'il existe en nous quelque grâce, nous sachions lui en être redevables. Oh ! il est esclave du démon ; il marche à la malédiction, à l'enfer, l'homme indévot, indifférent pour cette Mère généreuse, qui, par amour de nos âmes, s'est associée à Jésus-Christ pour boire le calice de ses douleurs et devenir la Reine des Martyrs ! Mais on peut bien ajouter : le serviteur de Marie ne périra jamais. N'a-t-elle point, en effet, pour nous bénir et nous conduire dans le chemin du Ciel, la puissance et la bonté réunies ? Tous les enfants chrétiens, au grand jour de leur première Communion, sont conduits à son autel, confiés à sa garde maternelle. Or, on peut défier d'en citer un seul, une seule fidèle à aimer, à invoquer Marie, dont les jours n'aient été bénis sur la terre, et qui n'y ait conservé la foi, la pudeur, la crainte de Dieu, ce qui est tout l'homme d'ici-bas. Au contraire, quand on veut suivre le monde, ses passions, ses divertissements dangereux, on quitte, on délaisse Marie ; on fuit le culte et les autels de la Reine des Anges. Ah ! la vertu, les richesses, la gloire, le salut sont, auprès de Marie, le partage de quiconque est fidèle à Marie !

Mais comment mériter sa protection en tout temps, et surtout en ce mois sacré, si cher à ses enfants ? Le moyen est facile ; il est à la portée de l'ouvrier, du laboureur, du malade, de la mère de famille, de l'enfant même qui commence à prier. Est-ce qu'il est quelqu'un parmi nous, pour peu qu'il ait la volonté bonne, qui ne puisse réciter les litanies de la sainte Vierge, ou le chapelet, ou même une de ses dizaines ; un *Salve Regina*, un *Ave Maris stella*, un *Souvenez-vous ;* chanter avec piété un de ses cantiques, faire une aumône ou une offrande à son autel ; venir ou envoyer quelques membres de la famille à nos réunions, au nom de ceux qui ne peuvent y venir ? Et de quelque manière qu'on invoque ainsi la sainte Mère de Jésus-Christ, on gagne trois cents jours d'indulgence. Et, de plus, il y a indulgence plénière en recevant, dans le mois, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Oh ! si peu que nous ayons de dévotion et de reconnaissance envers notre Mère du Ciel ; si peu que nous ayons d'amour de notre âme, comment pourrions-nous rester étrangers à des pratiques si faciles et si salutaires ?

Ainsi donc, tous les jours du mois de Marie, faisons, seuls ou avec d'autres, quelques prières à ses pieds, et soyons certains qu'elle sera près

de nous et nous écoutera comme la mère tendre et dévouée auprès du berceau de son enfant ou de son lit de douleurs. Aujourd'hui même, prenons l'engagement devant elle de chercher à lui plaire, et de nous imposer quelques sacrifices, quelques mortifications, quelques exercices pieux en son honneur ; d'offrir à Dieu, sous ses regards, les actions de la journée, et, durant le jour, renouvelons cette offrande. Soyons exacts, chaque soir, à entourer son image, à l'exemple des Anges et des Saints dans le ciel, qui ne cessent d'environner son trône de leur vénération et de leurs chants de louanges. Car, si Notre-Seigneur recommande la prière en commun ; s'il promet de se trouver présent, particulièrement au milieu de ceux qui le prieront de concert, ne fussent-ils que deux ou trois, il en est de même de Marie. Elle est touchée d'une tendresse de prédilection quand elle voit sa famille se presser autour de ses autels.

Mais, par-dessus tout, pour bien faire le mois de Marie, pour ouvrir son cœur sur nous et vers vous, il nous faut éviter le péché, les occasions du péché, les réunions dangereuses, les plaisirs ou les chants coupables ; ne rien nous permettre de ce qu'elle ne permet pas, de ce qu'elle n'autoriserait pas. S'il en est autrement,

nous sommes des enfants odieux et dénaturés qui lui déchirons les entrailles. Qui oserait penser qu'elle puisse être patronne du libertinage et du vice ? Celui qui fera le mois de Marie par passe-temps, par routine, conservant en soi le péché et l'amour du péché, ayant toujours le cœur fiévreux pour ses mauvais instincts et ses mauvaises habitudes, sans aucune envie, sans désir de se réformer, ne peut que soulever la peine et l'indignation de la Vierge Immaculée, comme le prouve le trait suivant :

Une jeune personne ayant été pieuse en ses jeunes années, fut abandonnée, comme tant d'autres, au courant de ses passions, par des parents criminels. Quoique scandaleuse et croupissant dans le vice, elle conservait néanmoins quelques pratiques de piété envers la très sainte Vierge ; puis, la malheureuse s'endormait en son aveuglement sur le bord de l'enfer. Elle se croyait forte contre Dieu, parce que quelques-unes de ses compagnes étaient perdues de mœurs, comme elle ; elle se rassurait aussi sur ses restes de culte envers Marie. Un jour qu'elle était pressée par la faim, une jeune Dame au visage ravissant paraît tout à coup sous ses yeux, lui présentant des aliments dans un vase malpropre et infect, et elle lui disait :

— Prends et mange ; voilà de quoi te rassasier.

— Mais, reprit la pauvre débauchée, comment osez-vous penser que je mangerai des aliments si sales ? Autant vaudrait mourir !

Alors, la sainte Vierge, se faisant connaître, répliqua :

— Et moi donc ! je suis bien plus affamée du salut de ton âme que tu ne l'es des aliments corporels ! Tu me présentes bien quelques prières, mais elles s'élèvent d'une âme si impure qu'elle m'est plus repoussante que l'odeur d'un cadavre, et tu voudrais qu'elles me fussent agréables !

Ce reproche sanglant, hélas ! pourrait être adressé à un grand nombre de chrétiens et de chrétiennes ; car de combien le vase du cœur n'est-il point gâté, corrompu par le péché ? Ah ! purifions nos cœurs, apportons à Marie le désir de les purifier, de les reformer sur le modèle admirable que nous offre sa vie si sainte. Alors, elle nous aidera, elle nous assistera, elle nous dirigera. Son mois sera véritablement pour nous le beau, le gracieux mois de Mai, parce qu'il nous aura mérité les sourires et l'amour de la Vierge de toute grâce et de toute bénédiction ! Amen.

PRIÈRE

Très sainte Vierge, notre divine mère, abaissez, nous vous en conjurons, vos regards miséricordieux sur vos enfants qui aiment à commencer ce mois béni honoré de votre nom. Quand on nous parlera de vos vertus et de vos grandeurs, accordez-nous la grâce, ô Rose mystérieuse, de respirer chaque jour vos parfums salutaires, afin que nous soyons dignes de vous et de Jésus-Christ, notre Sauveur. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

SPECULUM JUSTITIÆ, ORA PRO NOBIS

1° Marie est notre modèle à imiter. — 2° Nécessité de la prier pour parvenir à son imitation.

Il n'est pas un mois de l'année qui n'ait sa fête à Marie : le samedi de chaque semaine est consacré à l'honorer par la dévotion de la

famille chrétienne. Comment oublier en aucun de nos jours cette Mère admirable dont tous les jours furent dévoués à notre salut ? De là aussi la pensée de donner un mois entier, parmi les douze mois, à son culte, à la méditation de ses vertus, à l'invocation de sa tendresse sur nous. Or, en faisant notre offrande à la Reine des grâces, pourrions-nous en choisir une meilleure, une plus gracieuse que de lui présenter le plus beau, le plus riant des mois ? N'est-ce point alors que Marie semble nous dire : Vous voyez les jardins, les champs, les prairies, se parer de fleurs, exhaler mille parfums divers. Puissiez-vous ainsi renaître à la grâce de Dieu, orner vos âmes de fleurs, en faire un parterre où soit joyeux de se promener l'Epoux divin ! Pour cela, il nous faut *imiter* notre Mère céleste et la *prier* avec une affectueuse fidélité.

1° Oui, Marie est le modèle, le miroir de notre vie : elle ne peut nous aimer, nous conduire à Jésus notre Sauveur qu'autant que nous aurons retracé ses vertus au milieu de ce monde impur, que nous serons devenus dignes d'être appelés ses enfants. Or, que voyons-nous en cette Vierge bienheureuse ? Elle est conçue sans péché ; elle fleurit comme un lis au milieu des épines ; seule, elle est

toute pure et toute brillante de grâce dès son premier matin, alors que tous les rejetons d'Adam sont flétris par la tache originelle. Mais aussi avec quelle vigilance, quelle ardeur elle garde et augmente son trésor ! Afin d'éviter la contagion du monde et la vue de ses scandales, elle quitte, dès ses premières années, la maison de son père ; elle abrite sa vertu à l'ombre des Tabernacles, y vivant humble, inconnue, douce et fervente comme les Anges dont elle est la Souveraine. Bientôt un de leurs Princes viendra lui annoncer sa maternité divine ! Considérez-la, vierges, femmes chrétiennes, fidèles de tous les âges : la voilà qui tremble à la seule apparence du danger : elle se trouble, dit l'Evangile, parce que l'envoyé de Dieu se montre à elle sous la forme d'un jeune homme ; elle se trouble parce qu'elle s'entend louer. Et au titre de Mère du Sauveur qui lui est donné, elle répond n'être que sa servante : *Ecce ancilla Domini.* Et en effet sa faim, sa soif sera de faire la volonté de Dieu, de le servir et de l'aimer de tout son cœur et de toute son âme. Elle ne pourra, sans une douleur déchirante, être séparée de lui, le perdre même pour quelques jours ; elle le suivra au Calvaire, y recueillant ses dernières paroles, son dernier

soupir. Puis quand Jésus, trésor de son cœur, sera remonté dans les cieux, la terre ne sera pour elle qu'un affreux exil ; elle mourra du désir de se réunir à son bien-aimé. Mais, jusqu'à son Assomption bienheureuse, elle consolera ses jours d'épreuves par la prière et les Sacrements. Elle édifiera toujours les Apôtres et les fidèles de l'Eglise naissante, par sa dévotion, par sa résignation, par sa patience, par son détachement, par sa modestie, par sa charité pour tous les malheureux. Ce n'est donc point sans raison que le Saint-Esprit nous figura cette Epouse mystérieuse dans ces paroles du Cantique des Cantiques : *Les joues de l'Epouse sont comme des parterres de fleurs : ses lèvres sont comme des lis qui distillent la myrrhe la plus exquise.* Ainsi, contempler Marie comme notre miroir, tailler, retrancher, corriger sur ce divin modèle ce qui n'est point correct en nous dans nos conversations, dans nos habitudes, afin de pouvoir être présentés par elle à Jésus notre Sauveur, voilà le but et la fin des Exercices de ce mois de Marie !

2° Cependant la méditation des vertus de Marie ne suffit pas : pour féconder la terre stérile de notre cœur, il faut l'arroser par une prière fervente, par une prière pleine de saints

désirs, comme celle du pauvre mourant de faim, de fatigue et de froid à la porte du riche. Oh ! prions Marie, la Trésorière des grâces de Dieu, comme elle-même priait. Et le Seigneur, a-t-elle chanté, remplit de ses biens ceux qui en sont affamés, et il renvoie les mains vides ces orgueilleux qui n'ont point le sentiment de leur détresse, qui pensent n'avoir besoin de rien. Puisque nous sommes dans le mois de Marie, écoutons donc saint Bernard nous dire d'elle : Mes enfants, adressez-vous avec une pleine confiance à la Vierge bienheureuse : priez-la avec une filiale confiance et auprès d'elle vous retrouverez cette grâce qu'elle a trouvée devant Dieu. Je consens, continue ce saint Docteur, qu'il ne soit plus parlé de la miséricorde de Marie, si quelqu'un, l'ayant invoquée avec ferveur, peut dire qu'il n'en ait point été exaucé. Et l'Eglise elle-même lui met à la bouche ces touchantes paroles : *Bienheureux ceux qui entendent ma voix, et veillent près de moi !*

Ah ! Chrétiens, imitons Marie, ayons le désir de l'imiter et d'être des enfants dignes d'une si noble Mère : mais aussi prions-la de nous aider à nous convertir, de rendre notre vie pure, d'écarter les périls de nos chemins : crions vers elle comme la servante qui ne dé-

tourne point les yeux de sa maîtresse jusqu'à ce qu'elle ait pitié de nous. Prions-la pour nos familles dont tant de membres ont perdu la lumière de leurs yeux et qui ne marchent plus dans le chemin du Ciel ; prions-la pour l'Eglise en ces jours de persécutions, d'adversités, de tourmentes ; prions-la pour nos défunts gémissants dans les flammes du Purgatoire ; demandons souvent, demandons beaucoup ; car le ciel et la terre passeront avant que Marie ait manqué de secourir le chrétien pieux qui l'implore du fond de son cœur !

EXEMPLE

Un colonel français, blessé grièvement au siège de Sébastopol, avait reçu pour le soigner une Religieuse de Bon-Secours.

— Ma sœur, avait dit le malade, je suis protestant, et protestant je veux rester jusqu'à la mort. Donc ne me parlez pas de religion : vos soins et rien de plus.

La sœur se le tint pour dit. D'abord elle fit ostensiblement ses prières ; mais ayant vu les ricanements du colonel, ayant surpris des mots impies, elle cessa de prier en sa présence, sans cesser d'être douce et prévenante. Le colonel fut touché de cette délicatesse, et finit par

dire à la sœur de reprendre ses prières : il sentait même que cela lui faisait du bien..

— Ma sœur s'écria-t-il un jour, vous étiez en prière tout à l'heure, et vous dirigiez sur moi un œil de compassion. Pourquoi cela ?

— Oh ! Monsieur, je vous l'avoue franchement, c'était pour vous que je priais, pour vous mon frère en Jésus-Christ sur le bord de l'abîme ! J'ai demandé pitié, surtout à Marie, le refuge des pécheurs : j'ai voulu fléchir le Fils par la Mère.

— Mais, ma sœur, je suis protestant.

— Je le sais, vous autres protestants, vous n'invoquez pas la sainte Vierge, mais elle aura cependant compassion de vous, parce qu'elle est votre Mère.

— Eh bien ! continuez, ma sœur, de prier la sainte Vierge pour moi, car vos prières me font beaucoup de bien.

A partir de ce moment notre malade n'est plus le même : son cœur est attendri, ses yeux s'ouvrent à la lumière de la foi. Un prêtre est introduit : il l'instruit, il le confesse et le réconcilie avec Dieu et avec Marie. Mais la mort approche à grands pas : le colonel la voit venir avec calme, et cependant il y a encore quelque chose à faire. Il appelle un grand nombre d'officiers de son régiment, leur demande pardon des scan-

dales qu'il leur a donnés, et déclare qu'il meurt enfant de l'Eglise catholique. Quelques jours après il expirait doucement, pendant que la religieuse, agenouillée à son chevet, recommandait son âme à Dieu. O merveilleux effet de la prière! O bonté de Marie, qu'on n'invoque jamais en vain!

O Marie, que notre joie soit de vous bénir, de vous aimer, de vous imiter chaque jour de ce mois. O tendre Mère, quand nous vous offrirons une prière, quand nous chanterons vos louanges, que nous entendrons parler de vos privilèges et de vos vertus, bénissez-nous, aidez-nous à vous suivre et à vous imiter! (V. *Rosier de Marie*, 1884.)

TROISIÈME INSTRUCTION

Marie conçue sans péché. Son estime pour la grâce sanctifiante. Leçons qu'elle nous donne.

Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te!
Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'est point de tache en vous! (Cantic., IV, 7.)

Nous sommes par nature enfants de colère, esclaves du démon. Notre premier père, en se séparant de Dieu par sa révolte, nous en a séparés avec lui ; en se livrant à la malédiction, il a enveloppé toute sa race dans la malédiction. C'est ainsi qu'un ruisseau corrompu dans sa source ne roule que des eaux empoisonnées. Mais Marie a chanté dans son *Magnificat* : « Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses : *fecit mihi magna qui potens est.* » En effet, en préparant cette Vierge bienheureuse pour être sa mère, il a déployé la puissance de son bras afin de la préserver de la souillure originelle, il l'a sanctifiée dès son

son premier matin, et le dragon, ne pouvant la souiller de son venin, comme toute autre créature humaine, s'est arrêté tremblant et frémissant devant elle : il a reconnu dans Marie cette femme du miracle, promise au monde comme devant écraser la tête du serpent. Admirable privilège, bien cher à tous les chrétiens ! Avec quelle joie ils aiment à chanter dans l'univers : *Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a point en vous de souillure ! Vous êtes ravissante comme l'aurore à son lever ; vous êtes appuyée sur votre Bien-aimé, inondée par lui de délices !* Marie a été conçue sans péché : c'est pour elle une gloire unique, incomparable. Mais nous, hélas ! nous sommes conçus dans l'esclavage du démon, et, pour comble de malheur, nous y vivons, nous sommes enclins à y vivre, à y passer nos jours. Oh ! instruisons-nous, purifions-nous auprès de la Vierge immaculée dont la mission est de remplacer auprès de nous Eve, malheureuse parce qu'elle fut coupable !

Marie a été conçue sans péché, sans inclination au péché : la grâce divine a enveloppé son intelligence, son cœur et sa chair d'une innocence incorruptible. Mais aussi, comme elle aima, garda, augmenta ce trésor ! Pour que rien ne puisse ternir même extérieu-

rement l'éclat de sa pureté, elle fuit ses parents, elle fuit le monde : elle vivra dans la retraite, dans le travail et la prière. Elle restera intimement unie à Dieu, à Jésus ; ce sera pour tous ses jours que l'Ange lui dira : *Je vous salue, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Une fois elle a perdu de vue très involontairement l'Enfant-Jésus : et son cœur n'aura de repos qu'autant qu'elle l'aura retrouvé. Voilà en quoi elle est notre miroir, notre modèle. Il est vrai que le péché originel nous a tous flétris de ses poisons, mais nous avons été régénérés par le Baptême, et nous y avons reçu le don inestimable de la grâce sanctifiante. Que si cette grâce est inférieure à celle que reçut Marie dans sa Conception très sainte, elle est cependant un trésor près duquel les richesses et les grandeurs mortelles ne sont que boue, que poussière. Et quel cas en faisons-nous ? Nous avons tous dit dès notre enfance : *Je suis chrétien par la grâce de Dieu,* et nous passons nos jours au contraire dans la disgrâce et l'inimitié de Dieu. Même après qu'il nous a rendu ce trésor peut-être bien des fois, dans le Sacrement de Pénitence ; même après lui avoir apporté cette protestation : *Je déteste le péché, je promets d'en*

éviter les occasions, par une ingratitude odieuse envers notre Sauveur, par une cruauté diabolique envers nos âmes, ne sommes-nous *pas retournés à ce que nous avions vomi,* selon le langage amer de l'Ecriture ? Marie, quoique étrangère à toute concupiscence, a été la Vierge très prudente : ainsi que la colombe fuyant le vautour, se dérobant à ses griffes sous le feuillage ou dans le creux du rocher, elle s'est abritée dans la retraite ; et nous qui portons notre trésor en des vases si fragiles, nous cherchons le bruit, la foule, les réunions mondaines où ne peut habiter l'Esprit de sagesse et de crainte de Dieu, où fermentent toutes les concupiscences impures : non contents de nous y jeter, nous y entraînons les autres. Hélas ! comme on se fait un jeu infernal de fouler aux pieds les dons du Seigneur ! Est-il beaucoup de personnes pour dire à leur entourage : Allons à la maison de Dieu, adorer Jésus-Christ dans son Sacrifice ou dans son Sacrement, le recevoir dans la sainte Communion ; allons vénérer Marie, chercher à mériter sa protection maternelle ? Et au contraire, que de jeunes gens sans foi se pervertissent les uns les autres ! Que de jeunes filles mondaines vont de côté et d'autre chercher des complices, encourager leurs voisines dans le

vice, les entraîner dans le désordre ! O Vierge Marie, combien de tristes enfants trouvent que votre Cœur n'a point été assez percé par le glaive des douleurs ! A quel grand nombre le Seigneur vous aura en vain montrée dans sa maison, qui est l'Eglise, comme le miroir de la justice ! O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, brisez la tête de ce serpent venimeux qui souille, aveugle, déchire tant d'âmes qui devraient être vos filles et les sœurs de Jésus-Christ notre Sauveur !

EXEMPLE

Un jeune homme avait été jusqu'à vingt et un ans un modèle de piété, et faisait la joie de sa mère qui était veuve. Portant le scapulaire de l'Immaculée Conception, il disait matin et soir : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Deux amis mondains l'entraînèrent peu à peu dans leur vie de plaisir. Il quitta sa mère et s'abandonna tellement à tous les désordres, qu'épuisé avant l'âge, il se mourait de la poitrine trois ans après son départ. Il était dans une maison de campagne près de Genève. Sa pieuse mère s'y rendit, oubliant tout, et le soigna comme savent soigner les mères. Elle lui parla doucement de

la nécessité de se réconcilier avec Dieu, et le pauvre prodigue répondait froidement : « Ne me parlez pas de cela, c'est inutile, j'en ai trop fait, j'ai trop abusé des dons de Dieu. » A deux reprises, il avait durement repoussé le prêtre : tout semblait perdu. Sa mère alors a l'inspiration de lui parler de son ancienne dévotion pour la sainte Vierge, de la prière qu'il lui adressait matin et soir ; et, agenouillée près de son lit, elle l'engage à dire avec elle l'invocation qu'il avait si souvent répétée : *O Marie, conçue sans péché...* Il consent, il prie avec sa mère. Au même instant ses yeux se remplissent de larmes, son cœur s'attendrit. C'en est fait, la Vierge divine a sauvé son enfant. Il demande le prêtre qu'il a repoussé, se confesse, communie et expire en invoquant une dernière fois la Vierge conçue sans péché. C'est ainsi que Marie se plaît à bénir ceux qui l'invoquent sous le nom de sa Conception immaculée.

PRIÈRE

O Vierge sans tache, plus sainte que Jean-Baptiste sanctifié dès le sein de sa mère, plus pure que les Anges qui vous nomment leur Reine, aidez-nous à surmonter les suites déplorables du péché originel. Donnez-nous l'as-

sistance et la victoire au milieu de nos luttes et de nos tentations. O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! *Amen.*

QUATRIÈME INSTRUCTION

Nativité de Marie. — Comment elle remplit sa mission sur la terre. Comment nous devons aussi répondre à notre vocation.

De Maria natus est Jesus qui vocatur Christus.

C'est de Marie que naquit Jésus-Christ notre Sauveur !

(Matth., I.)

L'Epoux sacré des Cantiques, qui est Jésus-Christ lui-même, salue ainsi la naissance de Marie la vraie Mère des vivants : *Déjà l'hiver est passé ; les fleurs commencent à paraître sur notre terre ; la voix de la tourterelle se fait entendre ; les vignes fleuries exhalent leurs senteurs. Levez-vous, ô ma bien-aimée, ô mon unique beauté ; levez-vous et venez ! Montrez-moi votre visage ; que votre voix se fasse*

entendre à mes oreilles, car votre voix est douce et votre visage ravissant. Si Jésus, dans son désir miséricordieux de s'unir par Marie à la nature humaine, appelle la venue de sa Mère bien-aimée avec tant de bienveillance, c'est à nous surtout qu'il convient d'entourer son berceau de nos chants, de notre vénération, de notre amour. En effet cette enfant d'Anne la gracieuse, c'est la Vierge bénie qui va nous retrouver la grâce auprès de Dieu ; c'est sa coopératrice dans le grand mystère de notre rédemption ; c'est l'arche sacrée qui nous donnera le pain vivant descendu du ciel ; c'est la Reine qui combattra tous nos ennemis ; c'est notre réconciliatrice et notre avocate aux jours de la colère divine. C'est pourquoi nous aimons à chanter avec l'Eglise universelle : « Votre nativité, ô sainte Mère de Dieu, remplit de joie le monde entier, car de vous naîtra Celui qui lèvera la malédiction, et après nous avoir comblés de toute bénédiction nous fera don de la vie éternelle. »

1° *De Marie est né Jésus Notre-Seigneur.* Marie vient donc au monde pour lui. Or comment accomplit-elle sa sainte et miséricordieuse mission parmi nous ? Ah ! dès l'abord instruite par l'Esprit de Jésus-Christ elle parut bien le précéder pour nous dire : *Apprenez de moi*

que je suis doux et humble de cœur. Nous la voyons contente et résignée dans la condition où sa providence l'a placée. Et quelle condition obscure pour la fille des patriarches, des prêtres et des rois de Juda ! Cherchez la ville où elle est née, vous ne la trouverez pas : vous n'entendrez autour d'elle ni cris de louanges, ni félicitations bruyantes, comme autour du berceau des princes et des princesses. L'histoire se tait sur sa naissance : tout est silencieux sur ce pieux mystère, et le berceau de la glorieuse Mère de Dieu sera inconnu comme son tombeau. Suivez-la : vous la trouverez toujours profondément humble, et vivant dans le mépris du faste, de l'éclat et du bruit. Jamais sa bouche ne s'ouvrira pour parler de ses privilèges ni de ses grandeurs; jamais non plus elle ne laissera échapper murmures, plaintes ou malédictions : la volonté de Dieu, voilà sa loi souveraine.

Un jour une femme de la foule émerveillée des miracles de Jésus-Christ s'écria : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ; bienheureux le sein qui vous a allaité ! Dites encore plutôt : Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique !* répliqua Notre-Seigneur. Et c'est bien en ceci comme en toute autre chose qu'elle a surpassé

tous les Saints. Aussi Notre-Seigneur ayant déclaré que celui qui l'aime, montre son amour en pratiquant sa loi, il est dit de Marie qu'elle languissait d'amour, tant chercher, méditer, accomplir la volonté de Dieu était la passion la plus douce, la plus ardente de son cœur! Avant sa venue, la terre ne produisait que des ronces et des épines; la nature humaine, frappée de la malédiction primitive, étalait presque partout sa laideur et sa corruption. Marie paraît, et avec elle les *fleurs s'épanouissent,* dit l'Ecriture. Oui, elle a renouvelé la face de la terre: des vertus inconnues jusqu'alors, au moins dans leur sens évangélique, comme l'humilité, la charité, la virginité, le détachement, vont germer et se développer dans le cœur de Marie, puis jusqu'à la fin des temps dans tous les membres de sa grande famille. Aussi, quand elle partira de ce monde qui fut pour elle un lieu d'épreuves et de mérites perpétuels, son divin Fils pourra bien lui dire : *Venez, ô ma bien-aimée, et la couronne sera placée sur votre front.*

2º Marie prend naissance pour Jésus, elle prépare en elle un sanctuaire digne de Jésus; elle vit avec lui et pour lui; elle l'imite et le suit, pauvre, humiliée, persécutée, dans la bonne et la mauvaise fortune : elle bénit sa

volonté dans la condition la plus obscure et la plus pénible à la nature. Est-ce là le miroir de notre vie ? Car enfin, nous aussi nous sommes nés pour Jésus ; à notre baptême, il a consacré nos cœurs et nos corps comme des vases sacrés ; il y a imprimé sa croix et son caractère comme des marques de sa propriété à jamais. Or, si quelqu'un penché sur notre berceau au moment qui a suivi notre naissance avait interrogé le Ciel et demandé : *Quel pensez-vous sera cet enfant ?* notre Ange gardien aurait-il pu répondre : Celui-ci sera un disciple pieux, celle-ci sera une servante généreuse et fidèle de Jésus-Christ ? Vous les verrez répandre autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ, étendre son règne en leurs maisons, en leur entourage, arracher au démon le plus d'âmes qu'il leur sera possible. Car enfin voilà le dessein de Dieu sur nous en nous créant, en nous rachetant. Mais d'abord, apprenons-nous de Marie à remplir nos devoirs, à faire le bien chacun selon la position où Dieu nous a placés, soit dans la pauvreté, soit dans l'opulence ? C'est là l'important, le point capital de notre vie. Oh ! que de mauvais pauvres, de mauvais ouvriers, de mauvais riches, parce qu'ils n'ont plus aucun sentiment de Dieu, de leur âme, de leurs obligations envers la loi divine ! Les uns se

perdent par envie et cupidité des biens de ce monde; les autres s'y perdent et s'y corrompent par l'abus impie ou impur qu'ils en font. Examinons-nous bien devant l'autel de Marie, devant le tabernacle de Jésus-Christ. Nous disons encore : *Notre Père, qui êtes dans les Cieux, que votre volonté soit faite ! Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses !* Que de bouches menteuses alors, puisque devant la moindre passion, devant le moindre intérêt, nous rejetons tout amour de Dieu, tout respect de ses lois ! Oh ! combien de nos jours sont stériles et perdus ! Comme nous travaillons en vain, courant après la vanité et le mensonge ! Le Ciel est une récompense : c'est le prix du travail et de la vertu. Où sont en nous les sacrifices, les travaux, les peines dans le service de Dieu qu'il puisse récompenser ? Où sont les fleurs que nous cultivons pour en faire notre couronne parmi les élus de la maison de Dieu !

EXEMPLE

Une remarque a été faite depuis longtemps à l'occasion de la naissance de Marie : c'est qu'une paix générale régnait alors sur le monde après des guerres universelles : heureux présage

qu'elle venait pour être la cause de notre joie. C'est pourquoi un grand nombre d'églises ont voulu fêter cette Nativité bienheureuse comme leur fête patronale. Telle est Notre-Dame-de-Bon-Encontre aux environs d'Agen. Or, le 8 septembre 1634, un nommé Pierre du Trig et son épouse apportaient au pied de l'image de Marie leur jeune enfant de sept ans, abandonné des médecins. Il avait un bras et un pied entièrement tordus, et tout avait été inutile, non seulement pour les guérir, mais pour en adoucir l'infirmité. Ils offrent donc leur petit estropié à la reine de miséricorde; ils prient comme savent prier un père et une mère dans leur détresse pour leur enfant bien-aimé. Pendant la messe, l'enfant ressent tout à coup une impression, une vigueur inconnues dans son bras, comme si Marie avait daigné le toucher. Il essaie de l'étendre, et ce bras, déclaré invalide et perdu pour jamais, devient souple et docile au mouvement qui lui est imprimé. Et le pied ? L'enfant essaie aussi de l'étendre, de le redresser, et le pied de se tourner, de s'affermir, de se dresser à ses désirs ! *Je suis guéri*, s'écrie-t-il. *je suis guéri !* Et, dans le transport de sa joie, perdant de vue pour un moment la sainteté du lieu, il se met à courir dans l'église. Ses parents fixent sur lui des yeux où se peignent

la stupeur, la joie, la reconnaissance, et que de douces larmes ne tarderont pas à mouiller. Ils croient à peine ce qu'ils voient. « C'est bien lui, c'est bien notre enfant que nous voyons, s'écrient-ils : bénie soit à jamais Notre-Dame, qui nous a obtenu cette grâce ! »

Plus de deux mille personnes furent témoins de ce prodige, et la foule entière bénit la Vierge divine qui, ramenant la joie dans l'univers, a été, pour la pieuse famille en particulier, la cause d'une allégresse si vive ! (*N.-D. de Bon-Encontre*, p. 140, etc.)

Par votre bienheureuse Nativité, ô Marie, guérissez et nos corps et nos âmes : donnez-nous de vous aimer, de vous imiter, de pratiquer ainsi que vous la loi du Seigneur, afin que nous méritions de voir un jour Jésus, et de vous voir avec lui, ô Reine ravissante, dans la fête éternelle ! *Amen.*

CINQUIÈME INSTRUCTION

Saint Nom de Marie. — La Vierge pleine de grâces en a rempli toutes les significations. — Elle nous apprend à remplir la signification de notre nom de Chrétien.

Et nomen Virginis Maria.
Le nom de la Vierge était Marie. (Luc., I.)

En hébreu et dans toutes les langues de l'Orient, les noms portaient avec eux des symboles ou des présages. Par exemple, *Eve* signifie la vivante, *Abraham,* Père de la multitude, *Ruth,* la rassasiée, *Sephora* et *Noémi,* la belle, *Suzanne* le lis. Ce n'est donc point sans raison que l'Evangéliste nous fait remarquer que la Vierge divine, objet de la vénération des Anges et des hommes, était *Marie.* Cette appellation, nous disent les saints docteurs, est venue des trésors mêmes de la Divinité, et l'adorable Trinité a eu des motifs dignes de son infinie sagesse de lui imposer ce nom mystérieux,

dont les lèvres des hommes ne cesseront de redire les louanges. En effet, le nom de Marie veut dire : 1° *Dieu est de ma descendance* (S. Ambroise) ; 2° *Etoile de la mer* (S. Jérôme) ; 3° *Dame, Maîtresse, Souveraine* (S. Pierre Chrys.). Et la Vierge bienheureuse a parfaitement mérité ces trois titres, rempli ces trois significations.

1° *Dieu est de sa race, de sa famille.* L'ange vient lui annoncer que le Fils de Dieu va descendre sur la terre ; qu'elle est choisie entre toutes les femmes pour être sa mère. Elle réfléchit, elle délibère, puis, dans son désir de plaire au Seigneur et de sauver le monde, elle donne son consentement. Elle répond : *Je suis la servante du Seigneur ; que tout ce que vous m'annoncez s'accomplisse en moi.* Alors le Verbe prend un corps et une âme en ses entrailles virginales ; *il se fait chair et habite parmi nous.* Mais une mère n'a-t-elle pas le droit de dire de son fils qu'il est de sa race, de son sang, de sa descendance ?

2° Marie veut dire : *Etoile de la mer.* Ce nom d'étoile convient merveilleusement à la Vierge Mère, dit saint Bernard : l'étoile envoie son rayon de lumière sans être appauvri ; la Vierge enfante sans recevoir d'atteinte : le rayon de l'étoile ne diminue point son éclat ;

le fils de la Vierge n'altère point son intégrité. Il est au ciel une étoile incomparable pour guider l'homme en ses voyages sur la terre et sur les mers, l'*étoile polaire :* elle aide le voyageur égaré et le navigateur incertain à s'orienter et à trouver leur route véritable. Belle image de Marie, saluée dans l'Eglise sous les titres d'*Etoile du matin*, d'*Etoile de la mer !* N'est-ce point elle qui paraît comme un astre matinal pour nous ouvrir le beau jour de la rédemption ; qui pour toutes les âmes battues des flots des tentations ou de l'affliction, pour tous les pauvres pèlerins de cette vallée de larmes, est l'astre le plus brillant, l'ami le plus fidèle à les guider par ses rayons, par ses parfaits exemples, aux rivages de la patrie céleste ? Aussi c'est à Marie que tous les enfants de l'Eglise catholique, que les mariniers au milieu des déserts et des flots orageux de l'Océan, adressent l'hymne virginale *Ave Maris stella*. Ce nom béni d'*Etoile de la mer* est donc parfaitement juste, puisque Marie est un astre protecteur toujours secourable aux peuples qui cherchent à se relever de leurs chutes sans cesse renouvelées !

3° Marie signifie : *Dame, Souveraine*. En qualité de mère de Jésus-Christ elle aura tout pouvoir sur lui, elle le verra obéir à ses désirs.

à ses volontés : elle sera donc associée à sa royauté sur le monde. C'est pourquoi partout où Jésus-Christ sera connu, adoré, Marie sera connue, entourée de vénération et d'amour. Mais ce doux Sauveur mourant lui a en outre donné une maternité d'adoption sur tout le genre humain, en lui disant : *Voilà désormais votre Fils !* Elle a donc tout droit à être bénie et révérée comme la Reine, la Maîtresse, la Dame de ce monde. Aussi ce nom de *Notre-Dame, la Dame qui est à nous,* lui est consacré partout dans la foi et la piété filiale des peuples : personne ne s'y trompe quand on dit : *Notre-Dame, l'église Notre-Dame*. D'ailleurs, si le caractère distinctif des grandes Reines est d'avoir la puissance et la bonté pour faire le bien, qui donc pourrait être comparée à Marie en puissance et bonté ? Il faudrait entendre tous les Docteurs catholiques. Il n'est dans aucun nom, nous disent-ils, autant de puissance pour nous secourir. Marie, c'est un nom sous la protection duquel il n'est permis à personne de désespérer. Souvent son invocation a plus aisément obtenu secours que l'invocation du nom de Jésus, comme si le Fils se réservait la justice pour laisser à sa mère bien-aimée le rôle de la miséricorde. Le seul souvenir de votre nom, ô Marie, réjouit les affligés, rap-

pelle les égarés dans la voie du salut, sauve du désespoir les pécheurs les plus abattus. Quant à sa douceur c'est comme une huile toute parfumée, répandue du ciel sur la terre. L'huile pénètre doucement et amollit les corps les plus durs ; elle endort la douleur des plaies et les guérit ; elle réjouit de son parfum, elle nourrit de sa substance : autant de propriétés attachées au saint nom de Marie pieusement et fidèlement invoqué. Aussi l'amour d'un Chrétien ne se lasse jamais de le redire. Et qui l'a jamais invoqué en vain ? Marie naissante a donc bien rempli les significations de ce nom si beau qui est l'abrégé de ses magnifiques destinées !

4° Nous aussi, nous avons reçu à notre baptême un grand nom plein de mystères et d'espérances, le nom de *Chrétien*. Avant de nous le donner, le Prêtre demanda : Croyez-vous à la sainte Trinité, à l'Incarnation, à la Rédemption, à l'Eglise catholique, aux grandes vérités de la foi ? Et on a répondu pour nous : *J'y crois*. Alors nous avons été greffés en Jésus-Christ, associés à sa nature divine pour être un jour héritiers de sa gloire. Et comme il ne suffit point d'avoir un titre de noblesse, mais qu'il faut l'honorer dans ce monde infidèle, on a mis notre dignité de Chrétien sous la garde d'un saint, d'une sainte : on nous a imposé le

nom d'un saint Patron, c'est-à-dire d'un Protecteur qui fut sur la terre un modèle d'innocence ou de pénitence. Aimons-nous, imitons-nous, ainsi que lui, Jésus-Christ notre Maître et notre Sauveur ? Avons-nous le sentiment de notre grandeur et de la noblesse de notre vocation ?

Une femme pieuse, mais pauvre de fortune, offrait pour une église trois francs, fruit de ses épargnes quotidiennes. Le Prêtre refusait l'offrande comme trop forte pour son indigence. Alors cette femme, avec une fierté admirable, répondit : « Moi, pauvre ! mais ne suis-je pas chrétienne, fille d'un grand roi et l'héritière bientôt d'un grand royaume ? » (*Boudon.*)

O femme, se serait écrié notre Sauveur, que votre foi est grande ! Mais aussi qu'elle est rare ! car, hélas ! y a-t-il souvent de la différence entre certains Chrétiens et les infidèles, les sauvages ? Un grand nombre de Juifs ou de Turcs voudraient-ils élever leurs enfants comme plusieurs Chrétiens ? Autrefois, des Princes avaient défendu à leurs sujets de donner le saint nom de Marie aux enfants, de crainte qu'il ne fût déshonoré plus tard par leur inconduite. Maintenant, non seulement que de pauvres *Maries* parmi nous, mais que de saints et de saintes sont vraiment déshono-

rés, et voient tel et tel traîner leurs noms glorieux dans la fange et le péché ! Oui jetez les yeux autour de vous, considérez par qui sont représentés nos Apôtres, nos Martyrs, nos Confesseurs et nos Vierges. N'est-il point vrai qu'il y en a une foule de mal nommés ? N'est-il point vrai que dans certains pays plusieurs noms sont tombés en discrédit et mis comme au rebut, à cause des malheureux et des malheureuses qui les ont flétris et dégradés en eux ? Oh ! que dirait-on si les hommes ne respectaient point mieux leurs engagements sacrés envers nous, que nous ne respectons les engagements de notre Baptême ? Et c'est ainsi, dit l'Evangile, que le mauvais Chrétien, le mauvais serviteur sera châtié selon qu'il aura abusé des instructions et des grâces reçues, et qu'il se prépare un jugement plus rigoureux que celui de Sodome et de Gomorrhe.

EXEMPLE

En 1683, les Turcs, ces odieux et cruels ennemis des Chrétiens, étaient venus mettre le siége devant Vienne, en Autriche, le boulevard de l'Occident chrétien. La ville était ruinée, manquant de tout, n'attendant plus que le carnage

et l'incendie. C'est alors que Jean Sobieski, roi de Pologne, le grand homme du siècle, accourt à la tête de ses vaillants et catholiques soldats. Ils ne sont que 24.000, et les Turcs sont plus de 150.000 ; mais Sobieski met sa confiance en Marie et arrive à marches forcées aux environs de la ville en détresse. Le lendemain, jour de l'Assomption, il communie avec sa noble armée, et, le saint sacrifice terminé, il s'écrie : « Marchons sous la garde du nom glorieux de Marie ! » Il se jette sur l'armée de Mustapha, le général des Turcs, les taille en pièces, les met en déroute. Vienne est sauvée : Sobieski y entre, se rend à la Cathédrale, remercie le Seigneur et la Vierge puissante qu'il a invoquée ; puis il fait graver en lettres d'or le nom de Marie sur ses étendards, avec cette inscription : *Par ce signe, Jean sera vainqueur !*

Oui, avec Marie le chrétien est toujours vainqueur de tous ses ennemis. Chantons, invoquons ce nom glorieux ; il nous rendra meilleurs, il parfumera notre vie de la grâce et de l'innocence qui est en lui ; il séchera nos larmes, sans en faire verser une seule sinon de joie et de repentir ; il nous donnera de porter noblement notre titre de chrétiens et de compter un jour parmi les élus du Paradis de Dieu. O clémente, ô douce Vierge Marie, accordez-

nous après cet exil de voir auprès de vous Jésus le fruit béni de vos entrailles ! *Amen.*

SIXIÈME INSTRUCTION

Présentation de Marie au Temple. — Elle se consacre au Seigneur. — Obligation de servir Dieu dès la jeunesse.

Quam pulchri sunt gressus tui,
Filia principis !
Que vos démarches sont belles,
ô fille du Prince ! (Cantic., VII.)

Marie, conçue sans péché, était dès avant sa naissance le trône de la sagesse : le Saint-Esprit l'inondait de grâces, et guidait son intelligence et son cœur. Or quel spectacle admirable elle présente à nos yeux dès ses plus jeunes années, à l'âge de trois ou quatre ans ! nous disent les saints Docteurs. Afin de ne rien voir, de ne rien entendre qui fût capable, non pas de corrompre son innocence, car elle était incorruptible, mais de l'alarmer, de l'offenser, elle quitte ses vieux et bons parents dont

elle était la joie : elle se sèvre généreusement de leurs soins affectueux et de ces douces caresses qu'on ne peut retrouver ailleurs, pour se réfugier dans le temple. Elle part portée dans leurs bras, elle s'avance dans le sanctuaire; et, s'agenouillant à l'autel, elle consacre sa vie au Seigneur ; elle se donne à lui par le vœu de sainte virginité. Avec quel bonheur inexprimable elle redit alors ces paroles des Psaumes : *Le Seigneur est mon partage, et combien est belle la part qui m'est échue !* Semblable à la colombe que Noé avait laissé sortir de l'arche, et qui demande à y rentrer aussitôt qu'elle a vu les débordements du déluge, la Vierge divine, blanche colombe de l'Ecriture, à peine a mis le pied dans le monde, qu'elle est dégoûtée de sa corruption, et va chercher son refuge dans la maison de Dieu. Comprenant qu'il est notre Seigneur, notre Maître, elle s'unit à lui dès son premier matin ; elle se dévoue à l'aimer, à le servir de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toutes ses forces, selon le premier des commandements. Ah ! jeunes gens, jeunes filles, considérez avec attention ce Miroir de justice : apprenez de la Vierge pleine de grâces à servir le Seigneur dès vos plus jeunes années, dès que vous pouvez le connaître et l'aimer.

1° C'est d'abord un devoir de *stricte justice.* Nous lui avons promis d'être à lui au jour de notre baptême : au grand jour de notre première communion, nous en avons renouvelé le solennel engagement. Nous avons levé la main sur les fonts sacrés, sous l'image de Marie, en présence du crucifix et de l'assemblée des fidèles, et nous avons dit: *Je renonce à Satan, à ses œuvres, à ses pompes ;* et les anges ont tressailli de joie dans les cieux. Mais, hélas ! combien en est-il qui ne leur aient fait depuis verser des pleurs ? Vous les voyez en foule renier leur Sauveur et Marie, leur Mère douce, puissante et fidèle. Ils sont devenus les victimes de l'impiété et du libertinage : jeunes fleurs flétries dès leur premier parfum, jeunes âmes devenues ces filles de Babylone si maudites dans l'Ecriture ! Et quelle injustice criante d'abandonner ainsi le service de Dieu ! car qu'y a-t-il en nous qui ne vienne de lui ? Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur, dit saint Paul ; nous sommes sa propriété au matin comme au soir de notre vie. Bien plus, c'est aux dangers sans nombre de l'enfance, âge faible, inexpérimenté, turbulent, qu'il ordonne avec plus de sollicitude à ses anges de nous arracher. Mais le propriétaire n'a-t-il point droit aux fruits des

arbres plantés par lui dans ses jardins ? C'est pourquoi l'Ecriture nous dit : *Souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse.* Que si vous n'écoutez alors que la voix séduisante du monde et des passions, le Saint-Esprit ajoute : Jeune homme, jeune fille, suis les désirs déréglés de ton cœur, immole tes beaux jours à l'impure idole, mais sache bien que ma justice saura venger mes droits outragés : *Lætare, juvenis, ambula in viis cordis tui, et scito quod pro his omnibus adducet te Deus in judicium !*

2° Quelle *ingratitude*, en outre, pour l'adolescence, d'abandonner le Seigneur ! Pendant sa vie mortelle, sa tendresse de prédilection était pour l'enfance qu'il serrait sur son cœur, qu'il bénissait avec effusion. N'est-ce pas du reste ce qu'il a fait pour chacun de nous ? Nous sommes tous instruits, élevés, réchauffés sous les ailes de Jésus jusqu'au jour de notre première communion. Alors il a choisi nos cœurs pour ses tabernacles en disant : *Combien j'ai désiré faire cette Pâque avec vous,* serrer vos cœurs sur mon cœur ! Si notre âme était pure en cette fête, combien nos larmes étaient douces à verser, comme nos joies étaient vives et célestes ! C'est à notre Sauveur que nous avons dû ces félicités divines, et c'est à lui

maintenant que nous donnons lieu de proférer ces plaintes : *Celui que j'aimais m'a délaissé, moi la source des eaux vives, pour aller se désaltérer aux eaux fangeuses et corrompues du monde. J'aurais supporté cette injure de la part de mes ennemis. Mais c'est toi,* jeune homme, jeune fille, qui perces le cœur de ton Dieu par ton inconduite, *toi qui vivais dans un même esprit avec moi, toi qui trouvais tant de délices à manger les doux mets de ma table.* Tu oses bien donner les prémices de tes jours à mon ennemi, à l'ennemi de ton âme et de ton bonheur ! Ah ! jeunesse chrétienne ou au moins qui devriez l'être, prenez votre cœur entre vos mains, et voyez s'il tourne du bon côté. Prenez garde au démon du printemps qui fait entendre autour de vous cette voix sacrilège : *Il faut bien que jeunesse se passe !* c'est-à-dire : il faut en donner la plus belle part, les fleurs les plus embaumées au monde et à l'enfer! Est-il possible de ne point rejeter avec horreur de tels blasphèmes ? Oui, elle passera la jeunesse, soit libertine, soit vertueuse, mais la justice de Dieu, qui rend à chacun selon ses œuvres, ne passera pas. Est-ce que cela n'est point visible à tous les yeux ? Tous ces hommes qui n'ont plus rien de chrétien, toutes ces femmes qui

n'ont plus de sentiment du devoir, plus de respect de leur âme, sont des victimes des égarements de leur jeunesse. Le Saint-Esprit, qu'ils ont alors chassé de leurs cœurs, n'y est pas revenu. Et tous ceux qui n'ont point l'esprit de Jésus-Christ ne peuvent être à lui ni sur la terre ni dans le ciel. Alors s'accomplit contre ces malheureux, contre ces malheureuses parjures à leur Dieu, ces paroles de saint Jean : *Tous ceux qui se sont corrompus avec Babylone, la grande prostituée, périront avec elle : ils seront enivrés de la colère divine, et leurs tortures seront multipliées à proportion de leurs plaisirs coupables.* (Apoc., XVIII.)

EXEMPLE

En 1855, le jour du Vendredi Saint, mourait dans une paroisse des environs de Verdun un homme industrieux pour la culture des vergers et l'élevage des troupeaux, mais des plus mal famés au point de vue religieux. La vue d'un Calvaire, d'une statue de la sainte Vierge, d'une première Communion, lui inspirait des blasphèmes révoltants. Néanmoins, il était poli et même honnête envers son curé. Apprenant sa maladie, le Pasteur le visite deux ou trois

fois, puis, absorbé par le ministère du Carême et du Temps pascal, il est plusieurs jours sans le revoir. On le prie de revenir. Et alors le malade, pour préliminaire, se met à raconter qu'il avait appris en sa jeunesse des choses odieuses sur le compte de l'abbé d'un monastère voisin [1], et cela de la part même du berger de l'abbaye ; que cela ôtait la religion et autres idées pareilles.

— Eh bien, reprit le curé, supposons l'abbé coupable, ce qui n'est pas prouvé ; son compte est réglé devant Dieu : votre tour viendra bientôt, et chacun est suivi de ses œuvres.

— Oh ! je sais bien, reprit le malade, que le berger était un fameux menteur.

C'était le moment où l'on voulait détruire les abbayes, les religieux et les curés ; on faisait ce que l'on pouvait pour les noircir et les calomnier.

— *Voudriez-vous me confesser ?* ajouta-t-il brusquement, car, tel que vous me voyez, je ne me suis jamais couché sans dire mon *Salve Regina*, puis : *Loué soit à jamais Jésus au Saint-Sacrement de l'autel !*

— Mais comment, dit le pasteur, arrangiez-vous cela avec vos blasphèmes contre Notre-Seigneur et la sainte Vierge ?

1. Lisle-en-Barrois.

— Faiblesse de nature et mauvaises habitudes ; je les regrette sincèrement.

Le curé le confessa deux jours de suite, et le Vendredi Saint, après son office du matin, il annonce qu'il va l'administrer. La foule accompagne, mais sans croire à rien de sérieux, tant le souvenir de ses mauvais propos l'avait rendu odieux. Pendant qu'on l'administre, il prie M. le curé d'interrompre les onctions, puis il s'écrie devant l'assistance saisie, bouleversée :

— Quel étrange événement dans ma vie ! Il y a aujourd'hui soixante-trois ans que les Jacobins de mon pays natal [1] avaient choisi le jour du Vendredi Saint pour brûler les ornements et les statues de l'église. Moi, révolté d'une telle *cruauté*, je me dis : Ils ne brûleront point le Christ ni la Vierge qui ont reçu mes serments, quand je devrais être conduit au district et passer à la guillotine. J'avais dix-huit ans : je prends deux échelles vers une heure du matin, je brise une vitre, je pénètre dans l'église ; puis, arrangeant mes échelles, j'enlève à deux reprises le Christ et la statue de Marie, et je les cache dans notre grenier à foin. Le Christ est celui qui est encore dans le

1. Evres.

chœur ; et voilà que Dieu, que j'ai tant abandonné, vient me visiter aujourd'hui !

Admirable dévouement d'un jeune homme, en effet ! Il avait risqué sa vie pour sauver d'une horrible profanation l'image de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, un jour de Vendredi Saint, et c'est un autre Vendredi Saint, à plus de soixante ans de distance, que Jésus et Marie viennent éclairer, toucher son cœur et lui accorder, comme au bon larron, la grâce suprême d'une bonne mort. *(Attesté par l'auteur.)*

Ah ! jeunesse chrétienne, souviens-toi que le monde est un maître cruel pour ses esclaves ; avec Jésus et Marie, au contraire, on est toujours heureux. Tous ceux qu'ils bénissent seront bénis. Marche donc à leur suite, dans la modestie, la piété, la sagesse ; ils s'en souviendront toujours, et la gloire, et les richesses, et les bénédictions du ciel seront ton héritage.

PRIÈRE

Que vos exemples sont beaux, ô divine Mère, qu'ils sont touchants ! Fleur à peine éclose, vous ne voulez vous épanouir qu'au pied des saints autels, vous ne cherchez que Dieu, vous n'aspirez qu'à connaître et à pratiquer sa loi !

Donnez-nous, ô Marie, de suivre vos pas, dès nos jeunes années, afin que nous ayons part à cette béatitude, à cette gloire, à ces richesses promises aux cœurs consacrés à la crainte de Dieu et à la pratique de ses lois !

SEPTIÈME INSTRUCTION

Présentation de Marie au Temple. — Elle nous redit le bonheur de servir Dieu dès la jeunesse.

Mihi adhærere Deo bonum est.
Mon bonheur est de m'attacher à Dieu !

L'Eglise en une de ses prières s'écrie : « O Dieu éternel et tout-puissant, par l'assistance du Saint-Esprit, vous avez préparé le corps et l'âme de la glorieuse Vierge Marie à devenir le digne tabernacle de votre Fils ! » Oui, c'est l'Esprit d'innocence et de pureté qui préserva Marie de la souillure originelle, mais c'est aussi cet Esprit de bon conseil et de sagesse qui la

guide et l'inspire dans sa Présentation au temple. *Que vos démarches sont belles, ô Fille du Prince !* disait le Prophète en la contemplant dans ce mystère touchant. Et quand en effet a-t-on jamais vu une enfant de quelques années, tellement éprise de l'amour de Dieu et du bonheur de lui appartenir, qu'elle abandonne sa famille, ses bons et saints parents. pour aller lui promettre d'être à lui, de ne connaître et de n'aimer que lui pour ainsi dire, en choisissant ses tabernacles pour sa demeure et son asile ? Son offrande est tellement précoce, noble et généreuse, que Dieu de son côté *sera ravi de sa beauté*, ainsi que l'avait annoncé le Prophète, et qu'il l'aimera de préférence à toutes les filles d'Adam, en la choisissant pour sa Mère ici-bas. Lorsqu'il plut à sa bonté de revenir au milieu de nous d'où nous l'avions banni, c'est vous, ô Marie, dit saint Bernard, qui fûtes trouvée digne de lui offrir votre sein pour sa première demeure parmi les hommes. Oh ! puissions-nous comprendre, ainsi que cette Vierge pleine de grâces, le *céleste bonheur* de nous attacher au service de Dieu dès nos jeunes années : *Mihi adhærere Deo bonum est !*

C'est une injustice de refuser de servir Dieu dès sa jeunesse ; car n'est-il pas digne de cette

fleur de nos années ? N'est-ce point un vol sacrilège que de lui dérober ces prémices de nos jours qui sont toutes à lui, et qu'il réclame avec un amour jaloux ? C'est aussi une affreuse ingratitude d'abandonner en sa jeunesse ce Dieu qui l'a embellie de tant de joies pures et divines, et qui a toujours pour elle tant de prédilections. Mais vous, jeune homme, jeune fille, fidèles à votre première Communion, ah ! vous avez choisi la meilleure part ; goûtez en paix votre bonheur, et, à l'exemple de Marie, sacrifiez toutes choses en ce monde, même vos parents et vos amis les plus chers, plutôt que d'en perdre le trésor. Oui, redites avec Marie les saints versets des Psaumes : *Seigneur, qu'ai-je à désirer que vous au ciel et sur la terre ? Le Seigneur est devenu mon héritage et combien est belle la part qui m'est échue !* En effet le chemin du devoir et de la vertu est toujours le chemin de la paix et du bonheur ; car si Dieu vous bénit, qui pourrait vous nuire ici-bas ; et s'il vous maudissait, comment pourriez-vous détourner les coups de sa justice ? Le monde vous dit comme autrefois le serpent à Eve : Mangez le fruit défendu, et vous serez semblables à des Dieux. Hélas ! beaucoup suivent les exemples d'Eve pécheresse, mais que peuvent-ils recueillir au service du monde et

du démon, sinon quatre choses que l'on peut défier de nier :

1° *La douleur*. Le démon, ennemi de Dieu et de nos âmes, ne laisse jamais à ses esclaves que trahison, déceptions, hontes, remords, querelles, jalousies, désirs criminels qu'on ne peut rassasier, maladies ignobles, morts prématurées.

2° *Le mépris*. Le monde réclame la jeunesse comme pâture et instrument de ses passions : quand il l'a flétrie, il la repousse avec un dédain amer : il est le premier à maudire, à injurier ses victimes après les avoir souillées, déshonorées. Aussi n'est-il point rare d'entendre redire à vingt, trente, quarante ans de distance : un tel en sa jeunesse était grossier, infâme ; une telle, sans réserve, sans vertu, sans honneur.

3° Dans le service du monde on perd toujours *la grâce et l'amitié de Dieu*, et très souvent, hélas ! pour ne pas les recouvrer. Ou bien, dans sa colère il frappe le jeune homme, la jeune fille au milieu de ses emportements : ou bien, les laissant vivre, il retire d'eux son Esprit-Saint, de qui seul viennent la lumière, le changement, la conversion du cœur. Plus tard on voit des femmes, débauchées en leur jeunesse, qui semblent revenir à Dieu, reçoivent même

les Sacrements ; mais, ou elles ne confessent point leurs désordres dont leur aveuglement leur cache l'énormité ; ou bien elles les confessent mais sans regret, sans pénitence, et l'absolution devient pour elles un poison terrible. La preuve, c'est qu'elles autorisent leurs enfants à vivre comme elles ont vécu, à amasser comme elles, par leurs dérèglements, des trésors de colère et de malédiction spirituelle.

4° En effet, au service du monde, on recueille *la malédiction* du Seigneur, même pour la vie présente. Dieu maudit une jeunesse qui a été licencieuse : il la maudit dans ses alliances, dans ses entreprises, dans ses enfants, dans ses animaux. Il la maudit à quarante, cinquante ans de là ; et, châtiment plus terrible encore, on n'en reconnaît pas la cause ! N'avez-vous jamais connu certaines familles, autrefois fières et aisées, écrasées sous les coups de la justice de Dieu, arrachées de la terre jusqu'en leurs racines ? Elles vous diront : Qu'avons-nous donc fait contre Dieu ? Elles devraient dire au contraire : Nous sommes les enfants d'un père indigne, d'une mère sans foi ; nous avons nous-mêmes mérité ces ruines et ces revers en punition des désordres de nos jeunes années. *Votre justice est pleine d'équité, Seigneur !* A l'homme de la bénir et de l'adorer.

Avance donc, jeune homme, marche dans ta jeunesse, insultant au Dieu de ton enfance, parjurant les serments que tu lui as faits ! Va, jeune fille, laisse là la Vierge fidèle, Reine de tes jeunes années, et reprends-lui ton cœur : va déchirer et souiller loin d'elle ton voile de modestie et de pudeur. Mais crois-tu que le Seigneur n'a rien vu ou qu'il a oublié ? crois-tu qu'on se moque de lui en vain ? Ah ! plutôt, jeunes gens des deux sexes, souvenez-vous *que celui qui a le cœur pur et les mains innocentes, recevra les bénédictions du Seigneur.* Loin de donner vos belles années au cruel ennemi de votre vie, imitez Marie se vouant à Dieu dès sa tendre enfance. Aimez Jésus, votre Sauveur, qui, par amour des hommes, passa les années de son adolescence dans le travail, la retraite, la prière, mourut pour nous à la fleur de sa jeunesse ! Quiconque se révolte contre lui périra : quiconque au contraire marche à sa suite, vivra bien, mourra bien, et les Anges viendront le recueillir dans les Tabernacles éternels !

EXEMPLE

Un jeune homme, tombé dans le péché mortel, s'agenouilla un jour devant une image de

Notre-Dame des Sept-Douleurs ; et il fut surpris, bouleversé de voir le cœur sacré de Celle qu'il avait toujours révérée comme la Mère de son âme, traversé par huit glaives au lieu de sept. Tandis qu'il contemplait ce prodige, une voix lui dit que c'était son péché qui avait ajouté ce huitième glaive au cœur de Marie. Alors, tout attendri et pénétré de repentir, il alla se confesser et recouvra la grâce de Dieu par la miséricordieuse assistance de sa divine Avocate.

Hélas ! combien de jeunes gens, de jeunes filles ont dit à Marie, en se consacrant à elle le jour heureux de leur première Communion : *Oui, nous l'avons juré, nous sommes ses enfants,* et ne sont pour Elle que des bourreaux, lui plongeant sans cesse le glaive des douleurs, le tournant et le retournant toujours par leurs désordres en son cœur compatissant, loin de la consoler et de la réjouir par leur conversion ! O vous, qui lisez et entendez ceci, réfléchissez et voyez si Marie peut reconnaître en vous ses enfants bien-aimés ! (*S. Liguori.*)

PRIÈRE

Nous le savons, ô Marie, rien n'est plus agréable à votre cœur sacré, au cœur de Jésus,

qu'une âme sans tache. C'est par votre pureté immaculée que vous êtes devenue mère de notre Sauveur, et les Vierges le suivent comme son cortège d'honneur dans les cieux. Ah ! protégez la pauvre jeunesse des scandales et des séductions de ce monde maudit, écrasez la tête au serpent venimeux si ardent à souiller les jeunes âmes ! Mère très chaste, priez pour nous !

HUITIÈME INSTRUCTION

Présentation au Temple. — Marie modèle de piété.

Quam pulchri sunt gressus tui,
Filia principis !

Autrefois, dans le fameux temple de Jérusalem s'élevait une urne d'or dans laquelle on brûlait ce que la terre en ses productions avait de plus embaumé : on la nommait le *vase des parfums !* Belle image de Marie que nous aimons à proclamer *le vase insigne de la dévotion*, et qui a surtout mérité ce saint titre dans

le mystère de sa Présentation au temple. En effet, ni les fleurs, ni l'encens, ni les aromates les plus exquis, n'ont rien de comparable aux parfums de cette fleur de notre humanité, s'épanouissant toute fraîche et toute pure devant les tabernacles.

Suivez-la : elle peut à peine se connaître, elle peut à peine marcher, et la voilà délaissant ses bons et pieux parents pour aller se consacrer à Dieu, à ses autels. Pouvait-elle offrir un sacrifice plus précieux, plus généreux, plus embaumé? Pouvait-elle dire plus clairement : Dieu m'a donné le trésor inestimable d'un bon père, d'une sainte mère, et rien ne m'est plus cher en ce monde ; néanmoins Seigneur, je vous aime d'un amour mille fois plus tendre et plus vif; je quitte leurs tendres soins, leurs douces caresses, et je viens m'offrir à vous, je tourne mon cœur vers vous dès le matin de ma vie? Mon âme est altérée de vous, ô mon Dieu : il me tarde de m'approcher de vous, de vivre auprès de vous et pour vous. Et mon cœur et ma chair tressaillent du désir de s'unir à vous. Agréez l'offrande de mon cœur et de sa piété, de mon corps et de sa virginité.

Chrétiens, recueillons-nous avec cette Vierge pleine de grâce devant les autels, et redisons-lui : *O miroir de la justice, ô vase insigne*

de dévotion, priez pour nous ! Examinons quelle est *l'étendue* de la piété et quel en est le rigoureux *devoir* envers Dieu.

1° *Son étendue.* La piété n'est rien autre chose que l'amour de Dieu prescrit par le premier commandement. C'est un plaisir du cœur, une joie douce, vive et habituelle qui nous porte à nous attacher à Dieu, à son service, aux intérêts de sa gloire. Elle pleure sur l'Enfant Jésus vagissant de douleur et d'abandon dans son étable glacée de Bethléem ; sur les mystères touchants de sa vie, sur sa Passion si pleine de charité pour nous. Elle tressaille de joie à sa Résurrection ; elle le bénit et l'adore avec ferveur en nos tabernacles. Elle met son bonheur à célébrer les solennités, à chanter, à entendre chanter les hymnes sacrées de l'Eglise. Elle sèche de dépit au contraire devant les blasphèmes et les attentats des impies. Enfin, elle craint le péché plus qu'un serpent ; et si elle y tombe, elle s'en retire au plus tôt, implorant avec d'amers gémissements le pardon de son Sauveur !

2° La piété honore et vénère tendrement *Marie*, parce qu'elle est à la fois l'immaculée et très aimable Mère de Dieu, et la mère incomparable de l'homme sur la terre. Elle honore *les anges et les saints* comme les élus

bien-aimés de Dieu et les princes de sa cour ; comme nos frères compatissants qui aspirent de tous leurs vœux à nous voir partager leur bonheur. — Au souvenir de cette parole de Notre-Seigneur : *Ce que vous aurez fait au dernier de mes frères, je le compterai comme ayant été fait à moi-même. En vérité je vous l'assure, le verre d'eau froide donné en mon nom ne sera pas sans récompense,* la piété édifie, console le prochain ; elle pardonne les injures, et soulage la misère et l'indigence selon ses facultés.

3° La piété bénit et remercie le Seigneur pour toutes les œuvres de ses mains, comme reflétant sa bonté, sa sagesse et sa puissance adorables. Ainsi saint François d'Assise était d'une tendresse inépuisable pour les oiseaux, pour les poissons, pour les animaux, même pour les insectes. Son cœur saignait de pitié en voyant souffrir les animaux, en pensant qu'ils souffrent pour nous et à cause de nous. S'il respirait les parfums des fleurs, son âme s'exhalait d'amour vers Dieu, de qui découle toute beauté, tout parfum. La magnificence des cieux, l'étendue de la mer, la variété des fleurs et des fruits, la fraîcheur des eaux, la verdure des plantes, toutes ces richesses que Dieu a semées pour nous dans son admirable

création, lui inspiraient la reconnaissance et la louange. Est-ce ainsi que nous agissons envers notre Père céleste? Hélas! au contraire, l'impiété désole et ravage la terre. L'impie se nourrit de l'abondance du froment, du vin, de l'huile et des fruits, sans en renvoyer un merci au Seigneur. Il foule aux pieds les fleurs; il brutalise de pauvres animaux plus purs que lui, qui remplissent mieux que lui leurs fonctions, leurs devoirs; il abuse de toutes les créatures de Dieu contre l'œuvre de Dieu. N'est-ce point pour ce désordre affreux que le Saint-Esprit nous dit que toutes les créatures aussi se lèveront au jugement, pour accuser et châtier les impies?

4° Quoi de plus *juste* en effet que ces hommages de notre piété envers Dieu? Une statue, un tableau pourrait parler, qu'il se tournerait vers l'artiste qui l'a formé, pour le bénir et le remercier. Est-ce que dans le monde on trouve jamais qu'un enfant aime trop, honore trop ses parents? Et ne maudit-on pas au contraire avec indignation l'enfant qui outrage son père ou sa mère, ou les méconnaît et les abandonne? Et par un renversement monstrueux de l'ordre, on entend çà et là l'impie traiter de fanatique, de bigot, d'esclave des préjugés et de la superstition, celui qui aime

Dieu son Créateur et son Père et s'adonne à son service. On le voit çà et là en détourner, autant qu'il est en lui, ses voisins, sa femme, ses enfants. Ah! aucun père ne mérite d'être aimé comme notre Père qui est aux cieux. Il nous a tirés du néant, il a créé la matière de nos corps, il en a formé les membres avec leur ordre, leur convenance, leur grâce admirable ; il y a inspiré une âme vivante, immortelle, portant ses traits de ressemblance. Il nous a créés pour l'éternité, tandis que tous les autres êtres de la terre doivent rentrer dans le néant. Que deviendrions-nous si l'assistance de Dieu nous faisait défaut un seul instant? s'il nous retirait le soleil, l'air, le feu, les plantes, les animaux, toutes choses destinées à nos besoins ou à nos plaisirs?

Et qui pourrait redire les tendresses de Dieu pour nos âmes, et l'amour avec lequel il les a rachetées! Que de fatigues, de privations, de jeûnes, de prières et de souffrances en notre Sauveur, pour nous préparer une place dans les cieux! Et quand sa vie se fut épuisée dans le sacrifice, quand il eut versé son sang pour nous, il est remonté dans les cieux où il ne cesse d'intercéder pour nous; de nous envoyer son Esprit de lumière et de charité. Vous rencontrez un Pape, un Evêque, un Prêtre; vous

voyez une église; vous y trouvez un tabernacle, un confessionnal, une croix. Alors vous pouvez dire : Voilà les instruments de salut que m'a laissés mon Sauveur; en même temps il ordonne à Marie sa divine Mère, à ses Anges, à ses Saints de veiller sur moi. La raison, le cœur s'unissent donc à la foi pour redire après saint Paul : *Jésus-Christ m'a aimé, et il s'est livré pour moi; anathème à celui qui lui refuse son amour.* Et cependant que de malheureux parmi nous n'ont plus de crainte de Dieu, plus de respect pour ses commandements, mais en qui le naturel paraît tout infernal et diabolique envers lui!

EXEMPLES

Marie, le vase embaumé de la dévotion dès ses plus tendres années, aime aussi d'un amour maternel les jeunes âmes, candides et pures, qui se donnent avec ferveur au service de Dieu; en voici deux traits entre mille :

Dans le Portugal, un petit garçon édifiait tout son entourage tant il parlait avec dévotion du bon Dieu, et il était heureux de rendre à Jésus, à Marie toute la vénération dont il était capable. A l'âge de cinq ans, il tomba au fond d'une mare. Deux fois il revint sur l'eau pour

y retomber aussitôt. Ses camarades poussaient des cris; un laboureur accourut, lui tendit une perche et le ramena ainsi à terre. L'enfant raconta qu'étant près de s'enfoncer dans l'eau pour la troisième fois, une belle Dame lui avait présenté la main, l'avait pris par le bras et l'avait soutenu pour l'empêcher de disparaître dans la mare. Cet enfant protégé de Marie devint plus tard, avec sa grâce, le célèbre saint *Jean de la Croix.*

A Corbie, près d'Amiens, une jeune fille nommée Adèle annonça de bonne heure la dévotion la plus tendre envers Marie. Dès l'âge de trois ans, son visage s'épanouissait lorsqu'elle entendait prononcer le nom béni de Marie, et aussitôt elle élevait son cœur vers elle par une fervente prière. En croissant en âge, elle croissait aussi en piété, et vers sa neuvième année elle écrivit une lettre à la Reine du ciel, lui demandant ingénument de lui obtenir les grâces nécessaires pour faire d'elle une enfant pieuse et digne du ciel, et elle déposa cette lettre sur l'autel de la Vierge divine. Aussi vécut-elle comme un Ange dans la chair; et à dix-huit ans, elle fut trouvée un fruit mûr que vint cueillir la main de sa mère céleste; elle mourut à Châtillon en 1833. Sa mort fut si édifiante que tous les habitants

voulurent assister aux funérailles de cette pieuse Enfant de Marie. (*Souvenirs de la Congrégation de Notre-Dame.*)

Ah! jeunesse chrétienne, qui peut mieux vous garder et vous protéger que la bonne et puissante Reine des cieux? Mais pour mériter sa bienveillance, dit saint Bernard, imitez ses exemples; couronnez votre enfance de piété, de ferveur, et elle vous couronnera de bonheur ici-bas et dans le royaume des cieux!

NEUVIÈME INSTRUCTION

Présentation de Marie au Temple. — Elle y est modèle de nos prières.

Mane oratio mea præveniet te.
Dès le matin ma prière montera vers vous! (Ps. LXXXVII, 14.)

A qui ces paroles des Psaumes conviennent-elles mieux qu'à la bienheureuse Vierge Marie? Aussitôt que son cœur peut s'ouvrir à la connaissance de Dieu, il s'ouvre à son amour, et sa prière monte vers lui comme l'odeur de

l'encens. Elle sait que Dieu aime les prémices de toutes choses, les prémices des fleurs, des fruits, les prémices de l'enfance, les prémices de nos âmes, et qu'il les réclame avec instance, avec jalousie : alors elle sacrifie et les jeux enfantins et les joies du foyer paternel pour aller offrir son âme virginale et les fleurs de sa tendresse au Seigneur. Recueillie devant ses tabernacles, anéantie en sa présence, à chacun de ses jours elle renouvellera ce sacrifice du matin de sa vie. Déjà elle peut bien chanter dans la ferveur de sa joie : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, et rien ne pourra m'en séparer.* Si le Prophète nous représente les anges prosternés devant le trône de Dieu, se couvrant de leurs ailes à l'éclat de sa majesté, pour chanter le cantique de l'adoration, de la louange, qui pourrait imaginer le recueillement et la félicité de Marie, leur Reine, en sa prière ! Comme tout priait en elle : son cœur, sa bouche, son corps même humilié dans une profonde révérence ! C'est la chaste tourterelle des saints Livres gémissant dans la solitude sur nos tristesses infinies ; et ses plaintes redisaient : Quand viendra-t-il le Sauveur, quand descendra-t-il l'Agneau dont le sang effacera les péchés du monde ! Aussi sa prière perça les cieux et en fit jaillir sur nous les

rosées du salut, et l'Ange viendra lui dire : *Ne craignez rien, ô Marie, vous avez trouvé la grâce devant Dieu !*

Ah ! ici encore il nous faut contempler ce parfait modèle dans le grave et indispensable devoir de la prière. En s'y livrant dès l'aurore de ses jours, pour y persévérer jusqu'à sa mort avec les fidèles de l'Eglise naissante, Marie nous apprend à prier *toujours*. En cherchant la retraite et le silence du temple pour prier, elle nous enseigne le *recueillement* de la prière.

1° Il faut toujours prier. C'est le premier des commandements, c'est le plus grave de nos devoirs : c'est aussi le premier de nos besoins, car, par la prière, l'homme a Dieu avec lui et pour lui : et qui donc alors serait contre lui, quelle armée d'ennemis pourrait le vaincre ou même lui nuire? La promesse de Notre-Seigneur est formellement engagée : *Demandez*, dit-il, *et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira*. Et pour nous engager à persévérer dans la prière, il nous cite l'exemple d'un juge inique qui ne craignait ni Dieu ni les hommes. Or, il y avait dans la même ville une veuve qui vint le trouver et lui dire : « Rendez-moi justice contre mon adversaire. » Il refusa pendant longtemps :

mais après il se dit en lui-même : « Quoique je ne craigne pas Dieu et que je ne me soucie point des hommes, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de crainte qu'à la fin elle ne me fasse des reproches en face. » Ce juge, tout méchant qu'il est, ne peut résister à une prière persévérante. Et vous pourriez penser que Dieu, qui est toute bonté et toute justice, ne vengera pas ses élus qui poussent leurs cris vers Lui jour et nuit, et qu'il usera de délai à leur égard ? Je vous assure qu'il ne tardera pas à les venger. (Luc., XVIII.)

Notre-Seigneur pouvait-il mieux nous presser dans la persévérance de la prière ? Peut-être nous décourageons-nous au moment où il allait nous exaucer. Peut-être aussi que, pareil au père prévoyant et sage, il refuse à ses enfants, malgré leurs désirs, ce qu'il sait devoir les blesser et leur nuire. Mais il est le Maître ; il veut que nous reconnaissions notre dépendance, que nous sentions n'être que ses pauvres, ses mendiants ; et il n'accorde rien qu'à la prière humble et persévérante. D'ailleurs, cette recommandation que nous fait Jésus-Christ de prier toujours, est fondée sur nos besoins, sur nos misères sans cesse renaissantes. La vie de l'homme est un combat sur

la terre : une croix y succède à une croix, une tentation à une tentation, un péril à un péril. Nous marchons au milieu des pièges, nous courons sur des abîmes. Où sont les yeux toujours sans pleurs et les cœurs sans chagrins? Vous croyez que vous êtes riches de votre fond, nous dit le Saint-Esprit, et vous êtes misérables, aveugles, nus, dans une indigence de toutes choses. (Apoc., III.) Ce n'est donc point sans raison que notre Sauveur nous ordonne de redire : « Donnez-nous *aujourd'hui* notre pain quotidien. » Notons ce mot *aujourd'hui*, parce qu'il faudra recommencer demain, après-demain, toujours prier, ne jamais cesser de le faire. La Vierge divine, notre modèle, nous le dit bien : « Dieu ne remplit de grâces que ceux qui en sont affamés ; il laisse les mains vides ces hommes superbes qui pensent ne manquer de rien : *Esurientes implevit bonis.* » Ainsi, prions tous les jours de notre vie. Que la prière soit le cri de notre cœur dès qu'il peut connaître son Père céleste; qu'elle s'élève vers lui, le matin, à midi, le soir, avant nos projets, avant nos entreprises, avant nos travaux, avant nos voyages, avant la réception des Sacrements, au milieu de nos joies comme au milieu de nos douleurs, jusqu'à l'heure décisive de notre mort !

2° Marie, pour mieux prier, pour mieux être cœur à cœur avec Dieu, se retire dans la retraite et le silence du temple. Elle prélude ainsi à la recommandation de Jésus-Christ, nous disant : *Lorsque vous prierez, ce sera dans le lieu le plus solitaire de vos maisons, les portes fermées ; et Dieu, pour qui rien n'est caché, vous accordera votre demande.* Ah ! la prière est une œuvre si sainte, et tant d'objets viennent dissiper notre esprit, tant de soucis, tant de créatures cherchent à perdre ou à égarer notre cœur loin de Dieu, que, pour ne point l'offenser alors, il nous faut de toute nécessité nous recueillir et bien préparer nos âmes.

Et ici encore, quel désordre révoltant dans un grand nombre de chrétiens ! On traite le Seigneur comme on ne voudrait point traiter un voisin, une voisine ; on le prie en s'habillant, en soignant les enfants, les animaux, en marchant, sans savoir ce qu'on lui dit ; on prétexte la presse du travail, des affaires. On donne le dernier rang à cette auguste Trinité que louent les Anges avec de brûlants transports, et que révèrent en tremblant les Puissances des cieux. On fait passer le corps avant l'âme, et l'on change en péché, en une sorte de sacrilège la prière, qui est la source des grâces, la clef des trésors du Seigneur. Est-ce là suivre l'exemple

de la Vierge bienheureuse, et la recommandation de notre miséricordieux Maître et Sauveur, nous disant : *Pour prier, retirez-vous dans le secret de votre demeure et fermez-en les portes ?* Oh ! combien nous avons besoin de dire à Jésus : Enseignez-nous à prier, et d'imiter la piété, la révérence, l'humilité de Marie en sa prière, afin de pouvoir redire aussi, comme elle : « Le Seigneur a jeté ses regards sur la petitesse de son serviteur, de sa servante ; il a exaucé les désirs et les supplications de sa prière. »

EXEMPLE

Un noble Polonais, le comte Sokolinski, avait pris part à l'une des dernières insurrections de la Pologne. Battu et prisonnier, il fut condamné à mort. Il avait une femme et un enfant de dix ans, nommé Stanislas. A la terrible nouvelle que son époux va mourir, la comtesse entraîne son fils devant un tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs :

« Sainte Vierge Marie, s'écrie-t-elle, priez pour nous, protégez-nous, sauvez-nous ! Rendez un mari à sa femme, un père à son fils ! Vous devez prendre nos larmes en pitié, vous qu'on n'a jamais invoquée en vain, vous qui aimiez

tant votre divin Fils, et qui avez tant souffert aussi. »

La mère et le fils se relèvent et se rendent à la prison où le comte est détenu, et, à l'aide de quelques pièces d'or glissées au geôlier, ils réussissent à pénétrer jusqu'à lui, et changent de vêtements avec lui. Le soir, en place du condamné à mort, on ne trouve plus que la comtesse. Le colonel Sokolinski est évadé, emmenant avec lui son jeune fils.

Quelques temps après, il était à Paris, et le fils, placé dans une pension chrétienne, y grandissait en piété, en bons sentiments. Il allait faire sa première communion ; mais on n'avait point de nouvelles de l'épouse dévouée, de la mère pieuse et tendre.

— Je veux, disait l'enfant, qu'elle soit ici pour ma première communion, et elle y sera.

Il commence en toute ferveur une neuvaine à la sainte Vierge, et il s'arrange pour que cette neuvaine finisse au moment où il recevra l'absolution.

— Je prierai si fort et si bien, disait-il, que la sainte Vierge sera bien obligée de me rendre ma mère.

Pendant ce temps, le comte recevait d'un inconnu un papier noirci contenant ces lignes : « Plus d'espoir ; votre femme est emmenée en

« Sibérie. Pierre, le domestique, doit tenter un « dernier coup; mais, au premier essai d'éva- « sion, la comtesse sera massacrée. »

La veille du grand jour de la première communion étant arrivée, le comte, comme les autres parents, accourut à la pension pour bénir son enfant, qui lui sauta au cou.

— Voici ta bénédiction, dit Stanislas ; mais j'aurai aussi celle de ma mère ; elle va revenir ; elle sera aussi à ma première communion.

Le père se tut ; puis, ne pouvant plus soutenir cette conversation, il s'éloigna...

Il était cinq heures du soir. Le jeune Stanislas se dirigeait vers la loge du portier, lorsqu'il rencontra un professeur de la maison qui lui dit :

— Point de distraction ce soir, cher ami ; l'heure des visites est passée, retournez avec vos condisciples.

La neuvaine était terminée, l'absolution reçue, et l'enfant s'imaginait que, pour bien faire les choses, la Reine du ciel allait immédiatement lui rendre sa mère. Ne pas aller chez le concierge était pour lui un grand sacrifice ; il le fit généreusement.

— Après tout, se dit-il, ma mère, en arrivant, me demandera !

On soupe, on se préparait à monter au dor-

toir ; Stanislas se décourageait un peu. Pendant ce temps, une femme mise tristement, à la figure pâle et défaite, demandait au concierge à voir le jeune Sokolinski. Le portier, après bien des instances, consentit à la laisser regarder par la fenêtre les élèves défilant dans la cour ; puis, elle s'écria :

— Le voilà ! le voilà !

Et, poussant un cri, elle tomba sans connaissance.

La comtesse, car c'était elle, arrivait à l'heure marquée par son enfant pieux. Elle s'était échappée des mains des gens qui la conduisaient en Sibérie, s'était enfuie vers la France, et, déguisée, sans ressources et sans argent, elle avait gagné Paris. Connaissant l'adresse de la pension de Stanislas, elle était arrivée directement à son cher fils. Le lendemain, le comte et la comtesse Sokolinski, réunis, heureux, assistèrent à la première communion de Stanislas, et rendirent de ferventes actions de grâces à Jésus, à Marie. (Docteur Massé, *Santé universelle*. Mai 1853.)

Oh ! que les parents sont heureux d'avoir un enfant pieux ! C'est le trésor de leur famille ; c'est l'Ange de Dieu qui les protège contre les dangers du corps, contre les dangers de l'âme !

PRIÈRE

O Marie, vase insigne de la dévotion, prenez nos cœurs misérables ; inspirez-y votre ferveur et votre recueillement pour la prière, afin que, sanctifiés par sa vertu divine, nous méritions de chanter les louanges du Seigneur dans les cieux. Ainsi-soit-il.

DIXIÈME INSTRUCTION

Marie au Temple nous y apprend l'amour et le respect de nos églises.

Unam petii a Domino, hanc requiram. ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.

Je n'ai désiré et recherché qu'une chose auprès du Seigneur : habiter sa maison sainte tous les jours de ma vie !

(Ps. XXVI, 4.)

Le Seigneur avait dit de son temple de Jérusalem : *C'est ici que j'habiterai : c'est ici la demeure que je me suis choisie.* La jeune

Vierge de Nazareth le choisit aussi pour son asile dès le matin de ses jours ; par préférence pour lui, elle quitte cette maison paternelle où elle n'avait que des exemples de piété et d'édification, où l'attendent les joies les plus légitimes, les plaisirs les plus purs. Portée dans les bras de ses parents vénérables, elle va se présenter, s'offrir au Seigneur dans son temple, et, se prosternant avec une ferveur angélique sur les saints parvis, elle murmure les versets du Psalmiste : *Le passereau se trouve une demeure et la tourterelle un nid pour ses petits. Vos autels, ô mon Dieu, ô mon Roi, ô le maître des vertus, sont l'asile de votre servante. Oh ! que vos tabernacles me sont chers ! Un jour qu'on passe en votre temple vaut mieux que des milliers de jours dans les palais des pécheurs. Je n'éprouve qu'un désir : habiter toute ma vie la maison du Seigneur !*

C'est là que cette Enfant de bénédiction prépare son cœur et son corps à devenir les tabernacles du Fils de Dieu ; c'est là que toute sa personne respire religion, piété, édification pour ses compagnes ; là que, chantant les louanges du Seigneur, elle accomplit ce vœu qu'il exprimait par son Prophète : *Que votre voix résonne à mes oreilles, ô ma bien-aimée, car*

votre voix est douce et ravissante à entendre ! Là qu'elle met son bonheur à orner, à embellir les parvis, à préparer les objets du sacrifice.

« Allez donc, ô gracieuse Enfant, s'écrie saint Germain, allez en tressaillant d'allégresse aux autels de votre Dieu, et dans une vie tout angélique attendez avec confiance la descente du Saint-Esprit et l'Incarnation du Verbe divin. »

Puissions-nous, Chrétiens, imiter en Marie son *amour* et son *respect* pour nos églises, les maisons du Seigneur !

1° Marie n'avait qu'un amour, un désir : habiter la maison de Dieu. Et cependant qu'était ce temple de Jérusalem auprès de nos églises, sinon une ombre grossière ? Quelques morceaux de la manne tombée au désert, conservés comme souvenirs ; le bâton desséché d'Aaron qui avait miraculeusement fleuri ; les deux tables de pierre où le doigt de Dieu avait inscrit ses dix commandements ; l'arche d'alliance où il manifestait parfois sa présence et ses volontés, étaient toutes ses richesses. Ses sacrifices n'étaient qu'une figure, n'avaient qu'une valeur empruntée. Nos tabernacles, au contraire, renferment le véritable pain des Anges descendu du ciel pour donner la vie au monde. Nous y adorons l'Eucharistie, la fleur

et le fruit d'une chair virginale : nous y révérons la Trinité trois fois sainte auteur de la loi ; et Jésus notre Sauveur, avec son cœur, son âme, sa divinité, attendant nos âmes, cherchant nos âmes, y renouvelant le Sacrifice qui a réconcilié le ciel avec la terre ! Pendant sa vie mortelle, il passait en faisant le bien, en guérissant toute langueur, toute infirmité, en arrachant aux démons leurs victimes. Il est toujours le même au milieu de nous, selon cette promesse : *Je ne vous laisserai point comme des orphelins.* C'est en nos églises que, dès notre entrée dans la vie, il nous délivre du démon par le saint Baptême et nous marque du caractère de ses enfants : c'est là qu'il nous instruit, qu'il nous élève, comme les héritiers futurs de son royaume ; c'est là qu'il nous pardonne nos fautes, et nous fait goûter les joies du ciel par la divine communion. C'est en nos églises qu'il bénit nos alliances, qu'il se consacre la chasteté des vierges, l'ornement et la gloire de notre religion et l'admiration des hérétiques et des infidèles. C'est là qu'il est notre victime de chaque jour ; là qu'il ouvre son cœur aux pauvres, aux rois, aux prêtres, aux fidèles, à ceux qui pleurent et qui souffrent. C'est son église dont il ouvre les portes aux défunts, leur donnant

son dernier encens, sa dernière bénédiction, offrant ce sang sacré dont la voix puissante réclame pour eux le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Ce n'est donc pas en vain qu'il nous a dit : Venez tous à moi : *Venite ad me omnes !* Et cette église, habitation de notre ami céleste, de notre Sauveur, nous la possédons tout près de nous, autour de nos demeures ! Le Fils de Dieu, le Roi des Anges, est le premier habitant de nos paroisses ; il fait ses délices d'habiter avec les tristes et misérables enfants des hommes ! Comment donc se fait-il qu'il est si souvent dans la solitude et l'abandon, et qu'on peut nous adresser le reproche amer de saint Jean aux Juifs : *Il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas ?* Comment se fait-il que le Dimanche, pendant la semaine où tant de nos heures sont perdues, stériles, coupables peut-être, nous n'accourions pas à ce trône de la grâce, répétant avec l'amour et la ferveur de Marie : Vos autels, ô Maître des vertus, ô mon Dieu, ô mon Roi, voilà l'asile où mon cœur aspire à habiter, à reposer, à s'enivrer des joies du ciel ?

2° Si nous aimons nos églises et son auguste habitant, nous y serons humbles, respectueux, prévenants, cherchant à lui plaire, à mériter

ses faveurs. A-t-on jamais eu besoin de recommander la révérence aux courtisans des Princes du monde ? En face du saint tabernacle, donc, esprit de foi, modestie, recueillement, adoration profonde, supplications ferventes. Ainsi que le Publicain, soyons pénétrés de nos misères, pour dire avec lui en nous frappant la poitrine : « Seigneur, ayez pitié de moi, infortuné pécheur ! »

Et encore ici, hélas ! combien renouvellent la Passion de notre Sauveur et les douleurs de Marie ! L'autel est en forme de tombeau pour nous redire que Jésus nous a aimés jusqu'à mourir pour nous ; qu'il est là réduit à l'état de victime ; et plusieurs se comportent envers lui, plus indignement que les Juifs et les soldats païens sur le Calvaire. Ce sont des réunions profanes, des conversations bruyantes autour du temple, jusque dans son vestibule. Dans le temple lui-même ce sont ou vêtements indécents ou parures immodestes ; puis des rires, des conversations, des postures qui nous feraient expulser des synagogues des Juifs, des mosquées des Turcs !

Si nous aimons nos églises, leur propreté, leur décence nous sera chère ainsi que le temple de Jérusalem à Marie : nous donnerons selon notre possible pour les orner et les entre-

tenir. Nous serons heureux de nous imposer quelques sacrifices pour la maison de celui à qui appartiennent la terre et sa vaste étendue, si notre âme est bien pénétrée des sentiments de Marie, dont la voix virginale a chanté : « Vos autels, ô mon Roi, ô mon Dieu, voilà le premier objet de mes pensées, de mes désirs. » Ah ! demandons-nous sérieusement si Dieu est content de nous pour notre assiduité, pour notre respect envers sa maison sainte ? Notre bonheur est-il de prendre part à ses fêtes, à ses solennités ; notre peine d'en être éloignés ? Une église c'est la maison de notre père, c'est le trône de ses grâces, c'est la porte du ciel ! sa vue seule devrait mouiller nos yeux de larmes de joie et de reconnaissance !

EXEMPLE

Un jour un Missionnaire priait seul en son église. Placé près du sanctuaire et derrière un pilier, il ne pouvait être aperçu de ceux qui entraient. Bientôt il en entendit ouvrir la porte, et une personne s'écrier en soupirant : « O Dieu bon, ayez pitié de moi et de mon pauvre enfant. » Il se retourne et voit une négresse s'approcher du bénitier, prendre de l'eau bénite, faire le signe de la croix sur elle-même, puis en

répandre sur la tête d'un enfant qu'elle tient entre ses bras, et répétant en le signant : « Dieu bon, ayez pitié de mon enfant. »

La pieuse négresse se dirige vers l'autel de Marie, se jette à genoux, et offrant son enfant à la Reine des cieux :

— O Vierge Marie, s'écrie-t-elle en sanglotant, vous voyez à vos pieds une pauvre mère bien affligée. Hélas ! mon enfant que j'aime si tendrement se meurt ! O Vierge Marie, je vous l'offre ; regardez-le donc avec bonté, et daignez le bénir et le guérir. Ah ! je n'ai plus que lui.

Puis elle le couvre de baisers et l'arrose de ses larmes. Ensuite elle continue :

— O Vierge Marie, c'est avec confiance que je viens me jeter à vos pieds : je sais combien vous êtes compatissante ; daignez donc, je vous en prie, bénir mon pauvre enfant et lui rendre la santé.

Les sanglots la suffoquent ; elle continue à prier, mais à voix basse. La prière de cette mère pieuse fut entendue de Celle qu'on n'invoque jamais en vain. Son enfant guérit, et elle put de nouveau lui prodiguer ses caresses et ses soins ! *(Diction. d'anecdotes chrétiennes.)*

Oh ! aimons nos églises, maisons de prières et de bénédictions. Demandons à Marie d'en

inspirer l'amour à tant de pécheurs insensés qui dépensent leur vie loin de Jésus et de ses autels. Demandons-lui d'y paraître avec sa piété, sa ferveur angélique ; d'y offrir à Dieu, comme elle, les vœux d'un cœur innocent ou repentant, afin de pouvoir prendre part un jour avec elle aux belles solennités du temple du ciel.

PRIÈRE

C'est dans le temple, ô Reine de toute grâce, que votre cœur, comme un encensoir d'or, exhalait vers Dieu, l'encens de sa prière, et vos désirs ardents nous y méritaient le Sauveur. Inspirez, ô Marie, à nos générations indifférentes et flétries, votre amour, votre zèle, votre respect pour nos églises, afin qu'y recevant la miséricorde de notre bon Sauveur, elles soient pour nous les vraies portes du ciel. Amen !

ONZIÈME INSTRUCTION

Marie est présentée au Temple par ses parents saint Joachim et sainte Anne. — Devoirs chrétiens des pères et mères envers leurs enfants.

Dominus pars hæreditatis meæ : etenim hæreditas mea præclara est mihi.

Le Seigneur est mon héritage : combien est belle la part qui m'est échue !
(Ps. xv.)

L'enceinte du temple de Jérusalem, justement nommé la maison de Dieu, ne renfermait pas seulement des lieux consacrés et l'habitation des Prêtres et des Lévites : on y voyait encore de pieuses demeures où on élevait, dans l'observation de la loi, des jeunes filles qui consacraient au Seigneur la fleur de leurs plus fraîches années. Marie dut à ses pieux parents d'avoir cette belle part dès son enfance. Quatre-vingts jours après sa naissance, elle fut une première fois portée au temple par Joa-

chim et Anne, qui ne se contentèrent pas de l'offrande ordinaire, et qui vouèrent leur fille au Seigneur, promettant de la ramener au lieu saint dès qu'elle serait en âge d'y être admise. Pendant trois ans, nous dit la tradition, Marie fit les délices de ses parents. Au bout de ce temps, ils revinrent à Jérusalem pour accomplir leur vœu, et le Grand-Prêtre reçut de leurs mains la gracieuse enfant, et l'introduisit dans le groupe des jeunes filles du sanctuaire. (V. *Pavy.*) Alors elle put chanter en l'ivresse de sa piété : *Le Seigneur est mon héritage : combien mon sort est ravissant et digne d'envie !* Oh ! parents chrétiens, apprenez de Joachim et d'Anne à consacrer et à conserver au Seigneur les enfants qu'il vous a confiés !

Oui, pères et mères, considérez les circonstances du sacrifice des vertueux parents de Marie. Ils sont avancés en âge et ne peuvent plus espérer aucune postérité. Marie est l'enfant du miracle : ils l'ont obtenue par leurs prières et leurs larmes. Son corps délicat est le chef-d'œuvre de la nature ; son âme virginale est le chef-d'œuvre de la grâce. Cependant ils ne disent pas : Cette fille si ravissante est notre joie unique, le seul soutien, le seul charme de nos vieux ans. Comment pourrions-nous supporter le martyre de sa séparation ? Non, ils

s'écrient : A Dieu ce qui appartient à Dieu ! et ls viennent eux-mêmes offrir à l'autel cet holo- auste de grâce et de pudeur. Ah ! vos enfants, hrétiens, ne sont qu'un dépôt qui vous est onfié : l'autorité de Dieu même ne vous est lonnée sur eux que pour les conduire à lui, et n faire les élus, les héritiers de son royaume. Ainsi le sein maternel sera pour une femme ieuse le premier temple où son enfant sera haque jour consacré au Seigneur, de manière ue plus tard il puisse redire à sa louange : Ma mère, ô mon Dieu, m'avait remis entre vos ras longtemps avant de m'avoir reçu dans les iens ! Aussitôt après sa naissance ses parents loivent le présenter au baptême, et demander our lui au Seigneur qu'il porte immaculée sa obe d'innocence, qu'il marche dans le chemin les commandements, afin d'avoir part avec ses Anges et ses Saints. La mère fidèle viendra ientôt à la cérémonie de ses relevailles ; et là lle offrira son enfant à Dieu, lui promettant de onserver de tous ses soins la grâce du baptême. Puis elle fera passer de bonne heure dans l'âme le ce frère des Anges la connaissance et l'amour le Jésus, l'Enfant divin qui eut tant de tendresse t de caresses pour les enfants purs et pieux !

L'enfant grandit : c'est le moment de surveil- ance pour les instructions religieuses, pour

l'assistance aux offices divins, pour la fidélité à la prière : peut-on apporter trop de soins et d'apprêts au jour sacré de la première communion ? Elle est faite : alors vont aux passions s'ajouter les pièges du monde. Hélas ! dans l'adolescence si orageuse, les âmes n'ont souvent d'autres amis que Jésus et Marie, et c'est à leur amour qu'on veut les arracher ! Des parents aveugles ou criminels sont parfois les premiers à répéter : Il faut bien que jeunesse se passe ! c'est-à-dire qu'elle abandonne le Seigneur et coure dans les sentiers du vice : et c'est ainsi que les jeunes générations sont empoisonnées dans leur source. Eh quoi ! qui oserait le soutenir ? le Seigneur n'aurait tant aimé l'enfance et la jeunesse, il n'aurait choisi les jeunes cœurs pour ses tabernacles que pour leur permettre ensuite de prodiguer leurs grâces et leur tendresse aux démons ? Ah ! ils sont les enfants de Dieu : qu'ils soient donc fidèles à la prière, à son temple, à ses solennités, à ses autels ; qu'ils pratiquent ces lois si belles de l'Evangile qui font le bonheur de la vie présente et assurent le bonheur de la vie future. Méditez ces paroles du grand Apôtre : *Les époux seront sauvés par la génération des enfants, s'ils les maintiennent dans la foi, la tempérance et la chasteté.*

Que si Dieu appelle votre fils au culte des autels, à l'état religieux, ah ! de même que saint Joachim et sainte Anne, honorez Dieu de votre substance, par la consécration de vos enfants. Plutôt que d'écouter les sentiments de la nature ou les maximes d'un monde impie et ignorant, dirigez-vous sur l'exemple de ces grands patriarches que guidait l'esprit de lumière et de piété. L'état religieux, du reste, est la meilleure part, au témoignage de Jésus-Christ : c'est là que l'âme, loin des tribulations de la chair, redit avec la Reine des Vierges : *Le Seigneur est devenu mon héritage et le calice où je m'enivre, et combien est belle la part qui m'est échue !*

Mais, hélas ! quel triste renversement parmi nous ! Que d'enfants sont abandonnés à eux-mêmes, à leurs caprices, à leurs passions ! Sous prétexte de leur laisser une honnête liberté pour choisir un état, on leur permet toute licence et tout déréglement; ils ne remplissent aucun devoir religieux, et pas une voix amie dans la famille pour les reprendre ; ils se livrent à tous les désordres et pas une main dévouée ne les en retire. Combien de malheureux, éternellement réprouvés par la lâcheté ou le crime de leurs parents, s'écrieront en les déchirant dans les enfers : Vous deviez être

notre père, notre mère, vous n'avez été que nos bourreaux !

EXEMPLE

Voici un exemple qui prouve combien sont heureux les parents qui ont des enfants chrétiens. Un jour M. Desgenettes, fondateur de l'Archiconfrérie, recevait d'une jeune fille de douze ans cette lettre pleine de candeur et de piété filiale :

« Monsieur le Curé, j'ai fait ma première communion dimanche. Je suis bien heureuse et bien contente, mais j'ai un grand chagrin : papa n'a pas de religion du tout ; il ne va point à la messe le dimanche ; il ne prie point le bon Dieu le matin ni le soir. Si vous saviez comme ça me fait de la peine de le voir se lever et se coucher comme ça ! Je me dis : il est pourtant l'enfant du bon Dieu, et il ne lui dit jamais rien : sûrement qu'il ne l'aime pas. Oh ! que j'ai grand'peur que le bon Dieu le punisse ! Avec cela qu'il n'est pas fort, qu'il est obligé de se fatiguer beaucoup tous les jours pour son travail, et qu'il a quelquefois la fièvre et des faiblesses ! S'il mourait comme ça, oh ! qu'il serait malheureux et pour toujours ! Ces pensées-là me font bien de la peine, parce que

j'aime bien mon papa et le bon Dieu aussi encore davantage, et que je sais bien qu'il est mécontent quand on n'a pas de religion. J'ai bien prié le bon Dieu pour lui dimanche ; je lui ai offert ma communion ; eh bien ! le soir il n'a pas prié le bon Dieu. Quand je vis cela, j'en pleurai dans mon lit, et il n'est pas du tout changé. Je vous dis tout cela pour que vous vous intéressiez bien à lui : je vais encore prier et prier toujours. On dit que la sainte Vierge fait de grands miracles pour les pécheurs par l'Archiconfrérie. C'est pourquoi je vous conjure pour qu'on y prie le Saint Cœur de Marie de convertir mon papa. Oh ! que je serais contente ! J'espère que nous le gagnerons. Je vous l'écrirai tout de suite. »

Et le cœur compatissant de Marie s'ouvrit sur ce pécheur : il a eu le bonheur de revenir à Dieu par les prières de sa bonne et pieuse petite fille !

Voici un exemple contraire prouvant le malheur des enfants dont les parents n'ont point de religion :

Une jeune fille, pieuse et aimable à Dieu et aux hommes jusque vers l'âge de vingt ans, fut alors fréquentée par un fonctionnaire public. Le père et la mère aveugles, sans souci de l'honneur de leur enfant, s'en allaient aux

prés, aux champs et les laissaient seule à seul. On parla bientôt de mariage : les parents crièrent, se révoltèrent, car ils étaient dans l'aisance et le jeune homme n'avait rien. La jeune fille insista; on la frappa, on la flagella; mais les relations continuaient secrètement : elle déclara qu'on la tuerait plutôt que de la voir renoncer à l'objet de son affection : il fallut la marier. L'infortunée ne trouva pas ce qu'elle s'était promis; puis le Saint-Esprit, pareil à l'abeille qui fuit les eaux bourbeuses, se retira de cette âme déchue. Elle ne revint pas à ses devoirs de chrétienne, et elle mourut quelques années après cette alliance maudite, sans les secours de la religion. Sur la pierre de son sépulcre, on osa mettre : *Elle fut fille modèle, et bonne épouse.* Mais une main indignée effaça ces mots, et écrivit en place : *Pauvre libertine, parce que sa mère fut une vaurienne !*

Pères et mères, méditez ces dernières paroles si sanglantes, car, hélas ! au jugement de Dieu beaucoup ne les verront avoir été que trop vraies pour eux et pour leurs enfants !

PRIÈRE

O Marie, sainte mère du Sauveur, combien

votre indignation doit être grande à la vue de tant de Pères et de Mères coupables qui jettent ou abandonnent aux démons les âmes de leurs enfants, achetées à si grand prix par Jésus et par vous ! Oh ! inspirez aux chefs de famille la crainte de Dieu, le zèle pour la vertu et le salut de leurs enfants, afin que tous se retrouvent éternellement au banquet des noces de l'Agneau !

DOUZIÈME INSTRUCTION

Marie se retirant dans le Temple nous enseigne la fuite du monde.

Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum !

Bienheureux celui qui n'est point allé dans l'assemblée des impies. (Ps. 1.)

Quelle est cette jeune enfant prosternée au pied des autels ? Elle est là dès que l'aube blanchit les murs du temple, et lorsque la nuit y ramène ses ténèbres ! J'ouvre l'Evangile et je

reconnais en elle la Vierge bénie entre toutes les femmes; je vous reconnais, ô Vierge Marie. Vous avez beau vous cacher; vous êtes le diamant qui rayonne dans l'ombre, la fleur qui embaume la solitude. Vous n'aimez que l'obscurité et le silence; vous fuyez le monde, ses plaisirs trompeurs et souvent mortels. Vous ne voulez pas même partager avec les filles de Juda les plaisirs innocents du jeune âge. Vous connaissez déjà tout le prix de la vertu, toute la beauté de l'innocence, et comme l'oiseau qui s'enfonce dans la feuillée, vous avez fui le vautour et la tempête. (*Abbé Bize.*) Combien cette prudence de Marie fuyant le monde et ses dangers qui pourraient lui ravir ou lui diminuer son trésor, est propre à nous confondre ! Car cette fuite du monde nous est nécessaire à tous si nous voulons vivre en Chrétiens, et acquérir la grâce et les bénédictions de Dieu !

Considérons Notre-Seigneur et les principaux Saints qui ont formé sa famille ici-bas, avant de composer sa cour dans le ciel.

1° Notre-Seigneur avant sa vie publique passe trente années, les plus belles de sa vie, dans la fuite du monde, dans le travail, la retraite et la prière avec Marie et Joseph. Le moment est venu de se montrer comme le Sauveur attendu des nations : alors il commence

une retraite plus rigoureuse encore. Il se retire au désert pendant quarante jours et quarante nuits, loin de toute compagnie, de tout bruit du monde, comme anéanti dans la prière, dans la pensée du salut des âmes. Au plus fort de ses prédications, l'Evangile nous le montre se retirant très souvent aux déserts, sur les bords de la mer, au sommet des montagnes, afin d'y être seul avec Dieu. On dirait qu'il craint de se perdre dans le monde, dans la contagion du monde, lui qui est la pureté, source de toute pureté pour les Anges et les Saints. Ceci est facile à comprendre : c'était pour nous apprendre à fuir le monde et ses scandales, à nous retirer souvent en nous-mêmes en présence de Dieu et de notre crucifix : à y inspecter l'état de notre conscience, et à nous demander si nous sommes dignes d'amour ou de haine.

2° Saint Jean-Baptiste *est le plus grand des enfants des femmes,* a dit Notre-Seigneur. Il était si saint que les foules le révéraient comme le Messie ; si humble qu'il ne cherchait que la gloire du Sauveur, et n'usait de son influence que pour lui préparer les voies ; il versa son sang pour la cause de Dieu. Eh bien, saint Jean s'était retiré dans le désert dès ses tendres années, y demeurant caché au monde, en union avec Dieu par la prière, par une vie angélique

pleine de jeûnes et de privations incomparables. C'est la fuite du monde et la retraite qui l'avaient rendu le plus grand, le plus saint des hommes !

3° Les Apôtres, après l'Ascension, se renfermèrent dans une retraite complète pour recevoir le Saint-Esprit. Et, après cette retraite, ils furent tellement changés, convertis, qu'ils bravèrent les outrages, les prisons, les supplices et la mort pour leur divin Maître. C'était lui qui leur avait commandé cette fuite du monde, afin *d'être revêtus de la vertu d'en haut !*

4° Tous les Saints à leur tour se sont recueillis dans la retraite, dans la méditation des vérités divines, dans la mortification des sens et la prière. Les noms de *Solitaires*, d'*Anachorètes,* signifient : habitants du désert, pour mieux assurer leur salut. *Monastère* veut dire : un lieu où l'on vit tout seul, à l'écart, dans une cellule, en passant ses jours avec Dieu, dans le soin de son âme. Jamais on n'admet les Prêtres, les Evêques à leur ordination, les religieux, les religieuses à leur profession qu'après des jours de retraite et de séparation du monde. Et ceux qui ont le plus brillé dans l'Eglise par leurs vertus et leur doctrine, qui ont le mieux parlé de Dieu et des choses divines, sont ceux qui s'en sont le mieux pénétrés loin du

monde, dans le recueillement et le silence de la solitude. D'ailleurs les Saints se conformaient en cela non seulement à la doctrine de Jésus-Christ nous déclarant qu'on ne peut servir deux maîtres, nous conjurant de nous éloigner de la voie large et spacieuse où marche la foule et qui aboutit aux enfers ; nous affirmant que le démon est le roi de ce monde, et qu'il en inspire, pour la perte des âmes, les maximes, les fêtes, les plaisirs. Et l'expérience est là pour nous dire que là où se trouvent réunies plusieurs personnes, si elles n'ont pas l'esprit de foi et de crainte de Dieu, là fermente la corruption humaine. C'est l'orgueil, la vanité, l'hypocrisie, la flatterie, la jactance, le mépris du prochain ; ce sont des conversations légères, impies, impures ; c'est le respect humain qui entraîne à dire, à faire comme les autres, alors que la conscience se récrie le plus fort ; c'est le démon enfin répétant sur tous les tons ce qu'il disait à Eve : Tu serais bien insensée d'écouter la voix de Dieu ; méprise-la et tu seras toi-même pareille à Dieu ! De là ce mot célèbre de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Toutes les fois que je suis allé « parmi les hommes, j'en suis revenu moins « homme. Plus quelqu'un se sépare de ses con- « naissances et de ses amis, et plus Dieu et « ses Anges viendront le visiter. » (Liv. I, xx.)

Ainsi la sainte Vierge était bien le trône de la sagesse en allant réfugier son enfance à l'ombre des autels, afin de ne rien voir, de ne rien entendre de contraire, de blessant pour la pureté de son âme. Et selon la remarque d'un saint Père, si elle était solitaire, elle n'était pas seule; le Seigneur était avec elle : *Dominus tecum*. Oh ! il y avait des infirmes, des aveugles que Jésus ne guérissait qu'en les menant à l'écart de la foule, nous dit l'Evangile. (Marc, VIII, 23.) Ainsi nous apprend-il éloquemment qu'il ne guérit, n'éclaire nos âmes sur leurs devoirs, qu'autant qu'elles se mettront en séparation des réunions et des assemblées mondaines : qu'autant qu'elles mépriseront l'esprit et les déréglements du monde, si elles ne peuvent s'en séparer, comme nous le dirons dans une lecture suivante.

Mais qui veut comprendre de nos jours cette nécessité du recueillement, du silence, d'une retraite fréquente en tête-à-tête avec Dieu ? Le démon, le père du mensonge, aveugle ses victimes, de manière à ne laisser tomber le bandeau de leurs yeux qu'au jugement, quand il n'y aura plus de ressource. Aussi un grand nombre d'hommes ne s'inquiètent ni du but de la vie, ni de l'éternité, ni de la venue du Sauveur, ni de la rédemption ; ils sont emportés dans le

tourbillon des affaires et des plaisirs. Et, s'ils ont quelque répit, c'est non pas pour rentrer en eux-mêmes, dans l'examen de l'état de leur âme ; c'est pour oublier leur âme, au contraire, dans les passe-temps et les divertissements du monde. Ils se croient sages et prudents : et les infortunés ont travaillé en vain, couru après le mensonge et la vanité, et négligé la seule affaire nécessaire et personnelle, le salut éternel !

Ainsi la fuite du monde procure aux âmes la lumière, la grâce de Dieu, l'assistance de ses Anges, l'estime de la vertu ; l'amour du monde ennemi de Dieu rend esclaves du démon, endort dans l'aveuglement et le vice et conduit à la réprobation !

EXEMPLE

Une jeune chinoise de la famille impériale et devenue chrétienne eut la dévotion de se confesser pour la fête du Saint-Sacrement. Après sa confession, le Missionnaire lui dit :

— Je vous crois dans la grâce de Dieu ; mais vous êtes bien jeune encore et ce pays est plein de dangers pour votre vertu. Qui sait si vous vous soutiendrez et si vous n'offenserez pas Dieu mortellement ? Cette pensée me fait trembler pour vous.

— Ne craignez rien, reprit la jeune chinoise qui se nommait Marie, j'aimerais mieux mourir que d'offenser mon Dieu.

— Il faut en demander la grâce à la sainte Vierge, ajouta le confesseur.

Et la pieuse enfant se jetant à genoux et frappant la terre de son front pour honorer la Reine des cieux, pria avec ferveur devant son image. Puis se relevant, elle s'écria : « Soyez tranquille, mon Père, j'ai la confiance que ma Mère céleste aura pitié de moi. » Un peu après il vint une légère enflure à la joue de la jeune princesse ; elle dégénéra bientôt en un cancer malin qui, en moins de vingt jours, lui rongea presque tout le visage, et elle mourut à la fleur de ses ans, dans la grâce de Dieu. La Vierge divine l'avait enlevée aux dangers du monde, pour la placer dans le cortège brillant des Vierges qui suivent partout l'Agneau dans les cieux, et chantent autour de son trône le cantique merveilleux que nulle autre voix ne pourra redire. *(Diction. d'anecdoctes chrétiennes.)*

O Vierge très prudente, priez pour nous ! Donnez-nous, ô Marie, de suivre vos leçons, vos exemples, de fuir le monde et ses concupiscences, afin de marcher à votre suite, à la gloire, à l'éternelle félicité du ciel !

TREIZIÈME INSTRUCTION

Fuite du monde *(suite)*. **Objections.**

Virgo prudentissima, ora pro nobis.
Vierge très prudente, priez pour nous.

La Vierge sainte, quoique conçue sans péché, quoique étrangère à toute concupiscence et n'ayant rien à craindre de la contagion du monde, pas plus que les rayons du soleil de la boue sur laquelle ils tombent, ne l'eut pas plutôt connu néanmoins, qu'elle se mit à le fuir comme la colombe fuit le vautour. Elle alla abriter son enfance et sa jeunesse à l'ombre sacrée des autels, pour ne pas exposer son lis virginal à des souffles impurs, et lui conserver sa fraîcheur et ses parfums. L'Esprit du Seigneur l'inspirait et la guidait. Ainsi, Vierge très prudente et trône de la sagesse, nous dit-elle à tous que le monde est une Babylone où l'on méconnaît, où l'on offense constamment

le Seigneur, où l'on ne cesse de persécuter ses enfants, d'empoisonner et d'immoler les âmes au démon. La conclusion à tirer c'est qu'il nous faut fuir ce monde ou en user comme n'en usant pas.

En effet, nous l'avons dit, la corruption y fermente ; ses maximes, ses mœurs, ses coutumes sont tout l'opposé de l'Evangile : c'est le règne de Satan, depuis que le péché lui a donné une sorte de propriété sur la race d'Adam. Adam lui même, que nous venons de nommer, conserva la grâce de Dieu avec son innocence tant qu'il fut seul dans le Paradis terrestre ; il les perdit sitôt qu'il eut une compagne. Il est presqu'impossible, disait un grand Pape, que les cœurs les plus religieux ne prennent quelque souillure de la poussière du monde. Non pas que nous voulions dire que chacun doive se faire anachorète, se séparer de toute société humaine : la vie deviendrait impossible. Mais chacun, pour être chrétien, doit se dépouiller de l'esprit du monde qui est tout païen, terrestre, charnel ; chacun doit éviter les conversations, les visites superflues, vaines, curieuses, dangereuses ; s'éloigner des *mauvaises compagnies !*

On appelle *mauvaises*, les compagnies qui détournent de la piété : celles où l'on offense la

réligion, la pudeur et la charité ; celles où Jésus-Christ et Marie n'auraient point voulu se rencontrer ; celles enfin dont saint Jean a dit : *Le monde a été fait par lui et le monde ne l'a point connu.* Il faut absolument les éviter comme les abeilles fuient les égouts. Car, disait saint François de Sales, comme ceux qui ont été mordus par des chiens enragés ont la sueur, la salive et l'haleine dangereuses, de même le commerce des gens vicieux et libres en paroles ne peut avoir que de grands dangers, surtout pour ceux dont la vertu est encore tendre et délicate. Ces compagnies mauvaises sont pour les hommes les cabarets, les assemblées des jureurs, des ivrognes, des ennemis de la morale et de la religion. Pour les femmes ce sont ces assemblées ou l'on affecte de ne pas craindre Dieu, de ne pas se gêner pour violer tel et tel commandement de sa loi, où l'Evangile passe pour un épouvantail ; où, enfin on ne parle que de parures, de plaisirs, etc. Ces mauvaises compagnies sont, pour les jeunes filles, les danses et les divertissements publics et leur fréquentation. Elles ont dit solennellement à leur baptême et à leur première communion : *Je renonce à Satan, à ses œuvres, à ses pompes.* Mais la danse avec ses circonstances, ses accessoires,

ses suites, est le siège, la cour par excellence du démon. Là, les propos, les postures, les gestes, le mélange des sexes, la familiarité des rapports, la conduite, la reconduite seule à seul, dans les ténèbres, tout y respire la luxure, y salit l'esprit, y pervertit le cœur, y allume les passions sensuelles, y provoque à les satisfaire !

En vain prétend-on n'y faire aucun mal ; car alors dans quel but y va-t-on ? Pourquoi n'y trouverait-on plus d'attraits s'il n'y avait des filles et des garçons ? Qui oserait soutenir que l'on peut offrir à Dieu la danse, selon le premier commandement de l'aimer par-dessus toutes choses, et de lui rapporter toutes nos pensées, toutes nos paroles et toutes nos actions ? Qui oserait soutenir qu'on va là pour s'exciter à l'amour de la pudeur et de la piété ? Vous n'y faites point de mal, dites-vous. Hélas ! le premier mal que vous y faites, c'est de trahir vos serments, comme j'ai dit plus haut. Le second, c'est de laisser s'éteindre en vous tout sentiment de piété, de contrister le Saint-Esprit et de le chasser de vos cœurs : car il ne peut habiter dans une âme avec l'amour et les folies du siècle. Aussi vous voit-on toujours vous éloigner de la prière et des Sacrements à proportion que vous vous livrez à l'amour de

a danse. Le troisième mal que vous y faites, c'est de désapprendre la pudeur, ce dernier rempart de la chasteté. A peine a-t-on fréquenté es réunions pernicieuses, que déjà on a endurci son oreille à tout entendre, son œil à tout voir, et sa bouche à tout dire; les plus grosses obscénités finissent par ne plus inspirer ni horreur ni dégoût; on finit même par les aimer et par les rechercher. Le quatrième mal, c'est l'être un sujet de scandale pour soi et pour les autres. Aussi interrogez les pasteurs, les directeurs zélés des âmes; interrogez les jeunes filles, es femmes autrefois égarées par ces plaisirs et qui ont le bonheur assez rare d'avoir conservé ou recouvré la crainte de Dieu : il vous sera répondu à l'unanimité qu'une danseuse de profession, pieuse et modeste, est encore à trouver sur la terre!

On dit : Je fais comme les autres, comme mes voisins, mes voisines. Eh bien! c'est un signe de malédiction et de réprobation; car suivre la foule c'est marcher dans le chemin large et spacieux qui aboutit à l'abîme, selon Jésus-Christ notre Sauveur!

On dit : Je me suis laissé aller à telle mauvaise action, à cette débauche, à cette ivrognerie, à cette omission de mes devoirs non par mauvaise inclination, mais par complaisance,

par entraînement. C'est l'excuse d'Adam après son péché; il accusait Eve, Eve accusait le démon, et le Seigneur répondit par ces paroles effroyables : *Vous mourrez de mort.* En effet, les compagnies mauvaises, loin d'excuser, ne font qu'aggraver le péché, car c'est déjà un péché de les fréquenter; c'en est un second de les imiter. Ah! mon Dieu, de bonne foi, tous ces jeunes gens qui passent leur vie, leur dimanche dans les soirées, dans les cabarets, dans les promenades, dans les divertissements coupables, dans les entrevues particulières, sont-ils encore chrétiens? Sont-ils purs, sont-ils honnêtes et religieux? Sont-ils ce qu'ils étaient à leur première communion et ce qu'ils avaient promis d'être?

Mais, dit-on encore, si je ne fais pas comme les autres, on criera contre moi, on me déchirera. Oui, répondit saint François de Sales, si les mondains s'aperçoivent que vous voulez suivre l'exemple de Marie, marcher dans une vie pieuse, honnête et régulière, ils lanceront contre vous mille traits de satire et de médisance; votre vie sera traitée de bigoterie, d'hypocrisie. Qui ne voit que le monde est un juge impie, injuste, indulgent et favorable pour ses enfants, mais cruel et sévère pour les enfants de Dieu? Les mondains passeront des nuits

entières en danses, en débauches abrutissantes, sans que nul s'en plaigne; et pour une heure passée devant le Saint-Sacrement, pour la seule nuit de Noël, chacun crie et tousse le jour suivant, comme s'il avait trop fait pour le Seigneur. Pour être bien avec le monde, il faudrait se perdre avec le monde. Il n'est point possible de le contenter, tant il est bizarre. *Jean est venu,* dit Jésus-Christ, *ne mangeant ni ne buvant, et les Juifs disaient qu'il était possédé du démon* pour jeûner si rigoureusement. *Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils l'ont traité de Samaritain.* Soit que les moutons aient des cornes ou qu'ils n'en aient point; qu'ils soient blancs ou qu'ils soient noirs, le loup ne laissera pas de les manger, s'il peut; ainsi, quoi que fassent les personnes chrétiennes, le monde leur fera la guerre. Le monde tient les enfants de Dieu pour fous; tenons-le pour un insensé. (*Introduct.*, IVe partie, ch. Ier.)

EXEMPLE

Une jeune fille, honnête et pieuse jusqu'à dix-huit ans, fut grondée par sa mère criminelle d'être trop dévote, de se singulariser, de ne pas faire comme tant d'autres. Pour lui

plaire cette fille alors fréquenta quelques filles légères; bientôt elle les suivit aux promenades nocturnes, aux danses, aux rendez-vous licencieux. La pente du mal est glissante et difficile à remonter. Elle s'abandonna au désordre et devint le scandale de la paroisse. Elle finit par crier qu'elle valait mieux que les autres, qu'elle ne faisait point de mal, qu'autant vaudrait se tuer que d'écouter les curés, et autres propos habituels à ses pareilles. La main de Dieu la frappa d'une maladie dangereuse. Les remords devinrent brûlants; elle appela le pasteur qui, depuis deux ans, pleurait ses égarements. Elle se confessa à deux reprises et parut soulagée; il fut convenu qu'elle communierait le lendemain matin. Vers minuit le pasteur est réveillé et prévenu que la maladie devient d'un caractère alarmant; il passe par l'église et prend le Saint-Viatique. On fait les préparatifs; la malade s'y prête et récite le *Confiteor* avec la famille agenouillée. Mais, à ces paroles : Seigneur je ne suis pas digne de vous recevoir en mon âme : *Domine, non sum dignus,* une sorte de convulsion la saisit; elle s'écrie, avec un accent de désespoir infernal : « Mère infâme, « non, je ne suis pas digne, je ne veux pas « communier; c'est toi qui m'as perdue; tu as « perdu ma joie, ma pureté, ma couronne; je

« vais mourir en damnée, je te maudis ! » Il est aisé de deviner la stupéfaction de la famille prosternée et comme à demi morte. Le pasteur put ramener un peu de calme, mais non pas donner la sainte communion. La malade revint insensiblement à la santé, puis mourut un peu plus tard misérablement. (*Connu de l'auteur.*)

Ah ! le Seigneur est jaloux des premiers parfums de nos âmes, des prémices de nos années ; malheur à qui les donne au démon ! Il sera châtié dans son corps et dans son âme. O très pure Vierge Marie, inspirez la sagesse et la crainte de Dieu à vos enfants dès leur jeunesse. Faites-leur bien comprendre qu'auprès de vous sont l'honneur, la richesse, la gloire et la joie. *Vierge très prudente, priez pour nous !*

QUATORZIÈME INSTRUCTION

Présentation. — Bonnes lectures.

Attende lectioni.
Appliquez-vous aux bonnes lectures. (I Timot., IV.)

Il est dit de saint Bernardin de Sienne, un des serviteurs les plus zélés de Marie, qu'il vit un jour, dans une révélation, un immense palais rempli d'habitants, dévoré par un effrayant incendie ; les flammes sortaient par les toits, par les fenêtres, sur toute son étendue ; une petite chambre seule était épargnée, et sur son seuil apparaissait un homme revêtu de l'habit de saint François. Il comprit que ce palais est l'image du monde, embrasé constamment par les flammes des trois concupiscences de l'orgueil, de la chair et des yeux, et il prit l'habit religieux afin d'échapper à leurs atteintes. Le monde, en effet, est tellement dangereux que

la Vierge pleine de grâce ne put consentir à y demeurer : elle le méprisa avec horreur dès son premier matin, et voulut ne laisser s'épanouir la fleur de son enfance et de son adolescence qu'à l'ombre des autels. Là elle s'est armée de prière ; elle s'est entourée de retraite et de modestie. Là, elle s'est exercée dans l'étude de la loi de Dieu, méditant les vérités éternelles, faisant ses délices des saints Livres. Instruisons-nous aujourd'hui, à son exemple, sur ce sujet important.

L'apôtre saint Paul recommande à son disciple Timothée de s'appliquer à de pieuses lectures. Selon saint Athanase, personne ne peut servir Dieu avec zèle et fidélité, s'il n'est attentif à la lecture de sa parole ; et saint Jérôme voulait qu'un chrétien fût surpris par le sommeil à la lecture des saints Livres. La bonne lecture, en effet, l'habitude de lire des livres pieux, nous est d'une importance incalculable pour nous attacher à l'amour de la religion, à l'amour de nos devoirs. Oh ! le malheur de notre époque c'est l'ignorance des matières religieuses ; on les ignore, ou bien on ne les connaît que noircies et défigurées par la calomnie. Ainsi, on cite des savants qui ne purent répondre en quel endroit Marie mit au monde Jésus-Christ, notre Sauveur, ou qui ne connais-

saient point l'auteur de l'Oraison Dominicale, ou qui venaient demander à nos Prédicateurs : Qu'est-ce que le mystère de la sainte Trinité ? Méconnaissant à ce point Notre-Seigneur, son esprit, son cœur, son Evangile, sur lequel nous serons tous jugés, comment pourrait-on les aimer ?

Ah ! un bon livre, un livre chrétien qu'on médite attentivement, est un ami véritable et céleste. Il nous rappelle ce qu'est notre Dieu en tant que notre Créateur, notre Sauveur, notre juge, notre rémunérateur. Il nout apprend le but de notre vie, la seule affaire nécessaire qu'il nous y faut traiter : le salut, les moyens les conditions pour obtenir notre couronne d'élus de la maison de Dieu. Il nous montre le malheureux état du péché, la nécessité de bien vivre et de bien mourir, l'éternité et son effrayante alternative ; toutes choses qui effleurent à peine l'âme des mondains et y passent sans y entrer, comme la pluie sur la tuile de nos toits. Un bon livre, c'est un prédicateur dévoué que l'on peut entendre quand on le veut, autant qu'on le veut, qui nous dit en pleine liberté et en tête-à-tête ce qu'un prédicateur ne pourrait jamais nous faire entendre ; c'est un conseiller d'autant plus digne de notre affection qu'il ne se trompe pas, ne flatte pas, n'endort

pas dans le vice, et devient ainsi le médecin de nos âmes. »

Saint Grégoire le Grand compare un bon livre à un miroir. « De même, disait-il, que les femmes du monde aiment à se contempler dans une glace, pour effacer les taches de leur visage, pour ajuster leurs cheveux, leurs parures ; de même un chrétien voit dans un bon livre ce qu'il y a à corriger, à réformer dans sa vie et dans ses habitudes. » — « Celui qui veut être toujours avec Dieu doit lire et prier », disait saint Augustin. Lorsque nous prions, c'est à Dieu même que nous parlons ; quand nous lisons, c'est au contraire Dieu qui parle et converse avec nous. Les saintes Ecritures sont la parole de Dieu même ; les bons livres n'en sont que le commentaire, le développement, la méditation. Les unes et les autres sont ainsi comme des lettres venant du ciel, notre patrie, nous apportant des nouvelles de nos pères, de nos frères, de nos amis qui nous y ont précédés. Le Seigneur nous y instruit, nous invite à marcher à leur suite, et par la voix de ses Prophètes, et par la voix de son divin Fils incarné, et par la voix de ses Docteurs, et par l'exemple des Saints. On les écoute l'un après l'autre, comme s'ils étaient présents.

Oh ! il n'est donc point étonnant que la Vierge

bienheureuse ait fait comme le pain de son âme de la méditation de la loi du Seigneur, y ait goûté les joies les plus pures, y ait trouvé toute consolation ! Elle était inspirée, dirigée par l'esprit de sagesse et de bon conseil ! Elle savait que David, son aïeul, avait chanté : *Bienheureux l'homme qui médite jour et nuit la loi du Seigneur ! Il sera comme un arbre planté près du courant des eaux et qui rapportera son fruit dans sa saison ! — Donnez-moi, ô mon Dieu, de scruter votre loi, et je l'accomplirai de tout mon cœur. Si au contraire elle n'eût été l'objet de mes méditations, je périssais dans ma misère et ma corruption !*

Avec quelques francs, quelques pieds de terres, de prés, de vignès en moins, on pourrait avoir en famille une *Vie des Saints*, une *Journée du Chrétien*, le livre des *Visites au Saint-Sacrement* et les courtes, mais saisissantes méditations sur nos fins dernières qu'elles contiennent ; l'*Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau livre sorti de la main des hommes, et qui a consolé, touché, converti plus d'âmes qu'il ne renferme de lettres ; l'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, dont on a dit : « En le lisant avec soin, celui qui ne serait pas chrétien le deviendrait ; celui qui serait

chrétien deviendrait meilleur et parfait. » Hélas ! on ne sait souvent que faire de ses loisirs du dimanche, des longues soirées de l'hiver : on les dissipe en conversations frivoles ou coupables ; on les perd à la lecture de récits fabuleux et romanesques, de journaux infâmes et scandaleux ; on jette son argent, son temps au cabaret, à la débauche, à l'ivrognerie, à un luxe odieux de vêtements, de parures ; et on ne cherche point à acquérir, on ne lit pas ces livres honnêtes, pieux et saints qui feraient tant de bien, qui rappelleraient les âmes à la foi, à la piété, à la pudeur, à l'horreur du péché, aux bonnes mœurs, au salut !

EXEMPLE

Un jeune gentilhomme de la cour de Ferdinand V, roi d'Espagne, défendait, en 1521, la citadelle de Pampelune contre les Français ; il y fut grièvement blessé. Ennuyé de la longueur de sa maladie, il demanda quelques romans pour se distraire. Comme on ne put en trouver, on lui apporta la *Vie de Jésus-Christ* et la *Vie des Saints*. D'abord il se mit à les lire avec ennui, puis il s'y attacha de telle sorte qu'il y employait des journées entières. Cette lecture

le saisit, l'enflamma, le retira de sa vie mondaine et voluptueuse, et en fit un des saints les plus héroïques des derniers siècles. C'est le célèbre saint Ignace de Loyola, dont la Société a donné tant de missionnaires, de héros et de martyrs à l'Eglise !

Voici une autre histoire où la lecture d'un bon livre amène plusieurs conversions d'éclat. C'est d'abord saint Antoine qui, entendant un prédicateur citer ces paroles de Jésus-Christ : *Allez, vendez ce que vous possédez, donnez-le aux pauvres et vous aurez un trésor dans les cieux*, se les appliqua à lui-même et devint la gloire du désert. Or, un grand de la cour impériale étant venu faire visite à saint Augustin, avant sa conversion, lui rapporta le trait suivant : « Deux officiers de l'Empereur, alors en résidence à Trèves, se promenant hors de ville, trouvèrent, dans une pauvre maison, un manuscrit de la vie de saint Antoine. Ils le lurent, et cette lecture les saisit ; ils furent bouleversés et changés. L'un des deux dit à son ami : Dis-moi, je te prie, à quoi aboutissent nos travaux ? que cherchons-nous ? pour qui portons-nous les armes ? quel peut être notre plus grand espoir au palais que d'être amis de l'Empereur ? et, dans cette fortune, que de périls, quelle fragilité ! Mais, ami de Dieu, si je

veux l'être, je le suis et sur l'heure. Et ils abandonnèrent la milice du siècle pour se donner à Dieu. »

Cet exemple eut tant de force sur Augustin que, se tournant à son tour vers ses amis, il s'écria : « Les ignorants se lèvent à la suite de Jésus-Christ et font la conquête du royaume des cieux, et nous, gens sans cœur, avec notre science, nous restons vautrés dans la chair et le sang. » Agité, irrité contre lui-même, il se retira sous le figuier d'un jardin voisin, quand tout à coup sortit d'une maison comme une voix d'enfant ou de jeune fille qui répétait en chantant : *Prends, lis ! prends, lis !* Alors il se leva, prit les Epîtres de saint Paul, et le premier passage qui s'offrit à ses yeux fut celui-ci : *Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches ni dans les voluptés impudiques, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Ces lignes à peine achevées, il se répandit dans son âme comme une lumière divine ; il renonça au monde et devint le plus grand saint et le plus grand docteur de l'Eglise. (*Confessions*, l. VIII.)

O Marie, notre modèle, inspirez-nous vous-même l'amour des saintes lectures et de la méditation de la loi de notre Dieu, afin que, vous imitant et imitant les saints, nous parvenions

avec vous, avec eux, au bonheur de la claire vue ! *Amen.*

QUINZIÈME INSTRUCTION

Mariage de la sainte Vierge. Dispositions à un mariage chrétien.

Honorabile connubium in omnibus.
Que le mariage en toutes choses soit traité avec honneur. (Heb., XIII, 4.)

Lorsque Marie eut atteint l'âge de quinze à seize ans, ses tuteurs songèrent à lui donner un époux digne d'elle. Marie troublée de ce projet, selon une ancienne tradition, aurait supplié sa famille de la laisser uniquement à Dieu. Mais la virginité était un opprobre et une sorte de malédiction chez le peuple juif ; et ses parents furent insensibles à ses remontrances. Son mariage entrait d'ailleurs dans les vues de la Providence ; il sauvait son honneur des

traits de la critique ; il lui donnait un protecteur sur la terre ; il offrait aux Chrétiens un admirable modèle pour entrer dans cet engagement solennel que saint Paul appelle *honorable en tout point*.

1° Marie se prépare au mariage par l'innocence, par une pureté de vie abritée de toute occasion dangereuse à l'ombre des autels. La première disposition à un mariage chrétien est ainsi une jeunesse honnête et vertueuse. La parole du Seigneur est bien formelle : *Celui qui a le cœur pur et les mains innocentes aura pour ami le Roi du ciel et recevra ses bénédictions*. Et c'est le Seigneur qui tient les cœurs, les événements, l'avenir entre ses mains puissantes. Quand il bénit les époux, malgré les démons et les hommes, ils seront bénis ; s'il les maudissait au contraire, ils seraient inévitablement maudits, malgré tous les calculs de la prudence humaine. Aussi n'est-il pas un mariage connu parmi ceux que la malédiction de Dieu flétrit, où les époux puissent dire : J'ai conservé mon cœur pur à Dieu dans ma jeunesse, je l'ai conservé pur depuis qu'il a béni mon alliance. Non pas que, dans les mariages les plus favorisés de Dieu, il n'y ait des épreuves, puisqu'elles font partie inévitable de notre condition mortelle ; mais les épreuves

passent, tandis que la malédiction a un caractère de permanence, et poursuit le pécheur et sa race jusque dans l'éternité !

2° Marie passe sa jeunesse non seulement dans la pureté du cœur, mais dans la *prière :* et de Joseph, l'Evangile dit qu'il était *un homme juste,* c'est-à-dire craignant Dieu et l'adorant de tout son cœur, selon le plus grand et le plus saint des commandements. Saint Jérôme rapporte une tradition, conservée d'ailleurs dans l'histoire du Mont-Carmel, c'est que Dieu lui-même aurait montré par un miracle solennel qu'il était le juste qu'il choisissait pour la Vierge divine, mère future de son Fils. Plusieurs prétendants, après avoir prié Celui qui *préside aux sorts* et aux destinées de toutes les créatures, déposèrent, un soir, dans le temple, chacun leur baguette d'amandier, et le lendemain la branche desséchée de Joseph se trouva verdoyante et fleurie. Il était par là désigné pour le gardien de la Vierge immaculée. Ainsi est rappelée à chacun des époux la nécessité de demander à Dieu de lui faire connaître sa vocation ; de le prier de lui donner la grâce de choisir la personne avec laquelle sa Providence a marqué qu'il passera sa vie. De même, en effet, que Dieu a destiné chacun des membres de notre corps à une fonction particulière.

et que, lorsqu'il est dérangé de place, il y a trouble, douleur, incapacité d'agir; de même aussi, tout homme qui n'est point à la place que le Seigneur lui a donnée dans le corps de la société, souffre et fait souffrir les autres. Oh ! que de mariages ne sont pas heureux, ne sont pas bénis de Dieu, parce qu'on s'y est engagé sans le consulter ; parce qu'on n'a suivi que l'attrait des passions ou des intérêts de la terre ! Quand donc comprendra-t-on, ou voudra-t-on comprendre que c'est à Dieu qu'il faut remettre le soin de notre avenir ; qu'il faut et mériter son assistance et la demander par la prière ! Dieu veille sur l'oiseau de l'air, sur la fleur des champs, sur le vermisseau, sur la fourmi. Et nous pourrions oublier qu'il veille avec plus de sollicitude mille fois sur nous, sur nos âmes, sur nos alliances, la source des générations humaines, l'espérance de l'Eglise ! Malheur aux jeunes gens, malheur aux parents qui comptent ici tout seuls ! *Une maison, des richesses peuvent bien venir des parents,* dit le Saint-Esprit ; *mais Dieu seul donne une épouse sage, une épouse prudente.* (Prov., XIX, 14.) Ainsi prépara-t-il Rebecca pour Isaac, Sara pour le jeune Tobie, Esther pour le roi Assuérus, le juste Joseph pour la Vierge Marie !

3° Ce sont les tuteurs de Marie qui la conseillent, qui la dirigent dans son mariage : elle sacrifie même ses inclinations les plus chères à leur volonté. Autre leçon donnée aux jeunes gens de ne former aucune liaison, de ne prendre aucun engagement, sans le consentement des parents. Quelque mauvais ou impies qu'ils puissent être, Dieu veut que leur autorité soit respectée, particulièrement dans le choix d'un établissement aussi sérieux que le mariage. Le quatrième commandement ne prescrirait point l'honneur à l'égard des pères et mères en ces circonstances solennelles, que le Saint-Esprit dit formellement que c'est à eux à décider le mariage de leurs enfants. La simple raison, du reste, ne crie-t-elle pas que les parents, guidés par l'affection, par l'expérience et le dévouement, sauront mieux pourvoir à l'avenir de leurs enfants que ceux-ci, emportés d'ordinaire par des passions aveugles? Oh! quels déboires se préparent le jeune homme et la jeune fille qui, au mépris de l'autorité paternelle, forment des liaisons, se promettent le mariage, se donnent des rendez-vous, des entrevues impies et impures ! Est-ce ainsi qu'aurait agi la Vierge Marie ? Est-ce ainsi qu'on l'invite, qu'on invite Jésus à la cérémonie si grande et si sacrée des noces ?

EXEMPLE

Quand le mariage de Marie Lecksinska, princesse de Pologne, fut conclu avec le roi de France, sa grand'mère lui demanda en particulier ce quelle pensait de cegrand événement: « Bonne maman, lui répondit la princesse, je « n'ai là-dessus qu'une seule pensée qui absorbe « toutes les autres, c'est que je serais bien « malheureuse si la couronne que m'offre le roi « de France devait me faire perdre celle que me « destine le Roi du ciel. » Sublime réflexion que devraient faire toutes les jeunes personnes qui pensent à prendre un établissement dans le monde !

Dans sa jeunesse sainte Chantal fut recherchée par les plus illustres partis, et chaque jour elle multipliait ses prières à Dieu et à la sainte Vierge mère du bon conseil, pour connaître sa vocation ; et elle put éloigner d'elle ceux qui à leur tour auraient pu l'éloigner de Dieu. On la pressait d'épouser un seigneur calviniste dont on lui cachait l'hérésie. Mais la Vierge Marie, invoquée par elle, la guidait. « Dernièrement, dit-elle, le saint viatique « porté à un malade passait auprès de lui. « Non seulement il n'a pas fléchi le genou,

« mais il ne s'est même pas découvert. Jamais « je ne l'épouserai. » Devenue veuve très jeune, elle témoigna à Marie sa vive reconnaissance, en instituant en son honneur l'ordre célèbre de la Visitation.

O Vierge Marie, si fidèle à suivre et à faire la volonté de Dieu, aidez-nous à la connaître et à la suivre nous-mêmes, particulièrement dans la grande affaire d'une vocation religieuse ou d'une alliance. Puissions-nous dire toujours avec vous : Je suis le serviteur, je suis la servante du Seigneur ! afin d'arriver avec vous à la couronne, d'entrer avec vous dans les joies du Seigneur. *Amen.*

SEIZIÈME INSTRUCTION

Annonciation.
Marie Mère de Dieu par sa pureté.

Missus est Angelus Gabriel a Deo ad Virginem.
L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à la Vierge. (Luc., I.)

La seconde personne de la sainte Trinité ayant daigné s'incarner pour nous hommes indignes pécheurs et pour notre salut, c'est la Vierge Marie qui fut choisie pour être sa mère parmi nous. En elle s'accomplit le grand mystère de notre réconciliation : en elle la nature humaine fut unie à la nature divine dans la personne adorable de Jésus-Christ ; et nous la chantons en nos louanges, et nous l'invoquons en nos prières sous le titre glorieux de *Mère de Dieu !* Ainsi une simple fille de la terre forme de son sang le corps très pur du Verbe incarné : elle nourrit de son lait Celui qui donne la vie à l'univers ; elle berce dans ses

bras, sur ses genoux, elle presse sur son sein Celui qui balance tous les mondes dans le creux de sa main. Le Seigneur a bien pu dire au soleil : Vous êtes mon vêtement ; à la terre : Vous êtes l'escabeau de mes pieds ; au ciel : Vous êtes mon trône ; aux saints : Vous êtes mes amis ; à tous les hommes : Vous êtes mes frères. A Marie seule il a dit : Vous êtes ma mère ! Prosternons-nous devant Marie, vénérons de toute la tendresse et de toute la confiance de nos cœurs cette Mère adorable de Dieu, bénie entre toutes les femmes. Or saint Bernard nous rappelant deux grandes leçons données par Marie au monde dans ce touchant Mystère de l'Annonciation, quand il a dit : *Elle a plu par sa virginité, elle a conçu par son humilité,* arrêtons-nous aujourd'hui à considérer ce *miroir de la pureté sans tache !*

Remarquons que ce mystère s'accomplit entre Dieu, un ange et la Vierge Marie ! Tout y respire ainsi la sainteté, la pureté. *Missus est Angelus a Deo ad Virginem.* L'Ange étant entré où était la Vierge immaculée lui dit : *Salut, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* C'était, dit saint Bernard, dans le sanctuaire de sa chambre virginale où, les portes fermées, elle priait dans le secret. C'est la coutume de

Anges d'être présents à ceux qui prient, de se complaire en ceux qu'ils voient élever des mains pures dans la prière : ils se réjouissent d'offrir à Dieu l'holocauste d'une sainte piété. En voyant avec quelle révérence l'Archange vient saluer Marie, nous comprenons l'estime du Seigneur pour ce vase insigne de dévotion ! Mais Marie se trouble en entendant des louanges si merveilleuses : preuve de sa pureté, de son amour inviolable de la pudeur. Les Vierges sont timides et réservées; elles n'ont jamais de sécurité, se souvenant qu'elles portent un trésor précieux dans un vase fragile. Tout ce qui s'élève d'étrange, de subit, leur paraît plein d'embûches et les alarme. C'est pourquoi Marie fut troublée à la parole de l'Archange, et il dut la rassurer en lui disant : *Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé la grâce devant Dieu,* c'est à dire la destruction de la mort, la réparation de la vie, la paix entre Dieu et les hommes. (*De laudibus virg.* hom. III.) Voilà que vous concevrez et que vous enfanterez un fils qui sera nommé Jésus. Il sera grand, portera le nom de Fils du Très-Haut : et Dieu lui donnera le trône de David, son père, et il régnera éternellement sur le peuple de Dieu. Et c'est ici qu'éclate la pureté, la chasteté sans rivale de la Vierge bienheureuse. *Com-*

ment cela pourra-t-il se faire, répartit-elle, *car j'ai fait le vœu sacré de virginité?* Ce Mystère, continua l'Archange, sera l'œuvre du Saint-Esprit survenant en vous, et le fruit saint qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. (Luc., I.) Ainsi l'annonce faite à Marie par un Ange qu'elle va devenir Mère de Dieu, loin de l'éblouir, ne fait que l'alarmer. Sa virginité lui est si chère, qu'elle est à l'épreuve non seulement de la flatterie des créatures, mais qu'elle est prête à résister aux avances mêmes de Dieu. Etre sa Mère au prix de sa virginité, elle ne saurait y consentir. Et parce qu'elle craint que ce ne soit le sacrifice imposé à l'honneur de cette maternité suprême, elle dit à l'Ange : *Comme cela se fera-t-il, puisque je suis Vierge, bien résolue de l'être toujours.*

O Vierge vraiment pleine de grâce, ô lis éblouissant et embaumé au milieu des épines de notre terre, vous avez ainsi par vos parfums renouvelé la face de ce monde! Et l'Esprit divin qui avait dit : *Je ne me reposerai plus sur l'homme parce qu'il est chair*, revient vers vous, se repose en vous parce que vous êtes esprit et nature angélique dans votre chair immaculée. Aussi il faut entendre les pieux Docteurs de l'Eglise chanter la gloire de sa chasteté! Lorsqu'il plut à la bonté divine d'ha

biter au milieu de nous d'où nous l'avions chassée, vous seule fûtes trouvée digne, ô Marie, de voir le Roi des rois choisir votre sein pour première demeure parmi les hommes! Là il a revêtu la beauté ; là il a reçu le baiser si longtemps désiré, et ces noces arrêtées avant les siècles, il les a célébrées Vierge avec une Vierge. C'est un jardin de délices que votre sein, ô Marie, c'est un jardin fermé que le péché n'a jamais défloré, au point que Celui en présence de qui les astres ne sont pas purs, a trouvé en vous une si grande pureté qu'il n'a pas dédaigné de l'unir à sa pureté divine! O Vierge très chaste, aidez notre faiblesse et enlevez notre opprobre! (S. Bern., *Panégyr.*) Ainsi, on ne saurait trop le remarquer, Marie reçoit la visite de l'Ange, dans le secret de son oratoire, loin du monde et de toute occasion dangereuse. Elle tremble devant le Messager divin ; par sa modestie, sa prière et sa pudeur, elle devance cette recommandation : *Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation!* Oh! qui rétablira parmi nous le règne de cette Vierge des vierges! Que d'âmes téméraires, loin de craindre le danger et les occasions, les recherchent et s'y précipitent! Que de malheureuses, loin d'imiter ce glorieux modèle, sont dissipées, légères, ne sont bien que là où elles

ne devraient jamais se trouver dans les réunions dissolues, dans les rendez-vous, les promenades, se prétendent honnêtes et vertueuses, alors qu'elles n'ont plus ni vertu ni pudeur !

EXEMPLE

On sait que le célèbre curé d'Ars avait le discernement des esprits : il lisait souvent au fond des consciences, et, guidé par la lumière du Saint-Esprit, il voyait clairement les ruses et les triomphes du démon contre les âmes. Une jeune mondaine vint un jour lui faire une confession générale. Et le saint curé lui dit en la confessant :

— Vous devez bien vous souvenir, mon enfant, d'un certain bal auquel vous avez assisté il y a peu de temps ?... Dans ce bal vous avez rencontré un jeune homme inconnu de tout le monde et de manières si distinguées, qu'il était le héros de la fête ?

— Oui, mon Père.

— Et vous auriez bien voulu qu'il vous invitât à danser, et vous étiez pleine de jalousie et de dépit de voir qu'il vous préférait les autres et ne s'adressait jamais à vous.

— En effet, mon Père, répondit la jeune

étrangère effrayée de voir son cœur ainsi dévoilé.

— Ne vous souvient-il pas que lorsqu'il sortit, vous avez cru apercevoir à la porte, sous ses pieds, deux flammes bleues que vous avez cru n'être qu'une illusion de vos yeux ?

— C'est vrai, mon Père.

— En bien ! ma fille, ce jeune homme était le démon. Celles avec lesquelles il a dansé sont damnées ou en état de damnation. S'il ne vous a pas invitée vous-même, c'est à cause du Scapulaire que vous aviez sur vous, et que par dévotion à Marie vous aviez avec raison gardé comme une sauvegarde.

Cette jeune fille s'est faite religieuse à la suite des impressions que lui causa cette révélation : et c'est d'elle-même qu'en vient le récit. Concluons de cet exemple combien la pureté doit fuir les occasions dangereuses, les plaisirs défendus, les compagnies mauvaises : combien aussi la dévotion à Marie est un moyen puissant pour conserver le trésor de la chasteté, et échapper aux traits empoisonnés du démon.

PRIÈRE

Ave Maria ! Nous vous saluons, ô Marie, avec la révérence de l'Archange ! Nous vous

implorons, ô pleine de grâce, afin que votre bonté maternelle répande sur nous de sa plénitude. Oh! changez-nous! renouvelez-nous par les vertus d'humilité et de chasteté, et soyez pour nous tous la bonne mère des vivants pour les siècles des siècles! Amen.

DIX-SEPTIÈME INSTRUCTION

Annonciation.
Marie, Mère de Dieu par son humilité.

Respexit Deus humilitatem ancillæ suæ.
Dieu a jeté les regards sur la petitesse de sa servante.
(Luc., I.)

Marie était vierge et tellement attachée à sa virginité, qu'elle déclarait à l'Ange, au jour de l'Annonciation, être résolue à la garder toujours, à repousser même la gloire sans rivale de Mère de Dieu, plutôt que d'en souffrir la perte où le moindre dommage. Et précisément cet amour inviolable d'une pureté sans tache

toucha le cœur de Dieu, et, par un prodige de sa puissance, il unit en elle la gloire de la virginité à la gloire de la maternité divine. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils auront les complaisances du Seigneur, et un jour ils formeront avec la Vierge immaculée le cortège d'honneur de l'Agneau ! Mais si Marie a plu par sa virginité, elle a conçu *par son humilité,* disait saint Bernard : autre sujet bien digne de nos méditations !

Combien les pensées de Dieu sont opposées aux pensées des hommes ! L'Incarnation étant le mystère d'un anéantissement tel, qu'il paraissait folie aux Païens et scandale aux Juifs, Jésus-Christ veut une mère douce et humble de cœur comme lui. Aussi écoutons le sublime dialogue de l'Ange avec Marie : « Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes; c'est vous qui allez concevoir et enfanter le Sauveur ! » Ce langage, tel que la langue des hommes n'en adressa jamais de semblable à une créature, au lieu d'enorgueillir la Vierge bienheureuse, l'effraie. Elle se souvient d'Eve, que la promesse d'être pareille à Dieu enivra du poison de l'orgueil, et qui devint au contraire semblable au démon, ingrate et impie comme lui. Aussi elle est inti-

midée de cette bénédiction nouvelle et jusqu'alors inouïe qui lui est donnée, à elle pauvre, ignorée, et qui s'était cachée aux regards du monde dès sa plus tendre enfance. Tout ce qui peut la faire paraître grande à ses yeux l'alarme, lui devient suspect ; il faut qu'on la rassure. Et quand elle sera certaine des desseins miséricordieux de Dieu sur elle, elle répondra avec une modestie angélique : *Je suis la servante du Seigneur,* disposée à faire ce qui lui plaira. Humilité sublime, s'écrie ici saint Bernard : elle ne se laisse séduire ni par les honneurs, ni enorgueillir par la gloire. Elle est choisie entre toutes les femmes pour la Mère de son Dieu, et elle déclare n'être que sa servante ! Il n'est point difficile d'être humble dans l'abjection ; mais elle est belle et rare l'humilité au milieu des lionneurs ! Vraiment s'accomplit en ce mystère la parole de Salomon sur cette Vierge pleine de grâce : *Lorsque le roi était sur sa couche, mon nard a répandu son odeur.* Le nard est une plante très petite, mais très odoriférante. Manifestement il désigne l'humilité de Marie dont les parfums ont incliné vers elle le Roi des cieux. Son humilité est devenue comme une plante de vie trouvée digne de porter le fruit de notre salut, notre Sauveur Jésus-Christ. Et ce sentiment d'humi-

lité pénétrera toujours son être tout entier et lui fera chanter : Mon âme rend gloire au Seigneur, parce qu'il a jeté ses regards sur la petitesse de sa servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

L'orgueil est la luxure de l'âme, non moins mortelle que la luxure de la chair, et non moins commune ! Oh ! combien nous sommes pénétrés de l'amour déréglé de nous-mêmes ! Combien nous détestons la moindre des humiliations ! Avec quelle aigreur nous repoussons le moindre avis qui nous blesse ! Comme nous sommes sensibles aux éloges, aux préférences, soit qu'on nous les refuse, soit qu'on nous les accorde ! Or Dieu donne sa grâce aux humbles ; nous le voyons particulièrement en la Vierge bénie. Il résiste aux orgueilleux, et c'est justice. En effet, pourquoi t'enorgueillis-tu, ô homme cendre et poussière ? Tu as été conçu dans la boue, tu es né dans le péché, tu vis dans la douleur pour devenir la pâture de la mort et du tombeau. Tu es corrompu dans ta chair, dans ton esprit, dans ton cœur. Tu fais le mal que tu réprouves ; et le bien que tu loues, tu le négliges. S'il y a quelque bien en toi, n'est-ce pas à la grâce du Seigneur qu'en revient la gloire ? Mais étant homme, il n'y a pas un crime commis par un de tes frères que

tu ne puisses commettre si cette grâce s'éloignait de toi; et l'Apôtre te conjure, si tu es debout, de prendre garde de tomber, et d'opérer ton salut avec crainte et frayeur. Tu vantes tes parents riches, tes protecteurs puissants, tes propriétés, tes maisons, ton argent, ta parure. En quoi cela rend-il ton âme honnête, vertueuse, aimable à Dieu et aux hommes? En quoi cela t'aidera-t-il au jugement de Jésus-Christ? Fais ton compte, homme pécheur et insensé; rends à Dieu ton corps, ton esprit, tes talents, ton cœur, car tout cela est à Dieu, appartient à Dieu. Que te restera-t-il autre chose que le néant et le péché? Ainsi, néant et péché, tu oses être orgueilleux et impie envers ton Père céleste et ton Sauveur?

Oh! n'oublions jamais la condamnation de l'orgueilleux Pharisien, ni l'humble et touchant repentir du Publicain, et, redisant avec lui : Seigneur, ayez pitié de nous pauvres pécheurs, nous mériterons avec lui les regards et la miséricorde de notre Dieu!

EXEMPLES

Saint François de Borgia était en voyage avec un vieux religieux nommé Bustamant. Ils arrivèrent dans une mauvaise hôtellerie où

ils ne trouvèrent pour coucher que deux bottes de paille dans un lieu sale et très étroit. Le Père Bustamant, outre les infirmités de l'âge, avait alors une fluxion de poitrine, et il ne cessa de cracher et de tousser toute la nuit. Il crachait contre le visage du Saint, croyant le faire contre la muraille. Saint François n'en dit mot, et ne s'en détourna même pas. Le jour étant venu, le bon vieillard s'aperçut de ce qu'il avait fait la nuit : il en fut affligé, honteux, inconsolable. Mais le Saint, qui n'avait pas moins de joie de cet accident que le pauvre infirme n'en avait de confusion, lui dit : « Que cela ne vous fasse pas de peine, car je vous assure qu'il n'y avait rien autour de vous où il fallût plutôt cracher que sur moi ! » (*Rodriguez.*)

Sainte Elisabeth de Hongrie était fille de roi et duchesse de Thuringe. Veuve à vingt ans, et pénétrée de cette vérité que de nous-mêmes nous ne sommes que cendre, poussière et péché ; que rien de bon n'est en nous que par la grâce de Dieu ; elle se livra d'une manière particulière aux exercices de la sainte humilité. Elle voulut gagner sa vie en filant la laine ; puis elle ne se nourrissait le plus souvent que de légumes cuits dans l'eau pure et sans sel. Ses vêtements répondaient à sa nourriture.

Elle portait une robe de gros drap non teint dont les pauvres seuls se servaient. Cette robe, toute déchirée, était rapiécetée avec des morceaux de différentes couleurs, et serrée autour de sa taille par une grosse corde, et elle ne craignait pas de sortir avec ce costume qui la rendait méprisable aux mondains. Elle voulut que les personnes de son entourage l'appelassent seulement de son nom de baptême : *Elisabeth* tout court, et en la tutoyant comme si elle eût été leur égale ou leur inférieure ! Elle cherchait à les servir plutôt que d'en être servie. Enfin, par haine de son corps qui la séparait encore de son divin Sauveur, elle se fit servante des pauvres et des infirmes, et quelle servante ! On la vit laver les pieds aux plus infects et aux lépreux eux-mêmes, dont la contagion inspirait tant d'horreur. Comme un jour elle avait senti son cœur se soulever de dégoût en cette occupation, aussitôt, pour le dompter, elle but l'eau dont elle venait de se servir, puis elle dit : « O mon Seigneur, quand vous étiez sur votre sainte croix, vous avez bien bu le vinaigre et le fiel : je ne suis pas digne d'une telle boisson, aidez-moi à devenir meilleure ! » (*Montalembert*, ch. XXIV.)

Voilà l'humilité, le mépris des saints pour eux-mêmes, pour leur chair. Et nous, pécheurs

de tous les jours, nous sommes contents de nous, nous ne voulons souffrir ni corrections, ni réprimandes, ni pénitences; nous courons après les honneurs et les louanges !

O Marie, douce et humble de cœur au milieu des grandeurs et des merveilles de la grâce de Dieu en vous, brisez en nous cet orgueil qui est l'esprit de Satan ! O Maîtresse des vertus, ô Reine de tous les Saints, rendez-nous humbles, pieux et reconnaissants envers Dieu pour tous les dons de sa miséricorde sur nous, afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

DIX-HUITIÈME INSTRUCTION

Visitation. — Zèle du salut des âmes.

Abiit Maria in montana cum festinatione... et salutavit Elisabeth.

Marie s'en alla en toute hâte au pays des montagnes et salua Elisabeth. (Luc., I.)

En ces jours-là, dit l'Evangile, Marie s'en alla en toute diligence par les montagnes dans une ville de Juda : elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. Bien des motifs en apparence paraissaient devoir la détourner de ce voyage : et les difficultés et les fatigues d'un chemin de plus de trente lieues, et les dangers auxquels, Vierge modeste et timide, elle s'exposait, et l'amour de sa chère retraite qu'il fallait interrompre. Mais le Verbe fait chair, venu pour sauver le monde, embaume ses entrailles des parfums de la miséricorde. Sa charité la presse ; c'est comme un feu qui le

brûle, une ardeur irrésistible qui l'entraîne; et elle accourt en toute diligence porter à la famille de sa parente les prémices, les premiers fruits de la rédemption. En effet, elle n'a pas plutôt franchi le seuil de la maison d'Elisabeth, et salué sa cousine, que celle-ci s'écrie : D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sauveur vienne jusqu'à moi ? A peine ai-je entendu votre voix, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Jean était sanctifié avant sa naissance par la présence du Verbe fait chair, à la seule parole de Marie, devenue sa mère!

Heureux l'homme qui prend modèle sur cette Mère de la divine grâce, Reine de miséricorde; qui s'inspire *du même zèle* pour enfanter Jésus dans l'âme de ses frères !

Le zèle pour le salut du prochain n'est pas un simple conseil, mais un grand précepte et comme le caractère distinctif du chrétien; et il n'est pas étonnant de voir Marie, le trône de la sagesse, nous en donner le touchant exemple : elle ne faisait que devancer ainsi le zèle du Fils béni qu'elle portait en ses entrailles. En effet, pourquoi est-il descendu du ciel, est-il né, a-t-il prêché son Evangile dans les fatigues, les prières, les larmes, les persécutions, sinon pour nous sauver, pour conduire nos âmes au ciel ?

Considérez-le courant après la brebis égarée, la rapportant avec joie sur ses épaules, commandant à ses Anges de fêter son retour. Considérez avec quel bonheur il accueille le prodigue repentant, avec quelle patience il attend la Samaritaine, pardonne à la femme adultère, laisse à Madeleine le don des larmes ! Lui-même pleure sur la perte de Judas, sur la ruine de Jérusalem, sur la damnation de ses bourreaux ; il fait un miracle éclatant pour toucher un larron mourant à ses côtés, pour convertir Paul sur le chemin de Damas, tant à cause de son âme, que des âmes qu'il doit lui conquérir.

Ah ! l'âme à sauver, voilà la passion de Jésus-Christ, voilà la perle qu'il aime, pour laquelle il veut souffrir, et qu'il achète au prix de son sang ! Et s'il établit son Eglise; si, remonté dans les cieux, il lui envoie son Esprit divin, qui fait les Apôtres et les Martyrs, c'est toujours pour gagner et sauver des âmes. Or, celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ ne lui appartient pas, n'est pas son Disciple. Il veut que chacun de nous, selon son pouvoir, son influence, son autorité, ses talents, s'intéresse au salut des âmes : *Unicuique mandavit de proximo suo.* Ah ! une âme sauvée par nous et qui bénira Dieu, aimera Dieu, sera heureuse du bonheur de Dieu pendant l'éternité, quelle

belle couronne elle nous prépare auprès de celui qui regardera comme étant fait à lui, ce que nous aurons fait au dernier de ses frères, et qui ne laissera pas sans récompense le verre d'eau froide donné en son nom!

Et cependant que cette vérité est peu comprise en nos temps de coupable indifférence, même parmi les membres d'une même famille! Quelle est l'épouse qui aime chrétiennement l'âme de son mari? Quel est l'époux qui cherche à sanctifier son épouse? Où sont les enfants qui s'intéressent avec ardeur, tendresse et dévoûment au salut de leurs parents? Ils ne prient plus ni matin ni soir; ils profanent les dimanches : ils abandonnent les Sacrements, ils passent leurs jours dans l'oubli de Dieu et de leur âme; dans le blasphème, l'impureté, l'ivrognerie; dans l'amour de la terre et de la chair; et pas une prière à leur intention, pas une remontrance, pas une exhortation affectueuse! D'un autre côté, que le fils soit impie, impur, débauché, grossier : que la fille soit sans piété, sans modestie, sans pudeur, combien de mères coupables trouvent cette conduite belle et bonne! Combien même ont l'affreux courage d'arracher leurs enfants aux autels de Jésus et de Marie pour les immoler ainsi aux démons! Il y a même des personnes

chrétiennes, ou se croyant telles, qui laissent faire tout le mal que l'on veut autour d'elles. A les entendre, pourvu qu'elles travaillent personnellement à leur salut, se sauve qui pourra !

Est-ce là l'esprit, le cœur de Jésus-Christ ? Ignorez-vous cette parole : *Celui qui n'a pas la charité demeure dans la mort ?* N'entendez-vous pas saint Paul crier aux parents, qu'ils ne seront sauvés par la génération des enfants, qu'autant qu'ils les auront maintenus *dans la foi, la chasteté, la tempérance ; que celui qui n'a pas soin des âmes de sa maison, a renié la foi, et est pire qu'un infidèle ?* Enfin comment osez-vous dire votre acte de charité : *Mon Dieu, je vous aime, et j'aime mon prochain comme moi-même par rapport à vous ?* Quoi ! il y a des personnes dont la vie vous est plus chère que la vôtre : pour la sauver vous vous jetteriez à l'eau, dans les flammes, comme on a vu souvent le faire un père, une mère ; et quand il s'agit de les délivrer des feux impurs des passions, des flammes dévorantes de l'enfer, on n'a plus pour elles ni sentiment, ni dévouement ! Vous vous croiriez coupables de laisser périr par votre faute l'animal de votre voisin ; vous pouvez faire quelque chose pour son âme, la retirer

de la boue du péché, la ramener à son Sauveur : vous ne le faites pas, et vous vous croyez innocents ? Vous savez bien cependant que l'impie, que le pécheur n'entrera point dans le royaume des cieux : et s'il en perd l'héritage, où habitera-t-il éternellement ? De là ces plaintes de sainte Thérèse : « J'ai le cœur saignant, transpercé de douleur, disait-elle, en pensant à la multitude des âmes qui périssent ! » De là ce gémissement de saint Bernard : « Un âne tombe dans une fosse, vous trouverez quelqu'un pour courir l'en retirer ; une âme tombe et se précipite en enfer, et personne ne lui prêtera une main secourable ! »

EXEMPLE

Un jour une sainte religieuse, fondatrice des sœurs de la Présentation, leur fit cette question : « Je suppose qu'en ce moment la porte du ciel s'ouvre devant vous, et qu'il vous soit permis d'y entrer, que feriez-vous ? » Toutes de lui répondre : « Nous y entrerions bien vite, de crainte d'être moins heureuses une autre fois. »

La vénérable Mère ne trouva point cette réponse de son goût. « Oh ! leur dit-elle, vous

voudriez entrer au ciel sans y gagner votre place ! Pour moi, en pareille occasion, j'aimerais mieux rester encore dans les croix, les humiliations et les travaux de l'enseignement des enfants. L'éternité sera assez longue pour nous reposer. Comment, vous voudriez aller au ciel de suite, et vous auriez le cœur de laisser aller en enfer tant de pauvres enfants auxquelles vous êtes appelées à faire du bien ! Oui, si Dieu m'offrait d'aller maintenant en Paradis, tout en étant entièrement soumise à sa sainte volonté, je le prierais d'attendre encore quelques années. Je lui dirais : Seigneur, laissez-moi travailler à vous faire connaître de ces pauvres enfants qui se perdent : laissez-moi vous gagner des âmes ! » (*Mère Rivier*, de Bourg-Saint-Andéol.)

C'est ainsi déjà que saint Martin, sur le point de mourir, voyant le ciel ouvert et les Anges tenant sa couronne, s'écriait : *Seigneur, si je puis encore être nécessaire au salut de votre peuple, je ne refuse pas de vivre et d'y travailler encore !* Voilà du zèle, le zèle et l'esprit de Jésus-Christ ! Et nous qui lisons ou entendons ceci, où est notre zèle pour notre âme, pour l'âme de nos enfants, de nos parents, de nos amis ? Où sont nos prières, nos conseils, nos pieux reproches, nos instances et nos

larmes pour ceux qui se damnent à nos côtés ? Ah ! imitons Marie, la Reine de la miséricorde : accourons comme elle au secours des esclaves du démon et du péché. « Le sacrifice le plus agréable à Dieu, dit saint Grégoire le Grand, est le zèle du salut des âmes. »

DIX-NEUVIÈME INSTRUCTION

Visitation.
Marie modèle de nos visites et de nos entretiens.

Maria abiit cum festinatione... et salutavit Elisabeth.

Marie s'en alla en toute promptitude, et salua Elisabeth. (Luc., I.)

L'ange Gabriel, au jour de l'Annonciation, avait fait connaître à Marie que sa parente, Elisabeth la stérile, venait, par un miracle éclatant de la grâce, de concevoir un fils dans une vieillesse avancée. A peine elle-même a-t-elle conçu le Verbe de Dieu par l'opération

du Saint-Esprit, qu'elle accourt féliciter cette cousine de son bonheur. Marie a constamment aimé la solitude du temple et la solitude de sa demeure ; elle ne craignait rien tant que de se produire au dehors. Et la voilà qui entreprend un long et pénible voyage, traverse des montagnes, afin de visiter sa parente, de prendre part à ses joies, de lui offrir les témoignages d'une charitable affection, restant auprès d'elle environ trois mois, jusqu'à l'époque de la naissance de saint Jean-Baptiste. Admirons donc aujourd'hui en Marie le *modèle de nos visites et de nos conversations.*

1° Marie, selon la remarque des saints Docteurs, prend son chemin, non point à travers les villes, ni par les routes où se presse la foule, et de plus elle se hâte de tout son pouvoir vers la demeure de ses parents. Leçon de modestie et de pudeur toujours prudente qu'offre à son sexe la Vierge très pure. Qu'elles sont loin d'imiter leur Reine divine, ces jeunes filles qui, loin de craindre les réunions des hommes, ne se trouvent bien qu'au milieu d'eux ; qui les provoquent par la mondanité de leur parure, par la hardiesse de leurs sourires et de leurs regards, par leurs éclats de voix, par un front qui ne sait plus rougir ! « Voyez « donc, dit saint Ambroise, comment la Vierge

« des vierges voyage, et apprenez d'elle à tra-
« verser la foule avec promptitude. Qu'on ne
« vous voie point circuler de maison en maison,
« errer à droite, à gauche, sur les places pu-
« bliques, désireuses de voir et d'être vues.
« Qu'on ne vous entende point élever la voix,
« ni prolonger vos entretiens au milieu des
« hommes. Autrement vous n'êtes plus les
« enfants de la Vierge très pure, mais la honte
« et le déshonneur de votre sexe. »

2° Marie va visiter une famille vénérable par sa foi et sa religion, une famille dont l'Evangile a fait cet éloge : *Ils étaient justes en présence du Seigneur et marchaient en toute fidélité dans les commandements de sa loi ; leur prière fut exaucée de Dieu, et leur alliance bénie par un enfant miraculeux, alors qu'Elisabeth était dans un âge avancé !* Autre règle que nous trace Marie de n'avoir pour amis et pour compagnies, que des personnes honnêtes et religieuses. Oui, en dehors des relations de la vie civile, nécessaires envers toute sorte de personnes, il nous faut imiter la Vierge très prudente, ne donner comme elle notre amitié qu'à des personnes aimant et craignant Dieu par-dessus toutes choses ! Prenez garde, dit saint François de Sales, d'avoir de mauvaises amitiés, car aussitôt

vous seriez mauvais vous-mêmes. L'amitié étant l'union des cœurs, il est presque impossible d'unir son cœur à un cœur mauvais et corrompu sans le corrompre. Soyez inflexibles en de telles occasions : le cœur et l'oreille se touchent, se tiennent l'un à l'autre ; et comme il est impossible d'arrêter un torrent qui a pris sa descente par le penchant d'une montagne, ainsi il est bien difficile d'empêcher que le poison qui est tombé dans l'oreille ne fasse aussitôt sa chute jusqu'au fond du cœur. Il est certain que nous n'avons pas à beaucoup près autant d'amour que nous en avons besoin pour aimer Dieu : comment se fait-il donc que nous le prodiguions et le perdions à des choses viles ou ignobles comme si nous en avions de reste ? Que s'il doit demander compte des paroles inutiles, que sera-ce de ces amitiés imprudentes, folles et criminelles ? *(Introduction, passim.)*

3° Quel est maintenant le motif de cette Visitation ? Nous l'avons dit, c'est la charité, l'affection, la félicitation cordiale de voir une parente heureuse. A l'arrivée, à la salutation de Marie, le démon quitte Jean-Baptiste, son petit esclave : il est sanctifié dans le sein de sa mère, et témoigne sa joie par le tressaillement de tout son corps. Elisabeth sa mère est

tout à coup inspirée par le Saint-Esprit, et voyant par révélation le Verbé incarné dans Marie, elle s'écrie : *D'où me vient ce bonheur d'être visitée par la mère de mon Dieu ? Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni !* Puis elle ajoute : *Vous êtes bienheureuse d'avoir eu tant de foi, car toutes les promesses du Seigneur s'accompliront en vous !* Et Marie rentrant en elle-même, dans le vif sentiment de son humilité, renvoie toute gloire, toute louange à Dieu. Rien à elle et pour elle ; tout à Dieu qui est saint, puissant, miséricordieux, et qui s'est servi de la petitesse de sa servante pour l'instrument de si grands mystères : elle chante l'admirable cantique de sa reconnaissance et des perfections divines. Ainsi Marie, Elisabeth, se visitent pour louer Dieu de concert, et s'exciter à une dévotion mutuelle. Est-ce là ce qui se retrouve en nos visites, en nos réunions ? Y célèbre-t-on le bonheur de la foi, y parle-t-on des magnifiques promesses du Seigneur à ses élus, de ses menaces effrayantes contre les orgueilleux et les impies ? En est-il beaucoup pour parler de la divine Marie, de la révérence que nous devons à ses grandeurs, du bonheur d'être à elle, d'être visité par elle, ainsi que le fait Elisabeth ? Enfin en est-il

beaucoup, lorsqu'on parle de leur bonheur, de leurs succès, de leurs talents, de leurs facultés, pour remonter vers Dieu par un élan du cœur et lui dire ; A vous, ô Dieu notre Sauveur, toute gloire et tout honneur ; de vous seul découle toute grâce, toute joie pure et pleine ! Hélas ! au lieu de se visiter chrétiennement, pour se donner des preuves de charité, pour se porter à Dieu, on se visite par hypocrisie, on s'arrache mutuellement Jésus-Christ du cœur ; on déchire son prochain ; on s'étudie à se vanter, à se faire valoir ; on se remplit le cœur de maximes abominables qui ont porté Notre-Seigneur à prononcer cet anathème : *Malheur au monde à cause de ses scandales !*

A l'exemple de la Vierge pleine de grâce, ne lions amitié qu'avec ceux qui craignent le Seigneur ! Que nos conversations soient, comme les siennes, remplies de grâces spirituelles, répandant la bonne odeur de Jésus-Christ : que nos démarches soient comme les siennes réglées par la modestie, la pudeur, inspirées par la charité. Voyons aussi comme la sainte Vierge aime Elisabeth ; comme elle se hâte d'aller délivrer son enfant de la souillure originelle. Oh ! c'est toujours une amitié cruelle de voir périr et se damner un ami, un parent, et de ne rien faire pour le retirer de l'enfer. A

plus forte raison un ami devient un ennemi barbare quand il scandalise son ami, le porte au péché, à la damnation de son âme !

EXEMPLE

Voici l'histoire d'une actrice dont l'honneur et la vertu n'ont jamais souffert la moindre tache au milieu même des dangers du théâtre, parce que de bonne heure son âme fut visitée et protégée par la Vierge des vierges. Ecoutons son récit :

« Ma mère, dit-elle, était pauvre, mais elle m'apprit à prier Dieu et la sainte Vierge matin et soir. Elle me mit sur le théâtre : c'était la seule carrière qui fût ouverte devant moi. J'étais une enfant : j'aimais à jouer mon rôle ; les désordres que je voyais autour de moi me faisaient horreur. Dieu me protégeait et j'aimais beaucoup la sainte Vierge. Arrivée à l'âge de quatorze ans, je voulus faire ma première communion. Deux prêtres me dirent successivement qu'avant d'être admise, il me fallait renoncer à ma profession : je ne le pouvais pas. Je souffrais beaucoup, car je désirais ardemment recevoir le bon Dieu. Mes idées religieuses étaient très imparfaites. On m'indiqua un confesseur, en me conseillant de lui cacher que

j'étais actrice. Je suivis ce conseil et je fis ma première communion dans une grande bonne foi et avec beaucoup d'amour de Dieu. Je continuai à paraître sur le théâtre. Ma mère mourut, et mes amis, me voyant seule et sans appui dans ma jeunesse, me marièrent à un homme de sentiments honorables. Il priait Dieu comme moi sans remplir encore les autres devoirs de la religion. Nous assistions ensemble aux Conférences de Notre-Dame : il voulut suivre en outre, à la fin du Carême, la retraite des hommes. Le Samedi-Saint, revenant à la maison, il me déclara qu'il était tout à Dieu, qu'il s'était confessé, qu'il communierait le lendemain. Je l'accompagnai à la cathédrale ; je le vis s'approcher de la sainte table ; mon cœur et mes yeux étaient pleins de larmes ; je pleurai tout le temps de ne pouvoir le suivre. J'allai voir l'Archevêque qui me reçut avec une grande bonté. Je m'étais agenouillée pour demander sa bénédiction : il me releva et me pria de m'asseoir. Il me parla de ma situation, me consola, m'encouragea, me dit qu'il fallait attendre pour communier, et qu'il userait de toute son influence pour changer ma position. J'étais très émue de ses paroles. Je restai sur le théâtre, mais je renouvelai mes sollicitations auprès de l'Archevêque par l'entremise

d'un grand vicaire ; et comme le jour de l'Assomption approchait, je priai ardemment la sainte Vierge de me faire communier en sa fête. J'étais persuadée qu'elle m'exaucerait et j'étais résolue à attendre jusqu'à la messe de midi si la permission n'arrivait pas avant. Elle arriva la veille au soir ainsi conçue : « Il y a lieu à « une exception, car jamais je n'ai trouvé foi « pareille. Dites-lui de ma part que je lui per- « mets de communier après-demain, fête de « l'Assomption. » Je reçus mon Dieu avec une grande joie, et quelques jours après je quittai le théâtre. »

Marie avait ainsi miséricordieusement sauvé l'enfant qui de bonne heure lui avait été vouée, pour en faire une chrétienne exemplaire en foi, en piété, en vertus ! *(Vie de Mgr Affre, par Mgr Cruice.)*

Heureux, ô Marie, celui qui dès ses tendres années court s'abriter à l'ombre de vos ailes, vous l'y protégerez comme la prunelle de vos yeux : il portera des fruits en son temps comme l'arbre planté près du courant des eaux ; il fera des merveilles sur la terre. O Mère de la grâce divine, ô trône de la sagesse, attirez-nous à votre suite, à l'odeur de vos parfums : frappez au cœur de l'enfant, au cœur de l'adolescent, de la mère, de l'époux, au cœur

des vieillards et des mourants ! Visitez-nous et ramenez-nous, conservez-nous au Seigneur, afin de pouvoir chanter au ciel, avec ses miséricordes, les louanges de vos tendresses maternelles. Ainsi soit-il.

VINGTIÈME INSTRUCTION

Visitation.
Marie, modèle de reconnaissance envers Dieu.

Magnificat anima mea Dominum.

La Vierge Marie venait de concevoir en ses entrailles le Fils de Dieu. L'ange Gabriel s'était incliné devant elle pour la saluer pleine de grâce, et la bien-aimée du Seigneur, bénie entre toutes les femmes ; sa maternité divine venait de l'élever à une dignité sans égale parmi les créatures. Au jour de sa Visitation à sa parente Elisabeth, celle-ci, remplie tout à coup du Saint-Esprit, s'écrie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes et il est béni le*

fruit de vos entrailles. D'où me vient ce bonheur d'être visitée par la Mère de mon Dieu ? Ainsi ses grandeurs sont exaltées par le ciel et la terre. Et Marie rentrant en elle-même, ne trouvant en elle que néant, petitesse comme est toute créature de Dieu, se relève vers Dieu, Créateur et auteur de tout bien, et son premier cri c'est de lui renvoyer toute gloire en chantant son *Magnificat*, le cantique ineffable de son humilité et de sa reconnaissance : *Mon âme rend gloire au Seigneur : je n'ai de bonheur et de joie qu'en Dieu mon Sauveur ; c'est lui qui a daigné jeter ses regards sur la petitesse de sa servante.* Elle bénit sa toute-puissance qui a multiplié les prodiges en elle, l'a rendue Mère de son Fils en lui conservant la gloire de sa virginité ; elle bénit sa miséricorde qui, par le mystère de l'Incarnation, va se répandre de génération en génération sur tous ceux qui le craignent : elle bénit sa justice qui renverse les orgueilleux et glorifie les humbles, et sa providence qui rassasie ceux qui ont faim, mais renvoie les mains vides ces riches orgueilleux qui pensent n'avoir besoin de rien. Elle bénit enfin sa fidélité à ses promesses envers les patriarches et les élus de son peuple.

Certes, notre condition est, sans mesure,

plus humble que celle de Marie ; nul bien n'a son principe en nous. Conçus dans le péché, nous ne faisons qu'ajouter trésor sur trésor de colère à notre malédiction originelle ; et nous sommes impies et ingrats au milieu de toutes les miséricordes dont le Seigneur entoure notre vie. Oh ! qui nous fera comprendre la leçon *de reconnaissance* que nous donne Marie en ce mystère de sa Visitation ! Rien, en effet, ne révolte le cœur de Dieu comme l'ingratitude, comme le manque de reconnaissance ; les hommes eux-mêmes l'ont en horreur. Avec quelle force ils se récrient contre l'être méprisable qui oublie la main qui l'a secouru, assisté, comblé de bienfaits ! Et cependant l'ingratitude est la part que nous faisons tous, un peu plus, un peu moins, à chaque heure, à chaque instant de notre vie, au Dieu tout bon et tout-puissant. La langue humaine ne saurait exprimer ce qu'il a fait pour l'homme ; il n'est pas possible d'épuiser jamais, par la pensée, la mine de miséricorde que renferme chacun de ses titres de Créateur, de Rédempteur, de Père, de Pasteur. Et la foule des hommes se nourrit de ses dons, se sert de toutes ses créatures contre sa gloire et son honneur ! Considérez bien le corps qu'il nous a donné : comme il est bien proportionné dans la variété infinie de ses

membres ! comme chacun y est bien à sa place ! comme il est parfait en chacun de ses sens, riche de grâce et de beauté ! Voyez maintenant d'autres personnes qui valent mieux que nous, et qui sont néanmoins privées de plusieurs de ces avantages : les unes infirmes, contrefaites, estropiées ; les autres abreuvées d'opprobres, de déshonneur, de mépris ; d'autres accablées de pauvreté, de douleurs ! C'est Dieu seul qui a voulu que nous ne fussions pas si misérables. Toutes les créatures, le jour, la nuit, le soleil, la lumière, la pluie, la mer, l'air, le feu, les forêts, les plantes, les fleurs, les fruits, les métaux, tout est pour nous instruire, nous aider et nous nourrir ; c'est pour d'indignes pécheurs que travaillent, souffrent et meurent de pauvres animaux. Ces créatures nous crient donc incessamment : *Aimez, bénissez le Seigneur, c'est pour vous qu'il nous a faites !*

Quant aux facultés de l'esprit, que de gens ignorants, stupides, insensés dans le monde ! Et pourquoi ne sommes-nous pas de ce nombre, sinon par la grâce de notre Dieu ? Combien en est-il qui ont été grossièrement élevés, abandonnés dans une extrême indigence, tandis que la Providence divine nous a peut-être ménagé des soins délicats dès notre enfance, et une éducation honorable et distinguée !

Considérez les grâces spirituelles : Vous êtes enfants de l'Eglise, hors de laquelle on ne peut arriver au salut ; c'est dans l'Eglise que Jésus-Christ a renfermé tous les mérites, tous les trésors de sa vie et de sa mort ; et vous pouvez y participer selon les désirs de votre volonté. Dès la sortie de votre berceau, Dieu vous a appris à le connaître, à vous élever jusqu'à lui ; il vous a montré le chemin qui mène à lui, et vous a laissé tous les secours, toutes les lumières pour y marcher. Combien de fois il vous a donné ses sacrements ! Combien d'instructions, d'inspirations, de reproches de conscience n'avez-vous pas reçus ! Combien de fois il vous a offert le pardon de vos fautes, et son Cœur sacré à unir à votre cœur ! Combien de fois il vous a délivré des occasions de vous perdre ! Et tant d'années qu'il vous a laissé vivre, malgré vos iniquités, ne sont-ce pas autant de grâces de sa bonté et de sa miséricorde infinies ? Voilà pourquoi Notre-Seigneur rendait grâces à son Père pour un morceau de pain grossier ! Voilà pourquoi les Saints envoyaient un élan d'amour et de reconnaissance vers Dieu pour une fleur du chemin, pour un fruit, pour le chant des oiseaux, pour la toison des brebis, pour le miel des abeilles, pour la magnificence des cieux et la richesse de la terre ! Et considérez l'impie, le méchant, le

pécheur. Il s'enivre, en chantant, du vin que Dieu a créé pour l'aider en ses travaux ; il se nourrit, en blasphémant, du pain, de la chair des animaux que sa bonté paternelle ne cesse de renouveler pour nous ; il se complaît dans la débauche, dans l'orgie du festin ; il soumet toutes les créatures à sa vanité, à ses instincts dépravés ; et jamais un acte de remercîment, un sacrifice de louanges au Seigneur ! Il se rit avec mépris de ceux qui le bénissent avant, après leur repas, et qui, imitant Marie, chantent à Dieu pour tous ses bienfaits : *C'est au Seigneur que mon âme renvoie la gloire ; mon esprit a tressailli de joie en Dieu, mon Sauveur !* C'est donc à bien juste titre que le Saint-Esprit a prononcé cette parole contre l'être odieux qui s'appelle *un impie, un ingrat : Toutes les créatures le combattront, l'écraseront au jugement, et vengeront ainsi son Créateur !*

EXEMPLE

Une jeune fille, nommée Marie, gardait son troupeau aux environs de Milan et chantait un beau cantique à la Vierge divine, sa patronne. Un des grands directeurs du théâtre de Milan passait en ce moment près de là ; il fut ravi de

ses accents mélodieux. Jamais, sur son théâtre, ne s'était fait entendre une voix si suave et si étendue tout à la fois ; et, s'approchant d'elle, il lui dit :

— Voulez-vous me conduire à votre mère ? Je veux la retirer de la misère en vous mettant vous-même sur la route de la fortune, en vous faisant la première cantatrice du théâtre de Milan.

— Vos promesses, Monsieur, ne sauraient me convenir ; on ne peut pas faire son salut sur votre théâtre, car j'ai toujours entendu dire qu'on s'y perd en y damnant les autres.

Le directeur insista, mais, ne pouvant rien gagner sur la jeune vierge, il se rendit auprès de sa mère et n'eut pas de peine à faire agréer sa proposition. Le traité était comme conclu quand la fille revint des champs. Mais, ni les vives sollicitations de sa mère, ni les magnifiques promesses du directeur ne purent lui arracher son consentement. On lui donna la nuit pour réflexion. Marie la passa à prier, à se recommander à son bon Ange, à sa sainte Patronne, et le matin on la trouva inébranlable. La mère voulut user d'autorité et même de violence. C'est alors que la jeune vierge, pour rester fidèle aux vœux de son baptême et ne point user contre Dieu des talents que Dieu

lui avait donnés, prit une résolution héroïque. Ayant souvent entendu dire que la perte des dents incisives change entièrement la voix, elle alla se briser deux de ces dents contre l'angle d'une pierre. Quand elle revint près de sa mère, la bouche ensanglantée, elle paraissait heureuse, et celle-ci put croire un moment que sa fille avait enfin changé de résolution. Mais l'oreille du directeur avait déjà trouvé dans sa voix un changement que ses yeux expliquèrent bientôt. Pénétré d'admiration pour ce courage magnanime, il renonça à son projet et exhorta la mère à ne pas persécuter une fille si digne de son affection et de son estime [1].

Voilà de la piété, de la reconnaissance envers Dieu : se servir de ses facultés pour le bénir et chanter ses louanges ; refuser de les employer contre sa gloire. Daigne la Vierge Marie nous inspirer à tous le même sentiment d'amour et de gratitude envers le Seigneur !

1. *Nouveau Mois de Marie en exemples.*

VINGT ET UNIÈME INSTRUCTION

Noël. — Marie modèle de notre amour envers notre Sauveur.

Parvulus natus est nobis.
Un petit enfant nous est né !

Marie et Joseph, nous dit l'Evangile, durent se rendre à Bethléem pour satisfaire à l'édit de César-Auguste qui, voulant le dénombrement de l'univers, avait ordonné que chacun des habitants de l'empire allât inscrire son nom dans la ville de son origine. Comme ils étaient de la maison de David, ils allèrent se faire inscrire dans la ville de David ! Ils y étaient arrivés lorsque les jours où Marie devait enfanter eurent leur terme. Alors elle mit au monde son premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux en l'hôtellerie. La tradition rapporte qu'après avoir été de porte en porte, sans

trouver un asile, ils furent contraints de se réfugier hors de la ville, dans une grotte qui servait de retraite aux animaux pendant les mauvais temps. C'est dans ce réduit misérable que la Vierge divine nous enfanta le Sauveur. Elle ne souffrit aucune des douleurs des autres femmes; mais qui pourrait dire les angoisses cruelles de son âme maternelle en voyant le Fils de Dieu naître ainsi sans gloire, sans secours humain, manquant de tout, venant sauver les pécheurs, mais rebuté et méconnu des pécheurs !

Oui, considérez l'Enfant-Jésus pleurant sur un peu de paille humide, dans une étable ouverte à tous les vents, à tous les frimas, pendant l'inclémence de l'hiver et la rigueur de la nuit; et Marie, sa tendre mère, n'ayant que son voile, son sein et sa tendresse à lui offrir ! Quelle épreuve, quelle humiliation, quelle coupe d'amertume ! Et, pour le dire en passant, vous, épouses et mères chrétiennes, osez donc vous plaindre, en présence de la Vierge immaculée à la crèche, des peines que présentent l'état du mariage et les devoirs de la maternité ! Apprenez de Marie à vous dévouer à toutes les volontés de Dieu, à pratiquer la patience et à faire de vos épreuves passagères la source d'une éternelle gloire !

Cependant, le sentiment qui domina dans le cœur de Marie fut un amour immense en tendresse, en dévouement. Avec quelle effusion de bonheur elle put redire alors : *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui, et rien ne pourra nous séparer !* Dieu, qui la destinait à être la Mère de son Fils, dit un pieux auteur, lui avait formé un cœur nouveau, un cœur tout exprès pour lui, un cœur maternel comme il n'en existe pas ; et c'est avec ce cœur que Marie aimait Jésus. Maintenant, quand je me serai représenté toutes les vivacités, toutes les ardeurs, tous les transports de l'amour maternel ; quand j'aurai pensé à tout ce qui s'est jamais passé dans le cœur des mères les plus sensibles, les plus tendres, je serai encore bien loin de la vérité, et je n'aurai qu'une idée très imparfaite de l'amour de Marie pour Jésus. Oh ! qui dira le torrent d'amour qui, du cœur de Marie, se déversait sur Jésus, son fils ? Comme elle suivait avec des yeux avides et jamais rassasiés tous ses mouvements ! Comme elle le pressait délicieusement sur son sein de Vierge et de Mère ! Dire ce qu'éprouvait Marie de doux, de suave et d'enivrant en couvrant de ses baisers cette beauté ravissante que nous nommons l'Enfant-Jésus, est impossible à toute langue humaine !

Est-ce ainsi que nous aimons Jésus, notre

Sauveur ? Car enfin, si Marie l'a aimé comme son fils, pourquoi ne l'aimons-nous pas comme notre frère, venant nous sauver dans un amour incompréhensible ? Oui, dit le Prophète, *c'est pour nous que ce petit Enfant est né.* Le Fils de Dieu s'est fait homme afin de faire de nous des enfants de Dieu. Il pleure dans sa crèche sur nos offenses et sur la dureté de nos cœurs ; il pleure sur le malheur de tant de coupables et d'insensés qui s'en vont aux enfers par la voie large des coutumes et des mœurs des païens. Mais comme, par ses pleurs et ses souffrances, il va guérir nos maux et nous ouvrir le ciel, si notre volonté est sainte et bonne, il nous fait dire par son Ange : *Voici la nouvelle d'une grande joie ; il vous est né aujourd'hui un Sauveur.*

Oh ! comment ne comprenons-nous pas son amour et n'y correspondons-nous pas ! Il est souffrant, il est rebuté et dédaigné dès son entrée dans ce monde ! Marie, sa tendre mère, n'a trouvé qu'une étable à lui donner auprès de ces palais où régnaient ses aïeux. Bientôt il versera pour nous les prémices de son sang ; bientôt aussi les impies chercheront à l'égorger ; il n'échappera à l'épée d'Hérode que comme un malfaiteur, par une fuite humiliante et douloureuse ; il sera toute sa vie en butte à

la contradiction, à la haine, à l'ignominie ; il nous donnera son Evangile pour être notre guide et notre lumière, et, après s'être livré à la croix pour notre salut, il nous laissera son cœur dans la sainte Eucharistie, et la vertu de sa Passion dans les autres Sacrements, comme remède aux péchés, aux infirmités de nos âmes. Cherchons autour de nous : trouverons-nous un autre Sauveur que celui que Marie aime, adore et nous présente ? Si nous étions condamnés à mort, déjà livrés aux bourreaux et sur le point d'être suppliciés, et que le fils unique du prince vînt mourir à notre place, quelle reconnaissance n'aurions-nous pas pour ce bienfaiteur incomparable ! Voilà Jésus, le Fils de Dieu devenu notre victime, nous rachetant en s'offrant à la douleur et à la mort dès sa naissance. Comment donc n'avons-nous pour lui ni amour, ni reconnaissance, ni générosité ! Où est notre cœur ? Qui, quoi aimons-nous en sa place ? Ah ! puisqu'il est notre Dieu, l'unique amant et Sauveur de nos âmes, écoutons saint François nous crier : Aimons, aimons encore le Petit Enfant de Bethléem : *Amemus Puerum de Bethleem*, pour ne point tomber sous cette malédiction de saint Paul : *Qu'il soit anathème celui qui n'aime point Jésus-Christ, Notre-Seigneur!*

EXEMPLE

S'il est maudit et mérite de l'être le cœur ingrat et impie pour le Fils de Dieu se faisant enfant pour nous, voici, entre mille, un exemple qui montre combien Marie se plaît à bénir ceux qui l'adorent avec Elle de tout leur cœur, dans sa crèche et sa sainte enfance :

La bienheureuse Lucie de Narni, dès l'âge de cinq ans, était pénétrée de dévotion pour l'Enfant-Jésus et sa Mère admirable. Un jour, elle alla seule prier dans une église voisine de sa maison, et se prosterna devant une image de Marie tenant en ses bras son gracieux Jésus.

— O Marie, disait-elle, encore si j'avais le même bonheur que vous, si je pouvais serrer sur mon cœur mon petit Jésus!

— Puisque tu l'aimes, répondit une voix merveilleuse, prends-le et emporte-le avec toi!

La jeune Lucie, transportée de joie, étendit ses bras et y reçut son bien-aimé Sauveur ; elle sortit de l'église, après avoir fait sa révérence à Marie. Quelques personnes, rencontrant cette petite fille portant un enfant, voulurent la retenir et l'interroger ; mais elle pressa le pas pour arriver à sa maison et jouir en paix de son bonheur. La mère crut que sa fille avait

enlevé cet enfant à quelque berceau, et le lui prit des bras ; ce qui la fit évanouir de douleur. Emue de ses cris et de ses larmes, la mère finit par lui rendre le merveilleux Enfant. Lucie le porta dans sa chambre, le coucha sur son petit lit, et, pendant trois jours, elle demeura enfermée avec son divin Jésus, dans un ravissant échange de caresses. Enfin, le troisième jour, elle s'endormit de fatigue, et l'Enfant-Jésus disparut. A son réveil, Lucie s'adressa mille reproches amers en ne retrouvant plus son trésor : un cœur aimant peut seul comprendre son chagrin. Mais Jésus lui laissa son amour ; elle y vécut et mourut de la mort des justes pour aller le posséder à jamais ! (*Annales Dominicaines.*)

O Marie ! Mère de notre doux Sauveur, donnez-nous la grâce de l'aimer nous-mêmes pardessus tout être créé, de vivre sur son cœur ici-bas, afin d'aller y demeurer éternellement dans la claire-vue. Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIÈME INSTRUCTION

Noël. — Marie notre modèle en méditation sur les Mystères de Notre-Seigneur.

Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.
Marie gardait toutes ces paroles et les repassait dans son cœur.
(Luc., II.)

Pendant que Marie pleurait sur Jésus naissant, pauvre, délaissé, souffrant, des bergers accoururent à la crèche et racontèrent des choses merveilleuses. Un ange leur était apparu et leur avait dit : *Il vous est né aujourd'hui un Sauveur ;* puis il les avait envoyés à son berceau. *Et Marie,* dit l'Evangéliste, *conservait tous ces récits, elle méditait tous ces mystères en son cœur.* Quand elle considérait cette grandeur anéantie, cette puissance devenue infirme et la richesse souveraine tombée dans la dernière indigence; quand elle contemplait le Roi du ciel et de la terre, naissant dans

une abjecte étable, entre deux animaux, oublié, méconnu de ceux qu'il venait sauver, elle était ravie dans une extase d'admiration, de reconnaissance et d'amour.

Oh ! il nous faut apprendre, à l'école de Marie, l'art divin, la pratique salutaire de la méditation sur l'Incarnation; sur la naissance, sur la vie et la mort de notre Sauveur. Il faut souvent nous représenter non seulement son étable, sa crèche, ses langes, son abandon, mais la douleur de sa circoncision, l'offrande qu'il fit de lui-même à sa Présentation ; les privations et la rigueur de son exil ; les travaux et la pauvreté de sa vie cachée ; les courses, les fatigues, les jeûnes, les prédications de sa vie publique ; sa croix, sa mort, sa sépulture, sa Résurrection, son Ascension. Tous ces mystères nous sont rappelés, doivent nous être rappelés chaque jour dans le Symbole des Apôtres, et nous y disons : « Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, ressuscité des morts le troisième jour, est monté aux cieux. » Et nous oublions que tous ont été opérés pour notre salut, et nous n'en recueillons, hélas ! aucun fruit.

Il n'est douteux pour personne que Notre-Seigneur aimait Marie d'une tendresse dépassant toute tendresse humaine. Néanmoins, un jour, comme une femme, ravie des prodiges qu'elle lui voyait faire, s'écriait : *Heureux le sein qui vous a porté !* Jésus répondit : *Dites plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique.* Jésus-Christ dans sa vie et dans son Evangile est toujours le Verbe, la parole de Dieu, la sagesse incréée ; le connaître et le suivre, c'est trouver la vie et le salut. Non, disait saint Bonaventure, il ne peut y avoir d'exercice plus salutaire pour nous qu'une méditation fréquente et assidue de la vie et de la mort de Jésus-Christ : par là, l'âme est amenée doucement à une certaine familiarité avec son Sauveur ; elle le connaît alors, elle le comprend ; l'amour l'enflamme, et, trouvant en lui son trésor, elle regarde le reste comme une boue vile et méprisable ! Qu'une pierre précieuse tombe entre les mains d'un ignorant, il n'en tiendra aucun cas. Au contraire, un orfèvre habile l'appréciera, l'estimera à sa valeur réelle. Hélas ! la foule est sans zèle pour les choses de Dieu ; l'âme est une chose vile et sans valeur à ses yeux ! Mais Jésus-Christ, qui l'a créée, en connaît la beauté, la richesse, l'immortalité ; il l'a

rachetée au prix de son sang. C'est donc auprès de lui qu'il nous faut apprendre à connaître et à aimer nos âmes ; et, en vivant auprès de lui, ainsi que Marie nous serons ravis d'amour en Dieu devenu notre miséricordieux Sauveur.

Y a-t-il rien, en effet, de plus propre à attendrir nos cœurs que les mystères de son enfance, sa nativité dans l'étable, sa douloureuse circoncision, sa fuite devant le glaive d'Hérode, sa douceur, son obéissance à Marie, à Joseph ? Est-il rien de plus capable d'exciter notre compassion que les douleurs de sa mort ? Et quoi de plus propre à allumer notre dévotion pour lui que cette innombrable quantité de bienfaits que nous avons reçus de lui ? Ensuite, qui n'aimera son âme en considérant de quel amour son Sauveur l'a aimée, de quel prix il l'a rachetée ? Qui ne craindra les sévérités de la justice divine quand il verra les châtiments qui sont tombés sur Jésus-Christ parce qu'il s'était constitué notre victime et notre caution ? Qui, au contraire, n'aura confiance en sa miséricorde en le voyant souffrir depuis sa crèche jusqu'à sa croix, uniquement pour que nous ne tombions point en enfer, pour que nous gagnions le ciel ? Ah ! la méditation de la vie, de la mort de Jésus-Christ, c'est le guide des

aveugles, la conseillère des justes, la ressource des pécheurs, la consolation des pauvres, la modération des riches, l'humiliation des orgueilleux, la confusion des voluptueux ! C'est pourquoi, selon le Prophète, si la terre est désolée pour le spirituel, si les âmes périssent dans la corruption et le péché, c'est parce que personne ne médite en son cœur, ne s'excite à la vertu ou à la pénitence par la méditation des mystères de Jésus !

La première chose que firent les Philistins à Samson, lorsqu'ils l'eurent fait prisonnier, fut de lui crever les yeux. C'est aussi la première chose que fait le démon aux pécheurs, ses esclaves : il les aveugle ! Que s'il ne peut leur faire perdre les yeux de la foi, il les amène à ne point s'en servir, *afin*, dit Jésus-Christ lui-même, *que voyant ils ne voient pas, et que entendant il n'écoutent pas et ne comprennent pas !* Quand il ne peut leur crever les yeux, il les leur ferme, et ils restent dans les ténèbres au milieu de l'admirable lumière de l'Evangile ! Hélas ! ,ce Jésus qu'adorait si tendrement Marie, ce Jésus, mon Sauveur, est-il moins beau, moins aimable, moins ravissant à mes yeux, qu'il ne l'était aux yeux de Marie ? S'il en est autrement, c'est que je ne le connais pas, c'est que jamais je n'ai cherché à l'étudier.

à le connaître ; car il est l'objet de l'admiration et de l'amour des Anges et des Saints. Négligence mortelle qui me prive des délices que Marie trouvait dans son amour, et qui expose mon salut éternel !

EXEMPLE

Un jeune homme de Messine, en Sicile, nommé Dominique Ansalone, avait la plus tendre dévotion pour Jésus enfant, et il aimait à visiter un sanctuaire où il était plein de grâces dans les bras de Marie. Les yeux fixés sur cette image, il se disait : « Oh ! combien mon Sauveur est encore plus beau dans le ciel, et quand pourrai-je l'y contempler ! » Ses désirs furent exaucés, et il fut enlevé à la fleur de sa jeunesse à la tendresse de ses parents. Sur son lit de mort, il voulut avoir cette image de Jésus, qu'il aimait tant à contempler ; il fallut aller la chercher à l'église. En la voyant le jeune mourant parut tout ranimé ; il la pressait sur sa poitrine et lui adressait de touchantes prières. *Jésus, ayez pitié de moi*, disait-il souvent. La dernière de ses nuits, ses parents se pressaient à ses côtés. Après un tendre entretien avec eux, il leur demanda la permission de disposer d'une petite somme d'argent qu'il possédait, afin de revêtir

d'une belle robe la petite statue de l'Enfant-Jésus. Une heure avant d'expirer, il ouvrit ses yeux mourants, regarda en haut, comme s'il voyait les cieux ouverts. « Oh ! qu'il est beau mon Sauveur ! s'écria-t-il. Qu'il est beau mon bien-aimé et plein de grâce ! » C'est après ces exclamations que le jeune Dominique rendit le dernier soupir. (*Rosier de Marie*, 1868.)

O vous qui lisez ou entendez ce récit, prenez la résolution d'étudier Jésus notre Sauveur ; vous l'aimerez, vous serez ravis de ses amabilités infinies et vous irez le contempler dans sa gloire des cieux !

PRIÈRE

O Jésus, Jésus enfant ! pourrait-on jamais vous aimer assez lorsque vous nous aimez le premier jusqu'aux humiliations et aux souffrances de la crèche, pour nous aimer un jour jusqu'aux ignominies et aux tortures de la croix ! O Marie, Mère du bel amour, donnez-nous la grâce de connaître et d'aimer ainsi que vous, Jésus notre Sauveur, afin de trouver en lui notre joie, notre trésor, notre espérance. *Amen !*

VINGT-TROISIÈME INSTRUCTION

Noël. — Marie, modèle de notre amour pour Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.
Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.

Où trouver des paroles pour redire le plus profond, le plus sublime, le plus touchant des mystères : le Fils de Dieu naissant petit enfant des hommes à Bethléem ? A minuit, quand tout fait silence dans la ville ingrate et dans la nature entière, pareil à un rayon de lumière qui, sans le briser, traverse un pur cristal, le Verbe éternel quitte le sein de Marie ; et cette Mère admirable n'ayant point trouvé d'asile pour lui dans les demeures des hommes, le met au monde en une étable abandonnée, et le repose sur un peu de paille dans une crèche.

Le cœur serré de douleur et de compassion de le voir réduit à cet état de pauvreté, frissonnant et pleurant de froid, Marie l'adore dans un transport ineffable d'amour et de dévouement ; elle l'enveloppe de langes, elle le réchauffe sur son sein, dans ses bras maternels ! Comme elle veille sur cet Enfant sacré, comme elle épie ses moindres mouvements ! Avec quel ravissement, avec quelle extase d'admiration et de reconnaissance elle se tient à ses pieds ! *Le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu*, dit saint Jean; et cependant c'est à Jésus qu'aboutit un passé de quarante siècles avec ses promesses, ses figures, ses espérances ! Jésus est l'attente et l'unique Sauveur de ce monde, c'est la victime de nos péchés ! Abaissé aujourd'hui jusqu'à la crèche, il s'abaissera jusqu'à l'ignominie de la croix et jusqu'à l'anéantissement de la sainte Eucharistie. (*V. Pavy.*)

Ah ! l'Eucharistie, voilà où renaît chaque jour, sur nos autels, l'Enfant divin de Bethléem, pour y être souvent aussi méconnu, aussi abandonné que dans son étable. Qui nous donnera de bien comprendre que c'est pour nous qu'il s'y renferme, qu'il y établit le trône de ses grâces ? Et, puisqu'il y attend nos pauvres cœurs pour les unir à son Cœur miséricordieux,

puissions-nous, ainsi que Marie, nous empresser autour de son tabernacle et, en le visitant, en lui tenant compagnie, lui offrir, à son exemple, un amour ardent et fidèle !

Figurons-nous le premier, le dernier habitant de cette paroisse ; on vient lui annoncer qu'un grand prince fixe sa demeure auprès de la sienne par bienveillance pour lui, et qu'il pourra se présenter à ses audiences, recourir à sa bonté, puiser dans ses trésors quand il le voudra, autant qu'il le voudra. Quel cœur aurait-il, s'il restait insensible à cet honneur, à cette bonté inouïe ? Or, ce qu'aucun prince n'a jamais fait pour le plus aimé de ses sujets, pour le plus dévoué de ses serviteurs, Notre-Seigneur, le prince des rois de la terre, le souverain maître de la vie présente et de la vie future, le Dieu puissant qui élève ou qui abaisse, le fait pour chacun de nous, tant que nous sommes sur la terre.

Il a voulu demeurer en permanence au milieu de nous, pour nous rendre à tout moment les bons offices de la plus tendre amitié. Nous n'avons pas à envier le sort des bergers et des rois qui venaient l'adorer dans sa crèche : en chacune de nos églises il a fixé son séjour ! La sainte Ecriture célèbre le bonheur de Joseph, de ce qu'en récompense de sa fidélité à son

devoir, la sagesse du Saint-Esprit lui fut donnée dans sa prison, ne l'abandonna pas dans les fers. Mais n'est-ce pas une faveur mille fois plus grande et plus touchante que le Verbe de Dieu fait chair renouvelle chaque jour le mystère de son Incarnation sur nos autels, afin d'y résider en permanence, et de ne mettre un terme à sa captivité que lorsque la nôtre finira? Et néanmoins nous ressemblons pour lui non seulement à ces cruels habitants de Bethléem qui lui refusèrent un asile au milieu d'eux, mais à ces Juifs ingrats qui ne l'ont ni connu ni aimé, quoiqu'il passât au milieu d'eux en multipliant les bienfaits; qui ne l'ont même payé que du supplice de la croix. Devrait-il y avoir pour nous, qu'il honore et qu'il aime à ce point, une occupation plus attrayante, plus douce, que d'aller le visiter, nous entretenir avec lui, lui parler de nous, de nos misères, des misères de nos familles? Car, enfin, à la reconnaissance qui nous presse d'aller à Jésus s'unissent nos intérêts les plus chers. L'Apôtre a dit de sa naissance que la bonté et l'humanité de notre Sauveur s'étaient manifestées. Mais l'Eucharistie n'est-elle point le mystère par excellence de sa charité? Entendons-le nous dire : « Venez à moi, vous tous qui avez des peines, des chagrins, des afflictions, des remords, et je

vous soulagerai ! *Venite ad me omnes.* ». Personne n'est méprisé, rejeté, et il n'est point possible d'aller à lui sans en recevoir quelque précieuse bénédiction. Il est dans le Saint-Sacrement ce qu'il était pendant sa vie mortelle, l'ami des pauvres et des pécheurs, le consolateur des affligés, le Sauveur des âmes. Pour nous tous qu'il daigne traiter du nom de frères et de sœurs, il est toujours disposé à renouveler les prodiges qu'il semait sous ses pas en traversant la Judée, guérissant les malades, éclairant les aveugles, convertissant les égarés, les prodigues les plus impurs ! Oh ! combien il est heureux de voir un cœur chagrin recourir à lui ; un cœur inquiet lui demander paix et conseil ; un cœur pénitent lui protester de son repentir et venir se reposer sur son cœur ! Non, il n'y a tant de familles et d'individus pour mal tourner, que parce qu'ils ont abandonné le bon et souverain Directeur des événements. Et ce malheur est justement celui du grand nombre.

Considérons que de malheureux ne viennent pas, même le dimanche, remplir à son égard le devoir de l'assistance à son auguste Sacrifice ! Combien ne daignent pas se déranger pour une exposition, pour une bénédiction du Saint-Sacrement ! Combien de tristes femmes, de tristes

filles, pareilles aux Juifs ! Elles ne savent que faire de leur temps ; elles le passent en conversations frivoles, impies ou impures, en plaisirs honteux, en promenades scandaleuses ; et elles ne viendront pas visiter, ni le dimanche, pendant les intervalles des offices, ni les jours de la semaine, le Dieu de leur première communion ; et le saint Tabernacle est souvent aussi froid, aussi solitaire que la crèche de Jésus naissant ! Est-ce là être chrétiens, être chrétiennes ? N'est-ce point se préparer la matière la plus grave de notre jugement ? Et que pourrons-nous lui répondre, quand il nous remettra sous les yeux, non seulement ces irrévérences, ces causeries impies, qu'un si grand nombre se permettent dans son temple, en face de ses Tabernacles, mais cette cruelle indifférence, cette grossière impiété avec laquelle nous l'oublions, ne pensant pas plus à lui que s'il n'était point au milieu de nous, comme si nous n'avions jamais entendu parler de lui ? Ah ! Jésus enfant, puis Jésus notre victime, oh ! réveillez notre foi, réveillez notre amour. Pourrait-on jamais vous aimer assez, vous si bon, si brûlant d'amour pour de misérables pécheurs !

EXEMPLES

Ce n'est point seulement à la crèche que Marie adorait notre Sauveur, lui offrait son cœur, sa reconnaissance, sa compassion, son dévouement : nulle créature ne put la séparer de lui, et la plus vive amertume de son âme fut un jour de l'avoir perdu en revenant du temple ; elle le suivit au pied de la croix ; elle l'adorait dans son sépulcre ; et, après son Ascension, elle se consolait de son absence, en le recevant dans la sainte communion! Saint Liguori, qui a composé un pieux petit livre de *Visites au Saint-Sacrement*, raconte que sainte Madeleine de Pazzi reçut de Jésus-Christ même l'ordre de le visiter plusieurs fois le jour, tant. ô mystère admirable ! il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. Il fallut faire défense à saint Louis de Gonzague de rester trop longtemps devant le Saint-Sacrement, et jamais il ne se retirait de sa présence qu'en se faisant une grande violence. Saint François-Xavier, après les fatigues et les travaux employés à la conversion des infidèles, passait souvent des nuits entières devant le Saint-Sacrement ; c'était le doux repos de son âme. Dès que saint François d'Assise avait quelque

affaire à traiter ou quelque peine à souffrir, il allait aussitôt en faire part à Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. C'était aussi la pratique de saint François Régis, et, quand il trouvait l'église fermée, il s'en consolait en restant à genoux à la porte, malgré les injures de l'air. Combien d'autres exemples les saints ne nous ont-ils pas donnés de l'amour ardent qu'ils avaient pour Jésus-Christ dans ce Sacrement adorable ! Puissions-nous les imiter, et chérir ici-bas, comme notre trésor, le cœur sacré de notre Sauveur, afin de le posséder comme notre unique trésor dans les cieux !

VINGT-QUATRIÈME INSTRUCTION

Purification.
Marie notre modèle de soumission à la loi de Dieu.

Postquam impleti sunt dies purificationis ejus secundum legem... tulerunt Jesum in Jerusalem ut sisterent eum Domino, sicut scriptum in lege Domini.

Après que les jours de sa Purification furent accomplis, selon la loi, ils portèrent Jésus à Jérusalem selon que le prescrit la loi du Seigneur. (Luc., II.)

Dieu avait autrefois préservé les enfants des Hébreux de la mort qui, dans une même nuit, frappa les premiers-nés des Egyptiens. En mémoire de ce bienfait, il était ordonné à tous les Israélites de consacrer au Seigneur les aînés de chaque famille. Mais ces enfants pouvaient être rachetés par une faible somme d'argent et rendus à leurs parents.

Une autre loi obligeait toutes les femmes qui avaient mis au monde un fils, d'aller, le quarantième jour après leur enfantement, se présenter au Prêtre, faire à l'autel une légère offrande, et se purifier par la cérémonie de leurs relevailles. Ces deux lois n'obligeaient point Marie. Car, *premièrement,* le Sauveur venait au monde pour racheter le genre humain et n'avait pas besoin d'être racheté ; *secondement,* la loi de la Purification, dans ses expressions formelles, n'obligeait que les mères ordinaires et non pas une vierge-mère.

Il y a plus encore : son honneur personnel et la grandeur infinie de son divin Enfant lui interdisaient de s'y soumettre. Ne pouvait-on pas dire d'elle : C'est une mère pareille aux autres : le péché originel a flétri la conception de son fils, comme celle des autres hommes ? Quant à Jésus, il a aussi participé à la malédiction commune ; il n'y a rien de saint, rien de miraculeux, de divin en lui. Ainsi, le juste soin de son honneur virginal et le soin encore bien plus sacré de la dignité de Jésus paraissaient défendre à Marie de se soumettre à l'humiliante purification légale. Mais on s'étonnerait, on se scandaliserait même, si on la voyait se dispenser d'une loi si grave, si religieusement observée depuis quinze siècles. Et en face de ce scandale

redouté de la terre, Marie ne balance pas, elle marche. *(V. Demange.)* O Miroir de justice, priez pour nous, convertissez-nous dans ces jours de triste impiété et de mépris du Seigneur et de ses commandements!

Un jour un docteur de la loi s'approche de Jésus et lui demande : *Maître, quel est le plus grand commandement de la loi?* Et Jésus daigne lui répondre : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, voilà le plus grand et le premier commandement.* Or ce commandement les renferme tous, car, ajoute ailleurs Notre-Seigneur, celui qui m'aime observera mes préceptes. Et il nous oblige à redire chaque jour en nos prières : *Que votre volonté, ô notre Père, soit faite sur la terre comme on la fait dans le ciel!* Oui, le premier devoir de toute créature humaine est d'aimer Dieu et de lui obéir; la raison et le sentiment s'unissent à la voix de Jésus-Christ pour le proclamer; et le Juif, le païen, le barbare aussi bien que le Chrétien, seront jugés sur ce premier commandement! Est-il possible que la foule des hommes ferme les yeux sur cette immortelle vérité, et passe sa vie dans l'oubli, dans l'indifférence, quand ce n'est point dans l'impiété envers Dieu? Car enfin Dieu est notre Créateur, il est

notre conservateur, il est notre Père, notre Sauveur, notre bienfaiteur, et il sera bientôt notre juge: il est en tête de toutes choses et nous voudrions lui donner le dernier rang, la dernière place en notre vie, quand même nous lui donnons une place! Est-ce qu'il peut agréer les restes, les rebuts de nos passions? Vous voulez être honorés, obéis de vos enfants, et on appelle un *monstre,* un *être dénaturé,* celui qui abandonne son père et sa mère, les offense et les outrage. Vous voulez que vos serviteurs et vos ouvriers travaillent pour vous, et vous avez raison. Vous savez bien faire valoir vos titres, vos droits sur vos propriétés, sur vos biens, et vous prétendez en disposer selon votre bon plaisir. A moins d'avoir perdu l'esprit, il nous faut bien reconnaître que nous venons de Dieu, que nous tenons tout de lui, qu'il est notre souverain Seigneur, qu'il a sur nous un domaine universel ; que nous sommes sa propriété à la vie, à la mort. Et nous nous révoltons contre sa volonté sainte ; et nous ne voulons ni l'adorer ni le servir ; nous lui refusons l'entrée de notre cœur qui est sa demeure et son trône! N'est-ce point là une révoltante injustice, une monstruosité d'ingratitude ?

On dit dans le monde : J'ai le *droit* de faire à l'égard de Dieu ce qui me plaît ; j'ai le *droit*

de ne pas le prier, de ne pas respecter la sainteté de son nom ni de son jour. Et cette erreur grossière, infernale, est très répandue. Eh bien, non! nul homme n'a le *droit* d'être impie et d'offenser Dieu : il en a le *pouvoir*, il en a la *liberté*, puisque Dieu, en nous donnant la vie, a placé devant nous le bien et le mal, la vie et la mort, en nous laissant le choix ; mais le *droit* de révolte contre Dieu, quelle infamie d'y penser ! Oh ! quiconque se révolte contre son Dieu est digne de mort : il périra avec Satan, puisqu'il en fait les œuvres. On peut bien le demander : Y a-t-il une horreur pareille à celle-ci sur la terre : Que Dieu n'y soit ni connu, ni aimé, ni honoré, alors que la terre et son étendue sont à lui, lui appartiennent ? Ecoutons donc Notre-Seigneur nous rappeler ce premier de nos devoirs : *Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur*. Et nous n'aimons pas Dieu de tout notre cœur, si nous mettons ses intérêts, son honneur, son culte et ses lois après nos intérêts, nos passions, nos plaisirs, nos amis et nos proches. Considérons les millions de nos martyrs. Ils renonçaient à toutes les créatures de ce monde; ils livraient leurs corps et leurs âmes à toutes les tortures, uniquement pour ne pas violer un seul commandement de sa loi, pour ne pas

l'offenser ou même pour ne pas paraître l'offenser. Eh bien, nous ne sommes plus les enfants de Dieu si nous n'avons leur cœur, si nous ne partageons leurs sentiments généreux.

EXEMPLES

Comme nous l'avons dit en commençant, la grâce élevait Marie au-dessus de la loi : elle avait non seulement les prétextes les plus apparents, mais les raisons les plus solides de s'en dispenser ; néanmoins l'humilité, l'amour et le respect l'y soumettent. Ici on ne sait quels exemples choisir parmi les traits innombrables de la vie de nos Martyrs. Ainsi saint Marc et saint Marcellin étaient de noble et riche famille, pères de nombreux enfants : ils étaient emprisonnés et condamnés à mourir s'ils ne se décidaient à adorer les faux dieux. Plusieurs de leurs amis viennent pour les arracher à la foi : efforts inutiles ! Voici maintenant leur mère échevelée, leur père vieillard porté par ses serviteurs, à cause de sa faiblesse, leurs épouses entourées de leurs petits enfants !

— Mes enfants, disait le père, je viens vous faire mes adieux puisque, sous prétexte d'une religion étrangère, vous avez la barbarie de

tuer d'un même coup votre pauvre père, votre mère désolée, vos femmes, vos enfants!

La mère se jette à leurs pieds, leurs femmes se jettent à leur cou, les enfants crient et sanglotent, toute la prison retentit de clameurs.

— Quoi! dit la mère, vous n'aurez poin d'égards pour celle qui vous a mis au monde au prix de tant de douleurs !

— Quoi! disaient les épouses, vous dégradez votre race, vous réduisez vos enfants à la mendicité, puisque vos biens sont déjà confisqués; vous rompez la foi que vous nous avez jurée ! Pourquoi donc avez-vous donné le jour à ces innocentes créatures pour les réduire ainsi à la misère, à la mort ? Appelez-vous cela religion ?

Et ces soldats généreux de Jésus-Christ ne purent être vaincus par cette scène déchirante, et ils périrent dans les supplices par amour de la loi du Seigneur !

Sainte Natalie était mariée depuis peu à un jeune homme noble qu'elle chérissait tendrement et qui se nommait Adrien. Il était emprisonné comme chrétien : peu avant son supplice il gagna le geôlier à force d'argent, et put aller dire adieu à son épouse. Natalie, pensant qu'il ne pouvait être relâché sans avoir renié la foi,

l'accable de reproches les plus amers, les plus sanglants : on eût dit que c'était elle-même qui venait de perdre sa couronne.

— Eh quoi ! s'écriait-elle, je pensais avoir l'honneur d'être l'épouse d'un Martyr, et j'aurai la honte et le règret de l'être d'un apostat !

Mais quand elle apprit qu'il n'était pas sorti de la prison pour éviter le martyre ; que c'était au contraire pour s'y préparer et l'inviter à s'y trouver, elle changea ses plaintes en cris de joie, et ses reproches en actions de grâces. Elle se prosterna à ses pieds, se jeta à son cou, l'embrassa tendrement, lui demanda pardon et le suivit jusqu'au lieu du supplice.

Voilà comment nos Pères dans la foi aimaient Dieu de tout leur cœur et préféraient la mort à la violation de sa loi sainte. Hélas ! que nous sommes loin de leur noble dévouement ! C'est en famille au contraire, entre époux, entre père et mère, entre frères et sœurs qu'on se porte au péché, au mépris dès commandements de Dieu ; et loin de s'aimer de manière à se retrouver dans les joies du Paradis divin, on se retrouve en enfer pour s'y entre-déchirer éternellement !

O Marie, ô Reine de grâce et de piété, ô sainte et fidèle servante du Seigneur, ranimez

notre foi, nous vous en conjurons ; donnez-nous d'aimer avant tout et de pratiquer avant tout la loi de notre Dieu, afin d'entrer dans la joie pleine et parfaite promise aux bons serviteurs. Ainsi soit-il.

VINGT-CINQUIÈME INSTRUCTION

Purification.
Marie modèle de détachement et de résignation à la volonté de Dieu.

Tulerunt Jesum in Jerusalem... ut darent hostiam par turturum aut duos pullos columbarum.
Ils portèrent Jésus à Jérusalem et donnèrent pour lui en offrande une paire de tourterelles ou deux petits de colombe. (Luc., II, 24.)

Marie, en se soumettant à la loi de la Purification, cachait à tous les regards et la dignité sublime de son fils et le miracle de sa conception toute céleste : elle, dont l'immaculée virginité était unie à la gloire de la maternité divine, y

paraissait comme une femme ordinaire, flétrie comme les autres par la malédiction d'Eve. Mais voici un nouveau sujet d'admiration pour nous : elle n'offre à l'autel qu'une paire de tourterelles ou deux petits de colombe : c'était l'offrande des plus pauvres, car les riches y présentaient un agneau. Peut-être qu'un riche orgueilleux aura regardé avec dédain Marie et Joseph ne présentant que cette offrande des gens de basse condition ; peut-être que sous le parvis, près de l'autel des sacrifices, quelques femmes fastueuses et riches des Pharisiens leur auront disputé le pas. Mais Marie se plaît dans l'humilité de la pauvreté : elle est volontaire en elle, et la preuve c'est qu'elle avait reçu de riches présents des Mages venus de l'Orient, et les avait déjà distribués en aumônes, en bonnes œuvres. (*S. Bonav.*) O pauvreté héroïque de Marie, instruisez-nous et touchez nos cœurs si malades et si aveuglés de nos jours par la passion de l'argent et des richesses !

Il est certain que notre bon Sauveur veut le salut de tous : c'est pour nous tous qu'il est né à Bethléem, qu'il a été circoncis, qu'il s'offre à l'autel du temple dans les bras de sa Mère comme victime future de nos péchés, et il a admis à sa crèche les bergers et les rois. Néanmoins les pauvres ont été appelés avant

les riches : et ce n'est pas une médiocre louange de la pauvreté volontaire, du détachement des richesses, soit qu'on les possède, soit qu'on en soit privé, qu'il en ait fait la première des béatitudes en son sermon sur la montagne. Mais ce qui en relève encore mieux le mérite, c'est que lui-même nous l'a enseignée toute sa vie, et que c'est la première leçon qu'il nous a donnée en naissant. L'étable, la crèche, les langes qui l'enveloppent, le foin sur lequel il repose, son abandon, tout nous prêche la pauvreté dès son berceau : il nous la prêchera de nouveau du haut de sa croix. Il mourra si pauvre et si nu que Joseph d'Arimathie devra lui acheter un linceul pour l'ensevelir.

Admirable vraiment la pauvreté du Fils de Dieu sur la terre ! Il a gagné son pain à la sueur de son front dans un travail obscur et pénible. Au milieu de ses courses évangéliques il n'avait pas un denier pour payer le tribut qu'on lui demandait ; pas un endroit où reposer sa tête, pas une demeure à lui où il pût célébrer la Pâque avec ses disciples. *Les renards,* dit-il, *ont des tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas un abri, un asile en ce monde.* Point d'étonnement donc que Marie, dont le cœur ne faisait qu'un avec le Cœur sacré de Jésus, ait aimé.

recherché, partagé sa pauvreté, en particulier dans ce mystère de sa Purification. Ainsi d'abord ils ont voulu consoler cette immense multitude de pauvres qui ne vivent que des fruits de leurs travaux, et honorer leur condition : ils ont voulu de plus devenir leurs modèles. Depuis le péché surtout, le travail est la grande loi de ce monde, au point que celui qui ne travaille pas n'est pas digne de manger, dit saint Paul ; et ils ont travaillé. Mais au milieu de leurs travaux, Jésus et Marie étaient rigoureusement fidèles à la loi de Dieu : ils ne prétextaient pas la pauvreté, le besoin de gagner leur vie, pour s'affranchir des devoirs de la piété et de la religion. Nous les voyons venir régulièrement au temple, et Jésus souvent, après des journées de fatigues, passait les nuits en prières ! Le travail uni à la religion les enivrait de paix et de bonheur.

Ah ! mon Dieu, que ces enseignements touchants sont peu connus, peu compris pour le malheur des ouvriers et des pauvres ! Les riches sont portés à adorer leur argent en place du Dieu du ciel, à en abuser pour leur orgueil, pour leurs débauches, à y oublier leur âme et son salut. Les pauvres maudissent leur condition : ils sont dévorés de la cupidité de l'argent, et souvent tous les moyens leur sont bons

pour s'en procurer : ils s'enveloppent ainsi dans les pièges du démon et périssent sur le chemin du salut, car la pauvreté honnête et vertueuse est l'amie privilégiée de Jésus et de Marie, et marche à leur suite à la conquête du ciel !

2° Mais dans sa Purification Marie est encore notre modèle de résignation à la volonté de Dieu : et combien cette volonté était pénible et rigoureuse pour cette tendre mère !

Elle présentait à l'autel son bien-aimé Jésus, lorsque le vieillard Siméon, inspiré par le Saint-Esprit, vient le prendre en ses bras, le serre contre son cœur, adorant en lui le Messie attendu, comme la lumière et le salut des nations ; puis, se tournant vers Marie, il lui dit : *Si celui-ci doit sauver un grand nombre d'âmes, il sera cause aussi de la damnation de plusieurs : il sera l'objet de la contradiction du monde et le glaive de la douleur traversera votre âme !* Et Marie ne dit rien ; elle accepte le sacrifice, elle y est résignée. Elle y était résignée à l'avance en acceptant d'être la Mère du Sauveur. Elle avait lu en effet dans les Prophètes qu'il serait un homme de douleurs, broyé à cause de nos crimes, écrasé comme un ver de terre, et que nous ne pourrions être guéris que par le sang de ses

blessures. Ainsi, pendant toute sa vie, la Mère immaculée de notre Sauveur portera plantée dans son cœur cette épée cruelle : à chaque instant du jour, à chaque instant de la nuit, le moindre bruit, le moindre cri de sédition et de haine de la part des ennemis de Jésus renouvellera ses angoisses, retournera la lame déchirante dans son âme. Puis, lorsque le Sauveur sera immolé sous ses yeux, et qu'elle recueillera son corps inanimé, elle sera toujours sous le poids accablant de cette pensée : tant de douleurs de sa part et de la mienne seront non seulement perdues pour un grand nombre d'âmes, mais cause d'une réprobation plus terrible pour elles ! O vous qui pleurez, qui souffrez, jetez les yeux sur Marie disant toujours en buvant le calice des douleurs : *Que votre volonté se fasse et non la mienne, ô mon Père !* C'est en l'imitant, en nous inspirant des exemples de sa piété généreuse, que par les maladies, les revers et les afflictions, nous pourrons racheter nos fautes et purifier nos âmes, alors que l'impie comme le damné souffre sans mérite et sans espérance !

EXEMPLE

Il y avait en Espagne un homme de noble et riche famille et qui tenait le premier rang à la cour d'Isabelle la Grande ; il se nommait François de Borgia. A la vue du corps inanimé et décomposé de la reine, il médita sur la vanité de ce monde dont on n'emporte rien à la mort. Et il se fit religieux et voulut être pauvre parmi les plus pauvres. Son habit, sa nourriture, son lit, sa chambre, tout était pauvre : il employait même le papier le plus grossier par pauvreté, et à peine acceptait-il un peu de feu au milieu des rigueurs de l'hiver. Enfin cela allait à tel point qu'on ne pouvait obtenir de lui qu'il changeât de chausses et de souliers : il ne mangeait que des restes de morceaux de pain. Dans ses voyages, quelque longs qu'ils dussent être, et quelque mauvaise santé qu'il eût, il refusait toute couverture pour son lit, s'imaginant que c'eût été blesser la pauvreté. Il passait souvent les nuits à l'air sur un peu de paille, exposé aux vents de toutes parts. Il arrivait souvent aux hôtelleries, trempé par la pluie ou transi de froid : et sa joie alors était de ne rien trouver pour se soulager. Il avait goûté cette parole de notre Sauveur : *Bien-*

heureux ceux qui sont pauvres par le détachement de leurs cœurs, car le royaume des cieux est à eux. Et en effet il précède dans les cieux la Reine illustre et opulente qu'il avait servie, car il est honoré d'un culte public dans l'Eglise tout entière ! (*V. Rodriguez.*)

Saint Liguori rapporte qu'un Indien se disposant à sortir de sa chambre pour aller commettre un péché mortel, se sentit retenu tout à coup par une voix qui lui disait : *Arrête, où vas-tu ?* Il se retourna et ses yeux tombèrent sur une statue de la Vierge des douleurs ; il la vit prendre en main une des épées qui lui traversaient le cœur, et la lui tendre en disant : Saisis ce fer et frappe-moi plutôt que de frapper le Cœur de mon Fils par le crime que tu vas commettre ! Le jeune homme, à ces mots, ému et bouleversé, se prosterna et demanda à Dieu et à sa sainte Mère, avec le plus vif repentir, le pardon de sa faute ! *(Gloires de Marie.)*

Oh ! pensons souvent à l'indigence de Marie et de Jésus, à leurs douleurs sans cesse renouvelées pour expier nos iniquités sans fin, et aimons à redire : Mère du Sauveur, priez pour nous ! Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous !

VINGT-SIXIÈME INSTRUCTION

Fuite en Egypte. Marie modèle de confiance en Dieu et de pénitence.

Fuge in Ægyptum et esto ibi usque dum dicam tibi.

Fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous le dise. (Matth., II.)

Siméon avait prédit à Marie que son tendre fils Jésus serait victime des contradictions du monde. A quelques jours de là, en effet, il est déjà l'objet des craintes et des persécutions des méchants. Hérode, qui avait dit aux Mages à leur passage à Jérusalem : *Allez, informez-vous bien de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, venez me rendre compte, afin que j'aille aussi l'adorer*, Hérode, qui ne les a pas revus, comprend qu'il a été joué. Son sommeil est troublé : un fantôme le poursuit et l'agite

cruellement. Ce nouveau Roi des Juifs, où est-il ? Qu'arrivera-t-il bientôt ? Ce sceptre que je tiens ne sera-t-il pas brisé ? Ce diadème qui ceint mon front ne me sera-t-il point enlevé ? Le malheureux écume de rage, et il prend une résolution extrême. Il ordonne de massacrer tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, à Bethléem et aux environs, espérant ainsi anéantir ce jeune Roi dont les Mages lui ont annoncé la naissance. Mais Dieu veille sur son Fils. Un Ange est envoyé à Joseph et lui dit : *Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous le dise, car voilà qu'Hérode le recherche pour le mettre à mort. Et Joseph, se levant, prit Jésus et Marie, et s'enfuit en Egypte pendant la nuit.* Oh ! qu'il y a de quoi nous édifier et nous instruire dans cet exil douloureux de la sainte famille sur la terre païenne de l'Egypte !

Remarquez et méditez ce Mystère, disait saint Bonaventure : voyez la dure nécessité où sont Marie et Joseph ! Quelles sont leurs angoisses lorsqu'ils apprennent qu'on recherche Jésus pour le faire mourir ! Pouvait-on leur annoncer une nouvelle plus affligeante ! Agneau sans tache, il vient pour nous rendre la vie, et l'on cherche à l'arracher du sein de sa mère pour le

percer au cœur! Puis, quelle tribulation d'être contraints de quitter leur pays, leur maison, leurs amis, leurs connaissances, pour s'en aller, sans ressources, habiter une région inconnue, livrée à l'idolâtrie, s'exposer à toutes les fatigues, à tous les périls de chemins sauvages, traverser des torrents et des forêts, au milieu de l'hiver, sans savoir si c'est pour de longues années! Et que cette nuit et les suivantes furent déchirantes et pleines de terreurs! Comme le moindre bruit faisait tressaillir les saints fugitifs! De quel côté fallait-il tourner, par quels sentiers, à l'abri de quelles broussailles devait-on se réfugier pour ne pas être découvert, pour ne pas tomber dans une embuscade? On dit que, pour un courrier, il y a douze à quinze jours de marche; mais pour eux ce fut peut-être un voyage de deux mois et plus. Et comment passèrent-ils chaque nuit! Où trouvèrent-ils un logement et des vivres? N'est-ce pas ici la continuation de Bethléem, de ses angoisses, de ses privations et de ses douleurs?

Enfin, tout passe ici-bas : ils finirent par arriver à une ville nommée Héliopolis où ils restèrent dans une chétive demeure, pendant sept ans. Et comment vécurent-ils en un si long séjour? Il est écrit que Marie pourvoyait aux besoins de la famille par le travail de la

quenouille et de l'aiguille. Elle allait de maison en maison chercher de l'ouvrage : l'enfant divin lui-même le cherchait aussi et le reportait. Quelle pauvreté pénible et humiliante ! Oh ! prenez pitié de leur sort : mais surtout instruisez-vous à leur exemple, enfants de Marie et disciples de Jésus ! (*V. S. Bonav. in vita Christi*, cap. XII.)

1° Marie et Joseph nous enseignent une confiance infinie, une résignation parfaite aux décrets de la Providence, alors même qu'ils paraissent le plus rigoureux. Ainsi, aussitôt avertis, la nuit même, ils partent pour la terre étrangère, sans prétexter que Dieu pourrait bien leur ménager des jours plus calmes, écarter la persécution, confondre le tyran. Et Dieu les garde et les conserve avec Jésus. En vain Hérode recourt à la ruse, puis à la violence : il n'a qu'un but, celui de détruire le Sauveur dans le massacre des Innocents, et Jésus seul échappe à sa haine sanguinaire : il échappe aux périls de l'hiver, aux rigueurs de l'exil ! Et l'Ange viendra de nouveau les avertir de rentrer dans leur patrie quand tout danger aura cessé. Ah ! malheur à celui qui compte tout seul, sans la Providence de Dieu, qui ne s'appuie que sur ses forces, ses talents, son industrie, ses calculs, ses amis puissants ! *Je n'ai*

fait que passer, dit le Prophète, *et l'impie n'était déjà plus!* Mais qu'il nous est bon d'être gardés par Dieu, et de reposer à l'ombre tutélaire des ailes de ses Anges!

2° La pénitence est d'une obligation rigoureuse, indispensable pour les pécheurs, et nous le sommes tous. *Si vous ne faites pénitence, vous périrez jusqu'au dernier*, dit Notre-Seigneur. C'est pourquoi l'Eglise nous conjure de nous unir à ses souffrances par la pratique du Carême, par les abstinences du vendredi et du samedi, jours de sa Passion et de sa sépulture. Et quelle matière de pénitence n'offre pas notre vie tout entière! Travail pénible, maladies, chagrins, méchanceté des hommes, perte de biens et de parents, pauvreté, abandon, qui pourrait énumérer toutes nos misères? Et nous ne voulons pas de la pénitence, ni volontaire, ni forcée. Nous bravons les abstinences de l'Eglise. Au lieu de profiter des épreuves que Dieu nous envoie, nous les rendons inutiles ou même coupables et matière de notre jugement, par nos murmures, par notre esprit de révolte et de blasphème contre sa Providence. Considérons donc Marie, la Vierge immaculée! Elle a passé par la persécution injuste, par le mépris, par l'exil le plus amer; elle a été regardée comme la balayure du monde. Mais

qu'elle était belle aux regards de Dieu par sa résignation touchante au milieu de tant de tribulations ! O pauvres, ô ouvriers, ô vous qui portez le poids du jour et de l'affliction, regardez donc, imitez et consolez-vous : vous aussi, vous êtes plus près de Dieu, vous avez toute facilité pour acheter son royaume, si, ainsi que Joseph et Marie, vous êtes honnêtes et religieux en vos privations et vos travaux. Mais prenez garde à la tentation. Beaucoup se font, pour ainsi dire, jactance de leur pauvreté, pour être secourus, pour toucher en leur faveur le cœur des personnes charitables : souvent aussi, ils en prennent prétexte pour être impies, pour négliger leurs devoirs religieux, pour oublier leur Sauveur. Et combien de pauvres aussi se couvrent de leur pauvreté, pour se croire à l'abri de tout reproche ! Qu'on leur adresse, à eux, à leurs enfants, la moindre réprimande la plus méritée, ils se récrient comme d'une injustice ; c'est, disent-ils, parce qu'ils sont pauvres, au lieu d'avouer que souvent, hélas ! c'est qu'ils sont pauvres d'honneur, de religion et de conduite ! Est-ce que nous ne devrions pas rougir de ne pas faire pénitence pour nos péchés, disait saint Bonaventure, après qu'ils ont coûté tant de douleurs et d'affliction à la sainte famille ?

EXEMPLE

Sainte Thérèse, ayant perdu sa mère vers l'âge de douze ans, alla se prosterner toute fondante en larmes devant l'image de la sainte Vierge, qu'elle supplia de vouloir bien lui tenir lieu de mère. Cette action, faite avec une grande simplicité et piété de cœur, lui mérita d'être traitée par Marie comme sa propre fille, et elle proclama que c'est par l'intercession de cette puissante protectrice qu'elle mérita d'échapper à tous les dangers, surtout dans un temps où elle faillit perdre son innocence et l'amour de ses devoirs. Mais Marie, en la traitant comme sa fille, lui inspira aussi son esprit de retraite, de travail, de pauvreté, de pénitence, d'amour de Jésus. Très jeune encore, elle brûla du désir du martyre, et quitta un jour la maison paternelle pour aller chez les Maures y confesser Jésus-Christ et y mourir de leurs mains pour la gloire de son nom : un parent qui la rencontra providentiellement dut la ramener au foyer domestique. Fille d'une très noble et très riche famille, elle embrassa, à l'exemple de Marie, la pauvreté volontaire : elle entra dans l'ordre du Carmel, et y rétablit la règle la plus sévère. L'observance de sainte Thérèse exi-

geait, en effet, de garder un silence presque continuel, de s'appliquer assidûment à l'oraison, à la méditation des mystères de notre foi; de ne point manger de chair depuis la Sainte-Croix de Septembre jusqu'à Pâques, et d'autres jours de l'année; de marcher nu-pieds l'hiver comme l'été, de ne point porter de linge intérieur, de coucher sur la dure, de se nourrir et de se vêtir très pauvrement; de chanter en entier, chaque jour, l'office divin au chœur de la chapelle. Et elle était l'exemple d'une rigoureuse fidélité à ces règlements ! Elle aimait, en outre, à soigner les malades, et à leur rendre les offices les plus humbles et les plus rebutants. Quoique presque toujours malade, et de maladies qui la torturaient cruellement, elle châtiait perpétuellement son corps, en le flagellant avec des orties, en le déchirant avec des chaînes et des cilices traversés de pointes acérées ; elle ne cessait de pleurer l'aveuglement des mauvais chrétiens qui s'en vont en enfer au milieu de leurs joies impures et de leurs plaisirs grossiers, et elle offrait chaque jour à Dieu, pour leur conversion, ses douleurs et ses mortifications. Son habitude était de répéter : *O Jésus, mon Seigneur, ou souffrir ou mourir*. Et par là, elle se rendait non seulement conforme à la Vierge immaculée qui fut, à cause de nous, la

Mère des douleurs et la Reine des martyrs ; mais un jour elle entendit Jésus-Christ, qui a tant souffert pour nous, lui dire : *Désormais, tu seras mon épouse et, à ce titre, tu défendras mon honneur.*

Oh ! que nous sommes loin de ressembler à Jésus, à Marie et aux Saints que leur esprit inspirait ! Et comment espérons-nous parvenir au ciel en n'étant chrétiens que de nom, en suivant la voie large et spacieuse de nos sensualités et de nos passions, en vivant comme les païens qui ne connaissent point notre Sauveur ! O Jésus ! ô Marie ! si pauvres, si persécutés, si pénitents à cause de nos offenses, aidez notre faiblesse, secourez-nous et convertissez à vous nos cœurs ! Ainsi soit-il.

VINGT-SEPTIÈME INSTRUCTION

Retour à Nazareth. — Vie de famille.

Surge et accipe Puerum et Matrem ejus et vade in terram Israël.

Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et retournez en la terre d'Israël. (Matth., II.)

Hérode étant mort, voilà qu'un Ange apparut de nouveau à Joseph dans la terre d'Egypte, et lui dit : *Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et retournez en Israël, car voilà que sont morts ceux qui cherchaient à le faire périr.* Et il s'en revint, en effet, avec la Sainte-Famille, et ils habitèrent la ville de Nazareth. L'Evangile ajoute : L'Enfant croîssait et se fortifiait ; la sagesse et la grâce étaient en lui. Et comme ses parents le conduisaient chaque année à Jérusalem aux fêtes de Pâques, ils l'y perdirent une fois, comme il avait douze ans, et ne l'y retrouvè-

rent qu'après trois jours de recherches : *alors il revint avec eux et il leur était soumis. Et Marie conservait et méditait en son cœur toutes ses paroles.* Voilà ce que l'Evangile nous apprend de cette famille bénie, sur le long temps qui s'écoule depuis le retour de leur exil jusqu'à la vie publique, qui ne commença que dix-huit ans plus tard. Ce silence paraît étrange ; cependant combien ce spectacle de la Sainte-Famille est édifiant ! et combien de fruits de bonheur et de salut il offre à recueillir pour quiconque veut considérer et imiter !

1° Marie est la Mère du Sauveur et du Créateur puissant de ce monde ; elle a reçu la visite et les respects des Anges. Cependant, contemplons-la partageant avec Jésus et Joseph le travail, la pauvreté, la vie obscure, la retraite ; elle ne fait aucune action d'éclat ou propre à lui attirer des louanges ou la considération du monde ; elle ne révèle rien de ses grandeurs ni des grandeurs de son divin Fils. Oh ! ce n'est point sans un dessein profond de la Providence que Marie passe ainsi ses beaux jours loin du monde, dans l'abaissement, le détachement des créatures, l'humilité ! N'y a-t-il pas une multitude énorme d'ouvriers, de domestiques, de servantes qui aimeraient à se trouver aux fêtes,

aux assemblées, aux promenades, et qui en sont forcément sevrés par leur condition ? La nature crie peut-être en eux et se plaint, car depuis la chute originelle il nous répugne de nous trouver dans l'isolement ; nous recherchons la foule, le bruit, la vanité, les passe-temps. Mais, comme l'a très bien dit l'Imitation de Jésus-Christ, *plus nous allons parmi les hommes, moins nous en revenons hommes :* nous y perdons toujours quelque chose de notre dignité et de notre vertu ; de plus, comme c'est surtout dans la solitude et la vie de retraite que le Saint-Esprit parle mieux à nos cœurs pour leur inspirer la sagesse et le respect d'eux-mêmes, voilà Jésus et Marie devenus les modèles et les consolateurs des fidèles de tous les temps.

2° Dans cette demeure de Nazareth le saint vieillard Joseph vivait comme il pouvait de sont état de charpentier ; le travail du fuseau et de l'aiguille procurait aussi quelque gain à Marie ; et Jésus les aidait et se livrait avec zèle à toutes les occupations dont il était capable. *(S. Bonav.)* Dieu a condamné l'homme au travail, chacun selon sa condition, au point que saint Paul déclare l'homme oisif et paresseux indigne d'un morceau de pain. Mais le travail. surtout de nos jours, est devenu une

grosse question sociale. On se révolte contre cette loi de Dieu ; on désire en briser le joug ; on murmure, on blasphème ; on veut moins travailler et gagner davantage. Beaucoup, hélas ! voudraient ne pas travailler du tout. Une seule chose est recherchée avec une passion fiévreuse : la jouissance des voyages, du luxe, de la débauche, de l'ivrognerie, et le malaise éclate dans la société et dans les familles. Oh ! qu'il n'en serait point ainsi si l'on prenait modèle sur Jésus, Marie, Joseph, la vénérée famille de Nazareth ! Eux aussi gagnaient le pain obscur et quotidien à la sueur de leur front ; leur repas était modeste et frugal ; ils n'avaient pas le sort des riches, et ils étaient contents de leur condition, parce qu'ils savaient redire : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite.* O travailleurs, ô ouvriers, ô multitude d'hommes de peine, dont les membres se brisent dans les usines, dans les mines, dans les carrières, dans les plaines, les forêts, les ateliers, voyez donc comment Jésus et Marie, les amis de vos âmes, ont aussi voulu compatir aux souffrances de votre corps. Ils ont daigné, par leurs exémples, ennoblir, sanctifier le travail auquel le péché nous a condamnés. Ils se sont faits semblables à vous, vos patrons miséricordieux au milieu de vos fati-

gues et de vos pénibles travaux. Mais apprenez maintenant d'eux à vous y sanctifier par la religion et la piété.

3° Marie priait, dès sa plus tendre enfance ; elle s'était retirée au temple comme pressée par une soif ardente d'être près de Dieu, de l'adorer, de s'unir cœur à cœur avec lui ; et elle a chanté que si Dieu l'avait comblée de ses biens, c'est parce qu'elle en était affamée. Du reste l'Evangile nous dit qu'elle recueillait et méditait en son cœur ce que Jésus lui avait dit du service de son Père. Et ne l'avait-elle pas lui-même sous les yeux, priant sans cesse, répétant qu'il faut toujours prier ? Elle priait donc le matin, le soir, avant, après les repas, le jour du Seigneur surtout, au pied des autels ; aussi saint Luc remarque leur coutume d'aller aux solennités saintes et d'y conduire Jésus. Et nous, déchus et misérables en tout notre être, dévorés de douleurs et de passions, nous ne savons, nous ne voulons pas élever nos yeux et nos cœurs vers le Seigneur, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous ! Tous les prétextes nous sont bons pour ne pas prier, pour mal prier, pour profaner le jour du Seigneur. Comment Dieu bénirait-il nos travaux, nos familles, avec une vie si sacrilège, lorsque nous voulons être heureux contre lui, sans aller puiser à cette fontaine

divine de la prière, la grâce, la lumière, la force, la résignation et la joie de nos âmes ! — Marie méditait la parole de Jésus, et en faisait le pain de son cœur. Mais nous, nous n'aimons pas les prédications, ni la méditation de la parole divine, parce que, livrés à la terre, nous ne pensons plus au ciel. On lit des œuvres futiles, de misérables romans, des feuilletons honteux ; on ne lit plus ni l'Evangile, ni la vie des Saints, ni des livres sérieux. Le père, la mère, les enfants ne prient plus ensemble, si toutefois ils prient encore. Où est la vie de famille ? Ne dirait-on pas que nous sommes chargés par le démon d'empoisonner ou de laisser mourir nos âmes, et que nous lui sommes ponctuellement soumis ?

4° Enfin, la vraie vie de famille, c'est bien à Nazareth que nous la retrouvons dans tous ses charmes célestes. Joseph y est le chef, comme l'époux l'est dans toutes les familles ; mais Marie est sa compagne bien-aimée, à qui il ne cesse d'adoucir par son travail, sa tendresse et ses prévenances, les rigueurs de leur sort ; il est avec elle à Bethléem, à la Présentation, aux solennités du temple ; il est avec elle dans le pénible exil de l'Egypte, dans le travail et la retraite de Nazareth ; ils prennent ensemble leurs repas ; ils offrent ensemble leurs prières

au Seigneur. Joseph la révérait comme la Vierge pleine de grâces que l'Ange lui avait révélée être la Mère du Sauveur. Marie, de son côté, l'honorait comme l'époux que le ciel lui avait miraculeusement désigné ; elle lui faisait oublier ses peines et ses fatigues, par son affectueux dévouement, par sa respectueuse dépendance, par l'ordre parfait qu'elle établissait dans le pauvre ménage. Et Jésus est là soumis, obéissant à tous les deux ! Quelle leçon donnée à ces époux emportés, exigeants, qui font de leurs épouses leurs esclaves ; à ces époux ivrognes et vagabonds qui fuient le foyer domestique pour le cabaret et les maisons de débauches, laissant la femme et les enfants dans l'abandon, les larmes et le chagrin ; à ces époux hideux d'impiété, qui ne connaissent plus le chemin de nos églises, ne savent plus s'agenouiller devant la majesté du Seigneur ! Mais quelle leçon donnée aussi par la douce et pieuse Marie à ces femmes altières qui veulent dominer en tyrans sur leurs maris ; à ces femmes sans valeur, qui ne sont propres qu'à la parure, aux fêtes, aux courses, aux visites inutiles ; et qui, ne sachant rien mettre en ordre, rien apprêter à propos, rendent odieuse et insupportable à leur époux la rentrée au foyer domestique ! Ah ! Jésus était la sainteté incréée ; mais il n'eût été qu'un

enfant ordinaire qu'il n'aurait pas manqué, avec de tels parents, de grandir en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Aujourd'hui, au contraire, les enfants sont élevés par des parents qui n'ont aucun souci ni de leur foi ni de leur pudeur : ils vont ou ne vont pas à l'église, selon leurs caprices ; ils s'y comportent sans aucune révérence, parce que le regard de la mère n'est point là pour les surveiller ; ils fréquentent qui leur plaît ; ils sortent et rentrent quand il veulent. Puis viennent les mécomptes, l'autorité maternelle méconnue, les mésalliances, le déshonneur ! O parents impies et coupables, élevant des âmes uniquement pour le démon, comment ne seriez-vous pas maudits ! O Jésus, ô Marie, renouvelez en nous l'esprit chrétien de la famille unie dans la subordination, le travail et la piété. Alors nous serons contents de notre sort ; alors les mariages seront bénis, les pères et mères seront heureux, la jeunesse pure, la vieillesse honorée ; nous goûterons les joies divines réservées au toit domestique.

EXEMPLE

Sainte Monique avait pour époux un nommé Patrice, païen violent et débauché. Elle eut

néanmoins toujours pour lui une soumission parfaite et elle travaillait de toutes ses forces à le gagner à Jésus-Christ. Elle supportait ses infidélités avec une patience inaltérable, attendant que ses prières lui obtinssent miséricorde de Dieu. Le voyait-elle en colère, elle évitait de le contrarier alors ; mais, la fougue une fois passée, elle lui parlait avec douceur et le faisait rougir de lui-même. Sa conduite pieuse, irréprochable, la bonne tenue de sa maison, ses prévenances lui gagnèrent son estime et son affection, et de plus le convertirent à la religion dans laquelle il finit ses jours, en pratiquant avec ferveur toutes les vertus chrétiennes. O noble et sainte femme ! Si elle avait beaucoup d'imitatrices, aimant leurs époux en Dieu et pour Dieu, comme la face de la terre serait bientôt renouvelée !

Un jeune enfant, qui aimait chrétiennement son père, l'entendait continuellement blasphémer le saint nom de Dieu ; il se mit à lui raconter ce que son digne maître d'école disait à ses élèves pour leur inspirer l'horreur du blasphème ; et les pieuses remontrances de cet enfant firent tant d'impression sur son père, qu'il quitta pour toujours sa coupable habitude.

Un autre enfant dit aussi à son père :

— Pourquoi donc ne priez-vous jamais le bon Dieu pour moi ?

— Mon fils, répondit le père, cela n'est pas étonnant, puisque je ne le prie pas pour moi-même.

— Alors, continua l'enfant, je prierai Dieu pour vous et pour moi, et Dieu nous bénira et nous serons heureux.

Et ce père attendri pensa à Dieu, à ses devoirs envers lui et les pratiqua. (*Rosier de Marie, 1868.*)

Oh ! c'est un trésor inestimable dans une maison que le cœur d'un bon père, d'une mère pieuse ; mais un enfant pur et chrétien suffit aussi bien souvent pour attirer sur une famille les bénédictions de Dieu. *La piété a les promesses de la vie présente et de la vie future,* a dit l'apôtre saint Paul.

PRIÈRE

O Marie, Reine de la sainte famille, inspirez aux parents l'esprit d'union, de travail, de prière en commun ! Inspirez aux enfants cette obéissance, cette prévenance, cette révérence d'honneur pour leurs parents qui attire les bénédictions de Dieu. Oh ! quand viendra le

jour où nous ne serons qu'une seule famille dont Dieu sera le Père, et vous, ô Mère toute aimable, la Reine bien-aimée !

VINGT-HUITIÈME INSTRUCTION

Marie perd Jésus. — Le retrouve dans le Temple. — Elle est notre modèle à rechercher Jésus perdu par nous.

Fili, ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.

Mon fils, voilà que votre père et moi, nous vous recherchions dans la douleur la plus amère !
(Luc., II, 48.)

L'Evangile est assez silencieux sur les premières années de Jésus-Christ. Néanmoins, il s'arrête à nous faire remarquer que, vers son âge de douze ans, Marie et Joseph étant allés, selon leur coutume, aux fêtes de Pâques à Jérusalem, et l'y ayant emmené avec eux, comme ils s'en retournaient après la solennité, l'enfant

y demeura sans qu'ils s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec quelqu'un du groupe des pèlerins, ils marchèrent une journée entière, le cherchant parmi leurs parents et connaissances; et ne l'ayant point rencontré, ils retournèrent jusqu'à Jérusalem. Au bout de trois jours seulement, ils le trouvèrent dans le temple qui écoutait et interrogeait les docteurs, et Marie, sa mère, lui dit : *Mon fils, pourquoi nous avez-vous traités de la sorte? Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions dans une extrême douleur !* Et, revenant avec eux, il leur était soumis.

Il n'est point aisé, en effet, d'imaginer quel fut le serrement de cœur, quelle fut la cruelle anxiété de Marie quand, le soir venu, elle ne retrouva point son divin fils. La prophétie de Siméon lui annonçant la haine et la persécution des méchants était présente à son esprit. La voilà qui se met à visiter les pèlerins, les hôtelleries, à parcourir les chemins, demandant partout de ses nouvelles ; et les noires terreurs de la nuit, et l'inutilité de ses recherches tournaient et retournaient alors le glaive des douleurs dans son âme, et la déchiraient comme en morceaux sanglants. Quelle perte, en effet, comparer à celle de Jésus ! Quelle affliction mortelle ! On peut bien dire que depuis qu'elle

est en ce monde, elle n'en a pas éprouvé de semblable. « O mon Dieu, ô Père plein de clémence et de bonté, s'écriait-elle, selon saint Bonaventure, vous avez daigné me donner votre Fils, et je l'ai perdu. Ah ! rendez-le à ma tendresse, ôtez-moi cette amertume, et donnez-moi la consolation de le revoir, car je ne puis vivre sans lui. O mon fils, où êtes-vous, que vous est-il arrivé ? Qui vous donne maintenant un asile ? Faites-moi connaître où vous êtes, et j'irai vous trouver ; où plutôt, revenez vous-même à moi, et, désormais, il ne m'arrivera plus de vous garder avec si peu de vigilance ! Vous êtes mon espérance, ma vie, tout mon bien, je ne puis vivre sans vous ! » Et quand, enfin, elle l'eut aperçu dans le temple, elle fut inondée de joie et ne put retenir ses larmes. (*Vita Christi*, cap. XIV.)

Marie a perdu Jésus par une épreuve à laquelle Dieu voulut la soumettre ; et rien n'a pu la consoler de son malheur. Elle l'a perdu innocemment, pour la consolation des âmes pieuses qui parfois aussi perdent la douceur de sa présence, les joies sensibles de la dévotion et de la prière. Mais, combien perdent ce Sauveur de leur âme par leur faute, par le péché ! c'est bien là le crime et le malheur de la multitude des hommes. D'où vient le petit nombre

des élus, sinon que peu connaissent, aiment et conservent Jésus, ou ne savent que le blasphémer et le renier ; renier avec lui son Evangile, son Sacrifice, ses Sacrements ? Parlez avec eux de leur baptême, de leurs promesses, de leur première communion, des bienfaits infinis de Jésus, de sa tendresse, de ses miséricordes, de ses justices ; ils branleront la tête avec dédain, comme les Juifs devant la croix, et rediront, comme eux : *Nous ne voulons point qu'il règne sur nous.* Ils le chassent de leur cœur, qui est son trône, pour mettre Satan en sa place ; et Satan les aveugle et les endort dans leur impiété et leur libertinage sur le bord de l'abîme ; c'est une affaire de temps plus ou moins long pour eux d'y tomber. A la mort, peut-être, ils appelleront le ministre de Jésus abandonné par eux durant leur vie ; mais par frayeur, pour faire comme les autres, et non par repentir, par conversion intime. Ils chercheront Jésus et ne le trouveront plus, et ils mourront dans leur péché. Alors seulement, ô malheur épouvantable, ils verront, et ils frémiront de colère, ils sécheront de désespoir ; leurs désirs auront péri ; il ne restera que l'enfer et son éternité.

Que faire donc pour retrouver Jésus ?

1° C'est de le rechercher avec Marie dans

l'affliction de notre cœur. « *Mon fils,* lui disait-elle, *voilà que nous étions dans une angoisse ineffable de vous avoir perdu.* » Elle ne peut être distraite de sa perte ni par les vaines consolations de ses proches, ni par le sommeil, ni par les fatigues, ni par les frayeurs de la nuit et des ténèbres. Jésus est tout pour elle ; c'est tout pour elle de le retrouver. Or, si Marie a dû le rechercher ainsi dans le martyre de sa tendresse maternelle, que le pécheur n'oublie pas que notre Sauveur chassé, par nos crimes, de nos cœurs, n'y revient qu'autant que nous le recherchons nous-mêmes avec un cœur contrit et humilié. Nous ne l'avons perdu que par amour déréglé des créatures, par sensualité, en suivant la volonté de la chair et du sang : nous ne pouvons le retrouver que par détachement du monde, que par mortification de nos passions. Marie ne pensait qu'à son malheur ; rien à ses yeux ne pouvait l'égaler. O pécheurs infortunés qui avez perdu votre bon et dévoué Sauveur, écoutez le livre de l'*Imitation* vous adressant ces admirables paroles : « Que peut vous donner le monde sans Jésus ? Etre sans Jésus est un enfer insupportable ; être avec Jésus, un paradis délicieux. Si Jésus est avec vous, nul ennemi ne pourra vous nuire. Qui trouve Jésus trouve un trésor immense, un

bien au-dessus de tous les biens. Qui perd Jésus, perd plus et beaucoup plus que s'il perdait le monde entier ! Qu'il est pauvre, celui qui vit sans Jésus ! riche, celui qui possède Jésus ! Qui s'attache à la créature fragile tombera avec elle ; qui embrasse Jésus sera pour jamais affermi ! Qu'il soit donc l'objet de votre amour et l'ami de votre cœur, Celui qui ne vous quittera point alors que tous vous abandonneront, et qui, à votre mort, ne vous laissera point périr ! » (*Imitat.*, liv. II, c. VII et VIII.)

2° Quand on a perdu Jésus, il faut le rechercher *dans le temple ;* c'est là que Marie et Joseph l'ont retrouvé : c'est là aussi que Jésus réside par sa présence sacramentelle ; là qu'il nous parle par son esprit ; là qu'il nous rappelle par la voie de ses pasteurs ; là qu'il entend nos gémissements et nos vœux ; là qu'il nous attire par tous les charmes de son amour, de manière que nous puissions chanter avec le Prophète : *Seigneur, c'est dans le milieu de votre temple que nous avons trouvé votre miséricorde !*

Enfin, on retrouve Jésus par Marie et avec Marie ; c'est dans ses bras que sont venus l'adorer les bergers et les mages ; son culte et sa mission sont de nous présenter Jésus, de nous conduire à Jésus, comme nous le montre.

entre autres, l'exemple suivant bien connu, du reste :

Sainte Marie d'Alexandrie, en Egypte, vivait depuis dix-sept années en d'affreux désordres, loin de Jésus, notre Sauveur. Voyant plusieurs personnes s'embarquer pour aller à Jérusalem célébrer l'Exaltation de la sainte Croix, elle les suivit. Le jour de la fête étant arrivé, elle se rendit avec les autres à l'église où l'on exposait à la vénération des fidèles la croix du Sauveur ; mais il ne lui fut pas possible d'y entrer : une force secrète et invisible la repoussait quand elle se présentait à la porte. Après trois ou quatre tentatives inutiles, elle se retira dans un coin de la place qui était devant l'église, et sa conscience l'avertissant que cette répulsion mystérieuse ne pouvait venir que de l'indignation de Jésus pour sa conduite abominable, elle se mit à pleurer amèrement ; puis, levant les yeux, elle aperçut au-dessus d'elle une image de Marie. Animée aussitôt d'une humble confiance, elle la conjura, par son incomparable pureté, d'avoir compassion d'une misérable pécheresse et de faire agréer à Dieu ses gémissements et son repentir. Elle la pria encore de lui obtenir la grâce de pouvoir entrer dans l'église, pour y adorer le bois sacré qui fut l'instrument de notre salut. Elle forma en même

temps la résolution de se consacrer au Seigneur par une vie pénitente, et prit la sainte Vierge pour caution de sa promesse. Sa prière finie, elle éprouva une grande consolation. S'étant présentée à la porte de l'église, elle y entra facilement, et elle pénétra même jusque dans le chœur, où elle put adorer cette croix glorieuse qui donna la vie aux hommes. Pénétrée d'admiration à la vue de la miséricorde de Dieu, elle se prosterna, arrosa le pavé de ses larmes ; après quoi, sortant de l'église et retournant devant l'image de la Mère de Dieu, qu'elle avait prise pour garante de ses engagements, elle la supplia d'être sa protectrice et de lui servir de guide. Alors, elle fit une pénitence effrayante pendant quarante-sept ans, et mérita d'être mise au rang des saintes. Marie lui avait obtenu la grâce de retrouver Jésus, l'avait réconciliée avec lui, et par son intercession puissante elle la conduisit à travers mille tentations jusqu'au sommet de la perfection.

O Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous, conservez-nous Jésus, convertissez-nous à Jésus, et, après cet exil, donnez-nous de voir dans la patrie ce fruit béni de vos entrailles. *Amen.*

VINGT-NEUVIÈME INSTRUCTION

Marie au Calvaire. — Sacrifice de la Messe. — Son excellence. — Dispositions nécessaires pour y assister.

Stabat juxta crucem Jesu, mater ejus.
La Mère de Jésus se tenait debout auprès de sa croix.
(Joan., XIX.)

Une remarque frappante dans l'Evangile, c'est que Marie est tenue presque toujours à l'écart pendant la vie publique de Jésus-Christ. Elle n'apparaît point dans son baptême par saint Jean; elle n'est point avec lui dans le désert; on ne la voit point dans ses prédications, ni dans ses courses marquées par tant de prodiges, ni à sa transfiguration, ni à son entrée triomphale à Jérusalem. Pour la consolation des pauvres, des humbles, des petits, Jésus a voulu que sa divine Mère fût privée des jouissances les plus légitimes : toujours la

vie cachée, solitaire, obscure, si propre aux inspirations du Saint-Esprit.

Mais si Marie n'est point montée au Thabor pour y voir la gloire de Jésus, elle monte au Calvaire pour y boire goutte à goutte avec lui le calice des douleurs et des opprobres. Elle est là, debout auprès de sa croix, immolant la victime, s'immolant avec elle, de manière que nous pouvons dire d'elle aussi : *Elle a aimé le monde au point de livrer son propre Fils pour sa rédemption !* O Jésus, notre Sauveur; ô Marie, mère généreuse de nos âmes, anathème à qui ne vous aime pas !

Or, ce divin Sacrifice qui s'est accompli le Vendredi-Saint par la Passion et la mort de Jésus-Christ sur la croix, se continue chaque jour sur nos autels, à la sainte Messe. Arrêtons-nous donc aujourd'hui à en méditer l'excellence et les dispositions nécessaires pour en recueillir des fruits salutaires.

I. La Messe ou sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix. En effet, à l'autel comme au Calvaire, c'est *la même victime.* Notre-Seigneur Jésus-Christ s'y offre et s'y immole sous les espèces du pain et du vin devenus sa chair et son sang par un miracle de sa charité et de sa puissance. C'est le *même prêtre;* à l'autel comme au Calvaire, il nous dit : *C'est*

moi qui donne ma vie, c'est moi qui la sacrifie de mon plein gré. (Jean, x, 18.) Le prêtre mortel n'y est que son vicaire, son délégué, suivant cette parole : *Faites ceci en mémoire de moi.* Aussi il s'efface pour laisser parler Jésus-Christ lui-même par sa bouche ; c'est pourquoi il ne dit pas : *Ceci est le corps, ceci est le sang de Jésus-Christ,* mais bien : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang !* — Le sacrifice de la Messe est offert pour les mêmes fins que celui de la croix. C'est un sacrifice *d'adoration, d'expiation, d'action de grâces et de demande.*

1° C'est un sacrifice d'*adoration* parfaite. Jamais la sainte Trinité n'a reçu tant d'honneur, ni des hommages si dignes de sa majesté que du Verbe fait chair se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix, s'anéantissant à l'autel en place du genre humain, et comme son représentant, sous la forme d'une fragile hostie, qui bientôt sera consommée et comme détruite par la communion. Pouvait-il mieux proclamer les droits de vie et de mort de Dieu sur nous, protester plus éloquemment de notre dépendance absolue de la volonté de Dieu ? Ce qui constitue par excellence l'acte d'adoration !

2° C'est un sacrifice d'*expiation. Voici ce corps qui sera livré pour vous : voici ce*

sang qui sera répandu en rémission de vos péchés, a dit notre Sauveur lui-même. Ah ! le monde est le royaume de Satan : c'est un lieu maudit où il n'est peut-être pas une minute sans que montent vers Dieu des milliers de péchés mortels, pour exciter son aversion et allumer sa colère contre les hommes ; nous ne pouvons être rachetés, réconciliés et guéris que par le sang des plaies de Notre-Seigneur ; et à l'autel il ne cesse de couler et d'expier nos crimes, au point que le peuple chrétien lui redit sans cesse cette confiante supplication ; *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! — Il est la propitiation de nos péchés,* dit saint Jean ; *non seulement de nos péchés mais de ceux du monde entier.* (*S.ᵉ Joan.,* II.) Ah ! sans la Messe, ajoutait un saint Père, il y a longtemps que cette terre ne serait plus : les péchés des hommes l'auraient anéantie !

3º La Messe est un sacrifice d'*action de grâces.* Nous respirons les bienfaits de Dieu, nous en vivons : de lui notre création, notre conservation. Toutes les créatures, par la miséricorde de Dieu, sont tributaires de nos besoins où de nos plaisirs : toutes gémissent ou souffrent à cause de nous. Pour nos âmes, Jésus est venu, il a souffert : il a laissé à son Eglise,

dans les Sacrements, tous les trésors de sa vie et de sa mort : il nous a recommandés à Marie sa tendre mère, à ses Anges, à ses Saints : tout est créé, arrangé, disposé pour ses élus. Oh ! nous avons bien lieu d'emprunter les paroles de David : *Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce que j'en ai reçu ?* Mais voici Jésus lui-même, Jésus en qui sont renfermés tous les biens, en qui reposent toutes les complaisances de son Père : il est à nous à l'autel, il se constitue notre victime ! *Il s'est offert à la croix*, dit saint Paul, *en sacrifice d'agréable odeur*, et il continue de le faire pour nous tous à la Messe; en sorte qu'il y devient l'action de grâces et de remerciement l'emportant de l'infini sur toutes les actions de grâces des Anges et des Saints.

4° Enfin la Messe est un sacrifice de *demande*. Jésus-Christ, qui s'apitoyait en sa vie mortelle sur toutes les misères humaines, y intercède pour nous ; il y plaide notre cause par la voix de son sang, amenant la miséricorde de Dieu sur tous nos maux amers : *Il est toujours exaucé par révérence de sa dignité sublime*, nous dit l'apôtre saint Paul !

Le sacrifice de la Messe est donc l'œuvre la plus sainte et la plus chère à Dieu : il aime à nous voir le lui offrir quand il nous a comblés

de ses biens ; lorsque nous désirons désarmer sa colère allumée par nos péchés, et rentrer en paix avec lui. C'est la Messe qui porte les coups les plus terribles aux puissances de l'enfer ; qui procure les grâces les plus abondantes aux hommes et aux âmes souffrantes du Purgatoire. Honneur et amour éternel à Marie qui en fut le premier prêtre, qui l'offrit et s'offrit en même temps que Jésus pour la première fois, sur l'autel de la croix !

II. Mais ces grâces ainsi que celles des Sacrements dépendent de nos dispositions. Dès notre enfance, on nous a redit qu'il faut entendre la Messe tout entière, avec attention et dévotion : c'est en d'autres termes y assister ainsi que Marie au sacrifice de la Croix. Elle suivit son divin Fils portant son gibet ; elle l'y vit clouer, elle resta debout jusqu'à son dernier soupir, jusqu'à sa descente de cette croix infâme, jusqu'à sa sépulture. Elle ne perdit rien des circonstances de ces douloureux mystères : elle s'offrait avec Jésus, en union avec Jésus, dans le martyre de ses affections. Attachons nous-mêmes nos cœurs à Jésus notre victime sur l'autel, dans le repentir de nos fautes ; adorons avec lui notre Dieu, remercions avec lui ; exposons-lui en toute confiance nos misères, nos souffrances, nos besoins ; recommandons-

lui nos personnes, nos familles, les vivants et les défunts, et la grâce de Dieu descendra sur nous, comme sur le Publicain qui se frappait la poitrine dans la contrition de son âme. Quelle affreuse ingratitude, quel monstrueux sacrilège de fouler aux pieds ce sang pieux de notre Sauveur, soit en nous éloignant du sacrifice de la Messe, soit en y assistant comme des païens venus pour insulter par leur indévotion et leurs irrévérences ! N'est-ce point attirer à la fois sur nos têtes les malédictions divines, renouveler le crucifiement de Jésus-Christ et les tortures ineffables de sa mère compatissante ?

EXEMPLE

Nos pères attachaient une importance extrême au divin sacrifice de l'autel, et les plus violentes persécutions ne pouvaient les en détourner le Dimanche. Une vierge chrétienne, nommée Anysie, s'y rendait, lorsqu'un garde de l'empereur Dioclétien, l'apercevant, fut frappé de sa modestie. Il alla au-devant d'elle et lui dit :

— Demeure là ; ou vas-tu ?

Anysie craignant, à son ton, qu'il ne l'insultât, fit sur son front le signe de la croix pour obtenir de Dieu la grâce de résister à la tenta-

tion. Le soldat païen se trouva offensé de ce qu'elle ne répondait que par un tel signe à la question qu'il lui faisait. Il mit la main sur elle et lui dit avec colère :

— Réponds ; qui es-tu, où vas tu ?

Elle répondit :

— Je suis servante de Jésus-Christ et je vais à l'assemblée du Seigneur.

— Je t'empêcherai bien d'y aller : je t'emmènerai sacrifier à nos dieux : nous adorons aujourd'hui le soleil, répartit le soldat.

Il lui arracha en même temps le voile dont son visage était couvert. Anysie tâcha de l'empêcher et, lui soufflant au visage, elle lui dit :

— Va, misérable, Jésus-Christ te punira.

Le soldat, furieux, tira son épée et la lui plongea dans le cœur. La jeune vierge tomba par terre martyre de l'observation du Dimanche. Mais, tandis que son corps baignait dans son sang, son âme couronnée de gloire allait adorer sur l'autel du ciel l'Agneau que le prêtre immolait sur l'autel de la terre. (*Gaume.*)

O Vierge divine, ranimez notre foi et notre dévotion pour ce grand sacrifice de l'autel. Donnez-nous d'aimer ce touchant et incompréhensible mystère de notre rédemption. *Amen.*

TRENTIÈME INSTRUCTION

Marie modèle de la Communion fréquente. Des dispositions à la sainte Communion.

Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi: si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.

Je suis le pain vivant descendu du ciel : quiconque s'en nourrira aura la vie éternelle. (Joan., VI, 51.)

Notre-Seigneur voulut encore laisser Marie sur la terre plusieurs années après son Ascension, et dans le martyre de son cœur elle répétait avec l'Ecriture : *Est-ce donc ainsi que la mort amère nous sépare ?* Ayant perdu ses parents, son chaste époux, son divin Fils, elle languissait, elle se mourait de tristesse ; elle n'avait de repos et d'adoucissement à ses maux que dans la sainte Communion. L'histoire de l'Eglise nous apprend que les premiers fidèles communiaient très souvent, à chaque Messe

qu'ils entendaient : et les saints docteurs interprétaient cette parole de l'Oraison Dominicale : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, du pain de l'âme, de la communion quotidienne. Point de doute qu'ils n'aient été instruits et édifiés de la sorte par les exemples de Marie, le vase insigne de la dévotion. Selon quelques auteurs, les espèces sacramentelles demeuraient sans altération en cette Vierge bienheureuse, d'une communion à l'autre, en sorte qu'elle était le tabernacle vivant et perpétuel du Saint-Sacrement. Plusieurs, dont l'opinion est confirmée par des révélations, soutiennent qu'à la fin de sa vie elle aurait vécu presque exclusivement de ce pain des Anges, comme plus tard sainte Catherine de Sienne, sainte Rose de Lima, sainte Lidwine de Hollande *(Faber.)* Alors elle contemplait dans l'Eucharistie ce gracieux et aimable Jésus, qu'elle avait porté dans ses entrailles, qu'elle avait nourri, caressé, qui lui avait envoyé tant de sourires enivrants *(Gerson.)* Ainsi se renouvelaient en elle les joies de l'Incarnation, et elle répétait de nouveau les accents de son Cantique : Mon âme, en ce qu'elle a de plus intime, a tressailli en Dieu mon Sauveur : *Et exultavit spiritus meus, in Deo salutari meo !* On croit qu'en sa dernière communion,

telle fut sa ferveur, qu'elle en serait morte en une extase d'amour.

1° Instruisons-nous de nouveau en cette matière importante à l'école très sainte de Marie. Son cœur immaculé répondait avec un désir brûlant à cette parole de Jésus-Christ : *J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous,* unir mon cœur à votre cœur par la communion ; et c'est en le recevant tous les jours en son sacrement, qu'elle adoucissait les tristesses de son absence. Ainsi, la sainte Communion doit être le bonheur de toute personne sincèrement chrétienne. C'est ce miséricordieux Sauveur qui fait les avances à ses misérables créatures, lui qui leur dit : *Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang. Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point en vous la vie. Mais celui qui mange de ce pain vivra éternellement.* Ne dirait-on pas que cet amant de nos âmes ne peut se passer d'elles, et qu'il ne peut être heureux qu'il n'ait lui-même assuré, consommé leur bonheur ? Et néanmoins, par un prodige d'impiété et d'ingratitude, Jésus est méconnu parmi nous comme un étranger ! Oh ! que cet abandon de sa Table sacrée lui est cruel ! Communier *souvent,* c'est donc répondre au plus

vif désir de notre Sauveur : c'est en même temps nous rendre les enfants bien-aimés de Marie ; car son désir à elle est de voir Jésus honoré, révéré, reçu dans son Sacrement, de nous préparer ainsi au banquet des élus ; elle n'a travaillé et souffert ici-bas que pour nous conduire à cette fin sublime. Communier *souvent*, c'est enfin nous revêtir d'une armure toute-puissante contre les ennemis qui nous persécutent : le démon, le monde et la chair ; c'est nous nourrir du froment des élus, nous abreuver du vin de la chasteté, nous rassasier du pain des forts contre les fatigues et les défaillances du chemin. C'est pourquoi l'Eglise, au concile de Trente, conjure, supplie tous les chrétiens avec une affection maternelle de *fréquenter* ce banquet céleste. Elle souhaiterait même de les voir communier toutes les fois qu'ils assistent au sacrifice de la Messe. Deux sortes de personnes ont besoin de communier, disait saint François de Sales : les forts afin de ne pas devenir faibles ; les faibles afin de devenir forts. Les empêchements prétendus des occupations, des affaires, sont de vains prétextes, toujours pénibles au cœur sacré de Jésus, car il ne faut que la bonne volonté pour les écarter. Comme on faisait un reproche à Thomas Morus, un des plus grands hommes et des plus

glorieux martyrs de l'Angleterre, de ce qu'il communiait tous les jours, malgré le poids des affaires qui l'accablaient en qualité de ministre d'Etat : « Mes occupations, répondait-il, sont justement la raison pour laquelle je communie chaque jour, afin d'avoir la vertu de les bien remplir ! » « Oh ! disait saint Chrysostome, la vraie douleur d'un chrétien sur la terre doit être la privation de cet aliment du ciel ! »

2° Quant aux dispositions de Marie à la sainte Communion, nul ne saurait les imaginer, les exprimer. Jésus est son fils : son cœur lui est constamment ouvert, ne respire que lui. Lorsque ses lèvres sacrées s'approchent de la divine hostie, comme elle est absorbée en des sentiments de foi, d'humilité, d'adoration, de ferveur ! Comme ses traits s'enflamment, comme son regard s'anime ; comme son cœur et sa chair aspirent à la possession du Dieu vivant ! Et quand Jésus repose en elle; quels transports, quelles larmes de joie, quelle reconnaissance, quelle intime et affectueuse dévotion à lui plaire ! Cependant, on peut bien le dire, le sentiment qui embrase surtout le cœur de Marie, c'est le *désir*, comme correspondant le mieux à cette parole de Jésus-Christ : *J'ai désiré d'un grand désir manger ma Pâque avec vous !*

Le désir est en effet le sentiment qui dit surtout à Jésus : Je vous aime, je vous recherche et vous appelle, ô mon Dieu, mon Sauveur, mon trésor, ma pleine félicité ! C'est le désir qui fait surmonter les obstacles que les soucis de la terre et les tentations du démon mettent entre nous et la sainte Eucharistie ! C'est le désir qui, étant satisfait par la Communion, nous porte à dire ainsi que Marie : *Mon bien-aimé est à moi et moi je suis à lui, et rien ne pourra me séparer de lui !* C'est le désir enfin qui est la mesure des grâces que nous recevons, selon cette parole de Marie elle-même : Dieu a rempli de ses biens les affamés, les désireux : *Esurientes implevit bonis*. Oh ! en allant à la sainte table, pensons à Marie communiante : imitons sa foi, imitons son humilité, à la vue des misères qui désolent nos cœurs et qui lui étaient inconnues ; imitons son adoration, ses désirs ardents ! Pensons à Marie communiée, remerciant Jésus ; offrons-nous, dévouons-nous comme elle à Jésus, afin qu'après l'avoir reçu sous les voiles de son Sacrement, nous méritions la joie de le posséder dans la claire vue de sa glorieuse divinité.

EXEMPLE

Sainte Marguerite, reine d'Ecosse, avait pour le Sacrement de l'autel la dévotion la plus vive. S'étant aperçue qu'un grand nombre de seigneurs et de femmes de la cour s'abstenaient de la sainte communion, ou ne s'en approchaient qu'à de rares intervalles, et voyant ses exemples inutiles, elle résolut de joindre la parole aux actes. Elle les invita à prendre place à la table royale après les offices de Noël. Tous s'empressèrent d'accepter son invitation. La Sainte se rendit avec son époux dans la salle de festin, parcourant les rangs, puis s'arrêta au-dessous d'un grand crucifix appendu à la muraille et annonça qu'elle allait parler. Chacun prêta une religieuse attention :

« Le roi et moi, bien-aimés sujets, dit-elle, nous vous avons invités et vous êtes venus. Nous vous remercions ; mais, vous le dirai-je ? Mon âme est triste jusqu'à la mort. Ah ! c'est qu'il est un autre roi qui vous appelle ; il est une autre table dressée pour vous. Dites-moi, lorsque Jésus vous invite, où êtes-vous ? »

Elle s'arrêta et des larmes brillèrent dans ses yeux ; un respectueux silence accueillait ses paroles.

« Cet aliment, ajouta-t-elle, est le pain des anges, il faut le respecter ; mais il est aussi le pain des faibles, il faut s'en nourrir ; si vous voulez le ciel, approchez-vous plus souvent de votre Dieu. »

Cette parole tombée d'une bouche royale, ce regard lumineux, la douce majesté de la reine, tout jetait dans l'âme des assistants un trouble ineffable.

Quand elle eut fini, tous firent la promesse solennelle de se purifier prochainement dans le sang de l'agneau sans tache. A partir de ce jour, Marguerite eut la joie de voir l'Eucharistie fréquentée les jours de fête, et même plusieurs fois par semaine. Dieu fut glorifié, et l'Eglise vit renaître les premiers jours de sa ferveur. *(Vie de sainte Marguerite,* par Mme de Beray, chap. XXI.) Oh ! combien de mondains et de mondaines feraient bien de s'appliquer la touchante leçon de cette reine pieuse, et de revenir au Dieu qui a réjoui, béni leur jeunesse, au Dieu de leur première communion !

PRIÈRE

O Marie, vous le savez, ce monde est une terre maudite où Jésus notre tendre Sauveur

est toujours méconnu, oublié, dédaigné comme un étranger! Vase insigne de la dévotion, renouvelez donc notre foi, notre piété, notre reconnaissance envers la sainte Eucharistie, afin qu'adorant et recevant Jésus ici-bas, sous les voiles du Sacrement, nous recevions de sa bonté le bonheur de la claire vue! *Amen.*

TRENTE ET UNIÈME INSTRUCTION

Mort de Marie. — Modèle de notre mort.

Statutum est hominibus semel mori.

Il est arrêté que tout homme doit mourir une fois. (Heb., IX.)

La mort est une dette que nous devons tous à la justice de notre Dieu ; Marie elle-même, sa sainte mère, la Vierge immaculée, lui rendit ce sacrifice de sa dépendance et de son adoration parfaites; ainsi devint-elle conforme à son divin Fils qui, lui aussi, daigna se soumettre à la mort pour mieux expier le péché d'Adam

et nous adoucir l'amertume de nos derniers moments. Oh ! bénissons notre mère du ciel de nous avoir appris par sa mort bienheureuse l'art si difficile de bien mourir.

Le Saint-Esprit nous apprend que la mort des pécheurs est très mauvaise (Ps. XXXIII); que la mort de ses Saints au contraire est très précieuse devant Dieu. Marie n'a jamais péché, elle a été conçue, formée dans la grâce divine, elle y a vécu; elle n'a point cessé un seul moment de grossir son trésor, et ses mérites ont surpassé les mérites de tous les Saints. Sa mort fut donc par excellence précieuse aux yeux du Seigneur; ce fut le commencement de sa joie. de son triomphe; ce fut la pureté sans tache, la charité, la sainteté retournant à Dieu comme à leur source.

D'ailleurs, ce qui rend la mort affreuse et pleine d'appréhension, c'est qu'elle vient briser en nous tous les liens de la vie, liens du corps aussi bien que liens du cœur, légitimes ou non. La mort, au contraire, pour Marie ne brisait rien; la vie présente était pour elle un exil. une prison, un esclavage affreux. Elle ne cessait de redire : *Oh ! que ma captivité se prolonge ! Oh ! quand viendrai-je et pourrai-je apparaître devant mon Dieu !* La mort pour elle est donc une délivrance et la porte des cieux;

c'est une réunion ardemment désirée, c'est le comble de ses vœux. De même qu'une légère secousse détache du rameau un fruit mûr, de même aussi un sublime et tendre élan d'amour détache Marie de son corps, sans douleur, sans agonie, et les consolations célestes vont affluer dans son âme à proportion de ses sacrifices et de ses souffrances.

Enfin Marie mourut pour ressusciter aussitôt. La tradition porte qu'elle mourut un vendredi 13 août et que, ressuscitée, elle monta glorieusement en corps et en âme dans le ciel le surlendemain dimanche Le Prophète avait chanté cette victoire de Marie sur la mort, par ces paroles: Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre Saint passe par la corruption du tombeau: *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem.* Sans doute ces paroles s'adressent directement à la sainte humanité de notre Sauveur. Mais la chair de Jésus c'est la chair de Marie; le sang de ses veines a pris sa source dans le sang du cœur de Marie. Pourrait-on supposer sans injure, sans blasphème, que Jésus, le meilleur des fils, eût pu abandonner la chair immaculée de sa tendre mère, qui fut sa chair, à la malédiction commune, aux humiliations, aux outrages, aux vers du sépulcre? Marie ressuscita donc avec un éclat, une

élévation, une gloire incomparables. Aussi le jour de son trépas, loin de ramener parmi nous le deuil et la tristesse, est un jour de fête solennelle et d'allégresse pour le monde entier ; et nos âmes aiment à chanter en leurs transports avec le saint roi David, notre Reine bienheureuse placée à la droite du grand Roi, revêtue de vêtements étincelants comme l'or et riches d'une admirable variété de couleurs !

La mort pour nous aussi est inévitable, et tous nous avons à payer à Dieu cette dette de nos péchés. Mais qui de nous n'a lieu de s'écrier avec un saint évêque : « Je ne le dissimulerai pas ; je ne pense jamais à la mort sans inquiétude et parfois sans épouvante, parce que les infidélités de ma vie ne méritent pas l'indulgence du Seigneur à ce moment terrible et décisif. Comment paraître au pied du trône formidable du jugement divin ? Couvert du sang de Jésus-Christ, éclairé de ses plus vives lumières, accablé de la multitude de ses grâces, je n'ai été et ne suis qu'un ingrat, un pécheur misérable, ou tout au plus un de ces justes tièdes et indolents qui ne font parfaitement aucune de leurs œuvres. Avec une telle conscience, comment oser mourir ? Et cependant la mort viendra, elle approche. » (*Mgr Pavy.*)

Oh ! que nous sommes loin de ressembler à Marie, qui n'avait rien à craindre d'un passé coupable ! Mais puisque c'est le péché qui rend la mort amère, très mauvaise, rachetons, effaçons nos iniquités par notre pénitence, par les Sacrements, par nos aumônes, par notre ferveur dans le service de Dieu. Le ciel est une récompense ; pour Marie elle-même, il ne fut que le fruit et la couronne de ses vertus. Nous ne recueillerons que ce que nous aurons semé ; la *bénédiction* si nous avons semé dans l'esprit, selon la foi, selon la charité, selon la chasteté ; la *malédiction* au contraire, si nous avons semé dans la chair, c'est-à-dire si nous avons vécu selon la corruption et le dérèglement de ses désirs. Ah ! préparons-nous à cette double pensée qu'il sera dit à l'homme pieux et vigilant qui, à l'imitation des Vierges prudentes, tient toujours la lampe de la grâce sanctifiante allumée : *Arrivez, bon serviteur, bonne servante, vous m'avez été fidèle dans les petites charges que je vous avais confiées pendant votre vie, entrez dans la joie parfaite de votre Dieu.* Au contraire, du serviteur paresseux comme du serviteur inutile et méchant, de l'abre stérile comme de l'arbre mauvais il sera dit : *Coupez-le et jetez-le dans les flammes !* Nous pouvons mériter le bon-

heur des premiers, éviter le malheur des derniers en vivant, ainsi que Marie, dans la retraite, le travail, le détachement, l'amour de la prière, de la maison de Dieu, et de la sainte communion.

Enfin, on ne saurait trop le répéter, surtout à la fin de ce mois béni, nous mourrons de la mort des justes, nous ressusciterons un jour ainsi que Marie et nous la verrons dans la belle fête des cieux, si nous l'aimons sincèrement, si nous la vénérons de tout notre cœur, si nous ne passons aucun jour sans lui offrir le tribut de notre piété filiale. Oh ! aimer Marie, bénir et honorer Marie, chanter ses louanges, c'est le charme de notre vie, c'est la plus pure et la plus enivrante félicité de nos âmes ; c'est surtout le gage certain d'une bonne mort. C'est dans la crise de l'agonie en particulier que l'on voit une mère redoubler de sollicitude et de tendresse pour son enfant. Or Jésus mourant, que Marie assistait avec tant de dévouement, ne lui a-t-il pas ordonné de nous traiter aussi comme ses enfants ? Et elle pourrait oublier, dans la redoutable détresse de l'heure dernière, le pieux serviteur qui lui aura dit tant de fois : *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ?* Non, non, il n'en a jamais été, il n'en sera jamais ainsi. L'histoire des Saints est

là, attestant que ses enfants fidèles sont morts dans la paix, dans l'espérance d'un jugement favorable, donnant les signes les plus consolants du salut qui les attendait.

EXEMPLE

Il y avait à Reisberg un chanoine régulier très dévot à la sainte Vierge. Voyant la mort s'approcher, il reçut les Sacrements, fit venir les religieux et les pria de ne point l'abandonner dans ce dernier moment. A peine avait-il parlé, qu'il frémit de tout son corps ; une sueur froide l'inondait, et d'une voix tremblante il leur demandait s'ils ne voyaient pas les démons qui s'avançaient contre lui. « Mes frères, ajoutait-il, implorez pour moi le secours de Marie, j'ai confiance en elle, elle me fera triompher. » Les Religieux alors récitèrent les litanies de la sainte Vierge, et à cette invocation : *Sainte Marie, priez pour nous,* il s'écria : « Oh ! répétez ce nom de Marie, car je suis déjà au tribunal de Dieu. » Il s'arrêta un instant, puis on l'entendait dire : « Oui, j'ai commis ce péché, mais j'en ai fait pénitence. » C'était le démon qui l'accusait d'une faute mortelle de sa vie. Et s'adressant à la Vierge divine : « O Marie, je serai délivré, si vous m'accordez votre appui.

« Toute la nuit il parut combattre, s'armant du crucifix et du nom béni de Marie. Enfin le jour parut; le mourant reprit sa sérénité et s'écria avec transport: « Marie, ma Souveraine et mon refuge, m'a obtenu le pardon et le salut! » Et regardant cette Mère céleste qui l'invitait à la suivre : « Je viens, dit-il, ô ma Reine, je viens ! » Puis faisant un effort pour se lever, il expira doucement et fut porté par Marie dans les cieux. (S. Liguori, *Gloires de Marie.*)

Ah ! consacrons nos cœurs, notre vie, notre avenir, notre mort à cette Vierge bienheureuse, si digne de nos louanges. Aimons à lui redire : O Mère des vivants, ô Mère des mourants, ô Mère de tendresse, de dévouement, de miséricorde, soyez notre espérance; étendez sur nous votre protection maternelle : priez pour nous maintenant, pendant les épreuves de cette vie misérable, et surtout à l'heure de notre mort ! Préservez-nous d'une mort subite et surtout d'une mort imprévue, afin que, munis des Sacrements et réconciliés avec notre Sauveur, nous puissions le voir dans sa gloire, vous y voir à ses côtés, ô Mère ravissante, et chanter à jamais le cantique de vos miséricordes ! Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

1er jour. — Ouverture du mois de Marie..... 7

2e jour. — Marie est notre modèle à imiter ; nécessité de la prier pour parvenir à son imitation..... 14

3e jour. — Marie conçue sans péché ; son estime pour la grâce sanctifiante. Leçons qu'elle nous donne..... 22

4e jour. — Nativité de Marie. — Comment elle remplit sa mission sur la terre. — Comment nous devons aussi répondre à notre vocation..... 28

5e jour. — Saint nom de Marie. — La Vierge pleine de grâce en a rempli toutes les significations. — Elle nous apprend à remplir la signification du nom de Chrétien..... 36

6e jour. — Présentation de Marie au Temple. — Elle se consacre au Seigneur. — Obligation de servir Dieu dès sa jeunesse..... 44

7e jour. — Présentation de Marie au Temple. — Elle nous redit le bonheur de servir Dieu dès sa jeunesse..... 53

Pages.

8e jour. — Présentation au Temple. — Marie modèle de piété..... 60

9e jour. — Présentation de Marie au Temple. — Elle y est modèle de nos prières. 68

10e jour. — Marie au Temple nous y apprend l'amour et le respect de nos églises..... 78

11e jour. — Marie est présentée au Temple par ses parents saint Joachim et sainte Anne. — Devoirs chrétiens des pères et mères envers leurs enfants..... 87

12e jour. — Marie se retirant dans le Temple nous enseigne la fuite du monde.. 95

13e jour. — Fuite du monde (suite). — Objections..... 103

14e jour. — Marie nous invite aux bonnes lectures..... 112

15e jour. — Mariage de la sainte Vierge. — Dispositions à un mariage chrétien.. 120

16e jour. — *Annonciation.* — Marie modèle de pureté..... 127

17e jour. — *Annonciation.* — Marie modèle d'humilité..... 134

18e jour. — *Visitation.* — Marie notre modèle dans le zèle du salut des âmes.... 142

19e jour. — *Visitation.* — Marie modèle de nos visites et de nos entretiens..... 149

20e jour. — *Visitation.* — Marie modèle de reconnaissance envers Dieu..... 158

21e jour. — *Noël.* — Marie modèle de notre amour envers notre Sauveur..... 166

Pages.

22e jour. — *Noël.* — Marie nous apprend à étudier Jésus, à méditer ses mystères..... 173

23e jour. — *Noël.* — Marie notre modèle en amour envers Jésus et le Saint-Sacrement..... 180

24e jour. — *Purification.* — Marie notre modèle de soumission à loi de Dieu. 188

25e jour. — *Purification.* — Marie modèle de détachement et de résignation à la volonté de Dieu..... 196

26e jour. — Fuite en Egypte. — Marie modèle de confiance en Dieu et de pénitence..... 204

27e jour. — Retour à Nazareth. — Sainte Famille modèle de la vie de famille..... 213

28e jour. — Marie perd Jésus. — Le retrouve dans le Temple. — Elle est notre modèle à rechercher Jésus perdu par nous..... ... 223

29e jour. — Marie au Calvaire. — Sacrifice de la Messe. — Son excellence. — Dispositions nécessaires pour y assister..... 231

30e jour. — Marie modèle de la Communion fréquente. — Dispositions à la sainte Communion..... 239

31e jour. — Mort de Marie. — Modèle de notre mort..... 247

Bar-le-Duc — Typ. de l'Œuvre de Saint-Paul,
L. Philipona et Ce — 1359

CAUSE DE NOTRE JOIE

CAUSE DE NOTRE JOIE

TRENTE ET UNE LECTURES NOUVELLES
POUR LE MOIS DE MARIE
AVEC DE NOMBREUX ET TOUCHANTS EXEMPLES
RARES OU INÉDITS

Approuvé et recommandé par Mgr l'Evêque de Verdun

Par l'Abbé HIMONET,
DOYEN DÉMISSIONNAIRE DE SOUILLY (MEUSE)

TROISIÈME ÉDITION

Quam pulchra es, amica mea, suavis, decora!
(Cant., VI, 3.)

CHEZ L'AUTEUR, M. HIMONET
A BAR-LE-DUC
28, RUE DE LA BANQUE, 28
1887

EVÊCHÉ DE VERDUN

Nous, Evêque de Verdun,

Sur le rapport favorable de notre Commission d'examen, Nous permettons à M. l'abbé HIMONET, prêtre de notre diocèse, de publier un nouveau *Mois de Marie*, sous ce titre : Marie Cause de notre Joie, et nous en recommandons la lecture comme très propre à ranimer la dévotion envers la très sainte Vierge.

† AUGUSTIN, *év. de Verdun.*

Verdun, le 20 janvier 1880.

INTRODUCTION

Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée !
Que vous êtes riche en suavités, en attraits !
(*Cantic.*, VI, 3.)

Marie est la nouvelle Eve appelée de Dieu à réparer les ruines du péché de la première femme. Aussi, dans les figures et les prophéties de l'Ancien Testament, dans les pages de l'Evangile, dans la liturgie de l'Eglise, dans les panégyriques des Docteurs et des Saints, elle nous est partout représentée sous les emblèmes joyeux de la grâce, de la bonté, de la délivrance et du salut. C'est la beauté sans tache unie à la puissance et à la tendresse ; c'est la Reine de la miséricorde aimable et affable à tous, trésor d'infinies délices pour tous. Pure comme le lis éblouissant de blancheur, elle est aussi la rose mystérieuse, toujours fraîche et sans épine, répandant autour d'elle les parfums de l'espérance et de chastes ivresses. O grande, ô douce Marie ! ô Vierge bienheureuse digne de tous nos chants, s'écrient les Saints, comment pen

ser à vous sans que notre amour s'enflamme? Votre seul nom est plus qu'une huile embaumée pour adoucir nos blessures; c'est un miel céleste qui se fond sur nos âmes! Vous êtes la ravisseuse des cœurs; vous êtes le sourire du ciel à la terre, le charme de notre exil, la *cause de notre joie!* C'est sur ce thème attrayant que repose ce Nouveau Mois de Marie. — *Cause de notre joie!* nous la trouvons en cette mère admirable pendant notre pénible pèlerinage ici-bas, à l'heure de notre mort, jusqu'au delà du tombeau. Elle est notre vie, notre douceur, notre espoir, *soit* dans ses mystères, dans ses attributs divins, dans ses exemples, dans sa mission miséricordieuse, dans son dévouement maternel; *soit* dans notre culte et les pratiques par lesquelles notre dévotion se complaît à bénir ses grandeurs, à implorer sa tendresse. Puisse le présent *Opuscule* faire un peu de bien aux Pasteurs des âmes et aux Fidèles, et attirer un regard de bienveillance de la Vierge pleine de grâce, sur le pauvre pécheur qui ose tenter de murmurer encore quelques accents nouveaux à sa louange!

Dimanche 25 janvier 1880. (*Conversion de S. Paul.*)

CAUSE DE NOTRE JOIE

PREMIÈRE PARTIE

MARIE, CAUSE DE NOTRE JOIE, EN CE QU'ELLE EST POUR NOUS

PREMIÈRE LECTURE

Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis!

Cause de notre joie, priez pour nous !

La couronne de l'année ecclésiastique, qui est composée des mémoires des Saints, se montre aussi parsemée, comme d'autant de diamants, de fêtes splendides en l'honneur de Dieu et de la créature privilégiée, *Marie*, qu'il nous a donnée pour Mère. Mais la piété chrétienne ne s'est point trouvée satisfaite d'hommages isolés, placés à distance les uns des

autres. Semblables à celui qui recueille des fleurs et les réunit en bouquet pour la personne qu'il aime, les fidèles ont imaginé de rapprocher les souvenirs dont s'embellissent les fêtes de Marie, et de les méditer pendant un mois entier, sans laisser d'intervalles entre leurs hommages. Or, dans le cours de l'année, le mois de Mai pouvait-il ne pas charmer la piété filiale des Chrétiens ? Quoi de plus naturel que de consacrer le plus beau, le plus gracieux des mois à Marie, la fleur embaumée de la religion, la rose mystérieuse du jardin de Jésus-Christ ? Le mois de Mai ramène de brillantes et douces aurores, des jours purs : il revêt la nature d'une parure de jeunesse et de grâce. Touchante figure de la Vierge Marie, cause de toutes nos joies, et dont l'Epoux des cantiques sacrés saluait ainsi la venue : *Levez-vous, ma bien-aimée, hâtez-vous et venez. Déjà l'hiver est passé, les fleurs ont souri à notre terre... Levez-vous, ô Reine de grâce, et venez !* En outre, ce mois ne renfermait aucune fête solennelle de Marie ; et on le choisit pour en faire une fête perpétuelle. D'ailleurs, c'est la saison où toute la nature est en allégresse, en renouvellement ; et le cœur humain, séduit et provoqué par tant de charmes extérieurs, se laisse facilement entraîner aux

dissipations de l'esprit, aux attraits dangereux des sens et des créatures. Mais Marie apparaît et nous dit : *Courez, mes enfants, à l'odeur de mes parfums ! Bienheureux celui qui passera ses jours auprès de moi, car mes fleurs ne produisent que des fruits d'honneur et de gloire.* D'un côté, ce n'est donc pas sans raison que le plus riant des mois porte le nom si doux de la plus douce des Vierges. Mais il convenait aussi parfaitement à nos besoins intimes, car il nous invite à venir auprès d'elle nous renouveler aux fontaines et aux délices de la grâce. Oui, les saints jours de ce mois doivent être consacrés, non seulement à orner son front virginal d'une couronne de louanges et d'honneur : ils sont aussi destinés à nous enrichir des dons du Saint-Esprit, car le Seigneur l'en a établie la trésorière. Ses yeux miséricordieux vont s'abaisser vers nous ; son cœur maternel va s'ouvrir sur sa famille bien-aimée : puissions-nous tous y chercher notre refuge et notre asile ! En effet, qui peut demeurer près de la flamme sans en ressentir les ardeurs ? Et comment s'approcher de Marie, vivre auprès de son cœur pendant un mois, sans embaumer notre âme de ses parfums de pudeur, d'innocence et de sainteté ? Et pourrait-elle repousser la prière de ses enfants,

renouvelée pendant un mois devant ses autels? On n'offre pas une fleur à qui que ce soit, sans en obtenir au moins un sourire. Un bouquet présenté pour sa fête à une mère est toujours récompensé. Et Marie, dont la richesse est inépuisable et la bonté sans mesure, serait moins sensible que la plus froide et la plus indigente des mères ! Elle laisserait sans récompense une série d'offrandes inspirées par le cœur? Non, non, jamais elle ne sera sourde à ces invocations pressantes et multipliées de notre confiance : *Priez pour nous, priez pour nous ! Montrez-nous que vous êtes notre mère, ô Marie, écartez les périls de nos chemins, demandez pour nous tous les biens. Eclairez les aveuglés, délivrez les esclaves du démon ; conservez-nous l'humilité, la chasteté, afin que, voyant avec vous Jésus, nous goûtions ensemble les joies éternelles.* Elle présentera ces vœux ardents, ces cris de détresse et d'espérance à Jésus ; et Jésus n'a qu'un désir, sauver nos âmes et nous bénir de toute bénédiction spirituelle.

Mais que nous faut-il faire pour recueillir de ce saint mois ces fruits divins ?

1° Chaque jour, aussitôt après notre réveil, saluons Marie, offrons-lui notre cœur ; réjouissons-nous des hommages que l'univers va dé-

poser à ses pieds. Accomplissons ensuite nos devoirs en union avec cette vierge fidèle, qui s'est proclamée et toujours montrée la servante du Seigneur, toujours résignée à sa volonté, dans les mystères joyeux ou douloureux de sa vie.

2° Arrangeons nos travaux de manière à pouvoir assister à la Messe et aux pieux exercices du soir. Ainsi que Notre-Seigneur, elle aime à se trouver présente partout où plusieurs se réunissent en son nom. Si cela ne nous est point possible, offrons-lui quelques hommages fervents, dans nos moments de loisirs, à la maison, sur les chemins, dans les campagnes ou les forêts. Représentons-nous qu'elle est à nos côtés, accompagnée des Anges et des Saints, si joyeux de la fêter dans sa gloire : ainsi nous mériterons ses regards miséricordieux.

3° Afin que ce tribut de notre vénération lui soit plus agréable, efforçons-nous, avec son assistance, de nous corriger de nos défauts dominants ; de pratiquer, à sa suite, l'humilité, la patience, la pureté, la charité ; d'imiter son habitude de recueillement et de retraite, et son amour ardent pour Jésus, notre Sauveur. Oh ! dès aujourd'hui, disons-lui avec une tendre piété : Vierge digne de notre vénération

et de nos louanges, régnez sur nous, sur notre esprit, sur notre cœur, sur nos yeux, sur notre langue et sur nos démarches : formez nos actions sur le modèle des vôtres ; et, prenant en compassion nos maux cuisants, bénissez-nous et montrez-vous notre Mère !

EXEMPLE

Une jeune bergère, rapporte saint Liguori, avait une dévotion si tendre pour la sainte Vierge que son bonheur était de se retirer en une de ses chapelles, située au sommet d'une montagne où elle conduisait son troupeau. Là elle passait des heures entières à s'entretenir avec Marie, comme si elle était sous ses yeux, comme une enfant avec sa mère. Affligée de voir l'image vénérée sans aucun ornement, elle se mit à lui arranger un manteau d'une étoffe la plus propre qu'elle put se procurer. Chaque jour elle cueillait des fleurs champêtres, et en composait une couronne qu'elle déposait respectueusement sur la tête de la statue, et elle disait en sa naïve piété : O Mère bien-aimée, je voudrais bien pouvoir placer sur votre tête une couronne d'or, resplendissante de pierres précieuses ; mais je ne suis qu'une pauvre bergère, et je ne puis vous offrir qu'une couronne

de fleurs : agréez-la du moins comme un gage de mon amour pour vous. Cet hommage si simple fut très agréable à Marie, et reçut d'elle une insigne récompense. Un jour la pauvre bergère tomba malade : elle était seule, abandonnée en sa cabane, sentant la mort approcher. Elle frémissait à la pensée de mourir sans les derniers Sacrements, conjurant Marie de ne pas la délaisser. Or, voilà que passent deux missionnaires : ils entrent en sa chétive demeure pour s'y reposer. La voyant en cette extrémité, l'un d'eux reçoit sa confession, pendant que l'autre court à l'église la plus voisine pour en rapporter le saint Viatique. Et la pieuse et jeune vierge, réconfortée du pain vivant du corps et du sang de notre Sauveur, put redire en sa reconnaissance : *O clemens, o pia, o dulcis virgo Maria ; O Marie, que vous êtes clémente, tendre et douce!* et elle expira.

Soyons pieux, pendant ce mois sacré, comme l'était cette bergère pour la Vierge bienheureuse. Aimons ses chants, ses réunions, son sanctuaire. Tous n'ont pas fortune pour apporter à Marie de riches présents : mais tous, nous avons un cœur : et qui donc, après Dieu, en mérite comme elle l'amour et la tendresse ? Brillant mois de Mai, sois le mois de notre Mère ! Nous voulons effeuiller tes fleurs devant

ses autels, et surtout y faire monter l'encens de nos prières et de nos cantiques. Puissions-nous voir la sainte Mère de Dieu se montrer pour nous miséricordieuse et fidèle comme pour la bergère sa servante, et nous mériter, comme à elle, la glorieuse couronne des Saints ! Ainsi soit-il.

DEUXIÈME LECTURE

Marie, prédestinée à une mission de délivrance et de miséricorde.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel. (*Judith.*)

Vous êtes, ô Marie, la gloire de Jérusalem, et la joie du peuple de Dieu.

Le Seigneur ayant créé l'homme de la poussière, et l'ayant animé de son souffle, le plaça dans un jardin de délices, couvert d'arbres merveilleux. Au milieu s'élevait l'arbre de vie, dont les fruits communiquaient l'immortalité. Pour toute épreuve, il avait dit à Adam : Vous pouvez manger du fruit de tous les arbres ;

mais ne touchez pas aux fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, car au jour où vous en mangerez, vous mourrez certainement. Alors le démon, qui avait déjà perdu sa couronne et sa joie, jaloux du bonheur de nos premiers parents, vint dire à la femme : Mangez de ce fruit ; loin de mourir comme on vous en a menacés, vous serez vous-mêmes semblables à Dieu. Ils écoutèrent le séducteur, et les voilà maudits, flétris dans leur intelligence, dans leur cœur, dans leur chair, traînant au tombeau une vie remplie de misères et de douleurs, et n'ayant que la seconde mort, l'enfer du démon à attendre, pour avoir imité le démon. Mais allégresse à vous, Adam, s'écrie saint Bernard ; allégresse plus grande encore à vous, ô Eve, notre mère. La miséricorde est venue embrasser la justice : une femme succédera à la femme, et au lieu du fruit de mort, elle nous donnera le pain vivant descendu du ciel. C'est Marie qui, dès la chute originelle, est promise par ces paroles : *J'établirai des inimitiés entre toi et la femme ; et un jour viendra où elle te brisera la tête.* Admirons comment elle est toujours annoncée à ce titre de libératrice et de cause de notre joie, dans les figures et les prophéties de l'Ancien Testament !

Depuis Adam jusqu'à Notre-Seigneur, les

figures et les prédictions se succèdent sans interruption. 1° Marie est figurée par le *Tabernacle*, du haut duquel le Seigneur aimait à se montrer aux hommes sous un visage humain. Jésus-Christ choisit en effet son corps et son âme pour son tabernacle : il y revêtit la nature humaine, et nos yeux ont pu le contempler plein de grâce et de vérité. Dans le tabernacle ancien reposait l'*Arche sainte :* elle conservait le rameau merveilleux d'Aaron qui fleurit et fructifia sans racines ; emblème de Marie devenue mère, quoique Vierge sans souillure. Elle conservait aussi la *Manne* qui était tombée dans le désert pour nourrir le peuple hébreu : autre figure de Marie portant et nous donnant Jésus le pain de vie, le pain des voyageurs, dans la sainte communion. Dans cette arche enfin étaient gardées les *tables* de la loi ; ainsi Marie nous garda et nous donna en Jésus le maître céleste des hommes, Celui qui a pu dire au monde : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* Les Chérubins ombrageaient de leurs ailes l'Arche d'alliance, et la majesté de Dieu l'enveloppait parfois d'un nuage lumineux. Le peuple de Dieu, pénétré de vénération pour elle, la prenait avec lui dans ses combats ; et alors les ennemis étaient mis en fuite, les fleuves remontaient vers leurs sources, les remparts des

cités infidèles s'écroulaient : la bénédiction, la victoire et la joie l'accompagnaient. Comment mieux figurer Marie, l'arche de la nouvelle alliance, devant laquelle se prosternent les Anges : Marie portant en ses entrailles le Verbe de Dieu enveloppé de notre chair, nous réconciliant avec le Seigneur, triomphant des ennemis de nos âmes, remplissant le monde des prodiges de sa puissance et de sa bonté, et proclamée bienheureuse par toutes les générations fidèles ? — Et le *buisson* que vit Moïse et qui lançait des flammes sans se consumer, n'annonçait-il pas la Vierge Marie qui enfante et ne souffre ni corruption, ni douleur ? Ah ! Marie, c'est l'*étoile de Jacob*, destinée à éclairer le monde ; c'est le *propitiatoire* revêtu d'or, par lequel nous apaisons le Seigneur ; c'est l'*échelle mystérieuse* sur les degrés de laquelle nous nous élevons jusqu'au ciel ; c'est le *trône* du vrai Salomon, à l'ombre duquel nous trouvons le repos. C'est Marie que dépeint le Prophète quand il célèbre la femme forte ; et la colonne d'encens s'élevant vers le ciel ; et la mère du roi couronnée de sa main ; et l'Epouse si ardemment désirée, et la sœur entourée de tant de prévenances ; et la bien-aimée brillant comme un lis parmi les épines, ravissante et aimable comme Jérusalem.

2° Dieu a mis, en second lieu, ses complaisances à la figurer dans toutes les femmes illustres d'Israël : en Sara, toujours chère au Seigneur et protégée par lui, puis protégeant à son tour Abraham ; en Sara, toujours gracieuse jusqu'à une extrême vieillesse, concevant miraculeusement à la parole des Anges, enfantant Isaac la plus saisissante figure de Jésus, portant lui-même le bois de son sacrifice, comme Jésus portera sa croix sur le Calvaire. En Esther, la reine bien-aimée du Prince, n'usant de son crédit que pour préserver son peuple du massacre. Et quand Esther entend Assuérus lui dire : *Cette loi portée par moi n'est point pour vous*, comment ne pas admirer à l'avance la Vierge Marie échappant seule, dans la race d'Adam, à la malédiction originelle ? — Elle est figurée par Judith, si chaste et si intrépide à la fois, abattant la tête du cruel Holopherne, l'ennemi de ses frères, ainsi que Marie écrase celle du serpent, le séducteur et le meurtrier de nos âmes. Le peuple juif accueille Judith en triomphe, et chante devant elle : Vous êtes la gloire et la joie d'Israël : ne voit-on pas la divine Marie saluée cause de notre joie dans l'Eglise de génération en génération ? -- Elle est figurée par Bethsabée à qui Salomon, son fils, disait :

Demandez, ô ma mère : fût-ce la moitié de mon royaume, elle ne vous serait pas refusée. Douce image de la bienveillance du roi des cieux envers sa mère devenue notre mère, et lui accordant le rôle de la miséricorde, alors qu'il se réserve la puissance du juge.

3° Les Prophètes, à leur tour, viennent chanter Marie, sa grâce, sa beauté, ses privilèges incomparables. Le plus grand de tous, Isaïe, s'arrête avec admiration devant elle, et s'écrie : *Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils dont le nom sera Emmanuel ou Dieu avec nous!* Pouvait-il mieux célébrer la gloire de Marie, unissant les charmes de la virginité à la dignité de mère, et de mère du Dieu Sauveur, habitant parmi les hommes?

Le Seigneur a créé un prodige inconnu de la terre, continue Jérémie ; *une femme environnera un homme.* Il est facile, dit saint Bernard, de distinguer quelle est cette femme du prodige, lorsque Marie renferme dans son sein l'homme agréé de Dieu, celui qui fut puissant en œuvres et en parole, et à qui elle disait avec un amour ineffable : *Vous êtes mon Fils.* Ezéchiel nous montre cette Vierge bienheureuse sous l'emblème d'une porte : Je vis, dit-il, la gloire du Seigneur entrant par la porte du côté de l'Orient, et le Seigneur me dit :

Cette porte sera fermée, et nul n'entrera par elle que le Seigneur. (Ezech., XLIII.) Marie est la Vierge toujours pure et intacte, après comme avant l'enfantement divin. C'est par cette porte mystérieuse qu'est passé Notre-Seigneur quand il est venu visiter, racheter son peuple. Elle est devenue aussi pour nous tous la porte du ciel : l'homme dévot et fidèle à Marie est certain d'être introduit par elle dans l'héritage du salut. Pour abréger, qu'il nous suffise de dire que toutes les Ecritures sont remplies de ses louanges comme des louanges de Jésus-Christ, et que ce n'est pas sans raison que l'Eglise nous invite à l'honorer sous le titre de Reine des Patriarches et des Prophètes, qui l'ont admirée, chantée et bénie de tous leurs vœux.

Oh ! ce n'est pas en vain que cette Vierge pleine de grâce était attendue de toutes les nations comme la réparatrice de nos maux, comme la consolatrice de nos douleurs : son bonheur, en effet, est de nous secourir en tous nos dangers, en toutes nos afflictions, comme le prouve entre tant d'autres le trait suivant.

EXEMPLE

Le 9 mai 1839, jour de l'Ascension, les fidèles de Mantoue, en Italie, étaient réunis pour le mois de Marie dans l'église de Sainte-Catherine. Tout à coup un orage furieux éclate : les éclairs éblouissent les yeux, le tonnerre saisit l'assistance d'épouvante : il finit par tomber sur la croix du sommet de l'édifice et la renverse ; puis, pénétrant dans l'intérieur, il le parcourt d'une longue traînée de flammes, brisant les orgues, les fenêtres, ce qu'il rencontre, éteignant toutes les lumières, à l'exception remarquable des cierges allumés autour de l'image de Marie. Rien ne peut décrire les sanglots et les lamentations qui remplissent alors le temple. Néanmoins, le tonnerre, qui effraie toute l'assistance, brûlant çà et là cheveux, vêtements, chaussures, ne blesse personne grièvement. Et Marie est précisément invoquée en cette église sous le nom béni de *Notre-Dame de Bon-Secours*. Elle a tenu en cette circonstance à en conserver la gloire en tout son éclat. Et le peuple et le clergé se réunirent le dimanche suivant pour lui offrir le témoignage le plus ardent de leur reconnaissance. (RICCARDI, t. I, 270.)

Ainsi, Chrétiens, offrons aussi notre amour, notre vénération fidèle à cette Reine des miséricordes que tant de siècles ont attendue, qu'ils ont désiré voir, et n'ont point vue. Abritons notre vie sous son patronage maternel, et nous la bénirons aussi comme notre Libératrice et la Cause de nos joies. O Marie, faites-nous oublier jusqu'au nom si triste d'Eve la pécheresse ; enlevez notre opprobre, guérissez, soulagez nos maux amers et innombrables, et rouvrez-nous les portes de la patrie. Ainsi soit-il.

TROISIÈME LECTURE

La Conception sans tache de Marie, Cause de notre joie, parce qu'elle brise la tête du serpent quand il veut entrer dans nos cœurs, — ou quand il y est entré.

Conceptio tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo !

Le Seigneur méconnu, offensé grièvement par le premier homme qu'il venait de combler

de bienfaits et établir le roi de ce monde, pouvait l'anéantir, ne laisser de lui aucune trace dans la création. Mais après l'avoir frappé d'anathème en sa justice, il ouvrit son cœur à la miséricorde, et il promit une Eve nouvelle, une sainte Mère de vie. Marie fut annoncée et désignée à l'admiration des Anges, à l'espérance du genre humain malheureux. Cette promesse fut transmise d'âge en âge, de siècle en siècle : les figures et les prophéties s'unirent pour la signaler et la montrer avec ses grâces, ses privilèges de délivrance et de miséricorde : et plus le moment de notre rédemption approche, plus aussi le langage de l'Ecriture s'accentue, devient clair et saisissant. C'est ainsi qu'un prophète finit par la peindre en sa beauté céleste par ces paroles : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous :* prophétie qui s'accomplit à la lettre dans le mystère touchant de l'Immaculée-Conception de Marie. En effet, alors que tous les enfants d'Adam sont flétris, dès leur premier matin, de la souillure originelle, Marie paraît dans la grâce et la lumière, innocente et pure comme Eve avant sa chute. C'est la blanche colombe, le lis sans tache, la rose toujours fraîche et sans épines de l'Ecriture. Et nos chants aiment à

lui adresser cette louange du lever du soleil à son coucher : *Votre Conception, ô Vierge Mère de Dieu, remplit d'allégresse le monde entier.* Mystère joyeux pour Marie sans doute, puisque, seule dans la grande famille humaine, elle est un rejeton de grâce et non de colère : mais mystère joyeux pour nous aussi, car, si elle triomphe du serpent en sa sainte Conception pour elle-même, elle en triomphera pour nous toujours, qu'il tente de pénétrer dans nos cœurs, ou qu'il y soit entré.

1° Il est une croyance de notre foi qui paraît ne produire aucune impression sur nous, et qui cependant devrait nous tenir en une frayeur continuelle ; c'est l'existence, l'énergie indomptable, la méchanceté des démons. Nous n'avons, en effet, qu'un seul ennemi redoutable, le serpent infernal : il aveugle, il égare, il souille, il dévore : il met sa joie cruelle à déchirer nos âmes, vivantes images du Dieu qui l'a frappé : il se rassasie de nos péchés, de nos douleurs, de notre mort spirituelle. C'est lui qui, séduisant Eve par l'appât du plaisir, a maudit, décoloré, empoisonné ce monde admirable. C'est lui qui a changé le Paradis terrestre en une vallée de larmes, de gémissements et de crimes. Il a osé s'attaquer à Dieu lui-même pour lui ravir sa gloire, dit

saint Augustin, et il fut aussitôt plongé dans l'enfer. Depuis cet irrémédiable châtiment, il s'acharne à poursuivre les enfants de Dieu, en haine de Jésus-Christ, en haine de nos âmes destinées à cette gloire dont son orgueil l'a dépossédé. Il se déguise sous toutes les formes, en agneau timide, en loup dévorant, en ange de lumière. Il sème ses pièges dans les richesses, dans la pauvreté, dans le boire et le manger, dans le sommeil et la veille, dans nos paroles et dans nos actions. Non seulement il règne dans les œuvres de la chair, mais encore il s'insinue dans les pratiques de la vertu, dans les œuvres spirituelles. (*Solil.* 16 et 17.) Selon saint Paul, ses légions remplissent les espaces de l'air où nous respirons. Mais voici qu'apparaît le jour de notre délivrance. L'empire du démon sur nous venait du péché d'Eve. Au jour de la Conception de Marie, nous vénérons en elle la plus vénérée de Dieu parmi ses filles, celle par qui doit être expié et racheté son forfait ; Celle enfin qui fut promise en ces termes : *Elle t'écrasera la tête.* En effet, à partir de ce jour, le prince des ténèbres frémit d'horreur, non seulement quand il voit, ô prodige merveilleux ! cette Vierge divine inaccessible à ses traits, mais quand il reconnaît en elle cette femme bénie dont le pied redoutable

doit lui broyer la tête. Dieu ne laisse rien d'inachevé dans ses œuvres. Lorsqu'il nous envoie Marie pour remplacer l'Eve ancienne, aurait-il pu ne pas lui donner la prévoyance, la tendresse d'une mère, la puissance de vaincre celui qui nous a causé tant de maux ? Oh ! non, sans doute : et Marie ne laisse point de place à la défiance, quand elle chantera bientôt : *Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses : par moi sa miséricorde va se répandre de race en race sur tous ceux qui le craignent !* Ainsi, saluons la venue de notre puissante et douce Libératrice. Eve a laissé venir le serpent : Marie nous en délivre, et ses enfants, se réfugiant auprès de son cœur, peuvent en toute confiance insulter à ses attaques. Recourir à Marie contre le démon, c'est courir à la victoire, c'est se donner le droit de redire après saint Jean de Damas : J'espère en vous, ô Marie, et je ne saurais être vaincu. Défendu par vous, je poursuivrai mes ennemis, et, leur opposant comme un bouclier votre protection maternelle, je ne pourrai succomber.

2° Cependant un grand nombre de Chrétiens, loin de se mettre à l'abri des traits de Satan, en se tenant auprès de Marie par une dévotion fidèle, vont lui reprendre le cœur

qu'ils lui avaient voué au jour d'une première Communion, et se livrent en pâture à ce monstre de l'enfer, qui fut homicide dès le commencement. Loin de craindre ses embûches, ils vont se jeter en ses dents, ils aiment ses chaînes et ses œuvres. Marie ne peut les sauver malgré eux, pas plus que Jésus-Christ ne sauva les Juifs opiniâtres, de son temps. Néanmoins, elle vient au monde pour nous reconcilier avec notre Dieu, comme la messagère bien-aimée de ses miséricordes. Et quels sont les sujets de la miséricorde sinon les misérables, les pauvres pécheurs? Quand une mère a fait tous ses efforts pour empêcher son enfant de tomber dans l'eau ou dans le feu, dans un abîme ou sous la dent d'une bête fauve, et qu'il y est néanmoins tombé, son désir le plus ardent est toujours de l'en retirer. Ainsi le pécheur le plus dégradé, le plus souillé, tant qu'il est encore sur la terre, ne peut être abandonné de Marie. Elle est son refuge assuré, sa puissante Avocate s'il veut se jeter dans ses bras. — *Venez, ô ma bien-aimée*, lui dit le Seigneur, *venez des montagnes des léopards, des cavernes des lions, et vous serez couronnée.* Les pécheurs sont la proie des démons : ils sont entraînés par eux dans l'abîme comme la brebis par la bête

fauve dans sa tanière pour être égorgée. Mais Marie dans son amour des âmes, et sa haine de Satan, va les lui enlever; elle les ramène à Jésus, et Jésus à son tour les lui donne dans le ciel pour en former sa couronne. Le Seigneur seul connaît les pécheurs nombreux qui doivent ainsi à cette Mère des pécheurs leur délivrance de l'enfer. Combien de fois, dit saint Liguori, n'avons-nous pas vu, en nos missions, des cœurs plus durs que le fer à toutes les exhortations, et qui s'attendrissaient, se rendaient, en entendant parler de la miséricorde de la Vierge céleste, qui n'a pas reçu en vain le nom de Refuge des pécheurs!

EXEMPLE

Nons lisons dans le livre intitulé : *L'Echelle du ciel :* Une dame illustre de race, de vertus et de dévotion à Marie, voulut mettre son fils unique au service de son prince. Prévoyant pour lui les dangers de la cour, elle lui fit promettre avant son départ qu'il aurait toujours une piété filiale envers cette Mère de nos âmes et qu'il lui adresserait journellement au moins un *Ave Maria*, avec cette invocation : *O Vierge bienheureuse, intercédez pour moi à l'heure de ma mort!* Le fils ob-

serva fidèlement sa promesse. Cependant l'infortuné fit bientôt liaison de jeunes débauchés, et il devint à tel point l'horreur de la cour, que le prince l'en chassa. Dans son dépit, il se jeta dans les bois et il y fut choisi pour chef par une bande de voleurs. Bientôt la contrée fut épouvantée de ses violences et de ses cruautés; mais il fut enfin arrêté et condamné à mort. Il était torturé d'un désespoir affreux dans sa prison, quand tout à coup paraît à ses yeux une grande figure humaine, au teint basané, au regard sinistre, lui promettant de briser ses fers, s'il voulait faire ce qu'il lui demanderait. — Qui que vous soyez, répondit le prisonnier, une telle faveur m'oblige à ne rien vous refuser. Alors le démon (car c'était lui) ajouta : Renonce à Jésus-Christ. — J'y renonce, dit le prisonnier. — Renonce aux Sacrements de l'Eglise. — J'y renonce. — Renonce enfin à Marie et à toutes ses assistances. — Ce nom de Marie et le souvenir de sa mère lui traversèrent le cœur comme deux glaives de feu. — Quant à cela, répliqua-t-il aussitôt avec vivacité, non, jamais : je préfère mourir. Le démon disparut à cette réponse. Et le jeune criminel, laissé à lui-même, eut horreur de ses renoncements, et se mit à sangloter, en réclamant

avec le plus grand brisement de cœur la compassion de Marie. Le jour venu, il fit une confession amère de ses crimes, et fut conduit au supplice. En chemin, il aperçut une image de la sainte Vierge, et s'écria avec l'accent d'un cœur fendu de douleur : *O l'espérance des pécheurs, soyez mon aide à cette heure de ma mort!* et il obtint la faveur d'aller baiser les pieds de la statue. Mais, ô prodige de clémence ! cette statue s'incline, saisit le condamné dans ses bras, et l'y serre d'une telle force qu'on ne peut l'en séparer. La foule crie : *miséricorde!* et l'on n'ose plus immoler ce protégé de la Reine des miséricordes. Il vécut et mourut dans la pénitence la plus austère et la plus sainte. Marie avait brisé les liens de son corps, et l'avait en même temps délivré des chaînes de Satan.

Et qui donc prend souci de nos âmes, comme cette Vierge, l'espérance du monde ? Qui nous donne une assistance plus fidèle au milieu de nos tentations ? Qui, ô pieuse Avocate, nous obtient, ainsi que vous, la remise des châtiments de nos crimes ? Qui nous garde et nous protège aussi bien que vous contre la rage de l'antique séducteur et homicide ? O Mère de miséricorde, je me confie en vous, et je ne serai point confondu !

QUATRIÈME LECTURE

Nativité de Marie, Cause de notre joie. Comment.

Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo !

Parmi les fleurs naissantes, nous voyons avec plus de plaisir celles qui promettent les fruits les plus beaux, les plus rares, les meilleurs. Or, Marie, la rose mystérieuse, le lis entre les épines, a tous les parfums de l'espérance : c'est la fleur éclose sur la tige de Jessé, dans laquelle va se former le fruit de vie et de salut pour le monde. Sa venue est donc un de ces événements heureux qui doivent faire tressaillir d'allégresse le genre humain. C'est pourquoi saint Jean de Damas s'écrie en méditant la Nativité de cette Vierge bienheureuse : Nations de l'univers, hommes de toute langue, de tout âge et de toute condition, accourez tous au berceau de Marie. Celébrez avec des chants d'amour la naissance

de celle qui apporte au monde le salut du monde ! — Marie naissante est Cause de notre joie, parce qu'elle vient nous donner un Sauveur : Cause de notre joie, parce qu'elle même nous comblera de tous les biens.

1° D'abord Marie vient pour nous donner un Sauveur : *De Marie est né Jésus*, nous dit le saint Evangile. Ce nom de Sauveur est bientôt prononcé par nous, mais qu'il est peu compris, peu goûté en ses divines suavités ! Considérez l'enfant qui vient à la vie : il est conçu dans le péché; destiné à la douleur, aux larmes, à la mort : il est déshérité du ciel, et l'enfer est ouvert sous ses pas. On le porte à l'église ; il y est régénéré dans l'eau et le Saint-Esprit, et le Sauveur lui dit alors : *Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui !* Et s'il vient à mourir avec la grâce du baptême, il est, en effet, transféré dans les cieux, le royaume de son Père céleste. Et ce glorieux privilège, l'avait-il mérité par lui-même? Il n'est donc Chrétien que par la grâce de Dieu et de Jésus-Christ, son Sauveur. — Il grandit, son esprit est ignorant : il ne sait d'où il vient, où il va. Alors l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, verse en son intelligence les flots de lumière de son Evangile. Son cœur est gâté, empoisonné des venins du péché : on le purifie par la prière et les Sacrements : on le

renouvelle par le pain des Anges dont il doit partager le bonheur. Et tandis qu'il sera sur la terre, l'Evangile, le saint Sacrifice, les Sacrements, tous les trésors du Sauveur seront à lui. L'impie et l'ignorant se complaisent à dire : *Dieu est trop bon pour damner les hommes,* et cette fois, ils disent vrai. N'est-ce point, en effet, parce que Jésus-Christ ne veut point nous damner qu'il nous prépare aujourd'hui sa douce Mère pour être notre mère, et que bientôt il viendra sur la terre, y prendre sur lui nos douleurs et nos crimes, et les effacer dans son sang? Est-ce que le Tabernacle, l'Autel, la Croix, la Table sainte ne sont pas autant de voix du Sauveur, qui nous crient : *Je ne veux pas la mort, mais la vie du pécheur?* Quel est mon désir, sinon de le prendre sur mon cœur, de l'arracher à l'enfer, et de le porter sur mes épaules en la céleste bergerie? Et quand, après une vie de désordres et d'égarements, l'impie vient à tourner ses regards vers Jésus ; lorsque la santé, les parents, la vie, tout l'abandonne, est-ce que Jésus-Christ l'abandonne ? Est-ce qu'il n'accourt pas dans une immense miséricorde pour sauver cette âme prodigue et souillée? Mais qui donc nous a ainsi rouvert les sources de la grâce et donné le Sauveur? Qui nous a fermé les abîmes et retrouvé les cieux,

sinon Marie la Mère de la miséricorde et de la sainte espérance? Point d'étonnement donc que les Saints de tous les temps lui aient adressé les salutations les plus touchantes. La voici, s'écrient-ils, l'Aurore divine annonçant le Soleil, devant qui l'hiver et ses tristesses s'évanouissent. La voici, la colombe céleste qui, dans le déluge de nos maux, nous rapporte l'olivier de la paix! Votre Nativité, ô Vierge Mère de Dieu, apporte la joie au monde entier, parce que de vous nous attendons Jésus qui lèvera la malédiction, et nous comblera de tous les biens célestes!

2° Marie est par elle-même Cause de la joie de tous les hommes. — Elle est cause de joie *pour l'enfance*. Chez tous les peuples païens, les parents ont droit de vie et de mort sur leurs enfants. Selon leurs caprices, ils les jettent en des égouts, ou bien aux animaux immondes; ils les écrasent, les détruisent de toute manière, comme cela se pratique encore en Chine, en Océanie. Marie paraît : elle présente au monde l'Enfant-Jésus dans ses bras. Depuis son enfantement divin, l'enfant est chose sacrée, l'objet d'un acte de respect; l'infanticide est proscrit comme un crime affreux par toutes les lois civiles des nations chrétiennes. Et l'enfant, ainsi protégé par Marie, trouve au pied

de son image les joies les plus douces, les sourires les plus ravissants, quand une mère pieuse sait lui parler d'elle et le conduire à son autel.

Marie est Cause de joie pour *la jeune fille*. Ce n'est pas en vain qu'elle est proclamée Reine des Vierges, leur gloire, leur patronne. Tandis que la jeune personne qui n'aime pas Marie, reste forcément païenne, mondaine, se traîne dans l'esclavage des passions, dans l'abjection, la honte et le remords, la Vierge chrétienne trouve auprès de Marie ces parfums suaves dont parlent nos saints livres : *dedi suavitatem odoris*, et ses jours s'écoulent purs et sereins : elle conserve son voile de modestie et de pudeur ; elle marche dans la paix et la joie de la conscience, dans l'estime des hommes et les bénédictions de Dieu.

Marie est Cause de joie de *la femme chrétienne*. Jusqu'à l'avènement de cette Vierge pleine de grâce, la femme est à peine comptée au rang des créatures humaines. Elle est prise, puis délaissée et chassée selon la brutalité de l'homme : elle est l'esclave de ses fils devenus grands : elle est repoussée du temple, où du moins elle aurait pu pleurer sa honte et son malheur. De nos jours encore, elle croupit dans l'ignominie aux pays infidèles. Dans

l'Océanie, elle est traitée comme une bête de somme; dans les Indes, elle est forcée de se laisser égorger et brûler sur le tombeau de son époux. Marie paraît, et, bénie entre toutes les femmes, elle a réhabilité son sexe. La femme dans la religion chrétienne, en sa qualité d'épouse, est la compagne sacrée de l'homme : en qualité de mère, elle est la représentante de Dieu auprès de sa famille. Malheur donc et honte à la femme qui ne sait plus aimer, honorer Marie, qui retire ses enfants de sa bannière et de ses autels pour les jeter au monde, car à Marie seule elle doit d'être entourée de protection, d'amour, d'égards tendres et respectueux.

Avant Marie, on disait : Malheur aux pauvres, aux petits, aux esclaves, aux vaincus ! Ils étaient accablés, opprimés, déchirés par les puissants de la terre. Mais à Marie ils doivent leur joie, leur délivrance. La Providence a permis que personne d'entre nous ne fût aussi éprouvé qu'elle : il n'est d'ailleurs aucun malheureux sur qui elle n'abaisse ses regards compatissants. Ah ! la naissance de Marie, c'est la victoire du bien sur le mal, de la vérité sur l'erreur : c'est le règne de la bonté, de la clémence, du dévouement, de la charité. Cherchez une âme pure et innocente qui ne soit heureuse de

l'aimer et d'en être aimée ; un cœur souffrant qui ne trouve auprès d'elle baume, résignation, soulagement ; un pécheur se jetant à ses pieds avec repentir, qui ne refleurisse à l'espérance ! Pendant sa vie, il n'est aucune misère qui n'ait percé son cœur de compassion. Eh bien, ce sont nos Religieux et nos Religieuses, dignes enfants de Marie, qui ont hérité de son cœur miséricordieux pour toutes les infortunes. Aussi partout ils élèvent des autels à l'innocence, au repentir, à la souffrance : ils courent au milieu des sauvages pour les civiliser et les rendre enfants de Dieu : ils servent de pères, de mères aux mourants sur les champs de bataille. Ils prodiguent leur tendresse aux orphelins, aux vieillards, aux pestiférés : ils assistent les agonisants, ils ensevelissent les morts et prient sur leurs tombeaux ; en sorte qu'il n'est personne qui échappe aux bienfaits de Marie, personne qui n'ait lieu de la saluer et de l'invoquer en toute confiance sous ce titre consolant : *Cause de notre joie, priez pour nous.*

EXEMPLE

Saint Bernardin de Sienne, né le 8 septembre 1380, avait une dévotion extraordinaire à fêter

la Nativité de la sainte Vierge. C'est en ce jour qu'il fit sa profession de foi religieuse, qu'il voulut dire sa première Messe, prêcher son premier Sermon. Dès son enfance, il éprouvait une joie surnaturelle quand il pouvait saluer, vénérer quelque portrait de Marie, et chaque jour il sortait de la ville et se rendait à une porte nommée Camolie, où était représentée une de ses belles images. Il tombait à genoux et aussitôt il paraissait plongé dans une extase de bonheur. Aussi, partant pour cette visite quotidienne, il disait à une parente : Je vous quitte et vais voir la Dame que j'aime par-dessus toutes choses. — Elle est donc bien ravissante cette dame ? lui demandait sa cousine. — Elle est si charmante, repartait l'enfant, qu'elle m'a entièrement dérobé le cœur. C'est, du reste, la Reine des Anges : c'est elle que je recherche, que je désire, qui m'enivre de joie. C'est elle seule à qui j'ai voué ma vie et mon service. Et comme il ne m'est pas donné de la voir en ce monde, je vais me délecter chaque jour en présence de son portrait de la porte Camolie. Par amour de sa divine Mère, il jeûnait tous les samedis de l'année : et Marie, entre autres faveurs, le délivra d'une faiblesse de voix accompagnée d'enrouement qui permettait à peine de l'entendre de près. Elle obtint pour

son serviteur le don d'une éloquence touchante et brillante parmi tous les hommes de son siècle.

Ainsi un jeune enfant est heureux, ravi d'une allégresse angélique à la vue d'une image de Marie. Qu'est-elle donc en sa réalité, avec ces charmes et ces amabilités célestes qui ont incliné vers elle le cœur de Dieu lui-même, et qui rendent heureux tous les élus de sa maisón sainte? Heureux qui l'aime et qui se consacre à son service dès son enfance : il trouvera en Marie le vrai bonheur, la source des joies vives et intarissables de sa vie!

CINQUIÈME LECTURE

Marie naissante, Cause de notre joie, non seulement pour la vie future, mais pour la vie présente.

Votre Nativité, ô Vierge Mère de Dieu, annonce la joie au monde entier.

Le genre humain était plongé dans les ténèbres et les ombres de la mort : c'était le siècle de fer, l'époque de l'ignorance des vérités

saintes, de la corruption générale, le vrai règne de Satan : et il s'enivrait des douleurs des hommes, du sang de leurs âmes ! Nous étions condamnés à son esclavage et à ses tourments, même avant que de naître. C'est pourquoi le peuple hébreu, dépositaire des promesses de Dieu, ne cessait de lui envoyer ces vœux : *O Seigneur, percez les cieux et descendez ! Ah ! quand les cieux répandront-ils leur rosée, quand la terre germera-t-elle son Sauveur !* Mais voici que notre rédemption est proche, et les Anges dans leur admiration s'écrient : *Quelle est celle-ci qui s'avance brillante et pure comme l'Aurore à son lever ?* Ah ! c'est vous, Vierge sainte, Mère de l'espérance qui paraissez parmi nous, et nos chants pieux chantent ainsi votre venue : Votre Nativité, ô Vierge Mère de Dieu, remplit d'allégresse le monde entier, car de vous va naître Jésus-Christ notre Sauveur : il détruira notre mort, lèvera la malédiction, et, nous comblant de bénédiction, nous ouvrira les portes de la vie éternelle ! Saluons donc avec des transports d'amour et de reconnaissance le berceau de cette Vierge divine. Elle est Cause de notre joie, en effet, non seulement pour *la vie future*, mais pour la *vie présente*.

1° Quand nous voulons penser aux maux

dont Marie nous a délivrés, aux biens infinis dont elle nous a comblés en donnant Jésus à notre infortune, alors notre ivresse éclate, et nous disons avec elle : *Mon esprit est ravi en Dieu Mon Sauveur.* Depuis le premier péché le front de l'homme est humilié jusqu'à terre ; notre vie si remplie de misères aboutit à la mort ; et cette dissolution du corps qui inspire tant d'horreur à la nature serait suivie de la seconde mort, de la condamnation de l'âme aux enfers, sans le salut qui vient de Jésus-Christ. D'un côté point d'espoir de voir jamais le divin paradis de Dieu, de jouir de ses joies, de ses fêtes, d'entendre la sublime harmonie de ses cantiques : de l'autre, attente horrible et désespérante de ces ténèbres extérieures où sont les pleurs et les grincements de dents : voilà quel était notre sort. Marie paraît : c'est l'arche sacrée où Dieu va renouveler son alliance avec nous : c'est l'espérance rendue aux désespérés, et sur nos lèvres se retrouvent les saints versets des Psaumes : *Notre cœur est ravi d'allégresse, car on nous a donné la promesse d'avoir entrée dans la maison du Seigneur !* C'est pourquoi le monde entier tressaille de la naissance de Marie, comme le prisonnier déchargé de ses chaînes, et qui revoit le jour ; comme le criminel à qui l'on

vient dire : Tu es libre ! alors qu'il s'attendait à donner sa tête au tranchant du glaive. Ah ! par Marie la nouvelle Mère des vivants, nous redevenons la famille de Dieu, ses héritiers et les possesseurs de l'éternité bienheureuse : et de toutes les parties de la terre s'élèvent vers son cœur ces invocations touchantes : *Secours des Chrétiens, Porte du ciel, Cause de notre joie, priez pour nous :* c'est par ses saintes prières que nous avons tous l'assurance, après les épreuves et les scandales de ce monde, d'arriver au ciel et à ses joies immortelles !

2° Mais nous bénissons Marie naissante comme Cause de notre joie même en ce monde. *Vous avez trouvé la grâce devant Dieu,* lui dira bientôt l'Archange Gabriel : elle l'a trouvée pour elle et pour nous. Les eaux célestes de la grâce ont manqué si longtemps à la terre, dit saint Bernard, parce que Marie, l'aqueduc qui devait nous les amener, ne nous était point encore donnée. Elle nous éclaire, elle nous touche, elle nous réconforte, elle nous relève, elle nous pardonne : nous protéger, nous consoler, nous guérir, c'est son rôle, et la mission pour laquelle Dieu l'a élue et promise dès le commencement du monde : et c'est elle-même qui confirme cette destinée salutaire dans ces paroles : *Par moi la miséri-*

corde de Dieu va se répandre de génération en génération sur tous ceux qui le craignent. Ah! tous les biens nous arrivent par cette Mère de la divine grâce. Avec Marie sont la gloire, l'honneur, la sagesse, la joie du cœur, la paix inestimable de la conscience. Que de larmes amères, que de sang, de ruines, de hontes et de chagrins brûlants elle arrêterait dans le monde si on voulait l'aimer et la servir! Ils ne manquent point parmi nous les hommes flétris, dégradés dans leurs corps et dans leurs âmes, et se rendant semblables au cheval et au mulet qui non point d'intelligence. En est-il un seul qui n'ait renié Marie, ne l'ait abandonnée avec une lâche ingratitude? Au contraire, cherchez dans les palais ou dans les chaumières, dans les conditions diverses de cette vie, un seul homme qui puisse dire : Je lui ai conservé la consécration faite à son autel aux jours de mon enfance, j'ai toujours réclamé son assistance, et néanmoins j'ai été malheureux. Cet homme vous ne le trouverez pas. Marie, c'est le miroir de la justice, c'est le trône de la sagesse : c'est la Vierge puissante et clémente à la fois qui nous défendra contre tous nos ennemis, nous aimera plus que nous-mêmes, sera le refuge et la consolatrice de toutes nos peines, nous dirigera d'une main maternelle

à travers les chemins si mauvais de la vie, nous assistera à notre mort et au jugement, puis sera notre couronne et notre joie dans les cieux. Ainsi c'est avec raison que lui sont appliquées ces paroles du Saint-Esprit : *J'aime ceux qui m'aiment, et je remplis leurs trésors. Heureux celui qui m'écoute, veille à l'entrée de ma demeure, et passera ses jours à mes côtés. Quiconque me trouve, trouve la vie et la grâce du salut. J'ai germé des fleurs embaumées, et mes fruits sont l'honneur et la vertu!* Oui, la vie entière des serviteurs de Marie est embaumée du parfum de ses bontés et de ses vertus. Du zèle donc, nous dit saint Bernard, pour invoquer Marie et recourir à Marie. En la suivant vous ne déviez plus, vous ne désespérez plus. Si elle vous tient la main, vous ne pouvez tomber ; si elle vous protège, vous n'avez rien à redouter. Sous sa conduite point de fatigue et vous parvenez au port!

EXEMPLE

Une dame de noble famille avait deux filles qu'elle élevait avec le plus grand soin dans le service et l'amour de Marie. Etant totalement ruinée et se voyant réduite à la dernière indigence, elle alla à l'église se jeter à genoux

devant une image de Marie et lui dit avec larmes : O Vierge très sainte, secours des affligés, voici les deux filles qu'il a plu à Jésus de me donner, je les remets absolument entre vos mains ; et comme toute ressource me manque non seulement pour les nourrir, mais même pour les vêtir, je vous supplie humblement d'avoir pitié de moi, de me remplacer auprès d'elles, en les prenant désormais sous votre garde et protection. Sa prière finie, elle sortit de l'eglise. Tout à coup se présente à elle un jeune homme ravissant de grâce et de majesté qui lui remet cent livres d'or, en lui disant : Voici, Madame, une somme que je devais secrètement à votre époux défunt : je vous prie de m'excuser si j'en ai tant différé le paiement. Cette mère l'ayant remercié avec effusion, s'en revint en sa demeure ivre de joie, et rétablit ses filles dans un rang conforme à leur qualité. Mais, dit l'historien qui rapporte ce trait, le monde plus porté coutumièrement à mal dire qu'à bien faire attribua ce relèvement de fortune, dû à l'intervention miraculeuse de Marie, à un gain honteux et déshonnête, et déchira à belles dents la réputation de ces deux vierges vertueuses. Ces rumeurs déshonorantes étant parvenues jusqu'à leur mère, elle leur dit en pleurant : Priez bien Marie, mes enfants, et

recommandez-lui de vous laver de cette injuste diffamation. Les deux jeunes filles redoublèrent de dévotion envers leur Mère céleste, la priant de venger leur honneur. En effet les bruits fâcheux s'évanouirent comme par enchantement. Elles répandirent désormais un tel parfum de vertu, de pudeur et de piété, que le Prince leur confia à l'une et à l'autre, à titre d'Abbesses, la direction de deux monastères qu'il venait de bâtir. (*Echelle du ciel.*)

La Vierge fidèle avait été de la sorte Cause de leur joie, en leur donnant paix de l'âme, richesse et gloire devant Dieu et devant les hommes.

O Marie, douce et puissante Consolatrice, prenez en pitié l'indigence que nous a léguée notre première mère, et qui dévore nos corps et nos âmes : faites jaillir sur nous l'abondance des grâces divines ; rendez-nous purs, innocents, fidèles à votre culte, et près de vous, nous trouverons les bénédictions du Seigneur, puis, à notre mort, les joies éternelles. Ainsi soit-il.

SIXIÈME LECTURE

Marie, Cause de notre joie, en nous montrant que le bonheur est possible à tous par le devoir accompli et par la possession de la grâce de Dieu.

Votre Nativité, ô Vierge Mère de Dieu, annonce la joie au monde entier. (Liturgie.)

Eve, la première femme, nous livra à l'esclavage du démon : elle sema les ténèbres en notre esprit, la concupiscence en notre cœur, la corruption et la mort en notre chair ; et nous crions vers Marie avec le dévot saint Bernard pour lui dire : O Mère de vie véritable, enlevez notre opprobre ; levez-vous pour nous délivrer de ces poisons mortels qu'Eve nous a laissés de son fruit ! — Nous saluons Marie naissante, Cause de notre joie, parce qu'elle nous protège contre Satan et ses légions : voilà la mission à laquelle l'a prédestinée le Seigneur. Nous la saluons Cause de notre joie, parce qu'elle apparaît en nos ténèbres comme une joyeuse Aurore, annon-

çant le Soleil de justice, Jésus-Christ, qui va bientôt nous éclairer de son admirable lumière et nous diriger dans les sentiers de la paix. Nous la saluons, enfin, Cause de notre joie, parce que, venant partager notre pauvreté, nos travaux, les afflictions dont notre vie est traversée, elle y sera notre bonne consolatrice ; elle nous y dira surtout que le vrai trésor de l'homme ici-bas, son bonheur, c'est la *grâce de Dieu, et l'accomplissement du devoir.*

Quelle vie pénible, pauvre et souffrante, pourait être comparée à celle de Marie, Mère de Dieu ? Elle est fille de la race la plus noble du monde : le sang qui coule dans ses veines est le sang de David et d'Abraham, le sang des rois, des prêtres et des prophètes de son peuple. Elle est destinée à sauver le monde par le Fils qu'elle doit enfanter à Bethléem et immoler au Calvaire. Jamais naissance ne pèsera d'un poids égal sur les destinées du genre humain. Cependant elle vient sans bruit, sans éclat, sans même que ses parents aient soupçon de son avenir. Quelques connaissances, quelques amis, viennent visiter, caresser l'enfant, et c'est tout !

Jetons d'ailleurs les yeux sur les principaux traits de sa vie. Très jeune enfant encore, elle se sèvre des joies de la famille, elle se

réfugie dans le temple. Elle y est bien méconnue, bien oubliée du monde ; mais de son côté, dans un oubli cordial du monde, elle aime à redire au Seigneur : *Le passereau trouve une demeure, la tourterelle un nid pour ses petits : vos autels, ô mon Dieu, voilà le refuge et la demeure de mon cœur.* Ses tuteurs lui cherchent une alliance : malgré ses vœux intimes, elle obéit en adorant, en leur volonté, la volonté de Dieu. Son époux, c'est le chaste, mais pauvre ouvrier Joseph. Ici, encore, travail, retraite, indigence, condition tout obscure. C'est alors que l'Ange vient de la part de Dieu lui annoncer qu'elle est choisie pour Mère du Sauveur, et dans cette dignité sans rivale, l'humble Marie répond : *Je suis la servante du Seigneur*, je me soumets entièrement à ce qu'il désire de moi !

Elle met au monde l'enfant divin à Bethléem. Elle a cherché un asile dans cette ville où régnaient ses ancêtres, et partout on lui a répondu : Il n'y a pas de place ici pour vous. Quel chagrin pour cette Mère si tendre de voir Jésus si mal accueilli ; de n'avoir qu'une crèche et un peu de paille à lui offrir en berceau, de le contempler grelottant de froid et vagissant de douleur ! Quel Mère se trouva jamais

dans une détresse semblable? Qui de nous vint au monde aussi pauvre que le Sauveur du monde?

Bientôt elle se présente au temple pour la cérémonie de sa Purification, de ses relevailles; elle s'avance au milieu des femmes les plus indigentes et les plus obscures. Puis elle est avertie qu'une carrière douloureuse va s'ouvrir devant elle : Siméon lui annonce des coups d'épée dans son âme. Mais quand et comment, il ne le dit pas, il la laisse ainsi pour toute sa vie dans les incertitudes, les appréhensions, les alarmes. Quelles angoisses pour commencer, quand un Ange vient dire bientôt à Joseph : *Prenez la mère et l'enfant, car voilà qu'Hérode le recherche pour le détruire!* Elle prend la fuite, cette nuit même, au milieu des ténèbres, portant Jésus dans ses bras, et frémissant de frayeur, à chaque pas, d'être surprise par la vigilance des bourreaux. Elle fuit, abandonnant le pays de ses pères, et le seul peuple où le vrai Dieu soit adoré. Elle fuit vers une terre idolâtre, où elle verra sa foi outragée, son divin Fils méconnu. Et n'ayant point de ressources, point de parenté, comment vécurent-ils en cette terre idolâtre et inhumaine de l'Egypte? Ah! Dieu seul connaît les amertumes de leur exil!

L'Ange les avertit de la mort d'Hérode ; ils retournent à Nazareth, et là Joseph reprend son humble profession de charpentier ; l'Enfant Jésus l'aide en ses travaux et Marie grossit le pain quotidien en remplissant l'office de journalière, selon Tertullien et saint Jérôme (*Quœstuaria*). Ainsi, le travail, et quel travail ! la prière, la méditation, le soin d'un pauvre ménage, voilà ce qui occupe pendant de longues années notre Dieu et sa sainte Mère !

Passons sur les noirs et haineux complots des Juifs contre notre Sauveur, qui durent causer tant d'inquiétudes à Marie ; arrivons au Calvaire. On ne l'a point vue au Thabor, ni au triomphe de Jésus-Christ entrant à Jérusalem ; mais elle est au pied de la croix. Elle est là debout, ne défendant pas son divin Fils, ne lui adressant pas une parole de consolation, le sacrifiant dans le martyre ineffable de son affection. Elle boit goutte à goutte, larmes à larmes, cette agonie affreuse, sans succomber, parce qu'elle remplit une mission d'amour. Elle s'offre elle-même en réparation de nos fautes. Puis, lorsqu'elle aura reçu le dernier soupir de Jésus, lorsqu'elle aura présidé à la sépulture de ses membres meurtris, elle restera encore quinze ans dans le veu-

vage, la séparation, la pauvreté, en cet exil douloureux de notre terre. (V. Pavy.)

O foule d'ouvriers, d'ouvrières, de serviteurs, de servantes, vous tous dont la vie se passe dans le travail, les privations, la souffrance, intruisez-vous, consolez-vous en regardant Marie. Elle fut ce que vous êtes : ou plutôt en est-il un seul, une seule, parmi vous, pour boire comme elle au torrent de nos douleurs? Et Marie fut la plus pure et la plus sainte des créatures : ses attraits ont incliné vers elle le cœur de Dieu : il la nomme sa bien-aimée ; il la choisit et la prépare pour Mère à son Fils. Si la gloire mondaine, les richesses, les plaisirs étaient les vrais biens, loin de les lui refuser, ne les lui aurait-il pas prodigués avec une magnificence sans mesure? Mais le bien qu'il veut pour elle, c'est le trésor de sa grâce : il déploie la puissance de son bras pour la préserver de la souillure originelle ; et dès lors qu'elle est belle de modestie, de pudeur, de charité, il envoie ses Anges lui dire : Parce que vous avez trouvé la grâce devant Dieu, ô Marie, parce que *vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* — Marie, de son côté, embrasse avec amour la pauvreté avec ses privations. Elle était héritière de parents honnêtes ; elle avait reçu

des Mages des présents de grand prix, et elle paraît néanmoins pauvre en toute occasion, parce que, dit saint Bonaventure, elle s'était volontairement privée de tout bien temporel. Il en est de même pour la souffrance : elle l'accepte, elle s'y dévoue, en consentant à devenir Mère du Sauveur. Elle savait en effet, par les Prophètes, qu'il serait l'homme des douleurs, qu'il mourrait dans les tourments pour expier nos crimes. Sa joie, sa gloire, sa richesse, c'est d'être la *Servante du Seigneur*, c'est de l'aimer et de le servir, et nous l'entendrons chanter dans une ivresse merveilleuse : *Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur*. Comment ne pas nous dire, au milieu de nos peines et de nos douleurs, châtiment, hélas ! trop mérité et trop commun de nos offenses : Je puis ressembler à Marie, au moins de loin ; je puis comme elle plaire à Dieu, être grand devant Dieu, l'avoir avec moi et pour moi en vivant dans sa grâce, dans la résignation à sa volonté, dans la fidélité à mes devoirs. Je me suis souvenu de vous, sainte Mère de Dieu, et j'ai été consolé. Et c'est en cela que je dis Marie *Cause de notre joie*. D'où viennent en effet les querelles, les divisions, les guerres, les larmes, le sang, sinon du dérèglement de toutes les concu-

piscences? L'orgueilleux, l'avare, le luxurieux, l'ivrogne, le vindicatif ont-ils jamais le repos de l'âme? Mais, même au milieu des tribulations, le vrai bonheur, la joie solide et enivrante, nous dit le Seigneur en Marie, nous dit Marie elle-même par tous les exemples de sa vie tourmentée, c'est la grâce et l'amitié de Dieu. *Bienheureux ceux qui sont sans tache dans leur chemin! Bienheureux ceux dont les iniquités sont remises et les péchés oubliés!* De là vient que tant de Religieux et de Religieuses ont renoncé à toutes choses en ce monde, afin de marcher pauvres, humbles et pénitents à la suite de Marie auprès du Seigneur, et d'y boire la pure et vraie félicité à sa source éternelle.

EXEMPLE

Il y a quelque temps, dans un château de la Sologne, il y avait rendez-vous d'une chasse d'automne : tout était en liesse dans le manoir ; cependant un malheur se préparait là où il ne semblait y avoir place que pour la joie et l'animation d'une fête. Le châtelain, voulant s'assurer par lui-même si son cheval ne serait pas effrayé de la décharge d'une arme à feu, prend le pistolet d'un de ses fils ; mais à peine

a-t-il le temps de maîtriser son cheval, et avant qu'il ait touché la détente de son arme, le coup part, et un cri aigu se fait entendre ; la balle avait frappé en pleine poitrine sa propre fille, jeune enfant de trois ans. Qu'on juge de la douleur du père qui chérissait d'autant plus sa fille, qu'il l'avait longtemps désirée. Il accourt éperdu, suivi de tous les siens ; il déchire avec effroi les vêtements de son enfant : mais, ô surprise, ô protection visible et miraculeuse ! la balle s'était amortie sur une médaille de Notre-Dame, qui en garde la profonde empreinte. Cette médaille préservatrice, le père lui-même l'avait attachée au cou de sa petite Jeanne qui se jette alors pleine de vie dans ses bras, répondant à ses larmes par un sourire ! Heureux père d'avoir confié son enfant à la garde fidèle de la Vierge aussi puissante que bonne, et toujours compatissante aux douleurs de nos âmes et de nos corps !

O Marie, mère tendre et généreuse, vous avez bien mieux connu que nous la souffrance et les pleurs : votre compassion n'en est que plus tendre pour nous y secourir et nous consoler. O Reine de miséricorde, inspirez-nous l'amour de nos devoirs, la résignation à la volonté de Dieu, afin de sanctifier nos peines, nos fatigues et nos larmes. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME LECTURE

Le nom de Marie, Cause de notre joie pendant notre vie — à l'heure de notre mort.

Votre nom est comme une huile répandue. (*Cantic.*)

La Vierge bienheureuse qui devait être plus parfaite que les Anges et les élus ; Celle que, depuis quatre mille ans, le genre humain malheureux attendait, comme devant apporter en ses mains les trésors de la clémence du Seigneur ; l'Eve céleste qui devait laver la faute de l'Eve pécheresse, la Mère de notre Sauveur, enfin, reçut le plus beau des noms après celui de Jésus, et ce nom est *Marie.* Oh ! qu'il est pur, qu'il est beau, qu'il est aimable, en effet, le nom de Marie ! Aussi, tous les échos du monde en retentissent ; des fêtes et des milliers de chants lui sont consacrés ; et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il ne cessera d'être loué, vénéré par leurs voix et leurs cœurs. Et nous disons qu'il est d'une douceur incomparable pour les *justes*, pour les *pécheurs*, pour les *mourants.*

1° Le nom de Marie est plein de charmes pour les cœurs purs. Nous voyons dans les cantiques sacrés que les Anges se demandent à trois reprises le nom de cette Vierge de toute grâce. *Quelle est celle-ci,* s'écrient-ils, *qui s'élève du désert de la vie, comme une colonne de fumée odoriférante ? Quelle est celle-ci qui s'avance avec l'éclat de l'aurore à son lever ? Quelle est celle-ci qui monte vers nous avec une telle affluence de délices* (1) ? Ils ne peuvent se lasser de renouveler le plaisir dont ce nom merveilleux ravit leurs oreilles. Mais si les Anges le mêlent à leurs fêtes comme une harmonie délectable, quoi de plus doux aux pieux enfants de l'Eglise dans leur pèlerinage vers les cieux ? Par Marie, en effet, la grâce nous a été retrouvée et rendue ; par elle, ce monde maudit a refleuri, et les cantiques de l'espérance ont recommencé en nos tabernacles. Le nom de Marie, selon les Docteurs de l'Eglise, est une mélodie à nos oreilles, un rayon de miel à notre bouche, une jubilation à notre cœur. Et leurs paroles se sont accomplies à la lettre en plusieurs enfants pieux de cette Reine divine. Ainsi, un vénérable évêque de Saluces prononçait-il ce nom gracieux,

(1) S. Liguori.

que sa bouche était remplie de suavités mystérieuses. Une femme de Cologne ayant rapporté à l'évêque de cette ville qu'en l'invoquant avec révérence, un miel céleste remplissait sa bouche, le prélat se mit à le proférer avec dévotion, et en ressentit les mêmes effets sensibles. On rapporte la même chose de saint Louis de Gonzague et du bienheureux Suzon, à qui le cœur semblait bondir en le prononçant, et qui s'écriait dans les tressaillements de sa joie : *Marie !* ô nom de chastes voluptés, que serait-ce si c'était vous que je pusse serrer sur mon cœur ! Nom vraiment admirable ! mille fois répété, mille fois entendu, il paraît toujours nouveau, toujours plein de fraîcheur, d'éclat, de parfums, de sourires ! Il n'en est point d'autre pour respirer à son égal la grâce, la bonté, l'innocence, le pardon : il ne peut s'imprimer dans un cœur qui l'aime, qu'il ne le transporte et l'enflamme. Ah ! lorsque notre âme s'élève jusqu'à la sainte Mère de Dieu et prononce son nom, ne dirait-on pas qu'elle se penche vers nous avec un sourire ineffable, nous présentant Jésus dans ses bras, et nous disant : Ne craignez pas ; j'ai trouvé la grâce ; j'ai le Seigneur avec moi, et avec lui tous les biens ; je puis vous aider, vous secourir et vous bénir jusqu'à ce que l'iniquité passe ! Le

pieux fidèle le mêle à ses pensées du jour, à ses rêves de la nuit : c'est pour lui un bouquet de fleurs, dont il ne se lasse point de savourer les parfums. L'innocence en péril le réclame comme le nom de la mère du bel amour, de la sainte pudeur ; l'innocence affligée l'implore comme son refuge, comme l'assistance assurée de quiconque l'invoque ; car, disait saint Germain, de Paris, vous êtes, ô Marie, une rosée rafraîchissante à nos maux cuisants, un appareil à nos blessures, la consolation de nos chagrins.

2° Que si l'homme est *pécheur*, dans la disgrâce de Dieu, c'est-à-dire, dans l'état le plus lamentable, le plus digne d'être amèrement pleuré, qui peut soulager son cœur, lui faire savourer l'espérance en ses angoisses, comme le nom sacré de Marie ? C'est pour détruire le péché et la damnation qui en est le fruit, qu'elle a été une mère de douleurs. Elle a porté le poids de nos forfaits pendant toute son existence, mais surtout au jour de la Passion de Jésus : peut-il y avoir rien d'amer et de déchirant pour elle comme la pensée que ses souffrances et les souffrances du Sauveur seront inutiles, et qu'un homme, racheté à si grand prix, est néanmoins tout près de tomber en pâture aux bêtes infernales ? Alors elle

s'abaisse vers le pécheur avec les sentiments de la compassion, de la clémence. Et comment, de son côté, Jésus pourrait-il conserver sa colère contre un pécheur en faveur de qui Marie se présente en Avocate suppliante, lui montrant son cœur immaculé traversé de sept glaives pour le salut des âmes ? Ah ! le pécheur est nu, pauvre, misérable, parfois révoltant de corruption et de laideur spirituelle. Mais, ô richesse, ô bonheur attendrissant ! Au milieu de son indigence, de son affreux délaissement, il entend sa Mère divine chanter : *Par moi la miséricorde du Seigneur va se répandre de génération en génération sur tous ceux qui le craignent*, sur tous ceux qui, craignant ses jugements, reviennent au repentir, à la pratique de ses lois ; alors, dans une confiance attendrissante, il réclame le nom puissant du refuge des pécheurs. Je consens qu'il ne soit plus parlé de Marie, dit saint Bernard, si le pécheur le plus souillé ayant eu recours à elle avec un cœur contrit, a pu dire en avoir été abandonné. Oh ! c'est bien sur le cœur flétri par le péché, que le nom de Marie *est comme une huile répandue ;* il calme ses remords, ses frayeurs, il exhale en lui toutes les grâces du ciel. De même que personne ne vient à Jésus, si le Père céleste ne l'y attire, dit saint Mé-

thode, ainsi nul ne revient à Jésus si le nom touchant de Marie et sa prière toujours victorieuse ne le ramènent à ses pieds.

3° Mais c'est surtout *à la mort* que le nom de Marie est d'une douceur incomparable. La mort est entrée dans le monde par le péché de la première femme. Eve a été pour nous une mère cruelle, homicide ; la bonté de Dieu a choisi Marie pour nous faire oublier jusqu'au nom d'Eve. Mais lorsque va sonner l'heure décisive, lorsque le démon redouble de rage, sachant qu'il lui reste peu de temps, pourrait-elle oublier son rôle de libératrice, ne point accourir au secours de son enfant en péril ? Je me souviens, écrit saint Anselme, et ce souvenir m'est bien cher, comment, voulant faire comprendre aux agonisants qu'elle est leur protectrice, elle vint révéler son nom à un de ses serviteurs qui touchait à sa fin. Me reconnaissez-vous ? lui dit-elle. Comme il répondait d'une voix tremblante ne pas la reconnaître, cette Vierge bénie ajouta d'une voix caressante et amicale : Eh bien, je suis la mère de la miséricorde venue pour vous assister. — Heureux celui qui aime votre nom si doux, ô Marie, continue saint Bonaventure : à la mort il ne redoutera ni les assauts du démon ni la sentence du jugement. Aussi saint Camille de

Lellis, si dévoué à veiller près des mourants, leur recommandait, avec les instances les plus pressantes, de redire le nom divin de Marie, et lui-même le réclamait à ses derniers moments avec un bonheur céleste. Tandis donc que l'âme de l'impie s'arrache à la terre avec déchirement, blasphème de désespoir, le serviteur de Marie, murmurant son nom de grâce, monte au ciel confiant et ravi comme l'exilé qui rentre au sein de sa famille.

EXEMPLES

Un saint religieux prononçait très souvent le nom de Marie avec une piété pleine de vénération : il se prosternait à terre sur le pavé de sa cellule, et s'écriait : Marie ! Marie ! ô Marie ! Un de ses amis le surprit un jour en ces moments d'extase et lui dit : Que faites-vous ainsi ? Je cueille, répondit Herman, les fruits délicieux du nom de Marie. Je le prononce, je le savoure, et il me semble que toutes les fleurs, que les parfums les plus exquis se réunissent autour de moi pour embaumer l'air que je respire, tandis qu'il s'en échappe une vertu mystérieuse qui remplit mon cœur d'une joie toute céleste. Ce nom merveilleux me délasse de mes travaux et me

fait oublier les amertumes de la vie : je voudrais ne jamais cesser de prononcer le nom de Marie.

Un officier supérieur se trouvant en Algérie avec sa famille y fut rapporté mortellement blessé, après un violent combat. Son fils, médecin, se bornait à lui prodiguer les secours de son art, mais sa mère et sa fille formaient les vœux les plus ardents pour sa conversion. Une crise aiguë étant survenue, les deux dames se jettent à genoux en invoquant le nom de Marie. Le jeune homme, entraîné lui-même, se prosterne et s'écrie aussi *Marie ! Marie !* A ce moment les douleurs du malade s'étant calmées, il porte sur son fils un regard étonné, et lui dit : Quel nom viens-tu de prononcer ? Et découvrant aussitôt sa poitrine, il montre une médaille de la sainte Vierge. Je la porte, dit-il, depuis le jour de ma première communion : mon curé en me la donnant me fit promettre de ne jamais la quitter. Un jour, dans une bataille de l'empire, j'entendais les balles siffler tout autour de moi, et je voyais à chaque instant tomber un de mes compagnons. Effrayé du péril je promis à la sainte Vierge que si j'échappais, j'accorderais la première demande qui me serait faite en son nom : je viens d'entendre prononcer ce nom sacré : mon fils,

aurais-tu formé quelque demande ? Oui, s'écrie le jeune homme touché jusqu'au fond de l'âme, je vous conjure, au nom de Marie, de vous réconcilier avec Dieu devant qui vous paraîtrez bientôt, peut-être. Les deux dames s'empressent de faire venir un prêtre : le malade se confesse en versant des larmes abondantes, et il meurt quelques jours après, en donnant tous les signes de la prédestination. Quant au fils, Dieu le récompensa amplement de cet acte de charité : il se fit religieux, et mourut dans les missions de l'Amérique : le nom plein de grâce divine de Marie avait ainsi converti le père et le fils.

O nom de Marie, de ma mère, Cause de nos joies les plus vives, je veux savourer vos délices en vous repétant au matin, à midi, au soir, à chaque instant de mes jours, en vous murmurant, en vous invoquant en mes voyages, en mes périls, en mes douleurs. Soyez surtout dans mon cœur et sur mes lèvres à l'heure de ma mort, afin que je puisse vous emporter et vous bénir éternellement dans les cieux ! Amen.

HUITIÈME LECTURE

Annonciation. — Marie Mère de Dieu, Cause de notre joie : biens infinis qu'elle nous mérite.

Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. (*Luc.*, I, 28.)

Les jours de Marie s'écoulaient purs et tranquilles, dans le travail obscur et la prière, en compagnie de Joseph. Si le monde la méconnaissait, elle aussi l'oubliait, elle était pleine de mépris pour ses bruits, ses coutumes, ses fêtes, ses plaisirs, vains toujours quand ils ne sont pas scandaleux, criminels. Cependant les temps promis par la clémence divine étaient arrivés : le Fils de Dieu voulait descendre parmi nous pour nous réconcilier avec le ciel. Bien des filles illustres, alors comme toujours, bien des princesses vivaient dans la pourpre et les grandeurs, appelant sur leurs pas les acclamations de la foule. Mais le Seigneur dédaigne ce qui brille seulement à nos yeux de chair ; il n'y a que Marie pour être sa

bien-aimée de préférence, parce qu'elle s'élève comme un lis au milieu de épines. Fleur embaumée de notre terre, elle a ravi son cœur par les parfums de sa pureté immaculée, par son humilité, sa ferveur. Et l'Archange Gabriel est envoyé près d'elle et lui dit avec une profonde révérence : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Le Saint-Esprit surviendra en vous et le Saint qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu.* Marie délibère : elle interroge le messager divin ; et quand elle est rassurée sur tout ce qui touche à l'honneur de sa virginité, elle répond : *Je suis la servante du Seigneur*, que tout ce que vous m'annoncez de sa part s'accomplisse en moi. Alors *le Verbe de Dieu se fait chair, et il habite parmi nous, plein de grâce et de vérité.* Ah ! saluons la grande et puissante Mère de Dieu comme cause de notre joie, car quels biens inestimables ne procure-t-elle pas à la terre par cette glorieuse maternité divine !

1° Marie est élue pour la Mère de Dieu ; quelle dignité ! A quelle distance ne s'élève-t-elle pas au-dessus des Anges et des Saints ? En vertu du mystère de l'Incarnation qui s'opère en ses chastes entrailles, elle prend les rapports les plus intimes avec la Trinité

sainte : elle est fille du Père, épouse du Saint-Esprit, mère du Fils. C'est avec Jésus surtout qu'elle est unie. Il emprunte d'elle sa chair, son sang : il se nourrit de son lait, il reçoit ses tendres caresses, et elle peut bien lui dire : *Vous êtes mon fils : aujourd'hui je vous ai engendré de mon sein !* O mère de mon Dieu, quelle gloire est la vôtre ! Vous avez conçu dans votre sein virginal l'Auteur de toute vie, vous avez couvert de vos baisers maternels les lèvres de Jésus encore teintes de votre lait. Et quoiqu'il fût votre Créateur et votre Seigneur, vous l'avez vu sous la forme d'un petit enfant s'attacher à vous en essayant ses premiers pas, et remplir votre cœur d'une joie inexprimable. O merveilleux enfantement, tu as fait l'allégresse des bienheureux et la joie des Anges ! (S. JÉRÔME.) Mais le genre humain enveloppé dans l'anathème a surtout lieu de se livrer à la joie, et d'interpeller ainsi Marie avec un de ses grands serviteurs : On vous annonce la nouvelle de notre salut, ô Vierge admirable ; vous entendez l'Envoyé de Dieu vous dire que vous êtes choisie pour l'instrument de ses miséricordes sur nous. Répondez donc ce que nous désirons, afin que nos os humiliés tressaillent d'allégresse. L'Archange attend

votre consentement : nous l'attendons aussi, nous malheureux si frappés de la malédiction. Notre rédemption est entre vos mains : nous sommes sauvés si vous daignez donner votre consentement. Une parole de votre bouche nous rappelle à la vie. Adam et toute sa postérité condamnés à l'exil ; Abraham, David, vos ancêtres, le monde entier vous supplie de la donner. Prononcez-la, ô vierge vénérable, cette parole si désirée de la terre et du ciel. (S. BERNARD.) Marie a dit : *Je suis la servante du Seigneur*, dévouée à faire sa volonté, et notre salut est assuré !

2° C'est sur les biens infinis que nous procura Marie par cette miséricordieuse acceptation, que la reconnaissance et le talent des Docteurs de l'Eglise s'élèvent jusqu'au ravissement : O Marie, c'est en votre sein sacré que s'est formé le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges. Là a commencé le salut du monde : là le Fils de Dieu s'est revêtu de la nature humaine, courant au-devant de l'Eglise son épouse ; là le mur d'inimitié élevé par le péché de l'homme entre le ciel et la terre a été renversé, détruit ; là, dans une alliance ineffable, la divinité et l'humanité se sont réunies en une seule personne. A qui vous comparer, ô Marie mère de la

beauté éternelle ! Vous êtes pour nous comme un véritable paradis terrestre. C'est vous qui nous présentez le fruit d'immortalité. La source des eaux vives, sortie du sein de Dieu, a jailli au milieu de votre cœur : elle a débordé sur nous, elle arrose la terre et va porter la jubilation jusque dans la cité de Dieu. (S. BERNARD.)

O vierge bienheureuse, continue saint Anselme, vous avez enfanté la vie de mon âme, nourri, allaité mon Sauveur ! Mes facultés sont impuissantes à chanter votre gloire, à vous offrir un tribut de reconnaissance : c'est par votre maternité auguste, ô Notre-Dame, que le monde voit ses infirmités guéries et qu'il ressuscite de la mort. Le ciel, les astres, la terre, la mer, la nuit, le jour, toutes les créatures destinées au plaisir ou à l'utilité de l'homme, se félicitent d'avoir retrouvé par vous leur beauté, d'être parées par vous d'une grâce nouvelle. Ces créatures étaient languissantes, décolorées, obligées de servir aux passions des païens, au culte des idoles. Aujourd'hui la nature entière vous applaudit, ô Marie, pour l'avoir rendue au service des enfants de Dieu. Aujourd'hui, par vous, le Créateur vient habiter au milieu de ses œuvres, les sanctifier par son contact et ses bénédictions. C'est par vous que les enfers tressaillent d'épouvante, que

les âmes détenues dans les limbes chantent le cantique de leur prochaine délivrance, que les Anges espèrent voir repeupler leurs rangs, que les hommes sont remis en possession du ciel. Et Marie est devenue notre mère, ajoute ce grand Docteur, car elle engendre Celui qui nous invite à nous proclamer ses frères! O bienheureuse confiance, ô refuge assuré! Avec quelle tendresse ils nous accueilleront l'un et l'autre quand nous irons nous jeter en leurs bras! O Marie, combien nous vous sommes redevables de nous avoir donné un tel frère! O Vierge digne de toute vénération, tout homme qui s'éloigne de vous, et de qui vous détournez votre aimable visage, est condamné à périr. Mais aussi il est impossible que celui qui se rend agréable à votre majesté, et sur qui vous abaissez vos regards, périsse jamais! (*Médit.* 52 c.)

EXEMPLES

Comme l'Archange Gabriel, en abordant Marie pour lui annoncer ce grand mystère de l'Incarnation et sa maternité divine, lui dit : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*, elle se plaît à récompenser tous ceux qui, par la même salutation, lui rap-

pellent la joie de ce jour. En voici un trait particulier rapporté par Vincent de Beauvais. Un homme fort adonné au plaisir avait cependant l'habitude, chaque fois qu'il entrait dans une église, de réciter dévotement l'*Ave Maria ;* et il ajoutait : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté, ô Jésus ! Heureux le sein qui vous donna son lait !* Il tomba dans une maladie cruelle, et sa douleur fut telle que, dans une sorte de rage, il se coupa la langue et les lèvres avec ses dents. Dans ces pénibles circonstances, il aperçut un beau jeune homme, son Ange gardien sans doute, qui priait pour lui, et, s'adressant à Marie, lui disait : O Dame miséricordieuse, source de toute grâce, qu'est devenue la langue de ce pauvre infirme, autrefois si prompte à vous louer ? Voyez l'état où sont réduites ces lèvres qui ont exalté votre divine fécondité ! O puissante souveraine, si vous manquez de secourir vos serviteurs, vos enfants, qui verra-t-on désormais avoir soin de sa famille ? Non, ô divine Reine, il n'en sera pas ainsi : autrement, s'ils ne trouvaient pas assistance en vous, c'en serait fait de l'espérance des hommes ! Alors Marie se montra, et, s'approchant du lit, fit couler quelques gouttes de son lait sur la langue et les lèvres du malade, qui fut guéri sur le moment même !

Hugo Loemmer, professeur distingué et chanoine de Breslau en Silésie, était né protestant, et il avait étudié la théologie protestante dans l'intention de devenir pasteur luthérien. Pendant ses études, il fut amené à lire aussi des livres catholiques afin de comparer les deux doctrines, car il cherchait sincèrement la vérité. Il lut un jour un petit livre sur l'*Ave Maria* qui fit sur lui la plus salutaire impression. L'auteur donnait entre autres le conseil suivant : Si un protestant cherche sincèrement la vraie religion, qu'il dise chaque jour avec piété un *Ave Maria* quand même ce ne serait qu'en forme d'essai : je suis persuadé qu'en peu de temps il verra tomber ses préjugés, reconnaîtra que l'Eglise catholique est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ et se convertira. Le jeune théologien suivit ce conseil en continuant ses études, et bientôt, par sa propre et douce expérience, il connut l'efficacité toute divine de l'*Ave Maria :* il se convertit, entra au séminaire catholique, reçut le sacerdoce, et devint l'un des ornements de l'Eglise catholique en Allemagne.

O Vierge auguste, sainte Mère de Dieu, devenue notre mère, souvenez-vous que, si rien n'a été fait sans Dieu, rien n'a été réparé, restauré sans vous ! Soyez donc toujours

notre douce réconciliatrice, et le canal des divines miséricordes sur nous ! O vous qui, à l'étonnement de la nature, avez engendré votre Créateur, Vierge avant, Vierge après, ayez pitié de nous, infortunés pécheurs.

Ainsi soit-il.

NEUVIÈME LECTURE

Marie, Cause de notre joie en sa qualité de mère de la Grâce.

Je vous salue, ô pleine de grâce. (*Luc.*, I, 28.)

Marie, le trône de la sagesse, parfaitement instruite des Ecritures, attendait comme tout son peuple, comme l'univers entier, la venue du Messie. Elle savait que les semaines de Daniel touchaient à leur terme, que les temps de notre délivrance étaient arrivés. Retirée dans un lieu solitaire de sa demeure, elle était ravie en prière, en contemplation, lorsque l'Archange Gabriel parut à ses yeux sous une forme humaine. Envoyé de Dieu, venant lui annoncer des grandeurs et des joies ineffables,

il l'aborde avec les égards les plus révérencieux et lui dit : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Et comme elle se troublait et de sa présence et de ses louanges, il ajouta : *Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé la grâce devant Dieu.* Il l'instruit alors du grand et saint Mystère de l'Incarnation en ses entrailles ; il la rassure en lui déclarant que sa pudeur n'en recevra aucune atteinte. Et Marie, ayant donné son consentement, est élevée à l'incomparable dignité de Mère de Dieu. Arrêtons-nous aujourd'hui, pour notre consolation et notre joie, à la condésirer comme *pleine de grâce*, comme *mère de la grâce divine* envers nous.

Je vous salue, ô pleine de grâce ! L'Ange ne dit pas : pleine de richesse, de dignité, de renommée, de talents, de génie ; tout cela, Dieu le méprise, ou le regarde comme un néant et le laisse en pâture à la vanité des mondains. Marie, pour lui, n'a des charmes et des amabilités que par sa parure de la grâce. Et pour montrer au monde qu'elle a trouvé la grâce, non seulement pour elle, mais pour nous tous, à peine a-t-elle conçu le Sauveur, qu'elle en répand les trésors à profusion à ses côtés. En effet, suivons-la dans sa Visitation.

Vierge prudente et modeste, à qui la solitude est si chère, elle part néanmoins, en diligence, au pays des montagnes pour aller visiter sa parente Elisabeth ; et la grâce divine la suit, l'accompagne, s'échappe d'elle comme le parfum de la fleur. Au seul son de sa voix, aux premières paroles sorties de ses lèvres, Jean, encore dans le sein de sa mère, est lavé de la tache originelle, sanctifié avant que de naître ; et jouissant à l'instant de sa raison, comprenant la faveur que Marie lui apporte, il tressaille d'allégresse en son étroite prison. Elisabeth, sa mère, est en même temps remplie du Saint-Esprit, douée du don de prophétie. Le mystère de l'Incarnation lui est révélé : elle élève la voix ; elle rend grâces au Seigneur, le divin Fils de Marie ; elle s'écrie en son ivresse : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et il est aussi béni le fruit de vos entrailles. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu soit venue jusqu'à moi ?* Mystère touchant, bien propre à nous inspirer une confiance illimitée en Marie. Avec elle, quel bien, quel secours pourrait nous manquer ? Depuis qu'elle a conçu le Sauveur, il l'aime, il est avec elle, il tient à la glorifier parmi les hommes, et toujours elle porte avec elle, lumière, sagesse, force, direction, à tous

ceux qui l'invoquent, à tous ceux qui méritent d'être visités par elle. De son sein, comme d'un vaste bassin, dit un pieux auteur, débordent à flots abondants les eaux divines, pour aller rafraîchir, désaltérer, fortifier l'humanité tout entière. Terres longtemps arides et frappées de stérilité, les nations avant Marie ne produisaient que des ronces, des épines, des fleurs sans parfums, des fruits amers, des germes de désolation et de mort. Mais les cieux ont distillé leur rosée, le petit nuage annoncé par les prophètes et parti des bords de la mer de Galilée s'est étendu en couvrant le ciel, et une pluie abondante est tombée, et la terre a produit des fleurs et des fruits avec une variété merveilleuse de formes, de couleurs et d'éclat. Ici, l'innocence en toute sa candeur, la chasteté virginale, la piété, l'humilité, la charité, dont les noms étaient inconnus des païens. Là, des conversions miraculeuses, des pénitences sublimes, des sacrifices magnanimes, tous les parfums du Saint-Esprit, toutes les vertus. Vous connaissez, dit saint Bernard, Celle qui a entendu cette parole de l'Ange : *Salut, ô pleine de grâce !* Si les courants de la grâce ont manqué si longtemps au genre humain, c'est que la Vierge appelée par tant de vœux n'était pas

encore venue, n'intercédait pas encore pour nous. Dieu, en effet, a déposé le prix de notre rédemption entre les mains de Marie ; il a placé en elle tout bien, afin que si nous trouvons en nous quelque vertu, quelque don, nous reconnaissions en être redevables à Celle dont la surabondance est venue jusqu'à nous. La volonté du Seigneur est que nous obtenions tout par Marie. En tout et partout elle est devenue notre providence ; elle excite notre foi et notre confiance, elle chasse le désespoir, elle relève notre cœur abattu. Que toute inquiétude soit bannie de notre cœur, si elle étend sur nous sa protection. Ah ! Marie, c'est l'échelle des pécheurs pour sortir de leur abîme. Elle a trouvé la grâce devant Dieu, et toujours elle la trouvera, et nous n'avons besoin que de la grâce qui nous guérit et nous sauve. (*De Aquæ ductu.*)

L'enfant ne saurait vivre, si sa nourrice lui manque, continue saint Bonaventure : de même la vie chrétienne ne saurait croître en nous, si Marie, mère de nos âmes, nous faisait défaut. Excitons-nous donc à la piété pour elle : attachons-nous à elle avec une inviolable fidélité, car nul ne peut goûter Dieu, ne persévère ou ne revient à son amour que par Marie. Si elle n'est avec nous dans le chemin,

nous succomberons aux sollicitations de la chair et du péché. O Mère de la grâce divine, si j'avais bien compris votre bonté pour nous, et votre richesse, et votre crédit auprès de Dieu, aurais-je eu si rarement, si froidement recours à vous? Je vais donc redoubler de confiance et de ferveur, à vous aimer, à vous invoquer. Auprès de vous, Marie, se trouve la source des joies pures et permanentes. O Mère de la grâce divine, priez pour nous; Cause de notre joie, priez pour nous!

EXEMPLE

L'humble maison de Nazareth où Marie reçut l'Annonciation de l'Ange, où le Fils de Dieu s'incarna, paraissait devoir tomber aux profanations des Sarrasins, lorsque les Francs après les croisades eurent perdu leurs dernières forteresses. Le Sauveur et Marie veillaient sur elle. Le 8 mai 1291, elle disparut et fut portée par les Anges en Dalmatie, entre les villes de Fiume et de Thersacht. Rien ne peut peindre l'étonnement des habitants de cette contrée, en la voyant là où jamais habitation ne s'était élevée. Tout annonçait son identité avec celle qu'on avait toujours vénérée en Palestine : les dimensions et l'aspect

étaient les mêmes. On y remarquait des restes de peinture qui retraçaient les mystères opérés en son enceinte. Au fond était une statue de cèdre, de couleur noire, représentant l'auguste Vierge tenant et embrassant l'enfant Jésus qui portait un globe à la main. Des commissaires furent envoyés à Nazareth, et n'y trouvèrent plus que les fondements de la chapelle disparue. D'innombrables miracles confirmèrent la vérité de sa translation ; l'évêque de Thersacht fut lui-même subitement guéri d'une longue et cruelle maladie. Cependant trois ans après, à la grande et inconsolable douleur des Dalmates, la sainte maison, la *Santa Casa*, comme ils la nommaient, quitta aussi leur contrée, et, traversant la mer Adriatique, vint s'arrêter près de Recanati sur la propriété d'une veuve pieuse nommée Lorette, d'où la chapelle a conservé le nom qu'elle porte encore. De là, aussi, est venu le surnom de *Lorette*, aux belles litanies que chantaient les pèlerins sur les chemins qui y conduisaient. Elle changea trois fois de place la même année sur le territoire d'Ancône, pour s'arrêter où elle est aujourd'hui révérée. La dévotion des peuples l'a renfermée dans une basilique magnifique, et Marie ne cesse de s'y montrer la Vierge pleine de grâce pour

les malheureux. C'est par vingt mille, trente mille, parfois par deux cent mille que le nombre des pèlerins y affluait. Les Rois, les Empereurs, les Princes de la terre y sont venus implorer le visage de cette Reine du monde, et ont enrichi à l'envi son sanctuaire. Et Marie a répondu à la piété de ses enfants par des milliers de guérisons, de conversions, de vœux exaucés, de périls surnaturellement évités. Le célèbre Montaigne atteste y avoir vu de ses yeux, en y passant, la guérison d'un jeune parisien, nommé Jean Marteau, que tous les chirurgiens de Paris avaient abandonné : il en bénissait hautement la Vierge Marie, en disant qu'il n'était pas possible de *mieux ni plus exactement former l'effet d'un miracle.*

Quant à nous, ô Marie, nous ne pouvons pas tous visiter la maison où vous êtes née, où l'Ange vous salua pleine de grâce, où le Fils de Dieu se fit homme pour notre salut, où vous avez laissé les parfums de votre sainteté sans tache, de votre clémence. Mais nous le savons, c'est en tous lieux que vous êtes, pour vos enfants, la trésorière, la dispensatrice des dons du Seigneur, la Cause de toute joie. Ah ! priez pour nous, Mère de la grâce divine ; priez pour nous, sainte Mère de Dieu, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

DIXIÈME LECTURE

Noël, Cause de notre joie. — Nous la devons à Marie.

Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous!

Représentons-nous aujourd'hui Marie à Bethléem. Le temps de son enfantement étant venu, elle met au monde son Fils premier-né, l'enveloppe de langes, et le couche dans une crèche, *parce qu'il n'y a pas de place pour eux dans l'hôtellerie publique.* Alors un Ange apparaît aux Bergers des alentours, au milieu d'une lumière divine, et, pour les délivrer d'un saisissement de frayeur, il leur dit : *Ne craignez pas : je vous annonce le sujet d'une grande joie : il vous est né aujourd'hui un Sauveur.* Aussitôt une troupe d'autres esprits célestes se joignent à cet Ange, et ils chantent de concert : *Gloire à Dieu dans les hauteurs et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Oh ! que c'est bien en cette bénie Nativité de Jésus que Marie est pleine

de grâce, et que le Seigneur est avec elle ! Et *quelle joie* ne devons-nous pas à cette sainte Mère de notre Sauveur !

Jésus naît pour dire à Marie : Ma Mère ! Il naît aussi pour nous appeler ses frères. Oui, il est notre Frère incomparable en bonté, en dévouement, en miséricorde. Il souffre, il pleure, il est faible, petit, pauvre, pour nous mériter les richesses, les grandeurs et la gloire des cieux. Des chants nouveaux, d'une harmonie ravissante, ébranlent les airs autour de sa crèche. Ah ! c'est que s'accomplit la prophétie : *Un petit enfant nous est né, et son nom est Emmanuel* ou Dieu avec nous ! C'est bien pour nous qu'il est né : *natus est nobis :* il n'y a personne qui ne soit appelé à participer aux joies de sa Nativité bienheureuse.

Les *pauvres* sont nombreux parmi nous : leur vie est un dur labeur et les sentiers de ce monde sont pour eux souvent semés d'épines. Comment Jésus pouvait-il mieux les consoler, leur inspirer la résignation et l'espérance, qu'en voulant naître pauvre, vivre et mourir dans les privations les plus amères de la pauvreté ? Sa douce et sainte Mère, la Vierge immaculée, n'a pas trouvé un asile, pas une âme compatissante pour l'accueillir à l'heure de son enfantement ; et tandis que Jésus, son tendre

Fils, est révéré par les Anges, les hommes, lui ferment leurs portes et leurs cœurs. Quand donc ceux qui travaillent, pleurent et souffrent de l'indigence, s'agenouilleront-ils avec amour et reconnaissance auprès de ce berceau divin ? Quand prêteront-ils l'oreille à ses enseignements ? Quand suivront-ils ce généreux Sauveur qui relève et ennoblit à ce point leur condition, les appelle à lui les premiers dans la personne des Bergers, et viendront-ils lui redire : *Je me suis souvenu de vous, Seigneur, et j'ai été consolé !*

Et ce n'est point seulement aux pauvres, mais à tous *les infortunés* que Jésus naissant apporte la joie et la bénédiction. Le cœur humain ne cesse de saigner : il y a pour le meurtrir les maladies, la perte des parents, les revers, et des douleurs innombrables et cuisantes. Consolez-vous, leur crie notre Sauveur : voyez comme je souffre moi-même dès ma naissance ; comme je souffre du froid, du rebut, de l'abandon, de la persécution d'Hérode, des amertumes de l'exil, de la trahison des amis, des privations, des fatigues, de la perte de Joseph ! Considérez comment j'ai été traité sur le Calvaire par tous ceux que j'aimais, que j'avais guéris, évangélisés. Oh ! le travail et la souffrance vous purifient, vous conduisent au

ciel, si votre volonté est bonne, si vous la réglez selon la volonté de Dieu. *Bienheureux alors ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !*

Jésus vient pour les *riches*. Ses premiers adorateurs ont été des pauvres, il est vrai, mais quelques jours après, il appelle les Rois à sa crèche, parce qu'il veut le salut de tous. Que s'il a dit : *Malheur aux riches !* cela ne signifie pas : Malheur à vous, parce que vous êtes riches ; mais malheur à vous si vous oubliez votre Sauveur au milieu des tentations des richesses ; si vous vous laissez aller à la dureté pour vos frères, à la mollesse, à l'esprit de rapine, de violence et d'orgueil. Par attachement aux biens périssables, vous aurez ainsi perdu votre âme et son bonheur éternel !

Jésus-Christ naît pour les *enfants :* il prend leur petitesse de corps afin d'être leur modèle en pureté, en docilité. Il aimait à les bénir, à les embrasser, à les voir s'approcher de lui. Il maudit ceux qui les scandalisent ; puis il nous dit que si nous ne leur ressemblons point par l'humilité et l'enfance du cœur, nous n'aurons point part à son royaume.

Jésus-Christ vient pour la *jeune Vierge*. Il a voulu l'honorer par excellence en choisissant pour Mère la Vierge sans tache. Il aime à

prendre son cœur pour tabernacle et lui promet d'être sa suivante d'honneur dans le ciel. — Il vient pour le *vieillard*. Quand la vie s'en va, que les parents et les amis font le vide autour de lui, Jésus, le Dieu de son Baptême et de sa première Communion, lui reste : il est sa consolation dernière, son ami compatissant et fidèle, et son viatique pour l'éternité !

C'est pour nous tous qu'il est dit : *Il vous est né aujourd'hui un Sauveur. Je suis venu chercher et racheter le pécheur.* Dès aujourd'hui, il offre en sacrifice son corps, son âme, sa vie pour la rémission de nos péchés. Il n'est pas un seul homme excepté de sa miséricorde et qu'il ne désire réchauffer sous ses ailes. Mais nul autre que lui ne peut être notre Sauveur, nul autre que lui n'a ce titre, ne le mérite, ne le réalise, et personne qui puisse le remplacer. Avec lui, tout est gagné : sans lui et en dehors de lui, tout est perdu. Prenons donc garde qu'au lieu d'être notre Sauveur, il ne soit seulement que notre Juge. Ce malheur nous arrivera, si nous vivons selon les maximes, les coutumes et l'esprit du monde; si nous aimons l'esclavage du vice et des passions; si nous faisons nombre enfin avec ceux dont il est dit : *Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu !* Vous le nommerez

Jésus ou Sauveur, a dit l'Ange à saint Joseph, *parce qu'il doit délivrer son peuple de tout péché.* — Or, cette joie de notre salut, de notre délivrance, ce Jésus de nos âmes, nous le trouvons ainsi que les bergers et les rois Mages dans les bras, sur les genoux de Marie. Nous ne pouvons nous réjouir en lui, le bénir et lui offrir nos adorations que par sa Mère immaculée, toujours pleine de grâce. — O Marie, donnez-nous donc une place à vos côtés, au pied de la crèche : inspirez-nous, pour notre Sauveur, l'amour, la reconnaissance, la fidélité dont vous l'avez entouré vous-même. Accordez-nous la grâce de devenir, par votre Jésus, les enfants de Dieu le Père, les frères du Fils, les temples du Saint-Esprit ; vos enfants à vous, Mère de toute bénédiction !

EXEMPLE

Marie aima d'une tendresse inexprimable son gracieux enfant Jésus : elle aima comme lui les enfants, et partagea toujours l'affection dévouée des parents pour ceux que Dieu leur a donnés. En voici un exemple mémorable :

A Cantipré, au pays de Cambrai, vivait un homme nommé Ridau. Un jour de dimanche, au sortir de la messe, lui et son épouse per-

dirent de vue leur jeune enfant, du nom de Martin. Ne le voyant pas revenir, ils se mirent à sa recherche dans le voisinage, mais en vain. Le lendemain, après mille démarches, l'enfant n'était pas retrouvé. Rien ne peut dépeindre la douleur du père et de la mère, d'autant plus qu'il faisait un froid violent auquel le faible enfant ne pourrait résister, s'il était encore en vie. Le père en sa détresse se tourne vers Notre-Dame de Halles, et fait vœu d'un pèlerinage en son sanctuaire : puis il tombe accablé de fatigue, de peines et de sommeil. Le lendemain, sur ses instances, ses voisins consentent, mais sans espoir, à renouveler avec lui les recherches; ils examinent les fossés, les broussailles, les campagnes des alentours. Et voilà qu'on retrouve le petit Martin étendu dans une grande fosse remplie d'eau et de boue, ne donnant plus aucun signe de vie. Le petit cadavre est porté à l'église : on pensait le transporter bientôt dans la tombe. Cependant le père était toujours confiant dans la Vierge Mère de Jésus. Il place l'enfant inanimé sur son autel, l'implorant avec larmes et sanglots, en présence d'une foule considérable et de Nicolas, l'abbé des Religieux de Cantipré. Tout à coup, le petit cadavre remue : l'enfant recouvre la vie et la parole : il se lève devant tous

les assistants, et s'en retourne aux mains de son père. (JUSTE LIPSE.)

Voilà la délicatesse de Marie, la Mère aimable!

Heureux qui se consacre à son culte dès ses jeunes années! Il retrouvera en elle la Mère dévouée de Jésus, la Vierge fidèle, dont la bonté bénira et réjouira tous ses ans.

ONZIÈME LECTURE

Marie, Cause de notre joie au prix des plus grands déchirements, particulièrement à la Présentation, au Calvaire.

Le glaive de la douleur transpercera votre âme.
(*Luc.*, II, 35.)

Marie met au monde notre Sauveur dans une étable, à Bethléem, au milieu de la nuit. Cette nuit est bien celle qui ravissait le Prophète quand il disait : *Elle sera toute brillante de clarté : ses ténèbres seront resplendissantes comme la lumière du jour, et elle m'enivrera de délices.* (Ps. CXXXVIII.) Non, nulle voix hu-

maine ne saurait exprimer la joie du salut que nous apporte Jésus. Jamais nous n'aurions vu le ciel, ni sa gloire, ni ses fêtes : jamais nous n'aurions plongé nos âmes dans le torrent de ses incorruptibles voluptés : l'enfer nous attendait, et ses démons impurs et cruels y préparaient nos supplices. Mais le Sauveur paraît avec sa tendresse et son amour pour notre race humaine, et nous respirons ! Par le don de sa miséricorde, si notre volonté est sainte et bonne, nous devenons les frères des Anges, les héritiers comme eux du royaume de Dieu et de son souverain bonheur. Or, c'est Marie qui nous a non seulement mérité et donné le Sauveur : c'est elle qui non seulement l'a présenté aux Bergers et aux Rois ses premiers adorateurs, et en leurs personnes à nous tous, selon la parole de l'Ange, qu'*il serait la joie de tout le peuple ;* elle l'a, de plus, offert et immolé pour nous au milieu des plus grands déchirements de son cœur : nos joies lui ont ainsi coûté des douleurs inexprimables. Il nous suffit de la considérer *à la Présentation* de Notre-Seigneur au temple, et au *Calvaire.*

1° Lorsque Marie s'avance dans le temple, de Jérusalem, allant y offrir son Enfant divin, elle connaît parfaitement sa mission, sa destinée sanglante. Elle sait très bien qu'il vient

accomplir la prophétie lui mettant à la bouche ces paroles : *Vous n'avez plus pour agréables, ô mon Dieu, les anciens sacrifices, mais vous m'avez revêtu d'un corps et je viens pour faire votre volonté :* c'est-à-dire, je prends l'engagement de l'immoler pour les péchés du monde, de les expier en mon sang. Alors Marie unit ses sentiments aux sentiments de cette douce Victime : ses mains, ses bras maternels deviennent ainsi l'autel figuratif de celui de la Croix. Pour qu'elle ne puisse du reste l'ignorer, tout à coup au milieu de cette scène touchante paraît un vieillard chargé de mérites. Il lui avait été révélé qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Christ ou Messie : et, dirigé par le Saint-Esprit, il se rend au temple. Il aperçoit Jésus, le prend des bras de Marie, le reconnaît *pour le Sauveur, la lumière des nations et la gloire d'Israël*, et chante en son ivresse n'avoir plus rien à désirer sur la terre. Au même moment s'avance dans la foule une sainte veuve, nommée Anne, ornée de toutes les vertus, et particulièrement du don de prophétie. Elle aussi reconnaît et révère l'enfant de Marie, le Sauveur du monde, et parle de lui à tous ceux qui attendaient la Rédemption. Le cœur de Marie est inondé des plus vives délices en voyant la venue de Jésus produire ainsi ses fruits de bénédiction ; ce

n'est, en effet, qu'afin que nous ayons la paix en Jésus qu'elle a accepté d'être sa Mère, et qu'elle en fait l'offrande à l'autel du Seigneur. Mais au milieu de ce contentement inexprimable, elle entend Siméon, le vieillard inspiré, lui dire aussi : *Cet enfant va devenir un sujet de ruine en même temps que de résurrection pour un grand nombre en Israël : la contradiction s'élèvera contre lui, et un glaive de douleur traversera votre âme !* Et Marie, devant cette sinistre prédiction, garde le silence : elle est résignée à la souffrance : elle s'y est dévouée d'avance d'esprit et de cœur avec son miséricordieux Jésus. Quel glaive cruel, en effet, va lui planter sa lame au cœur dans la fuite en Egypte, dans les alarmes du retour, dans les trois jours où elle perdit Jésus au temple, pendant tous ces complots, toutes ces persécutions constamment renouvelées de ses ennemis, jusqu'à ce qu'au Calvaire il l'ait transpercé de part en part !

2° Ah ! *le Calvaire, la Croix*, c'est bien l'autel sanglant où Jésus, à la fois Prêtre et Victime, s'immole volontairement pour le salut du monde ; acte d'héroïque charité auquel Marie vient associer sa présence et son holocauste. — Jésus avait reçu la vie de son Père, seul Créateur de son âme ; mais le sang qui

coulait dans ses veines était celui de Marie ; elle avait des droits sur cette chair formée dans son sein par la vertu du Saint-Esprit ; sur ce corps qu'elle avait nourri de son lait, entouré de ses soins, et sur ce cœur qu'elle avait façonné comme si c'eût été le cœur d'un enfant ordinaire. Il était convenable qu'elle donnât son consentement à la mort de son Fils, comme elle avait donné son consentement à sa naissance. Nos premiers parents avaient péché sous l'arbre de vie et de mort : le nouvel Adam et la nouvelle Eve expiaient leur faute, l'un cloué à l'arbre de la Croix, et l'autre debout au pied de cet arbre qui engendre la vie. Et toutes les douleurs du Fils deviennent les douleurs de la Mère, unie à lui dans un amour immense. Aussi elle ne dit rien pour le défendre ; ni à Pilate, si disposé à le délivrer ; ni à ce peuple, si stupidement ameuté, et sur qui sans doute ses paroles et ses larmes auraient fait tant d'impression. Elle est debout près du gibet, c'est-à-dire dans la posture de quelqu'un qui sacrifie, au point qu'un saint docteur a pu dire : *Marie a tellement aimé le monde que, pour lui, elle a immolé son Fils !* C'est à ce prix, en effet, qu'elle a été notre Libératrice, notre Corédemptrice : nos âmes n'ont retrouvé leur renaissance et

leur joie que dans le martyre de son âme de Mère, dans le douloureux déchirement de son amour, particulièrement au pied de la Croix. (V. PAVY.)

EXEMPLE

Un soldat pervers et couvert de crimes avait une femme très dévote qui, par ses instantes supplications, parvint à lui faire promettre de jeûner tous les samedis en l'honneur de Marie, et de la saluer d'un *Ave Maria* chaque fois qu'il en rencontrerait l'image ; et de fait il observait fidèlement cette promesse, sans pour cela rien relâcher de ses iniquités. Un jour, étant accablé des chaleurs de l'été, il entra dans une église, afin de jouir de l'ombre et de la fraîcheur. Et à la vue de la statue de Marie, il lui offrit la salutation angélique comme il s'y était engagé ; mais à peine avait-il mis les genoux à terre que la Vierge divine apparut, tenant en ses bras notre Sauveur, tout meurtri de plaies affreuses. Ce spectacle pitoyable lui serra le cœur, et il s'écria : O femme, qui donc a pu faire des outrages si cruels à votre enfant ? Toi et tous les pécheurs qui exercez sur lui plus de violences que les Juifs qui l'ont crucifié, repartit une voix plain-

tive. Mais ce voleur saisi d'effroi et de contrition ajouta : O Vierge sacrée, obtenez-moi de votre Fils pardon et oubli de mes offenses, et désormais je lui serai un serviteur aussi affectionné que je lui ai été cruel adversaire. — Vous autres pécheurs, continua Marie, vous m'appelez volontiers Mère de miséricorde, et vous ne cessez, en réalité, de faire de moi une Mère de tristesse et d'affliction. — Ma douce Reine, répondit le soldat criminel, souvenez-vous que vous êtes l'Avocate des pécheurs et qu'à ce titre vous devez prier pour moi, le plus grand et le plus nécessiteux de tous. Alors Marie se mit à intercéder pour ce misérable, et obtint son pardon ; puis, l'appelant auprès d'elle, elle l'invita à baiser les plaies sanglantes de notre Sauveur, lesquelles guérissaient à mesure qu'il les baisait avec affection et repentance : et la vision disparut. Le malheureux n'en perdit jamais la salutaire impression : il fit pénitence et mourut dans les austérités les plus rigoureuses d'un Religieux. (Jean Grihi, *Annales franciscaines.*)

Et nous aussi, selon la recommandation du Saint-Esprit, n'oublions pas les gémissements de notre mère, le long martyre de son cœur : ne rouvrons pas, n'envenimons pas ses meurtrissures, en damnant nos âmes, en laissant

inutiles sa Passion et la Passion de notre divin Sauveur. O Reine des martyrs, au souvenir de vos souffrances, compatissez à nos misères, inspirez-nous l'horreur du péché, touchez-nous du repentir de nos péchés. O Cause de notre joie sur la terre, soyez cause pour nous des félicités éternelles. Amen.

DOUZIÈME LECTURE

Marie, Cause de notre joie parce qu'elle est notre Mère.

> Jésus, voyant sa Mère auprès de sa Croix, dit à son disciple : Voilà désormais votre Mère. (*Joan.*, XIX, 27.)

Marie avait partagé toutes les douleurs de Jésus depuis sa naissance : les rebuts et l'indigence de Bethléem, les rigueurs de son exil, le pénible travail de Nazareth, les angoisses de sa vie publique si tourmentée par les complots de ses ennemis. Elle l'avait offert tout tendre enfant au temple de Jérusalem comme la victime de nos péchés. Aussi, quand l'heure

du sacrifice fut arrivée, elle accourut pour s'unir de cœur et d'âme à son immolation. Elle vit Jésus succombant sous le poids de la croix, et ses bourreaux le frapper, le relever brutalement. Sous ses yeux mêmes, ces misérables, enivrés d'une rage infernale, lui arrachaient ses vêtements collés sur ses plaies sanglantes, et rouvraient toutes ses blessures. Elle vit tout son corps meurtri des pieds à la tête, souillé par des outrages de toute sorte, puis cloué sur le gibet de l'infamie. Ses oreilles furent déchirées de l'horrible concert d'injures et de blasphèmes que les grands, unis à la plus vile populace, proférèrent contre notre doux Sauveur. Et quand il mourait lentement pour nous, au milieu de tortures et d'humiliations ineffables, elle était debout près de sa croix, s'offrant héroïquement en holocauste avec lui. Or, c'est à ce moment que Jésus nous donna sa Mère si généreuse, pour notre Mère! Quelle joie divine et enivrante à nos âmes!

Une mère est ce qu'il y a dans le monde de plus tendre, de plus aimant, de plus dévoué, de plus inépuisable en patience, en fidélité, en miséricorde. Comme elle est industrieuse à excuser son enfant! Avec quelle énergie elle prend sa défense! Comme facilement elle oublie ses torts! Elle prévient ses besoins, elle

essuie ses larmes, elle veille nuit et jour auprès de son lit de douleur. Ah! une mère, c'est le plus riche trésor de notre vie, et nous sommes tous saisis d'une pitié touchante pour le délaissement des orphelins. Eh bien, ce n'est pas une mère ordinaire, mais bien celle qui est bénie entre toutes les femmes, la meilleure de toutes, la Mère de Jésus lui-même, qui est désormais notre Mère! Ce divin Sauveur, la voyant boire avec lui, jusqu'à la lie, l'amertume de son calice, touché de cette charité surhumaine, se tourna vers elle et, lui montrant Jean, le disciple fidèle, lui dit : *Voilà maintenant votre fils.* Puis il dit à saint Jean : *Voilà maintenant votre Mère!* Et l'un et l'autre comprirent si bien ce désir, cette dernière volonté de Jésus-Christ, que, dès cette heure, le disciple prit Marie pour sa Mère et la recueillit chez lui. Ainsi c'est sur le point de mourir que Notre-Seigneur nous fit ce don inestimable. Pouvait-il mieux nous dire : J'ai dépensé toute ma personne en votre faveur, instructions, miracles, sacrements, brisement de mes membres, sang de mes veines, afflictions et tristesses de mon âme : je vous ai tout prodigué sans mesure. Avant de vous quitter, je vous lègue encore ce qui me reste de plus cher, *Marie,* que je me suis choisie et préparée pour mon tabernacle;

Marie, que j'ai embaumée de grâce, de pureté, de mansuétude, de miséricorde, sera votre Mère ! Et vous, ô Marie, je ne vous laisse pas sans famille. Ils seront vos enfants, ces innombrables fidèles qui passeront sur la terre jusqu'à la fin des temps, et que j'aime à nommer mes frères et mes sœurs. Ouvrez sur eux toute la tendresse de ce cœur qui me fut si affectueux pendant ma vie mortelle ! Ainsi, en place de Jésus, le doux, le pur, aimant et gracieux Jésus, elle n'aura plus que des pécheurs impies, impurs, pervers, parfois révoltants d'ingratitude. Et Marie accepte, précisément alors qu'elle n'a sous les yeux que des pécheurs qui lui transpercent l'âme du glaive des douleurs. Echange vraiment déchirant ! s'écrie saint Bernard, et qui fait tomber sur cette Vierge immaculée la dure sentence des premiers jours : *Tu enfanteras dans la douleur*, car c'est en nous enfantant à la vie spirituelle qu'elle est devenue la reine des martyrs.

De cette maternité de Marie sur le genre humain, qne de conséquences importantes pour nous !

1° Elle nous inspire des sentiments d'allégresse et de *fierté spirituelle*. Le titre de Mère que nous donnons à Marie a quelque chose de si grand, de si honorable pour nous, qu'il

ne faut rien moins que l'ordre exprès de Notre-Seigneur, pour que nous osions le lui donner. Que des orphelins soient adoptés par une noble et riche princesse ; qu'elle leur prodigue ses soins de chaque jour, qu'elle pourvoie en abondance à tous leurs désirs; qu'elle leur fasse part de tous les biens de sa maison, tous proclameront leur bonheur. Ah! nous étions plus que des orphelins! Notre première mère, séduite par Satan, nous avait laissé en héritage le péché, les pleurs et la mort. Mais voilà que Marie me traite et m'adopte pour son enfant! J'ai pour mère la propre Mère de mon Sauveur, la Reine des Anges et des Saints, celle que les grands et les puissants de la terre implorent, heureux d'en obtenir un regard de bienveillance! Jésus-Christ pouvail-il me relever, m'ennoblir davantage ? Qu'ai-je encore à désirer en honneur, en joie, en richesse ? Comment ne pas tressaillir de fierté, d'allégresse et d'espérance, en élevant mes regards vers le trône de Marie, avec le souvenir de cette parole : *Voilà votre Mère!*

2° Cette maternité de Marie nous inspire *une confiance sans bornes*. L'enfant, comme d'instinct, en ses peines, en ses dangers, se jette sur le sein, dans les bras de sa mère. Or, disait saint Liguori, l'amour de la meilleure des

mères n'est qu'un vent glacé auprès de l'immense et ardente charité de Marie pour nous. Non seulement elle a vécu de notre vie, elle a partagé nos misères et nos souffrances; non seulement elle est de notre sang et de notre chair. Notre-Seigneur a fait passer en son cœur toute sa charité, et lui a recommandé nos corps et nos âmes. Pourrait-elle jamais oublier combien nous avons coûté cher à Jésus, combien nous lui avons coûté cher à elle-même ? Pensée vraiment pleine d'ivresse et de consolation : Marie est notre Mère ! Elle a reporté sur nous toutes les tendresses qu'elle prodiguait à Jésus ! Nous pouvons lui causer tête à tête, cœur à cœur, certains d'être accueillis, écoutés comme son bien-aimé Jésus. Elle est toute-puissante et elle nous aime ! Elle peut consoler nos souffrances, agrandir nos joies, dissiper nos alarmes, écarter nos périls. Qu'aurait donc encore à désirer l'enfant que la douce Marie garde, guide et protège ?

3° Sentiments *d'amour et de reconnaissance*. *Voilà votre Mère*, nous dit notre bon Sauveur. Mais n'est-ce pas nous dire : Honorez-la, aimez-la ; souvenez-vous des tortures et des gémissements que votre salut lui a coûtés ? Considérez son cœur traversé de sept glaives, et demandez-vous pourquoi et pour qui. Oh ! cette

vérité n'a pas besoin d'être démontrée! Qui n'aime pas Marie est un être dénaturé : il blesse son âme et marche à la mort; et un grand saint, empruntant les paroles de saint Paul à l'égard de Jésus-Christ, a dit aussi : *Qu'il soit anathème celui qui n'aime pas la divine Mère de son âme!*

Mais comment l'aimer? En nous rendant dignes d'elle et de Jésus par notre humilité, par notre piété, par notre chasteté, par notre esprit de prière, de retraite et de pénitence. Dire continuellement à la Vierge sans tache : Vous êtes ma Mère, et la déshonorer par le vice et le désordre, n'est-ce point une dérision sacrilège? Puis, comme le dit un pieux auteur, une mère, bien qu'elle aime tous ses enfants, a toujours quelque prédilection pour ceux qui correspondent le mieux aux soins de sa tendresse. Ainsi, pour Marie, il y a aussi des enfants de prédilection; ceux qui suivent ses exemples, dont les délices sont de vivre auprès d'elle, de chanter ses cantiques, ses vertus et de les imiter. Ceux-là sont distingués par elle comme saint Jean l'était par Jésus entre tous les autres disciples; ils ont une place particulière en son cœur. Oh! qui n'envierait l'insigne faveur d'être ainsi compté parmi les enfants privilégiés de la sainte Mère de Dieu?

EXEMPLE

Quand nous pourrions oublier que nous appartenons à Marie, elle ne l'oubliera jamais. La scène déchirante du Calvaire est toujours présente à sa mémoire : toujours retentit au fond de son cœur cette parole de Jésus mourant : *Voilà vos enfants*. Sainte Mechtilde méditant un jour sur ces paroles : *Femme, voilà votre fils*, se trouva pressée du désir ardent d'entendre Jésus dire d'elle-même à Marie, comme il l'avait dit de saint Jean : *Voilà votre fille*. Et elle en fit la prière humble et pressante. Aussitôt, elle entendit la voix distincte de Notre-Seigneur disant : O Marie, ma Mère, je vous recommande particulièrement ma servante Mechtilde ; prenez-la pour votre fille. Cette sainte, remplie de joie et de confiance, fit alors à Jésus la même prière pour ceux qui désireraient obtenir de lui la même grâce : et ce miséricordieux Sauveur daigna lui faire entendre qu'il l'accorderait à ceux qui lui en adresseraient la fervente prière. Demandons aussi tous cette faveur inestimable d'être à Marie, comme un enfant est à sa mère, afin d'avoir part à ses tendresses. Ah ! douce Marie, je veux absolument et pour toujours établir

ma demeure en vous. Que votre cœur maternel s'ouvre vers moi, je vous en prie : qu'il soit le lieu de mon repos! Là, mon âme pourra savourer les parfums dont le Saint-Esprit vous a embaumée, plaire ainsi à Jésus et mériter par vous, ô mère de toute grâce, de jouir du bonheur de le posséder dans les cieux. Ainsi soit-il.

TREIZIÈME LECTURE

Assomption de Marie, sujet de notre joie.

Filia Sion, tota formosa et suavis es.
Fille de Sion, vous êtes ravissante en beauté, en délices.
(*Brév. rom.*)

Il avait été prédit que le tombeau de Jésus-Christ serait glorieux et que le *Saint de Dieu* ne verrait pas la corruption ; mais les oracles divins n'avaient rien dit d'aussi formel du tombeau de Marie. A ne considérer que le sort de son âme, une fois dégagée de son corps,

aucun doute sur sa récompense n'était possible : cependant, relativement à son corps même, la sainte Ecriture laissait entrevoir quelques rayons de gloire. David avait contemplé la Reine assise à côté du grand Roi avec une richesse sans rivale. Le Cantique sacré avait fait entendre les douces invitations de l'Epoux à son Epouse sans tache : il l'avait vue, comblée de délices, monter, appuyée sur le bras de son Bien-Aimé ; mais rien ne disait la date de cette victoire de Marie sur la mort. Peu de temps après ses funérailles, son sépulcre fut ouvert, et les yeux étonnés des spectateurs n'y virent plus qu'un linceul : le ciel avait tout pris ! La *Sainte de Dieu* avait aussi échappé à la corruption du tombeau : elle était transférée par les Anges dans une gloire, dans une joie qui surpasse de l'infini toute pensée, toute imagination des créatures. Pieux et touchant sujet de joie ! Ah ! réjouissons-nous de cette Assomption de Marie parce qu'elle est le *triomphe* de notre Mère et parce qu'elle assure le *triomphe* de nous tous, ses enfants !

1° La vie de Marie depuis l'Annonciation, depuis son acceptation d'être Mère du Sauveur, avait été un martyre continuel : elle avait bu avec lui en son chemin au torrent de

nos douleurs : nos espérances et les joies de notre salut n'avaient trouvé leurs sources que dans les déchirures de son âme. Mais au moins elle avait Jésus, le trésor de son cœur : elle vivait, elle souffrait avec lui, près de lui, fortifiée et consolée par lui. Et Jésus étant remonté dans le ciel, qui donc aurait pu combler le vide de son âme, endormir son deuil et ses tristesses ? Que de fois elle dut s'écrier : *Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, si vous trouvez mon Bien-Aimé, dites-lui que je languis d'amour ! J'ai demeuré avec les habitants de Cédar, avec les hommes qui ne connaissent pas, qui n'aiment pas mon Dieu : oh ! que mon exil est prolongé !* Et toujours, malgré ses élans et ses ardents désirs, elle se retrouvait sur cette terre qui ne lui avait germé que ronces et épines, qui avait bu le sang de son Fils. Et comment alors se faire une idée du ravissement, de l'extase de Marie, quand elle put ajouter : J'entends la voix de mon Bien-Aimé, le voici qui vient, franchissant les espaces et me disant : Levez-vous, ma Bien-Aimée, hâtez, pressez vos pas ! votre hiver est passé, vos larmes sont finies, les fleurs de fête paraissent en notre terre. Montrez-moi votre visage : que votre voix résonne à mes oreilles, car votre voix est ravissante et votre

visage plein de charmes. (Cantique, II.) Quelle ivresse pour elle, en effet, de voir à l'abri de la flagellation, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire, Celui qu'elle avait porté dans son sein, nourri de son lait, qu'elle avait vu souffrant, contredit, persécuté, immolé sur une croix! Et avec quelle tendresse et quels sourires Jésus de son côté l'accueillit pour la conduire à son trône, et la couronner Reine des Anges, des Saints et des hommes! Oui, Celui que Marie avait reçu à son entrée dans le monde la reçoit aujourd'hui à son arrivée dans le ciel. Mais avec quel honneur, quelle magnificence! Comment nous serait-il possible de nous représenter la gloire splendide où s'est élevée la Mère du Sauveur des hommes? Comment parler des allégresses et de la jubilation des légions angéliques, venant à sa rencontre et la conduisant, au milieu des célestes concerts, jusqu'au trône de la royauté! Qui comprendra les hommages, les embrassements avec lesquels elle fut accueillie par son Fils; et comment elle a éte exaltée au-dessus de toutes les créatures, selon qu'il convenait à la distinction d'une telle Mère, et à la majesté d'un tel Fils? Qui racontera la génération de Jésus-Christ et l'Assomption de sa douce Mère? Si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point

entendu, si l'esprit de l'homme ne peut comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, comment dire ce qu'il a préparé à Marie sa Mère qui l'aima plus que tous! Oh ! bienheureuse, éternellement bienheureuse Marie, soit qu'elle reçoive le Fils de Dieu sur la terre, soit que le Fils de Dieu la reçoive au ciel ! (S. Bern.) Or, la fête d'une bonne mère doit être la fête de tous ses enfants ; son triomphe doit remplir leur âme d'une filiale jubilation. Et Marie est notre Mère tendre, généreuse et fidèle : c'est pour nous qu'elle a vécu, qu'elle a souffert. Pourrions-nous être ingrats envers Celle qui nous a trouvé et rouvert les sources de la grâce ? Ah ! nous vous félicitons, Marie ; notre cœur est en fête de vous voir, après tant d'humiliations et de gémissements, dans les joies du Seigneur, sur un trône devant lequel pâlit tout ce qu'on appelle pompe, grandeur ou richesse sur la terre ! A vous nos louanges, nos hymmes d'amour et de bénédictions !

2° L'Assomption de Marie est un sujet de joie pour nous-mêmes : d'abord parce qu'elle est un gage de notre triomphe. D'où lui vient sa gloire, son exaltation ? Est-ce d'avoir été conçue sans péché, d'avoir été la Mère de Dieu, tout en demeurant Vierge immaculée ?

Nullement : ce sont là des privilèges et non des mérites. Marie est la plus grande, la plus heureuse, la plus comblée d'honneurs dans le ciel, en récompense de son inviolable fidélité à son titre de servante du Seigneur. Sa vie a passé sans éclat : bien plus, dans l'indigence, dans le délaissement, dans les plus amers sacrifices, mais dans la résignation parfaite à la volonté de Dieu. C'est pourquoi elle tressaille dans un ravissement ineffable en Dieu son Sauveur. Courage et joie donc à vous qui gémissez dans l'indigence, à vous travailleurs obscurs, humbles enfants, femmes, vieillards délaissés, méconnus, persécutés peut-être. Vous aussi, si vous êtes chrétiens, vivant de la vie de la foi, dans la crainte de Dieu et l'amour de vos devoirs, vous monterez aux cieux et y serez couronnés aux côtés de Marie.

Mais l'Assomption de Marie nous est surtout un sujet de joie, parce qu'elle a tout pouvoir et toute bonté pour s'intéresser à nous, et nous aider à parvenir à son bonheur. Lorsque Marie nous quitte, dit saint Bernard, les plaintes sembleraient nous convenir plutôt que les applaudissements. Cessons nos plaintes cependant ; notre Reine nous a précédés. Sa réception a été si glorieuse que ses servi-

teurs peuvent la suivre en toute confiance en s'écriant : *Attirez-nous à vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums !* Notre terre a envoyé en Marie, pour nous préparer une demeure, une Avocate qui, comme Mère de notre Juge et Mère de miséricorde, saura traiter les intérêts de notre salut. Arrivée au port, elle répandra ses dons sur les hommes. Ni la puissance ni la volonté ne peuvent lui manquer, car peut-on douter des égards de Jésus pour sa Mère, et de la charité de Marie dont les entrailles ont été embaumées de miséricorde par le Verbe qui s'y est incarné ? Qu'à cette source donc notre âme dévorée de soif se hâte d'aller puiser ; qu'à cette immensité de miséricorde notre misère ne cesse de recourir ! O Vierge bénie, nos vœux pieux accompagnent votre départ vers le ciel ; mais vous, Reine clémente, montrez-vous notre Mère en nous obtenant bonne vie et bonne mort !

EXEMPLE

Le roi Louis XIII avait épousé Anne d'Autriche en 1615, et, vingt-deux ans plus tard, la reine n'avait point encore d'enfant. Le 10 février 1638, le prince offrit à son peuple un admirable exemple de piété pour Marie. Il se

rendit à Notre-Dame de Paris, et, à la vue d'une foule immense qui l'environnait, il déposa sa couronne et son sceptre sur l'autel, et en fit hommage à la Reine du ciel. Le même jour il rendit un édit célèbre où il dit : « Prenant la très sainte et très glorieuse « Vierge pour protectrice spéciale de notre « royaume, nous lui consacrons particulière- « ment notre personne, notre Etat, notre « couronne et nos sujets, la suppliant de nous « vouloir inspirer une sainte conduite, et dé- « fendre avec tant de soin ce royaume contre « l'effort de tous ses ennemis, que, soit qu'il « souffre le fléau de la guerre, ou jouisse des « douceurs de la paix, il ne sorte point des « voies de la grâce, qui conduisent à celles de « la gloire. » Afin de perpétuer la mémoire de cette consécration, il ordonna que tous les ans, au jour où l'Eglise célèbre la glorieuse Assomption de Marie, on fît avec la plus grande solennité, dans toute l'étendue de la France, une procession en l'honneur de cette Vierge bénie. De plus, il plaça dans l'église de Notre-Dame un grand tableau où il voulut être dépeint à genoux, la tête nue, sa couronne et son sceptre à la main, les offrant à la souveraine des cieux. Or, la même année, la reine Anne, après vingt-deux années de stérilité, mit

au monde Louis XIV; et ce prince, regardé à si juste titre comme un don du ciel et l'enfant d'un miracle éclatant, reçut à son baptême le surnom de *Dieudonné*.

O Marie, ô Cause de nos joies, heureux qui reconnaît et aime votre empire! car vous connaissez nos vœux, nos souffrances, et vous savez y compatir. O Mère glorieuse, nous nous réfugions sous les ailes de votre douce et puissante protection : bénissez-nous ; donnez-nous de voir un jour votre gloire, de partager les délices éternelles de vos fêtes. Ainsi soit-il.

QUATORZIÈME LECTURE

Puissance de Marie, Cause de notre joie.

Astitit regina a dextris tuis, Deus. (*Ps.* XLIV.)
La Reine commande à vos côtés, ô mon Dieu.

Marie fut la bien-aimée de Dieu dès ses premiers instants par le privilège de sa Conception sans tache ; mais quelle souveraineté n'acquit-elle pas sur lui le jour où le Verbe se

fit chair en ses entrailles, devint avec elle un même sang, un même cœur, une même âme ? Elle commandait, et *Il était soumis*, dit le saint Evangile. Elle partagea son indigence, ses angoisses, sa Passion tout entière avec le plus affectueux des dévouements ; et lui, en récompense, partagea sa gloire et sa puissance avec elle. A peine eut-elle payé le tribut commun à la mort, qu'il la ressuscita, la fit transférer en corps et en âme à sa droite dans les cieux : c'est là que le Prophète l'a chantée comme une reine auguste, pleine de majesté et de magnificence. Et Jésus, après lui avoir été soumis pendant sa vie mortelle, continue à être pour elle le plus pieux, le plus bienveillant des fils ; il veut que tout s'incline devant Marie, soit sur la terre, soit dans le ciel, soit dans les enfers. Quel sujet de joie pour nous d'avoir une bonne Mère si puissante !

1° Le pouvoir de Marie sur la terre est admirable. Notre-Seigneur tint à le manifester tout après son Incarnation. Ainsi la première grâce spirituelle répandue par lui fut la sanctification de Jean-Baptiste, et c'est Marie qui en fut l'intermédiaire par sa Visitation à sa parente Elisabeth. Le premier acte de grâce temporelle par où Jésus signala sa mission divine en changeant l'eau en vin, c'est Marie

qui l'obtint pour les noces de Cana. Pouvait-il montrer au monde avec plus d'éclat sa volonté de la constituer la dispensatrice et l'intermédiaire de toutes ses grâces ? Et les trésors dont cette sainte Mère de Dieu peut disposer sont tellement inépuisables qu'il avait envoyé son Ange lui dire de sa part : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* — *Le Seigneur est avec vous !* quelle révélation pour nous du pouvoir infini de Marie, si nous voulons y réfléchir ! Autrefois, quand il était avec Samson, il étouffait les lions de la forêt ; quand il était avec Daniel, Daniel dévoilait les mystères les plus profonds ; quand il était avec les jeunes hébreux dans la fournaise, le feu perdait contre eux son ardeur. Quand le Seigneur était avec Moïse, Moïse commandait aux éléments, aux créatures animées et inanimées, aux maladies, à la mort ; les flots de la mer se courbaient devant lui et lui livraient un passage à sec à travers leurs abîmes ; les eaux jaillissaient d'un rocher desséché. Il ne cesse d'être avec ses Saints dans le monde, et leurs prières, leurs ossements, leurs images, la seule ombre de leur corps multiplie les prodiges. Mais y a-t-il un Ange, un Saint avec qui le Seigneur soit uni par des liens aussi forts qu'avec Marie, sa Mère bien-aimée ? C'est donc à elle

qu'il dit comme Assuérus à Esther, ou Salomon à Bethsabée : *Demandez, ô Marie; fût-ce la moitié de mon royaume, elle ne vous serait pas refusée.* C'est pourquoi l'Eglise l'associe inséparablement à Jésus dans son culte, ses prières, ses fêtes et ses chants. Elle n'élève aucun temple à la gloire du Sauveur sans qu'il y ait un autel, une image à Marie. Partout où Jésus a un trône, elle veut que Marie en ait un, comme dans le ciel, à côté du sien. Il est l'unique auteur de la grâce, mais elle invoque Marie comme en étant la trésorière. Chaque fois que nous prononçons le nom de Jésus, elle désire que notre cœur y ajoute le nom de Marie. Chose plus étonnante encore : elle se complaît à donner à Marie les mêmes titres qu'à notre Sauveur lui-même. Jésus a dit : Je suis la vie. L'Eglise dit : Marie est notre rédemptrice ; Jésus est tout-puissant par nature, Marie est toute-puissante par sa dignité et sa prière ; Jésus est notre avocat, Marie est notre avocate ; Jésus est notre secours, notre consolation, notre douceur, notre espérance, Marie est le secours, la consolation, la douceur, l'espérance des chrétiens ; Jésus est l'auteur de la grâce, Marie est la Mère de la grâce divine ; Jésus est notre lumière, Marie est notre étoile ; Jésus est la voie qui nous

conduit au ciel, Marie est l'échelle mystérieuse par laquelle on monte dans cette voie : elle est la porte même du ciel.

Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, a dit Notre-Seigneur ; et il élève Marie sur un trône à côté de son trône pour lui faire partager cette puissance universelle. — 1° *Toute puissance est donnée à Marie sur la terre.* Comment donc pouvons-nous aller chercher ailleurs gloire, honneur, paix et richesse ? Oh ! nous ne comprenons pas assez le pouvoir immense de Marie, nous n'y faisons point assez appel en notre vie de périls et de misères : *Toute puissance lui est donnée sur la terre.* Ainsi toute créature lui obéit comme au Créateur dont elle est la Mère vénérable. A sa voix les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques sont agiles, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, les infidèles se sanctifient, les hérétiques abandonnent l'erreur, les pécheurs se convertissent. Quel est le prodige possible sur les créatures animées ou inanimées, que ne puisse opérer, que n'opère des milliers de fois la Reine toute-puissante du ciel? Aussi, aux quatre vents du monde, sur les continents, sur les rivages et les îles les plus sauvages des mers, Marie a des monuments de sa puissance

et de sa grandeur. Les princes et les peuples implorent d'elle un regard favorable ; les affligés, les infirmes, les prisonniers, les exilés ne cessent de réclamer sa protection, d'élever vers elle leurs mains et leurs cœurs, et toutes les générations redisent : *On ne l'a jamais invoquée en vain.*

2° La puissance de Marie, *dans le ciel*, est bien plus glorieuse et plus admirable encore. Elève-toi, mon âme, élève-toi de la terre jusqu'à cet océan de lumière où sont plongés les élus. Vois les Anges et leurs légions innombrables qui rayonnent devant Dieu. Une femme brillante de clarté s'élève au-dessus d'eux, et dans une extase d'admiration ils s'écrient : *Quelle est celle-ci qui est montée du désert environnée de délices ?* C'est vous, Vierge Marie, c'est vous, Reine des Anges. A aucun d'entre eux, comme à vous, le Seigneur n'a dit : *Vous êtes ma Mère ;* et il vous exalte au-dessus de leurs neuf chœurs, si admirables de gloire et de puissance cependant ! Aussi, s'ils répétent avec transport : Saint, puissant, immortel est notre Dieu ; ils ont des chants pour vous au pied du trône où eux-mêmes vous ont portée, ô Vierge, Reine des Anges. — Parcourez maintenant les rangs de cette foule d'élus que saint Jean eut le privilège de con-

templer dans la gloire : les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, rachetés par le sang du Sauveur dans toutes les nations. Ils sont semblables à Dieu, dont ils forment la cour. Chacun d'eux possède plus de puissance que la terre entière ne pourrait en donner, plus de bonheur que le monde ne saurait en promettre. Et Marie est au-dessus d'eux tous : elle est Reine de ce peuple choisi, innombrable, immortel ; et soit les Anges, soit les saints, tous lui obéissent avec amour, portent ses ordres, exécutent ses volontés. (Voir Mgr Pavy ; l'abbé Bize.)

Oh ! l'on vante comme heureux celui qui jouit de la faveur et de la protection des grands, celui qui approche de leurs personnes, ne fût-ce qu'au titre du dernier de leurs serviteurs : et que peuvent-ils donner autre chose qu'un peu d'or, quelques honneurs misérables, passagers, incertains ? Mais moi je m'abandonne à la joie de vous voir si honorée et si grande, ô Marie, ma Mère. Vous seule possédez, vous seule pouvez distribuer les biens véritables et solides, la grâce de Dieu, la foi, la charité, la victoire sur les démons et sur tous mes ennemis, le repentir, la conversion, la persévérance, les dons du Saint-Esprit. Je

n'ai qu'à vous servir et, par vous, j'ai confiance d'avoir part aux délices qui débordent, à la gloire qui surabonde en la patrie céleste.

EXEMPLE

Sous l'empereur Justinien, la Vierge bienheureuse donna un exemple de son pouvoir divin, qui eut un immense retentissement. C'était la coutume, à cette époque, de faire consommer, par les enfants innocents des écoles, les parcelles de la sainte Eucharistie qui restaient après la communion des grandes personnes. Un jour un enfant juif suivit les enfants chrétiens à l'église, et reçut avec eux des restes d'hosties consacrées. Lorsqu'il fut rentré, son père, verrier de profession, ayant appris d'où il venait et ce qu'il avait fait, entra dans une colère si furieuse qu'il le jeta et l'enferma dans le fourneau ardent de sa verrerie. La mère, qui était absente, ne trouvant plus l'enfant à son retour, en demanda des nouvelles au père, qui garda pour lui son affreux secret et ne répondit que par des brusqueries. Pendant trois jours et trois nuits elle multiplia les recherches, remplissant sa maison et les alentours de ses cris et de ses sanglots. Alors voilà l'enfant qui se met à l'appeler de sa prison

de feu. On l'ouvre, et l'enfant sort plein de vie, souriant : il raconte qu'une dame admirable, revêtue de pourpre, était venue éteindre les flammes autour de lui, et lui donner à manger quand il avait faim. Cette dame, ajoutait-il, était toute pareille à celle que j'ai vue dans l'église des Chrétiens avec un Enfant dans ses bras ! Et la ville entière de Constantinople s'unit dans un concert de louanges pour bénir la puissance de la reine du ciel. La mère et son enfant si miraculeusement préservé se convertirent avec un grand nombre d'autres Juifs ; quant au père dénaturé et obstiné, il fut condamné au dernier supplice comme meurtrier de son enfant. Ainsi Marie avait changé les flammes en rosée rafraîchissante pour cet enfant innocent ; elle l'avait nourri d'aliments mystérieux, parce qu'il portait en lui le corps et le sang de Jésus reçu dans l'Eucharistie.

Ah ! ils sont puissants les Anges et les Saints du ciel. Nous les implorons dans les jours de péril et de crainte, d'impiété et de licence, de calamités et d'angoisses. Mais nous vous implorons toujours la première, puissante Mère de Dieu, reine des Anges et des Saints. Oh ! nous vous en conjurons, soutenez les justes, convertissez les pécheurs,

ouvrez la patrie aux exilés, le port aux voyageurs, le refuge aux malheureux ; augmentez le nombre de vos heureux sujets afin qu'ils montent chaque jour plus nombreux dans le ciel ; donnez-nous la grâce d'y monter nous-mêmes, d'y célébrer votre gloire et votre magnificence. Reine du ciel, ô notre mère, que votre royaume arrive ! Ainsi soit-il.

QUINZIÈME LECTURE

Miséricorde de Marie, Cause de notre joie.

Refugium peccatorum, ora pro nobis !

Marie est une reine puissante ; Dieu l'a exaltée au-dessus de l'armée des Anges et des élus de la cité céleste. Et s'il a voulu honorer ses Saints parmi les hommes en leur donnant pouvoir sur les éléments, sur toutes les créatures de ce monde, par le don des miracles, que ne doit-il pas faire pour Marie sa mère bénie, qu'il aima plus que tous ses Saints et qu'il a établie leur auguste souveraine ? Aussi un de

ses pieux serviteurs lui disait-il avec confiance : Ne pensez point, ô Marie, avoir été élevée si haut pour votre seul honneur, mais bien plutôt afin que vous intercédiez plus efficacement en faveur de vos frères. Ne dites point, ô Vierge gracieuse, que vous ne pouvez nous être utile, car Jésus votre fils ne sait, ne peut rien vous refuser : vous n'avez qu'à vouloir, et tout vous est accordé. — Or, une source de vives consolations et de suavités ineffables au milieu de nos offenses, c'est qu'elle veut, en effet, nous secourir, et que sa *miséricorde* est aussi grande que sa puissance.

Ouvrons le saint Evangile : il ne respire que compassion, pitié pour les pécheurs : c'est là son essence. Le Fils de Dieu ne s'est fait homme, n'a prié, jeûné, prêché, souffert que pour les pécheurs. On lui reprochait de vivre et de manger au milieu des pécheurs ; il pardonnait à la femme adultère, au prodigue repentant, à la pécheresse publique de Jérusalem ; il déclarait hautement n'être venu que pour sauver ce qui périssait, ce qui se damnait. Or, c'est Marie qu'il a choisie entre toutes les femmes pour l'associer à cette rédemption miséricordieuse. Il a placé sur elle aussi nos crimes et le châtiment de nos crimes : il n'a point trouvé de cœur pareil à celui de Marie

pour s'attendrir avec autant de pitié sur nos misères et devenir en nos fautes notre refuge et notre Avocate. Aussi par tout l'univers retentit ce cri : *Refuge des pécheurs, priez pour nous !* Jésus mourant enflamma encore sa tendresse en lui recommandant d'être notre Mère. Marie est notre mère ! pensée véritablement enivrante. Elle aime donc avec une compassion infinie ceux qui sont les plus malheureux parmi nous, ceux que nous appelons les pauvres pécheurs. Et en effet l'homme privé de la grâce de Dieu, dévoré de son vivant par le péché, par Satan le père du mal, fût-il prince, empereur, riche des biens de la terre, est en réalité dans la plus triste, dans la plus lamentable indigence. D'après la pensée des saints Docteurs, les justes représentent à Marie le Jésus de Nazareth, pur, humble, doux, soumis, affectueux, plein de charmes : et ses sourires, ses caresses maternelles leur sont assurées. Mais les pécheurs lui représentent le Jésus du Calvaire, flagellé, couronné d'épines, tout meurtri de la tête aux pieds, reposant tout ensanglanté dans ses bras. Et à quelle époque de sa vie le cœur tendre de Marie s'est-il intéressé à notre doux Sauveur, comme à ce moment où il était pareil à un lépreux, à un ver de terre ? Et c'est ainsi qu'elle s'apitoie sur

les pécheurs ses enfants égarés, souillés, couverts de plaies par les démons, car une mère s'inquiète et s'alarme bien plus vivement de son enfant malade ou blessé à mort que de tous les autres.

Marie, du reste, a sous les yeux le spectacle le plus navrant à son cœur maternel. D'un côté son doux Jésus tellement irrité, indigné, qu'il s'apprête à prononcer contre le pécheur cette sentence irrévocable : *Retire-toi, maudit, au feu préparé pour Satan et ses Anges;* et de l'autre ce pécheur dénaturé courant au milieu de ses rires et de ses plaisirs à cette malédiction suprême. Est-ce qu'une mère n'a pas le cœur percé d'un glaive brûlant de douleur, en voyant son enfant, au milieu de sa fièvre, de sa frénésie, ricaner, chanter en face de la mort ! Non, rien ne peut exprimer la compassion de son cœur miséricordieux. Comme elle rappelle à Jésus ce qu'il a souffert pour cette âme infortunée ! Comme elle lui montre les plaies de sa Passion qu'il porte encore sur son corps glorieux dans le ciel ! Comme elle lui découvre son propre cœur transpercé de sept glaives en notre faveur, le pressant de ne pas laisser inutiles tant de tourments cruels ! Et tandis que, par ses prières si puissantes, elle dispose notre Juge à la clémence, d'un autre

côté elle va frapper au cœur coupable, l'éclairant, le perçant de la frayeur des jugements de Dieu, lui inspirant la componction et la confiance ! Bonté ineffable de notre Dieu de nous avoir donné une telle réconciliatrice, une telle Avocate au milieu de nos crimes !

Elle obtiendrait le salut pour le démon lui-même, disait saint Bonaventure, s'il pouvait s'humilier et demander pardon avec larmes et repentir ! Ayez donc confiance, ô vous Chrétiens, qui avez eu le malheur de vous habituer à la disgrâce de Dieu, et de vivre dans l'affreux état du péché. Si enfoncés que vous puissiez y être, gardez-vous de dire comme Caïn : *Mon péché est trop grand pour que j'en obtienne le pardon !* Non, non, avec Marie rien n'est jamais désespéré. C'est votre Mère, et sa dignité ainsi que sa miséricorde surpassent vos iniquités, bien plus que le ciel n'est au-dessus de la terre. Une seule de ses prières, de ses larmes ; une seule goutte du sang de Jésus-Christ supplié par elle, peuvent rendre votre âme plus blanche que la neige. Invoquez-la, criez vers son cœur, allez-vous y réfugier, comme l'enfant qui veut échapper aux coups de son père, en s'abritant sous le manteau de sa mère. Et si, après votre retour, le souvenir de vos fautes vous tourmente et vous fait verser des larmes,

c'est encore Marie qui adoucira ce qu'il y aura d'amer dans ce souvenir et dans ces larmes! C'est ici qu'il faut entendre le dévot saint Bernard : Jésus, sans doute, est notre unique Sauveur; néanmoins, on n'entend pas autour de lui que le seul chant de la miséricorde, mais encore celui du jugement. Ah! le Seigneur est un feu dévorant qui peut anéantir le pécheur comme la cire qui se fond devant la flamme. Mais pourquoi notre fragilité s'effraierait-elle de recourir à Marie? Rien d'austère en elle, rien de terrible; elle est toute suave; elle offre à tous la laine et le lait. Parcourez l'Evangile avec l'œil de la sévérité : si vous y rencontrez de sa part un reproche, un signe d'irritation, le soupçon vous est permis : tremblez d'approcher. Si, au contraire, elle vous apparaît partout pleine de tendresse et de grâce, ne soyez pas ingrats pour Jésus qui vous donne une très douce et très attrayante Médiatrice. (*In signum magnum*). Qu'il ne soit plus parlé de vos miséricordes, ô Vierge bienheureuse, si un seul homme peut se souvenir que vous ayez manqué à une invocation faite en sa détresse! Nous nous réjouissons avec vous de vos autres vertus; mais votre miséricorde est bien plus chère à vos serviteurs. La miséricorde sourit plus douce à des malheureux : nous

l'embrassons avec plus d'amour; plus souvent nous nous la rappelons, plus souvent nous l'invoquons. Par votre miséricorde, ô Marie, le ciel se repeuple, l'enfer est évacué, la vie est rendue à des malheureux qui l'attendaient! (*In Assumptionem*. 2.)

Si donc nous prions cette Vierge Reine de la miséricorde, et que nous n'obtenions rien, c'est que nous prions mal, ou que nous lui demandons des choses nuisibles, contraires à la volonté de Dieu : ou bien que, demeurant dans nos péchés, nous mettons obstacle à la tendre compassion de son cœur. Car, méditez la vie des Saints, l'histoire de l'Église; considérez ce qui se passe en nos jours si pleins de blasphèmes et d'impiété cependant : quelle multitude immense de pécheurs rebelles, guéris et ramenés à Jésus par Marie! Ils chantent ses louanges avec la plus pieuse reconnaissance ici-bas. Ils seront sa couronne immortelle dans les cieux!

EXEMPLE

L'église d'Adana, en Asie, avait un économe nommé Théophile, d'une vertu révérée de tous, et si humble qu'il avait refusé la dignité épiscopale. Mais la calomnie tomba sur lui : on l'accusa d'avoir dilapidé les revenus de l'église

dont il avait l'intendance, et l'Evêque, s'étant laissé surprendre, le déposa. Cette injure sanglante le bouleversa : il se laissa aller aux sentiments violents de la vengeance, et pour satisfaire sa passion, il eut recours au démon par l'intermédiaire d'un Juif impie. Celui-ci, après lui avoir fait promettre de ne pas s'effrayer, et surtout de ne pas faire le signe de la croix, le conduisit de nuit en une horrible assemblée où présidait le démon assis sur un trône. Alors ce Prince de l'enfer lui promet ce qu'il voudra, à condition de renoncer à Jésus et à Marie. Emporté par son esprit de vengeance, le malheureux consent, et donne par écrit cette renonciation signée de sa main. Cependant le lendemain, l'Evêque, instruit de la fausseté des accusations portées contre lui, le mande à l'église, lui fait réparation devant l'assemblée des fidèles, et le rétablit dans sa charge. Consolé de son affront, il rentre en lui-même : il voit l'énormité de son apostasie, et il éprouve des remords cuisants de conscience. Frappé de la terreur des jugements de Dieu, il se roulait convulsivement sur la terre, l'arrosait de ses larmes, flagellait son corps, lui refusait le breuvage et la nourriture, sans trouver de repos. Pour comble de désespoir, il avait renoncé à Marie, la douce Avocate des

pécheurs. Toutefois, à la pensée de ses miséricordes, il alla se prosterner devant une de ses images en lui disant : « Je suis indigne de toute « grâce, ô Vierge sainte, à cause du crime énor- « me que j'ai commis contre vous et contre « votre Fils, mon Sauveur ; néanmoins, serai- « je le premier des pécheurs qui n'aurai pu « vous fléchir par mes larmes ? » Après quarante jours de pénitence affreuses et de gémissements amers, la nuit et le jour, Marie lui apparut, le consolant, lui assurant que son repentir et ses pleurs présentés par elle à Jésus avaient été favorablement accueillis. Mais au milieu de l'ivresse de cette révélation, une épine cruelle lui restait au cœur, l'acte de renonciation à Jésus, à Marie, laissé entre les mains du démon. Il conjura la Vierge bienheureuse de mettre le comble à ses bontés, en détruisant cette odieuse obligation : et trois jours après, à son réveil, il la trouva sur sa poitrine ! Qui redirait les transports de sa joie ! Il raconta à l'Evêque son malheur et ses consolations, lui remit le billet infernal avec prière d'en faire part à tout le peuple assemblé. La lecture terminée, le billet maudit fut brûlé, et mille voix émerveillées bénirent le Seigneur et chantèrent les miséricordes de la divine Marie.

Souvenez-vous, ô très douce Vierge Marie, que jamais on n'a entendu dire que vous ayez délaissé aucun de ceux qui ont eu recours à vous, imploré votre assistance et réclamé vos suffrages. Animé de cette confiance, je viens à vous, ô Reine des vierges, je me jette entre vos bras, je me prosterne à vos pieds, gémissant sous le poids de mes péchés. O Mère du Verbe incarné, ne rejetez pas ma prière, mais dans votre bonté daignez l'écouter et l'exaucer. Ainsi soit-il.

SEIZIÈME LECTURE

Marie, Cause de notre joie en nous consolant dans nos afflictions.

Consolatrix afflictorum, ora pro nobis !

Un enfant devient cher à sa mère à proportion des peines et des tourments qu'il lui a coûtés ! Or, Marie a pour nous tous, pauvres pécheurs, supporté des douleurs inexprimables : elle nous a enfantés au Calvaire dans le

déchirement de ses plus vives, de ses plus chères affections. Notre salut lui a coûté la mort de son Fils qu'elle aimait comme son Dieu, de son Dieu qu'elle aimait comme son Fils. Supposons le pécheur le plus endurci, le plus descendu dans le bourbier du vice et de la corruption, le plus méprisable, le plus digne de la colère de Dieu, devenu pour sa propre mère un objet de dégoût et d'horreur. Eh bien ! il est toujours l'enfant de Marie : s'il jette un cri de repentir et de prière vers ce divin Refuge des pécheurs, son salut n'est pas désespéré, car son sort est entre les mains d'une Avocate puissante et tendre qui n'a jamais perdu une cause et qui n'en peut point perdre. Mais Marie embrasse en sa pitié maternelle non seulement le mal de l'âme, le péché ; elle s'intéresse encore aux peines, aux chagrins, aux afflictions de nos cœurs : et notre joie est de pouvoir lui dire : *Consolatrice des affligés, priez pour nous !*

Il n'est point nécessaire de s'arrêter à prouver qu'un joug dur et pesant accable le genre humain du berceau à la tombe. Le déluge des eaux n'est venu qu'une seule fois : celui des afflictions est perpétuel et inonde notre vie en tout son cours : toute créature vivante pleure, souffre et gémit. Les maladies ne peuvent être

comptées par la science des médecins : la tristesse, l'ennui, le chagrin nous dévorent ; la perte de nos parents, de nos frères, de nos sœurs, de nos enfants, de tous ceux que nous aimons, que nous devons aimer, déchire notre âme en morceaux sanglants ; une alarme succède à une alarme, une tentation à une tentation, une croix à une croix. L'histoire d'un homme est le récit de ses maux amers, et comme le patriarche Jacob, nous avons tous lieu de dire : *Nos jours sont courts et mauvais.* Que de fortunes renversées, que d'espérances déçues, d'illusions détruites ! Que de deuils, de pleurs, de sang ! Que de sanglots des opprimés, des captifs, des pauvres, des délaissés ! Que de cœurs aigris, ulcérés ! Enfants malheureux d'Eve, nous traversons cette vallée de l'exil en l'arrosant de nos larmes, en la remplissant de nos soupirs et de nos gémissements. Béni soit donc le Dieu de toute bonté qui nous a donné en Marie une pieuse et fidèle Consolatrice !

L'apôtre saint Paul a dit de notre bon Sauveur : *Il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères pour être touché de compassion sur leurs maux. C'est parce que lui-même a passé par la souffrance qu'il est puissant pour secourir ceux qui en sont éprouvés. Nous n'avons*

pas un Pontife qui ne puisse compatir à nos misères, puisque lui-même en a été accablé, hormis celle du péché. Allons donc en toute confiance au trône de la grâce, afin d'y trouver miséricorde et secours en tous nos besoins. (Hébr., II et IV.) Or, le même raisonnement s'applique en perfection à Marie, l'aimable Mère de Jésus. Elle a appris à être compatissante à l'école des souffrances : elle les a toutes subies, hors celle du péché. Elle a souffert la calomnie et les plus flétrissants soupçons, et, Vierge très pure, elle s'est vue sur le point d'être accusée d'un crime que la loi punissait de mort. Elle a souffert la pauvreté la plus humiliante. Elle qui était fille de rois, n'a pu trouver un abri dans la ville où avaient régné ses ancêtres : pour mettre au monde le Fils de Dieu, elle dut se retirer dans une étable où le dernier d'entre nous rougirait d'avoir pris naissance ! Elle n'a jamais eu, depuis sa maternité divine, qu'un avenir noir et sinistre devant elle : le glaive des douleurs de Jésus fut planté dans son âme depuis l'enfance de ce divin Sauveur jusqu'à sa Passion : et chaque péril, chaque complot des Juifs en retournait, en aiguisait la lame sanglante. Elle a dû s'expatrier et gagner la terre de l'exil pour se dérober aux fureurs d'Hérode : et quel exil pour

une famille indigente que la terre sauvage et idolâtre de l'Egypte ! Elle a perdu Jésus dans le temple et ne l'a retrouvé qu'après trois jours et trois nuits d'inquiétudes mortelles. Elle a perdu son père, sa mère, Joseph, son époux fidèle et bien-aimé : finalement elle a reçu le dernier regard, le dernier soupir de Jésus, après avoir vu rejaillir sur elle le sang de ses meurtrissures. Elle a été orpheline, puis veuve délaissée de longues années. Ainsi les privations, les chagrins, les angoisses se sont amoncelés sur elle comme le pressoir sur le raisin, pour broyer son cœur tendre et pur. Et nous avons bien lieu de redire aussi d'elle : Nous n'avons pas une mère qui ne sache pas compatir à nos infirmités, puisqu'elle les a toutes douloureusement ressenties.

Du reste, Notre-Seigneur en la choisissant pour sa Mère, pour notre Mère, n'a pu ne pas déposer en son cœur tous les trésors de grâce, de dévouement, de clémence et de compassion que réclamaient les besoins immenses de son innombrable famille. Elle a commencé par le consoler lui-même durant sa vie pénible et tourmentée, puis dans les douleurs et les humiliations du Calvaire. S'il a été si magnanime sur la Croix, lui qui a été si abattu, si anéanti au Jardin des Oliviers, ne serait-ce pas qu'il

s'était trouvé seul aux prises avec les horreurs du péché, tandis que sur le Calvaire il avait Marie pour soutenir son courage et l'animer au sacrifice ? Jésus se trouva si bien des consolations de la sainte Vierge que, par charité pour nous, il l'a chargée de remplir à notre égard le même office : il lui a mis au cœur une immense compassion pour tous les malheureux ! Aussi y a-t-il en tous ceux qui souffrent, un instinct de confiance qui leur dit qu'elle sera attentive à leurs douleurs, et puissante à les soulager, à les guérir. Dès lors ils aiment à se réfugier sur son cœur, et à pleurer dans ses bras, comme l'enfant blessé qui vient pleurer sur le sein de sa mère. Oh ! qui pourrait dire combien de cœurs de pères, de mères, d'époux, d'épouses, de frères, de sœurs, de cœurs de toutes sortes déchirés par les mille épines de nos chemins, ont crié vers Marie, et ont trouvé auprès d'elle adoucissement, résignation, délivrance ! Marie, par ses propres souffrances, par sa protection toute-puissante et toujours pleine de grâce, obtenait l'allègement et la sanctification de leurs souffrances. Quand un enfant souffre et que le mal le dévore, dit un gracieux auteur, souvent une main étrangère augmente ses tortures au lieu de les calmer. Mais quand la douce main de sa

mère a préparé sa boisson et remué sa couche; quand sa parole a charmé son oreille et que ses lèvres ont reposé sur son front, quel rafraîchissement et quelle paix ! Eh bien ! n'êtes-vous pas notre Mère, ô Marie ? Vous le savez, les afflictions sont grandes sur la terre : chacun trouve les siennes en cette vallée de pleurs. C'est vous que nous implorons : c'est vers vous que nous soupirons. Enfants d'une mère coupable, nous souffrons et nous gémissons : enfants aussi d'une Mère innocente, nous prions et nous espérons. Consolez donc tout ce qui souffre. Consolez l'Eglise de Dieu en lui ramenant tous ses enfants qu'elle avait élevés avec tant de joie, et qu'elle a vus s'éloigner avec tant d'amertume. Consolez ces prêtres pieux qui prient entre le vestibule et l'autel sur les péchés du peuple. Consolez l'orphelin sans appui, le pauvre qui ne sait où trouver le pain de chaque jour, l'âme pieuse dans sa sécheresse, le pécheur dans son repentir, le malade en ses angoisses, le mourant dans son agonie ! Partout et toujours, écoutez ce cri de la souffrance et du malheur : *Consolatrice des affligés, priez pour nous.*

EXEMPLE

Le trait de l'histoire de saint François de Sales que nous allons raconter est bien connu, mais n'en est pas moins touchant. Il faisait ses études à Paris et offrait l'exemple de la vie la plus édifiante et la plus régulière : une partie considérable de son temps était donnée aux exercices de piété, à la méditation de la sainte Ecriture, à la lecture du *Combat spirituel* qu'il portait toujours sur lui ; il prenait le cilice trois fois par semaine, et pour mieux ressembler à Marie, pour qui sa dévotion était ardente, il se consacra par le vœu de chasteté perpétuelle devant une de ses images de l'église Saint-Etienne-du-Mont, la priant d'être sa Protectrice et sa fidèle Avocate. Cependant le Seigneur permit qu'il fût éprouvé de la plus poignante tentation. D'épaisses ténèbres se répandirent sur son esprit, une agitation violente prit la place de la paix profonde dont il avait toujours joui : il tomba dans une sécheresse spirituelle, dans une mélancolie désespérante, et finit par se persuader que le Seigneur qu'il aimait si tendrement l'avait mis au nombre des réprouvés. Cette affreuse idée le jeta dans des frayeurs qui ne peuvent être connues que de ceux qui ont eu la même tentation. Il passait

les jours et les nuits à se plaindre. Une jaunisse universelle se répandit sur tout son corps : il ne pouvait plus ni manger, ni boire, ni dormir. Son précepteur, qui l'aimait avec tendresse, lui en demandait vainement la cause : la honte le retenait ; rien ne lui paraissait affreux comme d'avouer qu'il était réprouvé. Au milieu de tant d'angoisses, il recourut à Marie : il se jeta le visage contre terre devant cette image de l'église Saint-Etienne qui avait reçu ses serments, et se reconnaissant indigne de s'adresser directement au Père de toute consolation, il la conjura d'intercéder en sa faveur et de lui obtenir au moins la grâce d'aimer de tout son cœur, sur la terre, un Dieu qu'il aurait le malheur de haïr éternellement après sa mort. Sa prière était à peine achevée que son trouble disparut comme par enchantement : il lui sembla qu'on lui enlevait du cœur un morceau dur et accablant : la paix, la sérénité de l'âme, la joie de la conscience l'enivrèrent de nouveau. Il tressaillit de bonheur en Jésus et en Marie sa divine Consolatrice. (V. GODESCARD.)

Nous nous réfugions tous sous votre garde, ô sainte Mère de Dieu ; ne repoussez pas les prières que nous vous adressons dans nos besoins, mais délivrez-nous sans cesse de tous les périls, Vierge glorieuse et bénie. Ainsi soit-il.

DIX-SEPTIÈME LECTURE

Marie, Cause de notre joie en tant que salut des infirmes.

Salus infirmorum, ora pro nobis.

Marie est la consolatrice des affligés, de tous ceux qui ont le cœur aigri, ulcéré, brisé par une de ces mille tribulations dont notre vie est labourée. Que de peines elle a consolées, que d'espérances elle a ranimées ! Que de jours sereins, riants et prospères elle a rendus à ceux qui n'avaient connu que l'angoisse, l'amertume, le revers et le chagrin ! Ah ! quand cette vierge bienheureuse bénit, la bénédiction s'attache à son enfant : *la miséricorde de Dieu se répand par elle de génération en génération sur tous ceux qui le craignent.* Or, la compassion de Marie s'étend sur toutes les douleurs de notre pauvre humanité : elle embrasse non seulement les souffrances de l'âme pécheresse, les peines du cœur mais les infirmités de notre corps ; et la foule des malheureux se réjouit de la bénir

et de l'implorer sous le titre touchant de *Salut des infirmes.*

Job a décrit notre existence en ces mots : *L'homme, né de la femme, vit peu de temps, et il est rempli d'innombrables misères.* La maladie aux formes variées à l'infini : voilà une des suites affreuses, un des fruits amers du péché. Nous pleurons au berceau, nous pleurons sur tous les sentiers de notre vie, nous pleurons en notre agonie, quand la mort nous saisit. Qui pourrait énumérer ces infirmités, ces affections morbides dont notre chair est dévorée avant de devenir la proie des vers, de retourner en poussière dans le sépulcre ? Et c'est là, particulièrement, ce qui apitoyait le cœur si bon de Notre-Seigneur et lui faisait verser des larmes ; et *il passait en faisant le bien, en guérissant toute infirmité.* Sa compassion était si connue, que partout on apportait des malades en foule sur son chemin, pour qu'il leur imposât ses mains toujours pleines de grâces et de bénédictions : il sortait de son corps, dit l'Evangile, une vertu secrète qui guérissait les maladies, et une femme de foi disait : *Si je pouvais seulement toucher la frange de sa robe, je serais rendue à la santé !* Lorsque les disciples de saint Jean, au bruit de sa renommée, vinrent à lui pour savoir s'il

était le Messie, il leur dit : Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris ;* miracles de puissance et de miséricorde qui étaient annoncés comme le caractère propre du Messie. Enfin, il exige de ses disciples, comme vertu particulière, la visite des malades : et en laissant ses Apôtres continuer son œuvre, il leur donnait le pouvoir de les guérir ; il leur disait solennellement : *Ils imposeront les mains sur les infirmes, et ils leur rendront la santé. Super ægros manus imponent et bene habebunt.* Aussi, l'ombre seule du corps de saint Pierre chassait les maladies. Comment alors le cœur sacré de Marie, qui ne faisait qu'un avec son cœur, ne serait-il pas devenu le refuge et l'asile de l'humanité souffrante ? Et Jésus aurait-il pu ne pas lui confier un pouvoir plus étendu que celui des Apôtres dont elle est la Reine, lui confier son propre pouvoir, lorsque précisément sa mission miséricordieuse est de réparer tous les maux que le péché d'Eve nous a causés ? Oh ! non, et l'univers catholique est unanime à la révérer, à l'implorer comme le salut, la santé des infirmes ; à proclamer sa bonté et sa puissance envers ceux que la maladie a visités ! Partout, en effet, des

oratoires, des chapelles, des basiliques des sanctuaires vénérés, disent et montrent à tous les regards ses innombrables bienfaits. Leurs murs, leurs colonnes sont couverts de monuments de ses miracles ; ils portent les noms des malades qui ont été guéris par Marie dans la traversée des siècles. C'est un enfant qui ne parlait point, qui ne marchait point : et tout à coup il fit ses premiers pas vers sa mère et prononça son nom pour la première fois devant l'autel de Marie. C'est un jeune homme, une jeune fille dont les membres étaient flétris, desséchés : ils ont repris vigueur et agilité. C'est un chef de famille et une pauvre femme, torturés, puis abandonnés par les médecins, et à qui la Mère de la miséricorde a dit comme autrefois notre Sauveur : *Je le veux, soyez guéris !* Ce sont des provinces, des royaumes qu'elle a délivrés de la peste et du fléau de la colère divine, des navires sauvés de la tempête, des armées en désespoir qu'elle a conduites à la victoire. Elle aussi, a rendu l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la marche aux paralytiques, la parole aux muets, et parfois elle a ressuscité des Lazares. Voilà pourquoi ses sanctuaires sont chargés de souvenirs, et ses autels des offrandes de la piété et de la reconnaissance. Et ces naïfs et tou-

chants hommages, ces *ex-voto* innombrables, tous ces prodiges de sa miséricorde ne sont pas la millième partie des guérisons accordées par Marie à ses pieux serviteurs !

N'est-ce point Marie, d'ailleurs, qui, par ces filles héroïques qui lui sont consacrées dans tant d'ordres religieux, continue son rôle touchant de salut des infirmes ? Sous ses auspices, elles recueillent les enfants et les vieillards délaissés, les pestiférés, même les rebuts de la débauche et du vice ; elles se dévouent avec le cœur de Marie, leur Reine, à guérir leurs corps et leurs âmes. Ah ! c'est Marie qui règne et qui préside en ces hospices, en ces infirmeries que la charité a élevées aux malheureux. C'est là surtout que les malades la voient apparaître en ces vierges généreuses et compatissantes, qui leur donnent leurs soins, leur tendresse, leurs veilles et leurs prières. Aussi l'hérésie, qui méconnaît Marie pour mère, en est-elle encore à pouvoir créer une seule sœur de charité.

Que si Marie ne guérit pas toute infirmité selon les vœux des malades, cela vient ou de ce qu'on ne prie pas bien, ou de ce qu'on lui demande des choses nuisibles et contraires au salut, ou de ce qu'on la prie tout en gardant en soi le péché mortel et l'attachement à des

affections coupables. Mais les maux qu'elle ne guérit pas dans ses enfants bien-aimés, elle les soulage, elle les aide à les supporter; elle leur inspire la patience, la résignation, avec lesquelles l'âme se purifie des fautes quelquefois graves et nombreuses, et se prépare ainsi un poids de gloire incomparable. Qui donc a jamais invoqué en vain, dans ses maux, cette Vierge pleine de grâce, ou n'a retrouvé près d'elle joie, consolation, santé du corps et de l'âme ?

EXEMPLE

Parmi les enfants privilégiés de Marie, on cite en premier lieu saint Philippe de Néri. Un de ses fidèles disciples, le célèbre César Baronius, dont les *Annales* sont un boulevard de l'Eglise contre les assauts de l'hérésie et de l'incrédulité, était à les composer, quand il tomba si dangereusement malade, que les médecins désespérèrent de le sauver. Saint Philippe éprouva une douleur profonde à la pensée de perdre un religieux d'un si rare mérite. Il tomba à genoux devant un crucifix et l'arrosa de ses larmes, en demandant la guérison de son bien-aimé Baronius. Mais Jésus parut insensible pour mieux honorer sa Mère divine. En effet, saint Philippe, étant

allé se prosterner devant une des images de Marie, lui dit avec une confiance pleine de simplicité : Ma bonne Mère, de grâce, il vous faut guérir César. A l'instant même, subitement, la santé la plus parfaite fut rendue à son cher religieux.

Mais aucun siècle fut-il aussi fécond que le nôtre en miracles de puissance et de compassion de Marie à l'égard des infirmes ? Allez visiter les sanctuaires vénérés de Notre-Dame-des-Victoires, de la Salette et de Lourdes, et vous vous trouverez imprégnés, entraînés par une irrésistible confiance. Arrêtons-nous seulement à Lourdes. La sainte Vierge y apparaît en 1858, et les miracles éclatent aussitôt. C'est un ouvrier carrier, nommé Bourriette, dont l'œil droit écrasé depuis vingt ans dans l'explosion d'une mine est instantanément guéri par l'eau de la grotte. Marie Daube, Bernarde Soubie, Fabien Baron de Lourdes, quittent tout à coup le lit de douleurs où les retenaient depuis des années des maladies réputées incurables, et proclament publiquement leur guérison par l'eau de la grotte. La main de Jeanne Crassus, paralysée depuis vingt ans, se redresse et retrouve la plénitude de la vie dans l'eau miraculeuse. Une autre femme de la campagne, Catherine

Latapie, s'est brisée la main dans une chute : elle ne peut ni coudre, ni filer, ni tricoter, ni soigner son ménage, et quoique déclarée incurable, elle voit subitement ses doigts se redresser, s'assouplir et revivre, à la fontaine de la Vierge, salut des infirmes ! C'est un enfant de Saint-Justin, du Gers, dont la jambe infirme et flétrie avait depuis longtemps désorganisé la santé : il n'avait plus de sommeil, plus d'appétit ; mais, baigné dans l'eau de la grotte, il s'écrie tout à coup : Mon mal est parti, je ne souffre plus, je puis marcher ! Il court, mange et dort comme les enfants dans la vivacité de leur âge. Et depuis, ce ne sont pas des centaines, mais des milliers d'autres. Et voulant pousser à bout les incrédules, un homme de cœur, nommé Artus, a ouvert un pari de *dix mille francs, ou de toute autre somme plus forte si on voulait*, contre quiconque contesterait la véracité des miracles rapportés par l'historien de Lourdes, M. Lasserre. Et nul n'a encore osé s'avancer : l'incrédulité a continué à déclamer et à blasphémer dans son dépit, mais elle a reculé en masse. (V. *Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes.*)

O Vierge propice et compatissante, il est véritablement inouï que l'on vous ait invoquée

en vain : obtenez-nous donc par votre assistance la santé de l'âme et du corps, ou donnez-nous la patience et l'esprit de pénitence au milieu de nos maladies, afin que, purifiés de nos fautes par leur vertu, nous méritions de chanter au ciel le cantique de vos miséricordes. Amen.

DIX-HUITIÈME LECTURE

Marie, Cause de notre joie, comme patronne de la bonne mort.

Ora pro nobis peccatoribus... in hora mortis nostræ !

Marie est le salut des infirmes : son tendre cœur ainsi que celui de Notre-Seigneur s'apitoie sur toutes nos douleurs, sur toutes nos maladies ; et si nous savons invoquer son assistance, elle accourt pour soulager et guérir nos maux corporels, ou nous aider à les convertir, par notre patience et notre résignation, en sources de grâces pour nos âmes. Les temples, les autels élevés en son nom par la

reconnaissance ; les tableaux, les *ex-voto*, les offrandes, les dons pieux qui les décorent ; le concours des peuples qui les visitent, les lumières qui les illuminent, les chants d'amour et de confiance qui retentissent sur les chemins ou sous les voûtes de ses sanctuaires, tout nous redit que Marie est digne de ce nom si cher à nos misères de *Salut des infirmes*. Mais elle mérite ce titre sacré, surtout pour les derniers moments de notre vie, et le bonheur ineffable de ses enfants est de pouvoir la bénir et l'implorer comme la douceur et l'espoir des mourants : *Dulcedo et spes nostra, salve !*

L'Eglise est si convaincue que Marie est la Patronne de la bonne mort, qu'elle nous enseigne de lui recommander notre dernière heure. Ainsi, elle aime à mettre sur nos lèvres et dans nos cœurs ces invocations pieuses : O Marie, mère de la grâce, mère de la miséricorde, protégez-nous contre nos ennemis et recueillez-nous à l'heure de notre mort : *Maria, mater gratiæ, tu nos hora mortis suscipe !* — Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous maintenant *et à l'heure de notre mort !* En serait-il ainsi, si Marie n'avait le pouvoir et la volonté du nous assister dans ce redoutable passage du temps à l'éternité ?

D'ailleurs, Marie serait-elle encore notre mère, en mériterait-elle le nom si doux, si elle nous abandonnait en cette affreuse détresse qui serre le cœur de toute mère humaine? Et quand donc notre âme a-t-elle besoin d'assistance, de tendresse, de dévouement comme à l'heure de la mort ? Quelles ne sont pas en effet ses angoisses déchirantes, quand elle est réduite à se dire : Il me faut briser tous les liens de ma vie, liens du cœur, aussi bien que liens du corps ! Mes yeux vont s'éteindre et ma langue sera bientôt muette et glacée ; mes pieds, mes mains vont se paralyser ; mon cœur va cesser de battre, et ma maison corporelle, jetée dans un tombeau, sera bientôt la pâture des vers ! Adieu, parents, enfants, amis ; adieu, belle nature ; je vous quitte pour ne plus vous revoir ! — Le juste lui-même, qui pourrait se reposer sur son innocence, sur ses bonnes œuvres, sur son repentir, se cramponne à la vie. Mais quelle n'est pas la consternation du pécheur dont la conscience est remplie de souvenirs humiliants, de regrets amers, d'accusations effroyables ? Quelles ne sont pas les angoisses des pauvres mourants en proie aux remords des péchés commis, dit saint Liguori, à la crainte du jugement qui s'approche, à l'incertitude du salut éternel ? Et, pensée pleine d'horreur ! c'est

alors que le démon redouble de rage et concerte toutes ses forces pour dévorer une âme, sachant qu'il lui reste peu de temps pour s'en saisir. Enfin, dans ces extrémités, la faiblesse humaine se trouve seule aux prises avec la mort. Il y a ni famille, ni amitié, ni puissance, ni richesse pour pouvoir nous secourir : tous les êtres vivants les plus chers, les plus dévoués osent à peine contempler cette noire homicide, cette sinistre fille du péché, broyant, dévorant, pulvérisant notre pauvre nature. Quelle ivresse, alors, quelle immense consolation, au milieu de tant d'horreurs physiques et morales, de pouvoir compter sur l'assistance maternelle de la sainte Mère de Dieu, de celle que toutes les générations ont appelée et appelleront toujours la *bonne Vierge !* Car si elle prend en main notre défense, quelle crainte pourraient encore nous causer nos ennemis de l'enfer ? Depuis le jour solennel où elle eut à la fois la douleur et la consolation d'assister à la mort Jésus-Christ, le chef des élus, sa mission, son privilège est de continuer le même dévouement pour tous les partants de ce monde. Même le pécheur le plus dénaturé pour elle, jusqu'alors, trouve un abri dans son cœur, s'il a le bonheur de s'y réfugier. Et quel peut être en effet son désir, au terme de la vie, sinon de rendre à Dieu ses en-

fants, à Jésus ses frères et ses sœurs, puisqu'elle les a rachetés de concert avec Jésus, au prix de tant de sang et de douleurs ! Qui n'a jamais été témoin du spectacle d'un chrétien, longtemps égaré dans la nuit des passions et du vice, se réconciliant avec édification et bonheur ? Il paraissait oublier les douleurs de la maladie : une ivresse céleste le transportait. Sans doute, c'est Jésus, Sauveur des âmes, qui lui avait dit : Me voici, j'ai lavé tes fautes en mon sang ; sois sans crainte désormais. Mais on oublie trop souvent que c'est à l'intervention de Marie, la Reine de la miséricorde invoquée par le malade, ou par des âmes charitables, que son âme a été éclairée, touchée, convertie !

Suarez, le savant Suarez, qui avait tant de dévotion à Marie, qu'il aurait donné toute sa science, disait-il, pour le mérite d'un seul *Ave Maria*, mourut avec tant d'allégresse, qu'il répétait alors : Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir. Ce contentement, cette allégresse vous enivrera aussi à vos derniers moments, pieux lecteurs, si vous pouvez vous rendre le témoignage d'avoir aimé cette Mère céleste si fidèle à ses enfants, quand ceux-ci on été fidèles de leur côté à la servir, à la visiter, à réciter son Chapelet, à jeûner en son honneur, à chanter fréquemment ses louanges, à se

recommander avec instance à sa douce et puissante protection (1).

EXEMPLE

Un saint religieux, nommé Berchmans, avait toujours été très dévot à Marie, particulièrement par la récitation du Chapelet. Aux approches de sa mort, il lui disait d'une voix tendre et touchante : Ma très sainte Mère, vous avez été, et vous serez toujours mon espérance jusqu'à la fin. Vous ne me repousserez pas de votre sein maternel, où je me suis jeté toute ma vie comme votre enfant. Malgré sa faiblesse, il chantait l'*Ave maris stella*, et arrivant à cette strophe : *Monstra te esse matrem : Montrez que vous êtes ma mère*, il s'arrêta pour en goûter la douceur et la joie. Oh ! si j'avais mille cœurs, disait-il, je les consacrerais tous à l'amour de Marie. Il était à reposer depuis quelque temps, quand on le vit tout à coup, le visage enflammé, les yeux élevés vers le ciel, les lèvres tremblantes, jeter des cris pitoyables. Il s'écriait : Je n'en ferai rien ; non, mon Dieu, je ne vous offenserai pas ; ô Marie, que j'offense votre Fils bien-aimé ! j'aimerais mille fois mieux

(1) S. Liguori, *Gloires de Marie*.

mourir ! C'était le démon qui troublait et assaillait cette belle âme, de tentations dont on ne sut pas la nature. Les religieux consternés se prosternèrent en prières auprès de lui. Alors, prenant lui-même son crucifix et son chapelet : Voici mes armes, dit-il, je suis assuré de la victoire. En effet, ses alarmes disparurent subitement, son visage redevint serein et souriant. Son bonheur était de savourer le miel céleste dont est remplie chaque invocation des Litanies de la sainte Vierge ; il jetait des regards amoureux sur son image, et il mourut en prononçant pour dernières paroles les saints noms de Jésus et de Marie. Heureux celui qui vit et meurt ainsi sous les regards et l'assistance fidèle de la Reine du ciel : il n'aura rien à craindre de l'enfer, de la mort, ni du jugement. Car si l'homme qui vous abandonne, ô Marie, marche à la mort, dit saint Anselme, il il est impossible, au contraire, qu'il périsse, celui qui aura mérité votre puissante protection.

O ma très douce Mère, quelle sera ma mort, puisque je ne suis qu'un misérable pécheur ? A la pensée que c'est moi-même qui ai préparé la sentence de ma condamnation, je tremble, je m'abîme, je désespère de mon salut. Mais plus mes misères sont grandes, et

plus aussi votre miséricorde est tendre et généreuse ! Quand donc mes yeux seront près de se fermer à la lumière, soyez mon étoile, ô Marie ! Quand ma langue ne pourra plus articuler que des sons confus, que votre nom soit toujours au fond de mon cœur ! Quand autour de moi tout se taira, ô douce Avocate, demeurez-moi fidèle : recueillez mon dernier soupir, et que votre gloire éternelle soit d'avoir délivré mon âme de l'enfer, et de lui avoir ouvert la gloire et les joies du ciel ! Ainsi soit-il.

DIX-NEUVIÈME LECTURE

Marie, la joie du Purgatoire dont elle adoucit ou abrège les douleurs.

Salve, Regina, mater misericordiæ !

Marie est le salut des infirmes et des agonisants, la Patronne de la bonne mort. Elle reste notre Mère fidèle, puissante et secourable alors que tout nous manque et nous abandonne. Elle endort la douleur, elle réconforte l'âme, elle y fait rayonner les joies de l'espérance,

elle recueille notre dernier soupir, ainsi que celui de Jésus mourant sur la croix ; elle nous accompagne au jugement et y prend notre défense ! Oh ! méritons que Marie nous aime, que Marie nous protège : elle nous rendra ce noir passage moins effrayant : elle écartera le démon et ses embûches : elle nous prendra pour ainsi dire en ses bras, afin de nous porter en sûreté des rivages du temps aux rivages de l'éternité. Comment oublierait-elle ses enfants qui lui ont fait si souvent cette prière : *Priez pour nous à l'heure de notre mort ?* Que de moribonds endurcis ont dû leur conversion, qui est la santé de l'âme, à la Vierge miséricordieuse ! ils avaient repoussé le prêtre, repoussé le crucifix : ils allaient mourir comme ils avaient vécu. On leur a parlé de Marie : on l'a invoquée sur eux : son chapelet, sa médaille, une de ses images a été mise sur eux, à côté d'eux, même à leur insu ; et par leur vertu divine le pécheur s'est attendri ; il a pleuré de repentir : il a demandé et reçu les Sacrements ; il est mort en murmurant avec délices le doux et saint nom de Marie. Mais voici un autre sujet de joie ravissante pour ses enfants. Marie est encore la Mère et l'Avocate des âmes du Purgatoire, pour les consoler en leurs flammes et les en délivrer !

Les âmes du Purgatoire, nous n'y pensons guère : et cependant elles souffrent des peines inexprimables. Elles souffrent de la *privation de Dieu* et de sa possession. Elles ont vu sa beauté au jugement : elles l'aiment incomparablement plus qu'on ne peut l'aimer sur la terre. Nul de nous ne peut comprendre avec quelle véhémence de désirs elles se portent vers lui, et ce qu'elles souffrent d'en être repoussées ! L'amour qui fait au ciel le bonheur des élus, fait leur tourment dans le Purgatoire. Quand on récite l'office des morts, on croit entendre les gémissements de ces pauvres âmes entraînées vers Dieu par tout le poids de leur amour, et rejetées de Dieu comme indignes de sa présence. Tantôt c'est à Dieu même qu'elles adressent leurs soupirs. *Ainsi que le cerf altéré court vers la source des eaux, ainsi mon âme aspire à vous posséder, ô mon Dieu ! — Où donc sont vos miséricordes ? Comment êtes-vous devenu si cruel envers moi, appesantissez-vous ainsi sur moi la dureté de votre main ? Oh ! que mon exil est prolongé !* — Souvent c'est à elles-mêmes qu'elles adressent d'amers reproches : Où est ton Dieu, âme insensée ? Pourquoi ne jouis-tu pas de sa félicité ? Je n'avais qu'un peu de vigilance à exercer sur moi, que de légers

sacrifices à m'imposer et j'évitais un si affreux malheur ! (V. CHAIGNON.)

Au tourment de cette privation vient s'ajouter le *supplice du feu ;* et le feu du Purgatoire est le même que celui de l'enfer, moins la durée : feu plus intolérable que toutes les tribulations de la vie présente ! — Elles souffrent de *l'impuissance* de se procurer aucun secours : elles sont hors de la voie des mérites, de l'expiation, de la miséricorde : elles ne sortiront de leur prison de flammes qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole à la justice du Seigneur. Elles souffrent enfin du plus *cruel abandon* des vivants. Car, hélas ! on ne s'aime pas soi-même, comment aimerait-on les absents, les pauvres défunts ? Que si on prie pour elles, c'est sans persévérance, souvent sans aucune efficacité. Elles n'ont donc d'autre refuge que dans la charité et les prières de l'Eglise. Oui, c'est un article de notre foi, qu'en vertu de la communion des Saints, l'Eglise peut offrir pour les âmes souffrantes les mérites de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des Martyrs, de ses Saints, de ses Saintes innombrables. Mais Marie est la Reine de l'Eglise, soit qu'elle combatte sur la terre, qu'elle triomphe dans le ciel, ou qu'elle se purifie dans le purgatoire. Elle a reçu de Notre-Seigneur la royauté de la mi-

séricorde et de la clémence. Elle peut donc intervenir en leur faveur, et, trésorière des grâces divines, leur faire part de ses richesses! Elle peut présenter leurs vœux et leurs supplications touchantes à Jésus, et les appuyer de cette autorité sacrée qui ne connaît pas un refus. Elle le peut : dès lors, notre foi, notre piété filiale, notre confiance en son cœur admirable nous assurent qu'elle le fait. En douter, ne serait-ce pas méconnaître sa tendresse maternelle, lui faire injure? Que serait donc devenue celle que nous nommons avec tant de suavité la Mère de la divine grâce, la Mère aimable, la Consolatrice des affligés, le Refuge des pécheurs, la Reine de la miséricorde? Quelle mère, voyant son enfant tombé dans un brasier ardent et pouvant le secourir, le contemplerait dévoré par les flammes avec un œil sec, un cœur tranquille et indifférent? Et Marie est la meilleure des mères : c'est le cœur le plus aimant, le plus sensible, le plus riche en délicatesse et en compatissance que le Saint-Esprit ait sanctifié. Elle ne reste donc pas sans pitié pour des âmes qui sont ses filles. Plus leurs besoins sont grands, plus leurs souffrances sont lamentables, et plus sa compassion redouble et s'enflamme. D'une main elle touche à leurs douleurs pour les calmer,

tandis que de l'autre elle frappe au cœur de Jésus qui a tant aussi pleuré sur nos souffrances, et elle force la justice à donner le baiser à la miséricorde ! Qui donc aimerait ces âmes ainsi que les aime Marie ? Comme elle aspire à les recevoir en ses bras, à les enivrer de son bonheur, à les fêter au banquet des noces de l'Agneau ! Oh ! le nom seul de Marie fait tressaillir d'ivresse et d'espérance les abîmes du Purgatoire : c'est une rosée rafraîchissante qui tempère la rigueur de ses flammes.

2° Et non seulement elle adoucit les tortures des âmes souffrantes. De graves auteurs, d'après des Révélations réitérées et authentiques, rapportent, selon le pieux et savant Gerson, qu'au moment de s'élever au Paradis, Marie aurait demandé à notre Sauveur la grâce d'y mener avec elle toutes les âmes du Purgatoire, et que toutes, en effet, délivrées à sa prière, lui auraient fait cortège en sa glorieuse Assomption, en auraient partagé le triomphe. Depuis ce moment solennel surtout, Marie aurait en ses mains les clefs de ces prisons de feu pour en ouvrir les portes à ses pieux serviteurs. N'est-ce point du reste ainsi qu'agissent les simples reines de la terre ? Au jour de leur fête ou de leur couronnement, elles

délivrent les prisonniers, multiplient les grâces et les largesses ! Aussi combien d'âmes complètement délaissées ou insuffisamment secourues gémiraient pendant des siècles, peut-être jusqu'à la fin du monde, en ce jour d'inexprimables tourments, si la sainte Vierge ne hâtait l'heure de leur délivrance ! Doctrine consolante et pleine de charmes ! Oh ! ne nous abusons pas : on nous traitera après notre mort comme nous voyons que tant d'autres sont traités ; on nous abandonnera comme on les abandonne. Qu'il est doux de penser alors que si nous aimons Marie, que si nous sommes ses serviteurs pieux, fidèles, aimant à vivre près de son cœur et de ses autels, elle de son côté sera notre Protectrice fidèle, notre puissante Avocate au milieu de nos souffrances du Purgatoire ! Elle viendra y essuyer nos larmes, tempérer nos douleurs et les abréger pour nous introduire dans la triomphante assemblée des Anges et des Saints.

EXEMPLE

Nous lisons en saint Pierre Damien, qui fut à la fois un génie et un grand docteur de l'Eglise : Un prêtre nommé Jean, homme vraiment religieux, dit-il, m'a raconté le trait sui-

vant arrivé à Rome. La nuit de l'Assomption, le peuple romain célébrant la vigile, selon sa coutume, par de pieux exercices, une dame rencontra dans l'église de la Vierge bienheureuse, au Capitole, une de ses compagnes qui était morte depuis près d'une année. Saisie, hors d'elle-même, elle s'aventura à lui dire : N'êtes-vous pas ma chère Marosie que Dieu a rappelée de ce monde ? Oui, c'est bien moi, répondit la défunte. Et dans quel état vous trouvez-vous maintenant ? Jusqu'alors, repartit-elle, j'ai été gravement suppliciée en punition d'une faute contre la pudeur que j'avais commise en mon enfance, en jouant avec trop peu de réserve avec des jeunes filles comme moi. Heureusement que la Reine du ciel a prié pour moi et m'a retirée avec une foule d'autres des prisons du Purgatoire. Aujourd'hui même, elle fait sortir de ce lieu de tourments un plus grand nombre d'âmes qu'il n'y a d'habitants dans Rome. C'est pourquoi nous venons visiter les sanctuaires qui lui sont consacrés, afin de lui payer le tribut de nos louanges et de nos pieux remerciements. La dame hésitant à croire, la défunte ajouta : Pour vous donner un signe indubitable de la vérité de mes paroles, sachez que dans un an, au retour même de la présente solennité, vous finirez vous-même votre car-

rière mortelle. A ces mots, la défunte s'évanouit. La dame romaine, prenant alors au sérieux cet avertissement, se couvrit d'un cilice, vécut avec la plus grande régularité à ses devoirs ; et, chose prodigieuse ! exactement un an après, la veille de l'Assomption, elle tomba malade et termina sa vie le jour même de la fête. Ainsi une âme est jetée dans les flammes du Purgatoire pour une faute commise dans la légèreté du jeune âge : et c'est la Vierge pleine de grâce qui vient l'en délivrer, et l'introduire au séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix !

Attachons-nous donc au service de cette Vierge si digne de notre amour et de notre vénération. Et quand ce monde nous rejettera, nous oubliera, nous aurons la joie de la voir nous suivre au lieu de l'expiation, adoucissant nos souffrances, abrégeant leur durée. Recommandons à cette Reine de miséricorde l'âme de nos parents, de nos amis, de ceux que nous avons pu jeter dans les flammes par nos scandales. Y a-t-il au monde une croyance plus douce, plus délectable que celle-ci : Marie est notre Mère, bonne, miséricordieuse et toute-puissante, et elle est la Reine du Purgatoire ?

SECONDE PARTIE

MARIE, CAUSE DE NOTRE JOIE EN CE QUE NOUS SOMMES POUR ELLE

VINGTIÈME LECTURE

Dévotion à Marie. Très juste et très légitime, — est aussi une source de bonheur et d'allégresse pour nous.

Beatam me dicent omnes generationes.

Marie, après avoir été associée à Jésus-Christ dans l'œuvre de notre rédemption, lui est associée dans la gloire, et elle a reçu de lui une telle puissance, une telle majesté que tout genou fléchit devant elle, après avoir fléchi devant lui. C'est pourquoi, si les Anges et les Saints sont heureux de la voir et de la posséder, l'Eglise de la terre se complaît de son côté à la bénir, à la vénérer, à la chanter,

Marie a partout des autels à côté des autels de Jésus-Christ : elle a constamment sa place avec lui dans ses offices et dans toute sa liturgie. Jésus et Marie sont inséparables dans son amour, et toutes les générations qui passent ici-bas la proclament à l'envi bienheureuse. Or, cette dévotion à la Vierge Marie est non seulement *juste et légitime* à son égard : elle est aussi pour nous une *source de grâces et de saintes allégresses*.

1° La dévotion envers Marie est *très légitime :* c'est le Seigneur lui-même qui nous l'inspire dès le jour de l'Incarnation. Quels honneurs, en effet, quelles louanges pourrons-nous jamais adresser à cette Vierge bienheureuse, qui ne soient excellemment renfermées dans la Salutation angélique, c'est-à-dire dans l'acte de dévotion d'un Ange à Marie ? Et cet Ange, c'est Dieu lui-même qui l'envoie s'incliner devant elle, et qui lui met à la bouche les termes de son message. Considérons ce qui se passe tout après, dans la Visitation de Marie à sa parente Elisabeth : c'est encore le Seigneur nous invitant à honorer sa divine Mère avec la plus dévotieuse révérence. Il arriva, dit l'Evangéliste, qu'à peine Elisabeth eut entendu le salut de Marie, *elle fut remplie du Saint Esprit*, puis elle dit

en élevant la voix : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur d'être visitée par la Mère de mon Seigneur?* Ainsi, remarquons-le bien après l'Evangéliste : Elisabeth est remplie du Saint-Esprit avant de publier les louanges et les grandeurs de Marie, en sorte que cette Vierge sainte reçoit les premiers honneurs, en des temps divers, des trois personnes de la divine Trinité. Dieu le Père la bénit et l'honore en envoyant son Archange lui dire : *Je vous salue, ô pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Avec quel pieux transport le Fils de Dieu la bénit dans la sainte Ecriture, avant son Incarnation ; la bénit et l'aime pendant les trente-trois années qu'il passe auprès d'elle après l'avoir choisie pour Mère ! Et voilà le Saint-Esprit qui inspire Elisabeth, donne des exclamations à sa voix, comme pour redire à toute la terre : A Marie appartient la bénédiction entre toutes les femmes ! On dirait même qu'Elisabeth, devenue l'organe de cet Esprit de lumière, la met au même rang que Jésus. Elle bénit la Mère comme elle bénit l'Enfant divin qui repose auprès de son cœur virginal : *Vous êtes bénie parmi les femmes : il est béni le fruit de vos entrailles!* — En outre, en

cette entrevue pleine de mystères, Elisabeth se trouvant en face de la Mère de notre Sauveur, et, mesurant par la foi la distance infinie qui l'en sépare, s'écrie avec autant de respect que de reconnaissance : *D'où me vient ce bonheur d'être visitée par la Mère de mon Seigneur?* Ce sont donc les trois personnes de la sainte Trinité, c'est Elisabeth inspirée par le Saint-Esprit, qui nous disent de concert : A côté de Jésus, bénissez Marie sa Mère ; qu'à Marie soient honneur, vénération et bénédiction dans le royaume de Jésus-Christ! — Enfin, c'est encore en cette Visitation sainte, que Marie la Vierge très humble, mais en même temps la Reine sublime des Prophètes, nous dit en son Cantique qu'elle doit être révérée jusqu'à la fin des siècles : *Voilà*, chantait-elle, *que toutes les générations me proclameront bienheureuse!*

Notre-Seigneur, nous venons de le dire, ne cessa pendant toute sa vie de l'entourer d'égards, de piété filiale, de vénération : ainsi c'est à sa prière, dans une grande assemblée, qu'il fit son premier miracle sur la nature matérielle en changeant l'eau en vin. Et avant de mourir, il appela sur elle toute notre tendresse, toute notre vénération en nous disant : *Voilà votre Mère!* Aussi les premiers chrétiens, à l'exemple de saint Jean, l'hono-

rèrent comme une Mère auguste, et leur bonheur était de l'avoir avec eux dans les prières et les cérémonies religieuses. Marie meurt : et le Seigneur continue de nous recommander son culte, en la glorifiant et en l'exaltant lui-même au-dessus des Anges et des Saints, en la couronnant Reine du ciel et de la terre.

Ainsi, quoi de *plus juste* que de nous dévouer à Marie par un culte de *vénération*, après que Notre-Seigneur l'a vénérée et élevée à la dignité de la maternité divine, et qu'il l'a placée à ses côtés sur un trône de gloire ? Quoi de *plus juste* que de lui offrir un culte de *reconnaissance*, puisqu'après Dieu nous lui devons les bienfaits infinis de l'Incarnation et de la Rédemption ? Quoi de plus juste que de lui donner *notre amour,* puisque Jésus mourant a établi entre elle et nous les liens sacrés d'une adoption réciproque, et que Marie nous a aimés la première avec une tendresse inépuisable, que pour nous elle a laissé transpercer son âme du glaive des douleurs ! Anathème au cœur ingrat et dénaturé qui ne vous aime pas, ô Marie, s'écrie saint Bonaventure.

2° Il est non seulement impie et pervers, l'homme qui n'aime pas Marie, il est encore un insensé, un ennemi de son bonheur ; car *quelle joie, quel contentement*, quelles richesses

inépuisables le cœur humain ne trouve-t-il pas dans la dévotion envers Marie ! Oh ! que je suis heureux ! peut-il se dire. Marie est la bien-aimée de Dieu et de toutes les légions d'élus. Je l'aime et j'en suis aimé. Elle est la trésorière des grâces du Seigneur : que pourrait-il donc me manquer des vrais biens ? Que pourrais-je craindre ? Cette mère céleste m'aime comme elle aimait Jésus : elle connaît mes misères, mes périls, mes vœux les plus intimes. Ah ! quelle différence entre elle et nos mères ordinaires ! Celles-ci nous aiment ou trop charnellement, ne voyant que la vie du corps et le bien-être matériel ; elles ne connaissent point notre avenir ; en tout cas elles sont impuissantes à nous l'assurer heureux et prospère. Mais le pouvoir en Marie est uni à la tendresse. Dirigé par sa main, pourrais-je m'égarer? Béni par elle, ne serais-je pas béni ? Reposant sur son cœur, pourrais-je ne pas dormir en paix ? Elle connaît tous mes ennemis, visibles et invisibles, leurs trames, leurs violences ; elle sait les déjouer, les repousser, me donner la victoire. Elle excuse mes manquements, elle compatit à mes faiblesses, elle supporte mes infidélités, elle calme et console mes douleurs, elle sourit à mes efforts et les encourage. Si je succombe, elle est mon avo-

cate et prend ma défense auprès du tribunal de Dieu, et m'obtient de mon Sauveur grâce et réconciliation. Si je meurs, elle accourt dissiper mes terreurs ; elle me suit au jugment, représentant à Jésus que je suis son frère, que mon âme est sa fille et qu'elle demande son salut. Si je tombe au purgatoire, elle y descend, elle en tempère les tortures, elle en éteint les flammes. Auprès de Marie, c'est la gloire, l'honneur, l'ivresse de la vie, l'assurance d'une bonne mort. Et qui donc, dans le monde, a jamais pu dire : Je me suis consacré à la Vierge pleine de grâce, je l'ai aimée et servie en toute fidélité, et je suis malheureux ? O grande, ô douce Marie, s'écrie saint Bernard, on ne peut prononcer votre nom, ni penser à vous, sans que vous répandiez l'allégresse au cœur qui vous aime !

EXEMPLE

Saint Vincent de Paul, se rendant, par mer, de Marseille à Narbonne, fut fait prisonnier par des pirates de Barbarie ; et, conduit à Tunis, il fut vendu comme esclave. Un médecin aliéniste l'achète, reconnaît son mérite, le traite avec bonté, et cherche à l'attirer à la religion grossière de Mahomet ; mais ses offres

les plus séduisantes ne trouvent auprès de lui que mépris et horreur. Sa consolation était de se réfugier dans le sein de son Dieu, et d'invoquer avec une affection filiale cette Vierge clémente que dès son enfance il avait aimée comme sa mère. Par des circonstances imprévues, il est de nouveau vendu à un renégat, originaire de Nice, qui l'emploie à des travaux pénibles : tout espoir paraissait perdu. Une des femmes de ce renégat aimait ses entretiens et lui adressait mille questions sur la religion catholique. Un jour elle le pria de chanter les louanges de son Dieu. Et Vincent, d'une voix attendrie et les larmes aux yeux, se mit à chanter le psaume des Hébreux captifs à Babylone : *Super flumina Babylonis*. Il y ajouta le *Salve Regina*, l'hymne des exilés de la terre à Marie, la Reine des miséricordes, notre vie, nos délices et notre espoir. La Mahométane, ravie, reprocha au renégat son abandon d'une religion si belle, si pleine d'harmonie avec les besoins et les affections du cœur humain. Le remords travailla alors ce pauvre apostat : il promit à Vincent de quitter bientôt cette terre impie, de regagner avec lui les rivages de la France, et de rentrer dans le giron de l'Eglise. Ils finirent, en effet, après plusieurs mois, par s'embarquer sur un fragile esquif, en invoquant la Vierge

divine, douce étoile de la mer. Ils arrivèrent heureusement à Aigues-Mortes et ensuite à Avignon où l'apostat fut réconcilié publiquement avec l'Eglise. Marie avait délivré Vincent, son pieux serviteur, de l'esclavage du corps ; elle avait, par son entremise, délivré de l'esclavage de l'âme le malheureux apostat, et lui avait rendu la liberté des enfants de Dieu. (V. COLLET.)

O Vierge bénie, nous vous bénissons, nous ne cesserons de vous bénir entre toutes les femmes. Vous êtes la gloire de l'Eglise, l'honneur et la joie de notre peuple ! Ah ! obtenez-nous, par vos prières et votre protection toute-puissante, de vous rejoindre après notre mort, dans le séjour que vous habitez, séjour de lumière éclatante, de gloire immortelle et de joies infinies. Ainsi soit-il.

VINGT ET UNIÈME LECTURE

Zèle pour propager la dévotion à Marie. Obligation de justice. Obligation de charité.

Virgo prædicanda, ora pro nobis.

Vierge digne de louanges, priez pour nous.

La dévotion à Marie remonte à l'origine du Christianisme. L'apôtre saint Jean la recueillit chez lui en l'entourant d'honneurs et de tendresse ; saint Luc voulut peindre de sa main ses traits augustes ; dès l'aurore de la foi toutes les églises ont admis son invocation et son culte ; partout où brillait l'étendard de la Croix, se déploya la bannière de Marie. Et si la croix qui ne fut pour Jésus qu'un instrument de supplice et d'ignominie ; si la croix, sur laquelle il ne resta que trois heures, a été depuis l'objet de la vénération du monde, comment pourrions-nous ne pas aimer et vénérer Marie qui a porté Jésus lui-même neuf mois dans ses chastes entrailles, qui lui a donné son sang,

son lait ; qui l'a tenu si longtemps sur son cœur, qui ne l'a jamais quitté ? Aussi, sous toutes les latitudes, chez tous les peuples de la terre, le nom de Marie est uni au nom de Jésus. De tous les points du monde catholique s'élèvent vers elle, comme une colonne d'encens, les voix et les prières des fidèles, les supplications et les gémissements de la douleur, les larmes et les sanglots des tribulations humaines : cris des mariniers perdus dans la tempête, cris de réjouissance et d'actions de grâces, hymnes de bénédiction, concerts d'allégresse, soupirs ardents de l'innocence en péril ou de l'innocence opprimée, regrets de la componction qui demande miséricorde et pardon, protestations de dévouement et d'amour filial. (V. JAUBERT.) Mais si notre dévotion à Marie est sincère, nous ne pouvons nous borner à la pratiquer : nous ferons encore tous nos efforts pour l'étendre et la propager. Et ce *zèle* pour l'honneur de Marie est à la fois un *devoir de justice*, *un devoir de charité*.

1° Nous devons propager la dévotion envers Marie par *devoir de justice*. En le faisant, nous nous conformons, en effet, à la volonté de Jésus-Christ, à ses désirs les plus chers. Venu pour accomplir la loi et non la détruire, il nous ordonne d'honorer notre père et notre mère ;

il a été soumis à la sienne durant sa vie mortelle, puis il nous a dit avant de la quitter et de nous quitter nous-mêmes : *Voilà votre mère ;* honorez-la, aimez-la comme des enfants pieux et fidèles. Et pour nous rendre plus vénérable et plus auguste encore cette mère de nos âmes, il l'a transférée dans le ciel et l'y a couronnée comme Reine des Anges, des Saints et des hommes. *La Reine, Seigneur,* chante le Prophète, *est sur un trône à vos côtés ; elle est revêtue d'un manteau d'or aux mille variétés !* Pouvait-il mieux nous montrer sa volonté de la voir honorée, bénie et louée par toutes les créatures intelligentes ? Est-ce qu'un fils ne participe pas, dans l'intime de son cœur, aux honneurs et aux joies de sa mère ? Mais si Notre-Seigneur a pris ainsi tous les moyens de la glorifier, il ne peut donc qu'approuver, que bénir tous nos efforts à la faire connaître, aimer et servir. — D'ailleurs, ce seul titre de Mère donne droit à Marie à tous les hommages des chrétiens, à leurs louanges, à leurs actions de grâces. Et quelle Mère, en effet, ne fut-elle pas pour nous ! Ce qu'elle a souffert à Bethléem et pendant les persécutions et l'exil de Jésus Enfant ; ce qu'elle a souffert en le voyant contredit, calomnié, condamné à mort et crucifié sons ses yeux, c'était pour nous enfanter

au salut. Le glaive de la douleur à été constamment enfoncé et retourné en son âme tendre et aimante à cause de nos péchés. Quelle est la mère, on peut le demander, qui consentirait à voir immoler son fils, sa fille, pour sauver la vie à un homme abject, pervers, ingrat, souillé de crimes ; même pour sauver la vie à un homme de bien, à un saint, à une sainte ? Et Marie a laissé mourir en des tourments, en des humiliations ineffables son innocent Jésus, son tendre et divin fils Jésus, qu'elle aimait mille fois plus que sa vie, pour d'indignes et injustes pécheurs. C'est donc à cause de nous qu'elle a été la Reine des martyrs ; nous sommes en réalité les enfants de ses douleurs. *Honore ta mère*, nous dit la sainte Ecriture. Mais après le simple exposé que nous venons de faire, Marie si belle, si pure et si grande auprès de Dieu, devenue si bonne et si généreuse pour nous, n'a-t-elle pas droit à une vénération à part ? Elle a été dévouée à notre bonheur, à notre salut ; serions-nous encore sa famille, ses enfants, si nous manquions de dévouement à son culte, à sa gloire ? Où serait notre cœur, notre dévotion, notre reconnaissance ? C'est ce devoir du zèle pour l'honneur de Marie, trop oublié, trop méconnu parmi nous, que l'Eglise nous rappelle en mettant si

souvent sur nos lèvres ces paroles de sa liturgie : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata :* Daignez me permettre de vous louer, Vierge sacrée, donnez-moi la force pour combattre vos ennemis, c'est-à-dire les impies et les indifférents ! Ce devoir du zèle pour la dévotion à Marie a été compris dès l'abord par les Apôtres ; à peine se furent-ils partagé le monde pour la prédication de l'Evangile, partout où ils parlent de Jésus, ils se croient aussi obligés de parler de Marie, et nul n'apprendra les mystères de notre foi sans redire dans le symbole, que c'est à Marie que nous devons un Sauveur : *Natus ex Maria Virgine.* C'est à la faveur de son nom béni et sous l'influence de sa protection maternelle que tant de nations infidèles se convertiront à l'admirable lumière de l'Evangile. Après les Apôtres, la gloire de Marie grandit et s'étend à mesure que s'étend l'empire de Notre-Seigneur ; elle commence comme l'aurore pour croître comme le grand jour. Des statues, des autels, des oratoires, des chapelles, des basiliques s'élèvent à son honneur : son culte est prêché, propagé ; chaque jour ajoute un diamant à sa couronne ! La longue série des Saints, des Docteurs, des Pères de l'Eglise, a laissé à travers les siècles un témoignage éclatant de respect, de vénération,

de louanges à notre mère commune, confirmant ainsi cette prophétie : *Voilà que toutes les générations me proclameront bienheureuse.* Et cette obligation de propager son culte et son amour n'a pas changé, ne changera pas ; jamais un chrétien ne sera dispensé de l'honneur et de l'amour envers sa mère admirable du ciel !

2° Nous devons propager la dévotion à Marie par *charité* pour nos frères. Comment ! nous connaissons la puissance et la miséricorde de cette Vierge pleine de grâces ; nous savons l'étendue de sa clémence et le prix de son assistance. Nous sommes heureux auprès d'elle, et nous professons de croire et de goûter que, soit pour les justes, soit pour les pécheurs, elle est la Cause de joies intarissables et d'ivresses divines. Nous savons que tous ceux d'entre nous dont elle soutient les intérêts, dont elle prend la défense, évitent les dangers, voient finir leurs épreuves et leurs douleurs s'apaiser. Nous aimons à l'invoquer sous le nom de Rose mystérieuse, parce que ses parfums embaument notre vie tout entière, et charment notre mort. Alors où est notre charité pour nos frères, notre zèle pour les âmes, si nous ne cherchons à tout prix à lui amener tant d'infortunés, d'infortunées qui ne la connaissent plus, qui l'ont délaissée, qui, pour les séductions du vice

et des passions, sont allés en prodigues, vivre loin de ses ailes et de ses autels, jeter leurs corps et leurs âmes en pâture aux démons ! Oh ! ce n'est pas assez de tenir à la sainte Vierge par les liens d'une tendre dévotion ; il faut encore que notre zèle ait la vertu d'allumer ce feu sacré dans les âmes : il faut prêcher son culte aux justes, aux pécheurs, à nos parents, à nos enfants, à nos amis, à tous ceux qui nous entourent. Combien d'âmes égarées et perdues par notre faute, par la faute surtout d'une foule de mères sans foi et sans cœur, qui n'ont point donné à leurs enfants cette divine Protectrice, ou les ont éloignés de sa bannière tutélaire ! Ah ! aimer et faire aimer Marie, c'est l'apostolat le plus sublime, le plus consolant ; c'est la joie et le ciel anticipé pour un cœur vraiment chrétien. Ainsi, profitons de toutes les occasions pour dire aux *petits enfants* que Marie est leur mère toute bonne, aimant leur prière, y répondant par des caresses ; pour dire aux *jeunes gens* que le moyen de faire une heureuse traversée sur la mer de ce monde, c'est de placer leurs cœurs auprès du cœur de Marie, et de remettre leur avenir entre ses mains maternelles ; pour dire à *l'âge mûr* que son culte est un gage de succès des entreprises, de bonheur et de joie ; pour dire aux *affligés* que Marie a été la mère

des douleurs et que nul autre ne sait comme elle compatir à nos souffrances ; que son seul souvenir rafraîchit l'âme, et que son seul nom est plein de délices et de consolation ! Quel serait notre propre bonheur, si nous pouvions nous rendre le témoignage que nous avons toujours parlé dignement de Marie, qu'elle est contente de nous, qu'elle nous aime et nous protège pour le zèle que nous avons mis à la louer et à la faire aimer !

EXEMPLE

Qui n'a entendu parler du célèbre Scot qui a fait et fait encore tant de bruit dans les écoles de Théologie et que l'on y appelle toujours le *Docteur subtil ?* Chose étrange ! il était naturellement d'esprit si épais, si obtus, que l'on désespérait de jamais pouvoir lui rien apprendre ; et lui, au contraire, était dévoré du désir de la science. Il recommanda son esprit et son âme à Marie. Cette Vierge, trône de la sagesse, lui apparut dans un songe, lui promettant le don d'intelligence à condition qu'il l'emploierait à défendre et à propager sa dévotion. Scot en fit la promesse sans réserve, et il devint le prodige et l'une des plus belles lumières de son siècle !

On lit le trait suivant dans un ouvrage intitulé : *Le Stellaire de Marie*. Une femme juive, torturée de douleurs cuisantes, reçut le conseil de quelques chrétiennes de recourir à Marie. La pauvre affligée les crut, et promit à la Vierge, Reine de la miséricorde, de recevoir le Baptême et de le faire donner à son petit enfant, si sa bonté la délivrait de son mal. Son vœu prononcé, elle fut soudainement guérie. Deux jours après, elle et son enfant étaient baptisés. Le mari, absent pour affaires particulières, apprenant cette nouvelle à son retour, entra dans une telle fureur, qu'il assassina le petit innocent. Aux cris de la mère, la foule se rassembla, pendant que le père meurtrier s'enfuyait vers les portes de la ville. Les trouvant fermées, il se réfugia dans une chapelle de Notre-Dame : à la vue de l'image de Marie, son cœur s'attendrit, et lui fit aussi le vœu, si Marie le couvrait de sa clémence, de se faire chrétien. Arrêté presqu'aussitôt par les officiers de la justice, il ne demanda qu'une grâce au prévôt, celle du saint Baptême. Cette faveur lui étant accordée, il fut jeté en prison pour y attendre sa sentence. Sur ces entrefaites, la femme de ce prisonnier voit que son enfant lui sourit, et, le prenant dans ses bras, elle accourt ivre de joie au palais, le montrant sain et sauf aux juges et ne

conservant plus que la cicatrice de sa blessure. Cette merveille jointe à la précédente émut le prévôt de justice ; il élargit le criminel, lequel alla se jeter aux pieds de la sainte Vierge, la remercia avec effusion, et composa, depuis, un traité très affectueux de ses louanges. C'est ainsi que le zèle pour la dévotion à Marie est toujours récompensé de ses bénédictions.

Réjouissons-nous donc de ce que cette Vierge sacrée est connue, aimée, prêchée, exaltée et chantée dans toutes les langues du monde et à tous les instants du jour et de la nuit.

Unissons-nous, et appelons autant de cœurs que nous le pourrons à s'unir à ce concert de la terre et des cieux. Vierge digne de toutes nos louanges, priez pour nous.

VINGT-DEUXIÈME LECTURE

Dévotion envers Marie nécessaire, — mais gage de salut !

Janua cœli, ora pro nobis.

Celui qui honore sa mère, nous dit le Saint-Esprit, *amasse un trésor !* Si le Seigneur atta-

che ainsi des bénédictions temporelles à l'honneur que nous rendons à nos mères ordinaires, quels trésors de grâces n'amasserons-nous pas en nous consacrant au service de Marie, notre mère céleste, à la propagation de son culte et de sa gloire ? Notre-Seigneur, en effet, l'a glorifiée lui-même par-dessus toute créature, et son désir de bon fils est de la voir bénie et louée par toutes les générations fidèles. De son côté, cette mère aimable récompense toujours au centuple, par ses attentions et ses faveurs, les moindres hommages de notre amour. Aussi tout chrétien a des chants pour Marie lorsqu'en sa Conception sans tache, elle est bénie dans le sein de sa mère, lorsqu'elle vient au monde comme une brillante aurore apportant l'espérance : lorsqu'elle consacre à Dieu sa virginité ; lorsque Gabriel la salue pleine de grâce, lorsqu'elle met au monde notre doux Sauveur ; lorsqu'elle monte au ciel sur l'aile des Anges ! Aimer Marie en tout temps et travailler à sa gloire, ah ! c'est porter en soi un trésor de joies chastes et enivrantes, c'est le charme de la vie. C'est de plus une *dévotion nécessaire* de notre foi, et un *gage de salut :* sujet bien propre à nous inspirer une piété sincère et fidèle envers cette mère de la sainte espérance !

1° Nous n'avons tous d'autre Maître et Sau-

veur que Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est par ses mérites que nous sommes sauvés, sanctifiés. Il nous déclare lui-même qu'il est la porte principale qui nous ouvre les cieux : *ego sum ostium ;* et que personne ne vient à son Père que par lui. Mais quelle consolation pour nous, lorsque nous élevons les yeux vers le séjour de la gloire, d'y trouver Marie comme la première intendante, dont la mission est d'y introduire ses serviteurs ! Sans doute, dit saint Bernard, Jésus suffisait à notre rédemption, car notre pouvoir de faire le bien vient de lui ; mais il n'était pas bon que l'homme fût seul : il était plus convenable que la femme se trouvât aussi dans l'acte de notre délivrance, puisqu'elle s'était trouvée à notre chute. La place de Marie est donc à cette œuvre de miséricorde et de paix : elle est notre médiatrice nécessaire pour arriver à notre Médiateur. Afin de mieux comprendre cette vérité, nous n'avons qu'à suivre le cours de l'Evangile. Déjà Marie n'était devenue la mère de notre Sauveur qu'après avoir été consultée par l'Ange, qu'après lui avoir donné son consentement, mûrement délibéré. C'est Marie qui le porte à la famille de Jean-Baptiste et la remplit, par sa visitation, des dons du Saint-Esprit. C'est Marie qui le présente à la foi

pieuse des Bergers. C'est avec elle, remarque l'Evangéliste, que le trouvèrent les rois mages de l'Orient. C'est par Marie que Siméon et Anne, à la Présentation, le reçoivent, l'adorent et le pressent sur leurs cœurs. C'est Marie au Calvaire qui offrira de concert avec lui le grand sacrifice de notre rédemption ; et le fer, déchirant en lambeaux la chair du Fils, traversera l'âme généreuse de la Mère. Et tous ces mystères, auxquels elle est inséparablement associée, signifient, d'après les saints docteurs, que nul ne trouve Jésus, ne vient à Jésus que par Marie, réparatrice de notre salut. C'est pour nous rappeler cette grave vérité, que l'Eglise nous presse constamment d'invoquer Marie sous le nom de Porte du ciel: *Janua cœli !* Elle tient à exciter notre dévotion pour elle en nous enseignant ainsi que les clefs du Paradis sont entre ses mains, et que nul n'y entre qu'autant qu'il y est introduit par cette divine portière. Et la grande voix de ses docteurs s'unit à sa voix, en nous disant que, pour trouver la grâce, il faut la chercher par Marie ; que notre salut, ayant commencé par Marie, doit être continué et consommé par son assistance ; que la miséricorde de Dieu ne nous rend notre patrie céleste qu'en plaçant cette Vierge bienheureuse à la tête du

chemin qui nous y conduit ; que prétendre pouvoir y parvenir sans son appui, c'est vouloir voler sans ailes. O Marie, s'écrie l'un d'eux, il n'est personne pour être sauvé, si ce n'est par vous ; personne qui soit délivré des maux de son âme autrement que par vous ; personne dont Dieu ait pitié si vous n'intercédez pour lui ; et si vous nous abandonnez, ô l'espoir des chrétiens, que deviendrons-nous ? (S. Germain de Constantinople.)

2° Mais si la dévotion à Marie est *nécessaire*, elle est aussi *le gage certain du salut*. Quand nous nous souvenons que la sainte Vierge a été la grande réparatrice de la faute capitale commise par Eve, et que par elle nous est venue la grâce du pardon, pourrions-nous ne pas nous livrer à la reconnaissance, à la joie, ne pas nous écrier : *Nous vous révérons, ô Reine mère de la miséricorde, notre vie, nos délices et notre espoir ?* D'abord en restant près de Marie on est toujours vertueux. Quand un jeune cœur s'avance dans la vie, fidèle à la consécration qu'il a faite à son autel, au moins au jour de sa première communion, il se respecte, il aime ses devoirs, il marche dans le chemin du ciel. Au contraire, s'il vient à rejeter son culte et ses pratiques, et qu'elle ne soit plus là pour le garder, il perd religion,

piété, pudeur, charité. Les Saints de tous les siècles se sont distingués par leur piété filiale envers Marie, et de plus tous ceux qui l'ont honorée, invoquée avec confiance, sont devenus des Saints. L'expérience de tous les jours, jointe à l'histoire de tous les siècles chrétiens, est là du reste, nous montrant des prodiges de sanctification dus à sa bienveillante intervention, des milliers de justes marchant à pas généreux dans le sentier du devoir; des milliers d'âmes tièdes ou indifférentes y rentrant avec ardeur; des milliers de grands pécheurs se convertissant et faisant pénitence, après avoir imploré sa miséricorde. Alors nous disons avec tout l'abandon de notre confiance: *O porte du ciel ! priez aussi pour nous !* C'est pourquoi l'Eglise applique très bien à Marie les paroles de la Sagesse dont elle fut le trône: *J'aime ceux qui m'aiment*, dit-elle, *et ceux qui veillent à ma recherche me trouveront.* Or, cette mère puissante et bonne peut-elle abandonner ceux qu'elle aime ? Si les âmes dévouées à son culte la trouvent, que pourrait-il leur manquer ? — *Celui qui m'a créée s'est reposé dans mon Tabernacle et m'a dit : Que mon peuple soit votre héritage : prenez racine en mes élus.* Ainsi, quand l'amour de Marie germe et prend racine en nos âmes, c'est un

gage que nous serons les élus de Dieu ! — *Avec moi sont les richesses, la gloire, l'abondance et la vertu. Celui qui m'aura trouvé, trouvera la vie et le salut : mais celui qui pèche contre moi blesse son âme : ils marchent à la mort ceux qui me haïssent !* Rien de plus clair que ces paroles pour celui qui veut lire et comprendre. Aussi le grand docteur saint Anselme a-t-il dit : « Comme il est nécessaire, ô Vierge bienheureuse, que quiconque s'éloigne de vous et que vous privez de votre secours, périsse, ainsi il est impossible que celui qui se tourne vers vous, et que vous regardez avec bienveillance, se perde jamais. Vous êtes la mère du salut de tous ceux qui sont sauvés ! Concluons donc avec un pieux auteur : Adam est chassé du Paradis terrestre, et un chérubin armé d'un glaive étincelant lui en défend l'entrée. Enfants de ce Père infortuné et comme lui malheureux et coupables, nous voyions le ciel fermé pour nous, mais l'espoir est revenu à notre cœur. Ce n'est plus un Ange redoutable qui veille à l'entrée du ciel, c'est vous, ô Marie, ô notre mère! Vous ne repoussez pas, vous appelez avec des sourires et des caresses. O Eve nouvelle, la première alluma la colère de Dieu et ferma le ciel; et vous, apaisant cette colère, vous le rouvrez à

nos vœux! Porte du ciel, c'est par vous que sont entrés les Vierges, les Martyrs, les Confesseurs, les Apôtres et tous les Saints dont vous êtes la Reine : vous avez vu passer les vainqueurs de l'enfer et du monde, et leurs triomphes étaient les triomphes de votre grâce! Porte du ciel, que vous êtes belle! C'est par vous que l'on monte à la gloire, c'est par vous qu'on arrive au bonheur!

EXEMPLE

Saint Anselme, en son livre des *Miracles de Notre-Dame*, rapporte le trait suivant : Le démon, ennemi capital de l'homme, se mit un jour, revêtu d'une forme humaine, au service d'un seigneur dont il sut si bien gagner le cœur qu'il l'établit intendant de sa maison et de ses intérêts. Profitant de cette confiance, il inspirait au seigneur toutes sortes de maléfices, le poussant à outrager l'un, à dépouiller un autre, à assassiner un autre encore. Au milieu du cours de ses forfaits, le seigneur étant dans un bois avec sa bande de brigands rencontra un saint prêtre qu'il arrêta et fit traîner avec rudesse en son château-fort. Le soir venu, ce prêtre se présenta, lui demandant à lui communiquer un secret important ; mais il voulait que

tous ses serviteurs fussent présents. Le démon seul refusa de venir, sous prétexte qu'il était malade. Le prêtre, qui était divinement inspiré, exigea sa venue comme nécessaire : il fallut aller le chercher ; et il vint dans les bras des autres serviteurs, chancelant et presque mourant en apparence. Alors l'homme de Dieu le somma de déclarer qui il était, et pourquoi il s'était mis au service de ce seigneur. Et le prétendu malade, jetant soudain un regard terrible qui fit frémir d'horreur toute l'assemblée, avoua qu'il était un démon venu pour entraîner le maître de la maison dans l'enfer. Et je l'aurais déjà fait si la Mère de Dieu ne m'en eût empêché, s'écria-t-il. Marie s'est opposée à mon dessein, ajouta-t-il, parce que ce gentilhomme a la coutume de fléchir le genou sept fois devant elle et de la saluer d'un *Ave Maria* à son lever et à son coucher. Que s'il eût manqué une seule fois à cette dévotion, comme je l'ai souvent tenté de le faire, je l'aurais aussitôt étranglé, puis j'aurais emporté son âme avec moi dans l'abîme des tourments. Alors il disparut subitement sous la forme d'un éclair, laissant après lui les plus effroyables hurlements.

Voilà donc encore un grand pécheur éclairé, délivré, sauvé par sa dévotion à Marie, tant

il est vrai qu'on ne l'invoque jamais en vain. Ah! bonne et aimable mère de nos âmes, puisque de concert avec Jésus vous avez souffert pour nous préparer une terre nouvelle et des cieux nouveaux, nous espérons y être introduits par vous. O Porte du ciel, ô Cause de notre joie, priez pour nous! Ainsi soit-il.

VINGT-TROISIÈME LECTURE

Des Confréries. — Leurs avantages.

Ego diligentes me diligo.
(*Prov.*, VIII, 17.)
J'aime ceux qui m'aiment.

Marie nous ayant aimés avec un dévouement sans bornes, jusqu'à livrer pour nous à la mort son divin Fils Jésus (1), et ne cessant d'accomplir à notre égard la recommandation de ce miséricordieux Sauveur : *Traitez-les comme vos enfants;* il était légitime, juste et, nous l'avons dit, nécessaire à l'homme de se consa-

(1) S. Bonaventure.

crer à son culte, à son amour; aussi, Notre-Seigneur avait ajouté tout après : *Voilà votre Mère!* Or, l'Eglise ne pouvait pas laisser la grande famille catholique s'égarer en un culte arbitraire, qui serait devenu bizarre, puéril, superstitieux. Elle a déterminé comment se manifesterait notre piété filiale envers cette Mère du ciel; elle a réglé le langage, les formes, les pratiques de sa dévotion. De là le cercle des belles solennités qui chaque année nous redisent ses privilèges, ses grandeurs, ses vertus, ses mérites. De là aussi ces Confréries, ces Congrégations qu'elle a autorisées sous tous les climats du monde, et qui rassemblent une foule de Chrétiens auprès du cœur de la Vierge bienheureuse, et à l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que l'iniquité passe! Arrêtons-nous aujourd'hui à considérer les avantages des Confréries en général.

Les Confréries *sont un préservatif contre le péché.* De nos jours surtout la foi dépérit, la décomposition morale s'étend sur tout le corps de la société, la licence et le scandale font appel à toutes les passions mauvaises. Malheureusement nous avons en nous pour y répondre le penchant au mal, l'inconstance de notre cœur, le respect humain. En nous voyant isolés au milieu des foules impies et impures,

pour éviter leurs insultes et leurs dérisions, nous sommes violemment tentés de cacher notre foi ; et la cacher c'est la trahir, selon cette menace de Jésus-Christ : *Je renierai devant mon Père celui qui m'aura renié devant les hommes!* Oh ! combien nous avons besoin d'être soutenus par des exemples de religion, de piété, de pudeur, de charité, tels qu'on les trouve dans les Confréries ! Au moins là nous ne sommes plus seuls ; nous sommes encouragés et fortifiés par de pieux associés qui partagent les mêmes croyances, les mêmes sentiments que nous. Nos exercices communs nous deviennent chers, et la bénédiction de Dieu et de Marie descend sur nous, pour nous les faire aimer, et met ainsi une barrière entre nous et le monde. Les Congrégations de Marie nous appellent si bien à la vertu, à l'imitation de cette Vierge pleine de grâce, que d'ordinaire quiconque veut se livrer à ses passions s'en retire ; quiconque veut se sanctifier par la persévérance s'y attache, comme le lierre au robuste chêne de la forêt. Oui, tout cœur qui ne veut pas rompre ses chaînes honteuses d'impiété ou de luxure sent de lui-même que la présence et les regards de Marie le condamnent, et il s'éloigne de ses autels et de toutes les pratiques de sa dévotion. Voilà pourquoi

en particulier tant de jeunes filles ne sont d'aucune Congrégation et n'ont pour elles que du mépris. Tristes enfants d'Eve, séduites comme leur mère par le serpent, elles n'aiment pas la sainte Vierge : son culte est trop pur pour leur âme dégradée ! Au contraire, les Confréries, particulièrement celles de Marie, sont comme autant d'arches de Noé, où les séculiers trouvent un refuge contre le déluge de tentations et d'iniquités qui inonde l'univers. Pour nous, disait saint Liguori, la pratique des missions nous a positivement montré l'utilité des Congrégations. Régulièrement parlant, il y a plus de péchés dans un homme qui n'est pas de la Congrégation, que dans vingt qui la fréquentent. La Congrégation est comme la tour de David où sont suspendus mille boucliers pour la défense de nos âmes. Cette comparaison nous fait comprendre les *nombreux moyens de salut* que les Congréganistes, fidèles à leurs exercices, y trouvent contre l'enfer.

1° Un premier *moyen de salut*, c'est de méditer les vérités éternelles, et il ne se perd tant de pécheurs, dit le Saint-Esprit, que parce qu'ils n'y pensent pas. Mais que de chants, de prières, de méditations, d'instructions les rappellent aux Congréganistes !

2° Il est nécessaire en second lieu pour le

salut de prier. Notre-Seigneur a tout promis à la prière, et une âme privée de cette rosée céleste est comme une terre aride et sans eau, livrée à la stérilité, à la désolation. Or, un but de la Congrégation, c'est la prière, la prière en commun, celle que bénit Jésus d'une manière privilégiée, selon cette promesse : *Là où plusieurs personnes se réuniront pour prier en mon nom, je serai au milieu d'elles.* Bien plus, ô avantage inestimable, ô pensée ravissante ! la prière des Associés nous suit au delà du tombeau, ne cesse de tomber sur les âmes défuntes, comme une rosée rafraîchissante, jusqu'à leur délivrance du purgatoire, alors que leurs proches selon la chair les oublient peut-être bien cruellement.

3° Dans les Congrégations, la fréquentation des Sacrements est plus facile à cause des règlements qui le demandent et des exemples des Confrères. Or, les Sacrements sont les fontaines du Sauveur où l'âme se purifie, se retrempe et se renouvelle.

4° Outre l'usage des Sacrements, les œuvres de piété, de mortification, de miséricorde et de charité de tous les Associés forment une sorte de trésor commun auquel prennent part les plus indigents de la Congrégation. C'est ainsi que, dans la même famille, les travaux et l'in-

dustrie des uns profitent à l'incapacité des autres, et que le jeune enfant prend part à la même table et au même héritage que les aînés et les robustes de la maison.

5° Nous avons dit combien il importe au salut d'être dévot serviteur de la Mère de Dieu. Or, les Congréganistes ne s'engagent qu'à la louer, à l'invoquer, à la servir, à porter ses livrées; et comme ils s'attachent à elle par de nouveaux liens, Marie aussi leur prodigue ses tendresses; comme ils se constituent ses enfants plus dévoués, elle aussi a pour eux des distinctions, des préférences maternelles, au point qu'ils peuvent redire en toute joie de leur cœur : *Tous les biens me sont venus avec elle et par elle !* Et cependant combien est grand le nombre de ceux qui reprennent à Marie, dans l'âge des passions, ce qu'ils lui avaient donné aux jours de l'innocence ! Malheureux et coupables à la fois ! Car, que de dangers, d'orages, de mauvais jours dans la vie ! Et n'est-il pas vrai qu'il y a en nous un vide affreux, lorsque Jésus et Marie nous manquent ? N'est-il pas vrai qu'il y a parfois en nos cœurs de ces chagrins, de ces déchirements que les hommes ne peuvent adoucir ni calmer ? Et Marie, la gracieuse Mère des Chrétiens, qui toujours porte avec

elle des parfums, des joies, des espérances : Marie vous aurait consolés; trône de la sagesse, elle vous aurait inspiré le goût, l'amour de l'honnête et du bien; elle aurait semé de fleurs vos sentiers, cicatrisé vos blessures, donné de l'ivresse à vos larmes! Et voilà qu'aujourd'hui, chargés de dégoûts, de déceptions, de souillures, l'âme affamée et jamais rassasiée, mourants de besoin et de misères, vous avez perdu vos joies vraies, et flétri vos couronnes! Ah! jeunes gens, jeunes filles, revenez à Marie, consacrez-vous avec une piété filiale à son culte, à sa gloire : alors comptez sur ses sourires, sur sa protection puissante et dévouée pour votre bonheur ici-bas, pour votre bonheur éternel. Nous pouvons bien dire en effet des Congrégations ce que saint Bernard a dit de l'état religieux : On y vit plus saintement, on y pèche plus rarement, on s'y relève plus promptement, on y est arrosé plus fréquemment des eaux de la grâce, on y a plus de contentement, on y meurt plus heureusement, on y est plus tôt délivré du Purgatoire, on y est plus abondamment récompensé dans le ciel. (*Serm. in quærenti bonas margaritas.*)

EXEMPLES

Un confrère, à Naples, dit saint Liguori, ayant abandonné la Congrégation à laquelle il s'était enrôlé, fut exhorté à y rentrer, et répondit avec une sorte d'imprécation : J'y reviendrai quand on m'aura rompu les jambes et coupé la tête. Peu de temps après, en effet, par une effroyable punition de Dieu, ses ennemis le surprirent, lui broyèrent les jambes et lui tranchèrent la tête. — Le Père Crasset rapporte, qu'en 1586, un jeune homme sur le point de mourir s'endormit. S'étant enfin réveillé, il appela son Confesseur et lui dit : Mon Père, j'ai couru un grand danger d'être damné ; je ne dois ma délivrance qu'à la sainte Vierge. Les démons, m'ayant reproché tous mes péchés au tribunal de Jésus-Christ, voulaient m'entraîner en enfer, quand la sainte Vierge survint et s'écria : Misérables, où conduisez-vous ce jeune homme qui m'a honorée si pieusement en ma Congrégation ? Les démons se sont enfuis, et c'est ainsi que j'ai été sauvé !

Il y a quelques années, à Paris, une malheureuse femme, s'étant jetée dans la Seine, surnageait toujours, à la vue d'une multitude glacée d'effroi, lorsque tout à coup on la vit faire,

au-dessus de l'eau, un mouvement, comme pour se débarrasser d'un objet importun. C'était son Scapulaire qu'elle rejetait loin d'elle. Aussitôt après, elle disparut ; et le batelier qui se hâtait d'arriver pour la sauver ne put atteindre que ce Scapulaire qu'elle avait si indignement rejeté. Avec son Scapulaire, elle surnage ; quand elle l'a arraché de sa poitrine, elle s'enfonce dans les flots !

Aimons donc, Chrétiens, les Congrégations de Marie ; engageons-nous-y pour ne jamais les abandonner. Avec elles, nous avons pour nous les regards, les soins, la protection de la Vierge miséricordieuse et fidèle ; sans elles, nous sommes désarmés et nous allons à notre perte. Oui, ô Vierge chérie, nous marcherons sous vos bannières, nous serons les enfants pieux de vos Confréries, nous y porterons vos livrées avec amour, respect et confiance, afin de trouver auprès de vous l'honneur, la vertu, les joies angéliques de la bonne conscience ; afin de pouvoir recevoir un jour, par votre intercession, la robe de l'immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, Cause de notre joie.

Pulchra es, amica mea, suavis et decora. (*Cant.*, VI, 3.)

Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, douce et ravissante d'attraits.

Les Souverains-Pontifes ont approuvé les Confréries avec louanges, et les ont enrichies des Indulgences de l'Eglise. Saint François de Sales, dans son *Introduction à la vie dévote*, nous dit : Entrez volontiers dans les Confréries du lieu où vous êtes, car vous ferez en cela une œuvre très agréable à Dieu. Saint Charles Borromée était d'un zèle ardent à les établir, et il exhortait les confesseurs à faire tous leurs efforts pour y engager les pénitents. Ah ! c'est dans ces Congrégations dont Marie est la patronne, à l'ombre des sanctuaires où l'on se réunit pour l'honorer et passer des heures si pures et si joyeuses, que l'on peut bien redire ce verset des psaumes : *Qu'il est bon, qu'il*

est agréable à des frères d'habiter ensemble ! Non, rien ici-bas n'est comparable à ces saintes assemblées, où l'on est uni par la prière et l'amour, pour chanter ses louanges, implorer sa protection, et recueillir les grâces qu'aiment à répandre ses mains miséricordieuses ! N'avons-nous pas tout à gagner dans ces Confréries qui ne nous imposent d'autres obligations, que de vénérer davantage cette Mère aimable, et d'appeler sur nous ses bénédictions privilégiées ? Cela est vrai, en particulier, de l'*Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie*, dont nous allons nous entretenir en cette lecture.

Lorsque nous parlons de la dévotion au Cœur de Marie, c'est toujours à sa personne que nous adressons nos hommages. Et si nous honorons, en particulier, ce Cœur Sacré, c'est parce que, siège de l'affection et de la tendresse, il a été l'organe qui a porté la sainte Vierge à nous aimer et à souffrir pour nous. Quoi qu'elle ait été de notre temps plus spécialement offerte à notre piété, cette dévotion n'est pas nouvelle ; elle ne fait que changer de forme, car la reconnaissance a toujours imposé aux chrétiens le devoir d'aimer, de révérer ce Cœur si aimant et si riche en vertus. Ah ! le Cœur de Marie, c'est le chef-d'œuvre du Seigneur, c'est le tabernacle et la maison d'or que le Saint-

Esprit, dans son art ineffable, a préparé pour le Verbe fait chair. Emerveillé de ses attraits surnaturels, Jésus-Christ se complaît à les célébrer lui-même dans l'Ecriture : *Combien vous êtes belle, ô ma bien-aimée, combien ravissante ! Il n'y a pas de tache en vous ! Vous êtes unique et sans pareille ; parmi les filles d'Eve, vous êtes comme un lis au milieu des épines, et d'un seul de vos regards vous avez blessé mon cœur !* Pendant sa vie si tourmentée, c'est le Cœur de Marie qui fut le lieu de son repos, son asile et son refuge ; puis il le transféra dans le Ciel où il reçoit les hommages les plus dévotieux des Anges et des hommes. Et comment pourrions-nous ne pas aimer, révérer le Cœur de cette Mère admirable, lorsqu'il fut si dévoué à Jésus notre Sauveur, lorsqu'il lui donna le sang qui efface nos péchés, lorsqu'il le vénère lui-même avec tant de complaisance, lorsqu'enfin il est si riche en miséricordes, en suavités, pour nous ?

En effet, c'est dans le Cœur sacré de Marie que s'est traitée la grande affaire de notre réconciliation, et pour ce mystère d'incompréhensible charité le Seigneur le trouva digne de lui. — La nature humaine est effroyablement méprisable ; c'est un mélange hideux de vanité, d'inconstance, de corruption, de

lâcheté, d'égoïsme et de cruauté. Et le Cœur immaculé de Marie s'est dévoué à aimer, à sauver cette race dégradée d'Adam, à l'adopter pour sa famille. Pour cela, elle accepte d'être Mère du Sauveur ; et malgré la carrière de martyre et de tortures qu'elle va traverser à ce titre, ses vœux sont satisfaits, elle tressaille d'allégresse, parce que notre délivrance approche. Entendons son âme épancher sa joie dans son Cantique, quelques instants après que le Verbe s'est fait chair en ses entrailles : *Mon esprit est ravi d'ivresse en Dieu mon Sauveur parce qu'il relève les humbles, parce qu'il remplit les pauvres de ses biens, parce que sa miséricorde va se répandre de génération en génération sur tous ceux qui le craignent !* O Cœur souverainement aimable de Marie ! soyez à jamais béni des hommes et surtout des pécheurs !

Nos maux, en effet, sont les maux de cette Mère divine : elle est devenue *le salut des infirmes, la consolation des affligés, le secours des chrétiens !* Mais quelle misère comparable à celle des pécheurs ? Oui, les pécheurs étant les plus malheureux des hommes, c'est sur eux surtout qu'elle étend sa miséricorde. Et comment pourrait-il en être autrement ? Un homme en état de péché mortel, c'est une âme,

la fille de Dieu, rachetée au prix infini des souffrances de Jésus et de ses propres souffrances, changée en repaire des démons, n'étant plus séparée de l'enfer que par le fil de la vie. Et cette âme malgré sa dégradation, étant un enfant de Marie, lui est plus chère à proportion de sa misère et de ses affreux dangers. Aussi son Cœur miséricordieux ne cesse de demander répit pour elle, de conjurer Dieu d'arrêter, de suspendre ses châtiments. Bien mieux que toutes les mères, à la vue d'un père irrité s'apprêtant à punir des enfants coupables, elle les presse sur son Cœur, les y cache, les y défend contre un juste courroux. Pendant ce temps, elle redouble les industries de sa tendresse à calmer leurs passions, à réprimer l'impétuosité des sens, à écarter les occasions du péché : elle les poursuit de remords déchirants, les trouble en leurs joies criminelles, les perce de la frayeur des jugements de Dieu, de l'enfer, de l'éternité : elle brise leurs chaînes les plus dures, les convertit au Seigneur, leur obtient le pardon, et les enivre de joies angéliques.

Oh ! quand je serais déjà d'un pied dans les enfers, s'écrie saint Bonaventure, j'aurais encore l'espoir en réclamant Marie, ma Mère, la Reine de miséricorde ! Et n'est-ce point une

douce, une immense consolation pour nous de savoir que nous avons entre nous et Dieu un cœur semblable au nôtre, qui connaît la tyrannie de nos faiblesses, et s'attendrit à toutes nos misères ? Quelle sainte confiance ! Après le Cœur de Jésus, fontaine de vie, de lumière et d'amour, le Cœur de Marie, la Vierge puissante, est toujours riche de grâces divines, est toujours riche en compassion pour les répandre sur nous. Aussi quelle foule innombrable de pécheurs, longtemps perdus dans la nuit noire de leurs passions, sont revenus inopinément dans les sentiers de la vertu ! Ils avaient réclamé, ou des âmes charitables avaient réclamé pour eux Marie, son Cœur immaculé ! Combien de justes doivent leur persévérance, et de Saints leur bonheur à ce Cœur infiniment bon !

Il était donc bien inspiré le pieux pasteur qui, dans ses pleurs sur la perte des âmes, les consacrait à cette Vierge si douce et si clémente. Son Cœur compatissant a parlé au Cœur de Jésus, et une création nouvelle a refleuri : le pauvre et désolé sanctuaire des Petits-Pères, de Paris, s'est transformé en l'illustre église de Notre-Dame-des-Victoires. Et quelle est la région aujourd'hui dans le monde où des malheureux arrachés par ce Refuge

des pécheurs, à Satan, à la mort, ne bénissent dans la joie son cœur maternel? Que de malades ont respiré par elle ! Que de cœurs chagrins, flétris, meurtris par les prostitutions de la chair et de l'esprit, redisent aujourd'hui, par sa grâce, les cantiques et les vœux de l'espérance chrétienne ! Ah! le Cœur de Marie est infiniment aimable. Pas une joie qui puisse être comparée au bonheur de l'aimer et d'en être aimé. Or, pour avoir part à ses bénédictions abondantes dans son Archiconfrérie, il faut seulement, après sa première Communion, inscrire ses noms de Baptême et de famille sur un registre de l'Association. On est invité alors à porter la médaille miraculeuse, à réciter l'invocation : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous,* le *Souvenez-vous* et la Salutation angélique pour la conversion des pécheurs ; à offrir sa journée au saint Cœur de Marie, à s'approcher des Sacrements aux solennités principales de la Confrérie. Comment sommes-nous ennemis de nos âmes, et de tant d'âmes de nos parents et amis qui se damnent dans l'oubli de leurs devoirs, pour ne pas nous recommander et les recommander, à des conditions si faciles, au Cœur de la Vierge aussi puissante que miséricordieuse ?

EXEMPLE

C'est au mois de décembre 1836 que M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, eut la pensée de consacrer sa triste paroisse au très saint et immaculé Cœur de la bienheureuse Vierge Marie, pour obtenir par sa protection la conversion des pécheurs. Les statuts de son Association étant approuvés, il s'écria devant l'autel de la Mère de miséricorde : O Marie, adoptez cette pieuse Association, et donnez-m'en pour signe la conversion de M. de Joly : j'irai demain chez lui en votre nom. — De Joly était un des derniers ministres du roi Louis XVI. Attaché à la secte impie des philosophes de ce siècle, il ne pratiquait depuis sa jeunesse aucune espèce de religion. Agé de plus de quatre-vingts ans, aveugle et malade depuis plusieurs mois, il conservait toutes ses facultés intellectuelles, sans aucune altération. Dix fois son curé s'était présenté à sa porte, et dix fois il avait été refusé par ce vieil apostat. Le lendemain du jour dont nous venons de parler, le Pasteur, selon sa promesse à Marie, se présente de nouveau. On veut encore l'éconduire ; il persiste : il est introduit. Après quelques minutes d'une conversation de

pure politesse, M. de Joly dit à son pasteur : Monsieur le Curé, voulez-vous être assez bon pour me donner votre bénédiction ? Et il ajouta, après l'avoir reçue : Que votre visite me fait de bien ! Je ne puis voir, mais je sens votre présence ; depuis que vous êtes auprès de moi, je goûte une paix, un calme, une joie intérieure que je n'ai jamais connue ! Visiblement, la Vierge divine parlait à ce cœur dégradé par des habitudes invétérées. Le pasteur ne le quitta point sans avoir commencé à entendre sa confession : il se convertit sincèrement, saintement, et les quelques mois qu'il vécut encore furent consacrés au repentir, à l'amour de Dieu et de Marie.

L'Association du très saint Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs fut fondée ce jour-là même par ce miracle d'éclat : et depuis cette époque des conversions sans nombre sont accordées, dans l'univers, aux prières des Associés. Des inscriptions, des marbres, des *ex-voto* couvrent les murailles de l'église de Notre-Dame des-Victoires, redisant, en effet, ses bienfaits et ses triomphes sur les maladies, la mort et l'enfer !

Ah ! ne nous bornons pas à offrir à Marie le tribut de notre admiration pour tant de grâces : elle nous présente son Cœur ; elle

nous en fait connaître la puissance et la charité ; elle nous invite à nous y réfugier. Allons donc nous enrôler sous sa sainte bannière, pour y vivre et y mourir en paix. Ainsi soit-il.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE

Confrérie du Saint Scapulaire, Cause de notre joie.

Gaudens gaudebo, quia induit me vestimentis salutis.
(*Isaïe*, LXI, 10.)
Je me réjouirai en Marie, parce qu'elle m'a revêtu d'un vêtement de salut.

Nous honorons d'un culte particulier les saintes Reliques, c'est-à-dire les restes sacrés des corps de nos martyrs et de nos saints. Combien plus ardente notre dévotion doit s'élever vers le Cœur de Marie, qui n'a point été flétri par le tombeau, et qui, après avoir été sur la terre victime d'une immense charité pour nous, ne cesse dans le ciel de nous aimer et de veiller sur nous ! Serait-il moins digne de notre vénération lorsqu'il est vivant

au sein de la gloire, que si nous le possédions frappé des coups de la mort ! Et, en effet, si quelque église de ce monde en possédait le trésor, comme les populations chrétiennes traverseraient les provinces, les continents, les mers, pour aller à lui, et comme l'on dirait heureux ceux qui, prosternés devant cette auguste relique, auraient pu la révérer face à face ! Honorons donc de toute la piété de nos âmes ce Cœur si pur, si aimable, si cher à Dieu, si riche en dévouement pour nous, et recourons à lui comme au trône de la sagesse et de la grâce divine. Or, voici un des côtés où il épanche sur nous les dons de sa tendresse et de sa puissance : je veux parler de la Confrérie du *saint Scapulaire* ou de *Notre-Dame du Mont-Carmel.*

Vers la fin du XIII^e^ siècle, un religieux illustre par sa naissance et ses vertus, saint Simon Stock, pénétré dès son enfance de dévotion envers Marie, se fit carme pour vivre plus près d'elle et de son Cœur miséricordieux ; car cet Ordre passe pour le plus ancien consacré au culte de la Vierge pleine de grâce. Devenu général de son Ordre, il le propagea merveilleusement dans l'Eglise, et il ne cessait de demander pour lui une distinction spéciale de la Reine du ciel. Touché de sa confiance,

Marie lui apparut tenant en ses mains le Scapulaire, et lui dit : « Reçois de moi, mon cher fils, ce Scapulaire, comme la marque de ma Confrérie et du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour les enfants du Carmel. Celui qui mourra pieusement revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, et le gage de ma protection spéciale jusqu'à la fin des siècles. »

Quoique magnifique, cette promesse n'était qu'une partie de ce que le Saint avait demandé. Pour l'exaucer pleinement, la sainte Vierge lui fit une seconde promesse en faveur des Confrères du Scapulaire ; et afin de lui donner le cachet d'une certitude infaillible, elle apparut aussi au pape Jean XXII, et lui dit, selon les paroles mêmes de sa bulle : « Jean, vicaire de mon fils, j'attends de vous une confirmation favorable du saint Ordre du Carmel qui m'a toujours été dévoué. Si parmi les Religieux ou Confrères qui quitteront le siècle présent, il s'en trouve dont les péchés aient mérité l'entrée du Purgatoire, je descendrai comme leur tendre Mère au milieu d'eux, le samedi après leur mort, et je les en délivrerai, et les ramènerai dans le séjour heureux de la vie éternelle. »

Ainsi, la divine Mère de notre Sauveur, qui partage avec lui son empire, et qui fait au ciel et sur la terre ce qui lui plaît, promet des biens incomparables pour cette vie et pour la vie future à la pieuse Confrérie du Carmel. Ces promesses sont attestées par un de ses plus grands serviteurs, par la voix d'un Souverain Pontife, qui le publie solennellement, au nom de Jésus-Christ et de la Vierge Marie, à la chrétienté tout entière ; par la voix de Dieu lui-même. Aurait-il, par d'éclatants prodiges et des bénédictions merveilleuses, autorisé le mensonge et l'imposture dans son Eglise, qu'il veut toujours sans ride et sans tache, et contre laquelle ne doivent jamais prévaloir les fureurs de l'enfer ?

Ainsi, ô immense bonheur des associés du Scapulaire ! ils ont l'assurance, en le portant pieusement et fidèlement : 1° De la protection particulière de Marie dans les dangers de l'âme et du corps ; 2° Ils ont part aux mérites d'un ordre célèbre par ses austérités et ses vertus héroïques ; 3° Ils ont la promesse d'être préservés des peines éternelles de l'enfer. Pour ces faveurs inestimables, il suffit : 1° De recevoir le Scapulaire bénit des mains d'un prêtre muni des pouvoirs nécessaires pour le donner ; 2° D'être inscrit comme Confrère du

Scapulaire, dans le registre d'une confrérie du Carmel érigée canoniquement ; 3° De le porter au cou nuit et jour, en santé, en maladie, à la vie, à la mort.

Quant au *second privilège*, c'est-à-dire à une prompte *délivrance du Purgatoire*, il faut, outre ces trois conditions, observer la chasteté propre de son état. Ceux qui savent lire doivent, de plus, réciter tous les jours l'office de l'Eglise ou le petit office de la sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire doivent, outre l'observance des jeûnes ordinaires de l'Eglise, faire maigre les mercredis, vendredis et samedis, selon la coutume des Religieux du Carmel. Mais un décret du 12 août 1840 déclare que devant un empêchement grave de santé, de travaux, de condition personnelle, les Confrères ne sont plus tenus ni à la récitation de l'office, ni aux abstinences du mercredi ou du samedi. Et cet empêchement en dispense la multitude des fidèles. Aucune dévotion n'est donc plus aisée ni plus avantageuse. Arrêtons-nous aujourd'hui seulement sur cette protection particulière de Marie pour ses enfants fidèles du Carmel.

Le Scapulaire *est un gage de ma protection spéciale jusqu'à la fin des siècles*, a dit la sainte Vierge. Oh ! si nous avions un peu

de foi, un peu d'amour de nous-mêmes, comme cette promesse nous ferait tressaillir de bonheur, et comme notre âme volerait s'abriter sous les ailes de Marie avec ses livrées virginales ! Dieu lui a donné le plus riche, le plus aimant des cœurs pour nous aider en nos jours d'infortune et de dangers. Choisie et prédestinée de Dieu afin de réparer tous les maux causés par Eve, elle ne cherche qu'à continuer cette œuvre de réparation envers nous tous. C'est l'amie généreuse des cœurs purs, c'est la gardienne vigilante de l'innocence et le secours des chrétiens ; c'est le refuge des pécheurs et de tous ceux qui ont des souffrances, des larmes et des plaintes. Mère de la grâce et de la miséricorde, elle a pour tous des parfums, des joies, des espérances. Alors, quelle cause de joie pour les Confrères du Scapulaire, puisqu'elle les a déclarés et nommés ses enfants privilégiés ! Le Scapulaire, a-t-elle dit, *c'est le gage de ma protection spéciale ;* donc, en le portant dévotement, belle est la vie autant qu'elle puisse l'être ; belle est la mort, celle de nos fins dernières dont dépendent toutes les autres. Oh ! quelle armure défensive pour nous que l'habit et l'image de Marie, si terrible aux démons, si clémente et si puissante pour nous

vouloir et nous faire du bien ! La pensée, la vue du Scapulaire reposant sur sa poitrine ne suffit-elle pas à un chrétien, pour le porter au respect de lui-même, et lui inspirer l'horreur du vice et du crime sous le regard de sa Mère immaculée du ciel ? Et n'est-il pas comme imprégné de ses grâces, comme embaumé du parfum de ses vertus ? Que de jeunes gens ont traversé les orages et les séductions de l'adolescence, purs, honnêtes et pieux, parce que la main de Notre-Dame du Mont-Carmel les guidait, les bénissait ! Que de jeunes chrétiennes ont conservé l'amour de Dieu, l'estime des hommes et les bénédictions des Anges, la paix et les félicités de la bonne conscience, sous cette livrée de la Vierge des Vierges ! Que de chefs de famille doivent à leur Scapulaire la fidélité aux commandements de Dieu, et lui devront, à la fin de leur vie, la récompense et la couronne ! Que de criminels, jusque-là impénitents, fondirent en larmes après l'avoir accepté, reconnurent leurs forfaits et demandèrent pardon à Dieu ! Que d'endurcis jusqu'à l'heure de la mort il a attendris et sauvés de l'enfer ! Ah ! le Scapulaire, selon la promesse de Marie, a dirigé des vocations, écarté de mauvaises rencontres, éteint des incendies, évité des naufrages,

émoussé des balles ou des épées, guéri des maladies, rendu prospères des familles, enrichi des pauvres, elevé des petits !

Que tous ceux donc qui, à une époque quelconque de leur vie, ont reçu le saint Scapulaire, et qui, depuis, l'ont perdu et peut-être, hélas ! ôté ou rejeté, le reprennent. Que tous ceux qui le portent, le vénèrent avec une dévotion filiale ; qu'ils le baisent matin et soir, qu'ils le contemplent plusieurs fois le jour : c'est l'image de notre Mère divine avec laquelle on ne peut périr ; par elle, le Seigneur répand sa miséricorde de génération en génération sur tous ceux qui le craignent.

EXEMPLES

Sous le règne de Louis XIV, le général de Coligny et plusieurs officiers et soldats de son armée attestèrent que, frappés en pleine poitrine d'une décharge de mousqueterie, ils en furent miraculeusement épargnés, les balles s'étant arrêtées sur leurs scapulaires ou étant tombées à leur pieds. — Déjà, au siège de Montpellier, en 1622, sous Louis XIII, un soldat nommé Beauregard fut atteint d'une balle à la poitrine : le coup devait être mortel; mais la balle, après avoir percé les habits,

s'arrêta et s'aplatit à la rencontre du scapulaire, sans faire le moindre mal au soldat. Emerveillé, il proclame alors le miracle, et ses voisins, en étant les témoins oculaires, le répandent dans l'armée. De rang en rang, cette nouvelle arrive jusqu'au roi, qui, ayant vérifié de ses yeux la divine assistance de Marie, reçoit sur-le-champ son bien-aimé scapulaire. — J'ai connu un homme de qualité, toujours en vie en ce moment, écrivait le P. Boissieu, qui fut frappé de la foudre. Ses vêtements, jusqu'à sa chemise, furent réduits en poussière ; son scapulaire, néanmoins, qui était dessous, n'en reçut aucune atteinte et son corps n'en fut incommodé en aucune manière !

Soyons donc fiers de porter cette livrée de l'auguste Marie jusqu'à notre dernier soupir ; demandons aux mains pieuses qui nous rendront les derniers devoirs, de le déposer avec nous dans le tombeau. Et vous, Vierge bénie, reconnaissez-nous à la mort pour vos fidèles serviteurs, et placez-nous près de vous dans les cieux. Ainsi soit-il.

VINGT-SIXIÈME LECTURE

Avantages du Scapulaire.

Gaudens gaudebo, quia induit me vestimentis salutis. (*Isaïe*, LXI, 10.)

Je me réjouirai en Marie, parce qu'elle m'a revêtu d'une robe de salut.

Les courtisans sont heureux et fiers de porter les livrées d'un grand roi : on dirait que la majesté du trône rejaillit sur eux. Une des livrées, vénérable entre toutes, de la Reine du ciel, c'est le saint Scapulaire, et il y a à s'en revêtir bien plus qu'un rayon de gloire. Pour nous attacher à son service en cette Confrérie, Marie nous a laissé les promesses les plus magnifiques; elle nous a donné ce vêtement sacré comme un signe de sa protection privilégiée. C'est pourquoi, plus de vingt Souverains Pontifes, appuyés sur des miracles incessants, l'ont recommandé avec louanges : il ont pressé les fidèles de s'y associer, et de prendre ainsi le titre d'enfants chéris de la Vierge puissante, qui tient entre

ses mains notre avenir, abaisse ou relève, maudit ou bénit à son gré ; et depuis le XIII^e^ siècle, des milliers, ou plutôt des centaines de mille de saints, de princes, de généraux, de soldats, de savants, d'hommes de toutes conditions, ont été heureux de se couvrir de cette sainte armure. Revenons donc aujourd'hui sur les avantages de cette Association, si facile et si salutaire à la fois : et combien notre joie sera pure et permanente, si nous sommes aussi fidèles à nos engagements que Marie l'est à ses promesses !

1° *Le Scapulaire est une sauvegarde dans les dangers, un signe de protection spéciale jusqu'à la fin des temps.* Telle est la promesse faite par la Vierge pleine de grâce à son illustre serviteur, saint Simon Stock : et le Seigneur l'a confirmée d'âge en âge par d'éclatants prodiges. Oh ! méditons, savourons cette parole de notre Mère du ciel. Certes la vie de l'homme est remplie de larmes et de misères. Que de périls et de maux de la part des éléments, des hommes et des animaux ! Que de dangers dans les travaux des champs, des forêts, des montagnes, des mines, des usines, des ateliers ! Que d'infirmités du corps, si nombreuses que la médecine ne saurait les compter, si cruelles et si malignes qu'elle ne

sait les guérir. Et le Scapulaire, a promis la sainte Vierge, et une sauvegarde *dans ces dangers du corps*. Que si les afflictions sont des épreuves souvent nécessaires à nos âmes, au moins elle saura en calmer, et surtout en sanctifier les chagrins, les ennuis, les amertumes. Le Scapulaire, en effet, est surtout *un insigne du salut, un préservatif contre les dangers de nos âmes*. Oui, le nom, l'image vénérée de Marie est un rempart contre le démon et ses œuvres. Celui qui veut commettre un crime oserait-il baiser le Scapulaire, invoquer la Reine des Saints? Un assassin oserait-il graver le nom de Marie sur son poignard? Un suicide pourrait-il se détruire après avoir imploré la Mère de la miséricorde? Ah! Marie est terrible à l'enfer, comme une armée rangée en bataille; elle chasse l'idée et l'odeur du péché; elle porte au cœur l'amour de la vertu, la crainte de Dieu, la sagesse; elle ranime l'espérance. Combien pure et caressante est sa main! Comme elle sait diriger son enfant dans les sentiers noirs et mauvais de la vie, en écarter les épines, y relever les pécheurs, et leur donner de verser des larmes pleines de délices sur son sein!

2° Cependant, que sont les maux et les dangers de la vie présente comparés au danger,

au malheur irréparable de *la damnation ? Oh! ne craignez pas ceux qui peuvent tuer votre corps*, disait Jésus-Christ, *craignez seulement celui qui peut jeter votre corps et votre âme dans les enfers*. Oui, il existe un enfer où, à l'heure qu'il est, des multitudes innombrables d'infortunés sont torturés en des souffrances inexprimables ; et il n'est pas impossible que nous y tombions nous-mêmes ; il n'est pas impossible que par nos scandales nous y ayons déjà précipité quelqu'un. Quand nous passons dans les rues, nous rencontrons plusieurs de ceux qui y descendront pour n'en plus sortir. Il y a bien des jours de notre vie où, si nous étions morts, nous y serions tombés ; ses abîmes renferment une infinité de jeunes garçons, et de jeunes filles, qui ont péché beaucoup moins que nous. Et le démon ne cesse de rôder, cherchant quelqu'un à dévorer, à dévorer avec lui en ce séjour horrible des douleurs éternelles. Mais voici Marie laissant cette promesse à ses enfants du Carmel : *Quiconque mourra pieusement revêtu du Scapulaire sera préservé des feux de l'enfer*. C'est-à-dire, s'il est en état de péché mortel, je reculerai le moment de sa mort, je frapperai à son cœur, je l'ouvrirai au repentir ; je ne permettrai pas qu'il paraisse au jugement sans avoir lavé la

robe de son âme dans le sang de l'Agneau. O bon Scapulaire ! qui ne s'attacherait à toi pour vivre et mourir sous les ailes de Marie, notre Mère si puissante et si fidèle !

3° Marie promet à ses enfants du Carmel *prompte délivrance du Purgatoire ;* autre faveur inestimable. Le feu du Purgatoire, au sentiment commun des Docteurs, est le même feu que celui de l'enfer, retenant les âmes dans la même captivité, dans les mêmes ténèbres et les mêmes douleurs, moins la durée, le désespoir et la haine de Dieu. Que les heures y sont longues ! Comme les âmes s'y reprochent leurs lâchetés, leur tiédeur ! Comme la beauté de Dieu qu'elles ont contemplée au jugement particulier est l'objet de leurs désirs ardents ! Comme elles s'élancent vers lui avec une impétuosité que l'imagination ne saurait concevoir ! Et, grâce au saint Scapulaire, on n'y est point retenu des années : la Vierge miséricordieuse vient en retirer le samedi d'après la mort. Prenant alors les richesses et les mérites infinis du Sauveur dont elle est la dispensatrice, elle les emploie à payer leurs dettes. N'est-ce point au spectacle de cette Mère céleste, accourant au Purgatoire pour les en délivrer, que les âmes y subissant leurs épreuves s'écrieront avec transport : Je me réjouirai en Marie ;

je tressaillerai de bonheur en mon aimable souveraine : elle m'avait véritablement parée d'un vêtement de salut !

Voilà en quelques mots les merveilles attachées par la Vierge divine au Scapulaire porté avec une religieuse révérence. Car, on ne saurait trop le répéter, ces bénédictions ne sont réservées qu'aux pieux et fidèles enfants du Carmel. Même avec le Scapulaire, nous ne serons jamais serviteurs de Marie, tant que nous n'aurons pour Dieu et pour nos devoirs religieux qu'indifférence ; tant que nous n'imiterons point la pureté, la charité de cette Reine des Saints. A quel titre pourrions-nous prétendre que Marie serait la complice du vice et du libertinage, et qu'elle ferait nombre avec ceux qui renient leur foi, et crucifient son divin fils Jésus par leurs désordres ? Mais aimer Marie, vivre pour Marie, posséder son amour comme le Carmel en a la promesse ; ah ! c'est posséder un trésor d'un prix infini ; c'est la plus pure des félicités de ce monde, le gage le plus certain des félicités de la vie future !

EXEMPLES

Un jour, à Sainte-Aulaye en Saintonge, en 1656, un jeune homme, nommé Jalage, ayant

jeté son Scapulaire dans un vaste incendie, d'énormes tourbillons de flammes s'élancèrent dans l'espace, et l'incendie s'éteignit subitement. Le lendemain, le Scapulaire fut retrouvé intact, sans brûlure ; miracle que les Calvinistes présents attribuèrent à la magie, comme autrefois les Juifs attribuaient les miracles de Notre-Seigneur au démon.

En 1640, dans une bataille acharnée entre les Français et les Allemands, un pauvre Croate, criblé de blessures et frappé de coups redoublés par les Français, ne mourait pas. Je suis confrère du Mont-Carmel, leur disait-il, je ne dois point mourir que je ne sois confessé. En effet, à peine eut-il reçu les Sacrements qu'il rendit l'âme au Seigneur. Peu d'années auparavant, une femme, au désespoir d'une calomnie qui ruinait sa réputation, va se jeter dans la rivière, mais ne peut se noyer, toujours repoussée vers les bords par une force miraculeuse : elle portait le Scapulaire. — A Saint-Junien, près de Limoges, en 1653, un médecin nommé Tamin reçut un coup de poignard qui lui traversa le cœur, ce qui devait produire une mort immédiate : mais il était du Scapulaire : il réclama de ce titre la Mère admirable, et il eut le loisir de faire son testament et de recevoir les Sacre-

ments avant de remettre son âme au Souverain Juge. (LEJEUNE.)

Imitons donc le grand Pape Clément VIII. Après son exaltation au souverain pontificat, l'officier chargé de lui ôter ses vêtements de Cardinal lui enlevait aussi son Scapulaire, parce que l'habit de Pape dont il allait le revêtir renferme éminemment la vertu de tous les insignes de piété ; le saint Pontife s'y opposa en disant avec vivacité : *Laissez-moi Marie, de crainte que Marie ne me délaisse !*

O Marie, donnez-nous la grâce à tous d'aimer les liens de votre amour en nous enrôlant dans l'ordre béni du Carmel, ou en y persévérant. Alors vous écarterez de nous les dangers, particulièrement le malheur affreux de la damnation ; vous viendrez nous retirer des flammes du Purgatoire pour nous introduire dans les cieux. Que cette assurance est douce, et comme elle remplit de joie tous nos cœurs ! Toute notre espérance est en vous, ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie !

VINGT-SEPTIÈME LECTURE

Saint Rosaire. — Ses avantages.

Fulcite me floribus, quia amore langueo. (*Cantic.*, II, 5.)
Enlacez-moi de fleurs, car je languis d'amour pour vous.

Sur la fin du XII^e^ siècle, une hérésie hideuse s'abat tout à coup sur le midi de la France, et déploie toutes ses fureurs dans la ville d'Albi et ses environs, ce qui la fait surnommer l'*hérésie des Albigeois*. Ennemis de Jésus-Christ et de la Vierge Marie, ces sectaires promenaient partout le pillage, le meurtre, l'incendie, abattaient les églises, criant qu'il fallait détruire toute religion. Les armées catholiques furent impuissantes à anéantir ces bêtes fauves. Saint Dominique venait de paraître et de fonder son ordre religieux. Retiré dans une chapelle de Notre-Dame, au milieu d'une forêt solitaire, il demandait depuis trois jours, avec larmes et gémissements, son assistance à la sainte Mère de Dieu, contre les ennemis de la religion et

de la patrie. Ce fut alors que cette Vierge miséricordieuse lui apparut avec l'Enfant Jésus dans ses bras ; elle lui présenta le Rosaire, lui apprenant la manière de le réciter, promettant qu'il serait le marteau qui briserait l'hérésie et les ennemis de Dieu. Le Rosaire est prêché ; il est partout récité avec une ferveur admirable, il est couronné des succès les plus prodigieux. En effet, plus puissant que toutes les armées, avec son seul Rosaire et les prières de ses associés, saint Dominique ramène à l'Eglise plus de cent mille hérétiques, convertit une multitude de pécheurs, renouvelle la France et l'Espagne. Ainsi donc, le saint Rosaire est encore une ouverture du Cœur sacré de Marie, où nous pouvons aller chercher armure et refuge contre les embûches de l'enfer. Arrêtons-nous quelques instants à considérer combien, à tout point de vue, il mérite notre vénération et notre piété !

1° Nous venons de le dire, il est *divin* dans son origine : c'est Marie elle-même qui en fit don à un de ses plus grands serviteurs, et Dieu l'autorisa par des prodiges multipliés.

Il est divin dans *son but et ses effets*, car il guérit l'ignorance de l'esprit et la corruption du cœur. En effet, le Rosaire est composé de trois Chapelets ou quinze dizaines d'*Ave*

Maria à réciter chaque semaine. Or, dans le premier Chapelet, à chaque dizaine, on doit méditer les *mystères joyeux* de l'enfance de Notre-Seigneur, c'est-à-dire, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de cet Enfant divin à Bethléem, sa Présentation au temple, et son Recouvrement, trois jours après que ses parents l'avaient perdu de vue, aux solennités de Jérusalem. — Dans le second Chapelet, on considère les *mystères nommés douloureux*, accomplis dans le cours de sa Passion, c'est-à-dire, son Agonie sanglante au Jardin des Oliviers, sa cruelle Flagellation, son Couronnement d'épines, son Crucifiement, et sa Mort sur la croix. — Enfin, dans le troisième Chapelet, on médite les *cinq mystères glorieux* qui sont : la Résurrection, l'Ascension, la Descente du Saint-Esprit, puis l'Assomption de Marie et son Couronnement dans le bonheur des cieux. Voilà les vérités joyeuses, déchirantes, glorieuses, que parcourt, en les méditant dans son cœur, le pieux Confrère du Rosaire ; méditation bien propre à le retirer de l'ignorance et de la corruption du péché. Car, en passant ainsi en revue, dans une contemplation affectueuse, ce que Notre-Seigneur et Marie ont fait et souffert de concert pour son salut, il ne peut plus ignorer la noblesse et le prix de son âme et la

malice affreuse et redoutable du péché ; il ne saurait, par conséquent, rester tranquillement méchant et impie. C'est ainsi que le Rosaire est une source féconde d'instruction religieuse et de sanctification.

2° Le Rosaire est divinement *vénérable* dans les prières qui le composent. En effet, après un signe de croix qui en consacre la récitation à la Trinité sainte, nous le commençons par le *Symbole des Apôtres*, ce grand acte de foi où nous révérons tous les mystères de notre auguste religion, et qui serre tous les enfants de l'Eglise dans sa belle unité. Nous continuons par l'*Oraison Dominicale*, cette admirable prière de Jésus-Christ, toute empreinte de son âme et de son cœur, et où nous retrouvons les hommages, les louanges, les gémissements et les vœux les plus naturels de nos âmes exilées, vers leur Père céleste, en même temps que l'abrégé de nos devoirs. Après cette oraison sublime que la terre ne saurait trop redire, viennent trois *Ave*, ou la salutation de l'Ange répétée trois fois, à la gloire de la sainte Trinité. Et cette prière, on le sait, c'est l'hommage d'un prince des Anges à la plus pure des Vierges. Dieu lui-même en a dicté les premières paroles *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre*

toutes les femmes. Sainte Elisabeth, inspirée du Saint-Esprit, répéta la même louange, en s'écriant : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni à jamais sera le fruit de vos entrailles !* Enfin, l'Eglise y ajouta cette invocation touchante : *Sainte Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort*. Nous terminons en disant : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit*, pour ne pas oublier que notre culte à Marie doit nous conduire à Dieu, et que c'est pour l'honneur de ces trois personnes divines que tout commence et que tout finit dans la religion.

3° Mais ce qui doit surtout nous attirer à cette dévotion, c'est que Marie y est par excellence *Cause de notre joie* et *Mère des grâces divines*. Elle a promis que par le Rosaire elle serait toujours avec nous pour vaincre nos ennemis ; que pourrions-nous craindre alors et désirer encore ? Un jour saint Bernard, rencontrant sur son passage une statue de Marie, s'écria avec l'accent de sa tendre piété : *Je vous salue, ô Marie ! — Je vous salue, Bernard*, répondit aussitôt une voix céleste, au milieu de la foule émerveillée. *Je vous salue*, lui dit Marie ; c'est-à-dire, je vous bénis ; à vous de ma part allégresse et bonheur ! A chacune de nos salutations du Chapelet est donc attaché un sourire

de Marie, c'est-à-dire, une grâce de lumière, d'attrait au bien, de dégoût du vice, de tutelle en nos dangers du corps et de l'âme. Quel bonheur pareil à celui de dormir ainsi auprès du cœur de Marie, de l'avoir pour assistante à la mort, pour avocate au jugement de Dieu ! D'ailleurs l'Eglise, en recommandant le Rosaire, en a enrichi la pratique d'Indulgences considérables, au point que tout catholique fidèle à la Confrérie peut obtenir au moins deux fois par mois la rémission des peines dues à ses fautes, se préserver à peu près des flammes du Purgatoire. Et que de secours spirituels attachés à ces associations de piété et de charité !

Leurs bonnes œuvres, leurs saintes prières, leurs exemples édifiants y exhalent des parfums de vertu et de piété, forment un trésor commun qui appartient à tous et profite à chacun. Avec la Confrérie on trouve à la mort pour nous assister de pieux amis ; leurs suffrages nous accompagnent jusque dans le Purgatoire, et ne cessent pour nous qu'après notre entrée dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix ! Point d'étonnement donc que le Rosaire soit devenu bien vite une dévotion générale dans tout l'univers ; qu'il ait été la prière et la parure des grands, des magistrats, des guerriers, de toutes les conditions du

peuple. On le disait le matin, en allant aux champs, au travail, à l'usine, en revenant à sa demeure, avant de se livrer au sommeil. Saint Louis et sa mère Blanche de Castille le récitaient chaque jour; Louis XI le portait sur sa poitrine, ainsi qu'Edouard III d'Angleterre et Charles le Téméraire. Le célèbre connétable de Montmorency en offrait à Marie les pieuses dizaines à la tête de ses guerriers, avant de livrer bataille. Un Rosaire bénit était suspendu au pavillon de l'amiral Don Juan d'Autriche, quand il anéantit, à la grande bataille de Lépante, la formidable puissance des Turcs. Louis XIV déclarait qu'il serait honteux de lui s'il passait un seul jour sans rendre cet hommage du Chapelet à la Reine du ciel. Nous ne parlons pas des innombrables ordres religieux qui le portent à leur cou, à leur ceinture et plus encore dans leur cœur. C'est avec son Chapelet que saint François Xavier, l'Apôtre des Indes, guérissait des malades, délivrait des possédés, ressuscitait des morts. Souvent ces malheureux possédés sont entrés en fureur, à la seule vue d'un Chapelet, et ont déclaré qu'il arrache à l'enfer plus de victimes que toutes les pratiques pieuses. C'est pourquoi il n'y a plus aujourd'hui dans le monde chrétien une paroisse, une famille catholique où l'on n'offre

à Marie cette couronne sainte et gracieuse : et il faut plaindre ces malheureux, ces malheureuses, dans le cœur de qui il n'y a plus de place ni pour Dieu, ni pour Marie, ni pour le ciel !

EXEMPLE

Dans le temps que saint Dominique prêchait le Rosaire, la sainte Vierge montra, par un miracle éclatant entre tous, combien la dévotion lui en est chère. Dans une ville d'Aragon, en Espagne, une jeune personne, nommée Alexandra, vint donner son nom au saint pour être de la Confrérie ; mais, légère et vaniteuse, elle s'occupait peu de ses devoirs pieux. Deux jeunes gens qui la recherchaient en mariage finirent, en jalousie l'un de l'autre, par se battre en duel, et, mutuellement frappés, moururent sur-le-champ. Les deux familles, unissant leur colère contre celle qui avait causé ce malheur, la frappèrent cruellement, et, malgré sa prière de lui donner avant de mourir le temps de se confesser, lui tranchèrent la tête et jetèrent le corps au fond d'un puits. Saint Dominique, averti, par la sainte Vierge elle-même, du crime commis contre une des enfants de son Rosaire, s'en alla à ce puits, et ayant appelé Alexandra, voilà, ô

prodige ! que la tête de l'infortunée apparut sur la margelle, en présence d'une foule accourue, et pria le saint de la confesser. Le bon religieux, ayant satisfait à sa prière, l'interrogea sur ce qu'il lui était arrivé ; et elle déclara trois choses mémorables : 1° Marie lui avait conservé la vie, jusqu'à ce qu'elle eût pu se confesser, à cause de son entrôlement dans le Rosaire. 2° Marie l'avait défendue contre d'affreuses visions de démons menaçant de dévorer son âme. 3° Elle avait été condamnée à deux cents ans de Purgatoire, à cause de la mort des jeunes gens pour qui elle avait été une occasion de péché : et à cinq cents ans de la même peine, à cause de ses conversations mondaines, de ses parures vaines et immodestes. Mais j'espère, ajouta-t-elle, que les prières du saint Rosaire abrègeront mon supplice. Elle mourut deux jours après. Saint Dominique fit et ordonna tant de prières pour elle qu'au bout de quinze jours, l'âme d'Alexandra lui apparut radieuse comme une étoile et lui dit dans un transport inexprimable qu'elle était au ciel et que le Rosaire est un des puissants moyens de salut, de soulagement et de délivrance des âmes du Purgatoire. (*Rosaire de Notre-Dame.*)

Oh ! remercions Marie de nous avoir donné

le Rosaire, cette chaîne d'amour aux anneaux d'or, pour nous attacher à son cœur et à celui de Jésus. Offrons-lui souvent et avec amour cette couronne de grâces ; elle sera ainsi le gage de la couronne de gloire que sa main maternelle déposera sur nos fronts. Ainsi soit-il.

VINGT-HUITIÈME LECTURE

Du Chapelet. — Honorable à Marie, facile et salutaire pour nous.

Glorificaberis ab eâ quum eam fueris amplexatus, et inclytâ coronâ proteget te.

(*Prov.*, IV, 8.)

Quand vous l'aurez honorée, elle vous glorifiera, elle vous protègera par sa couronne.

Le Rosaire est une confrérie sainte dont les membres s'engagent d'honneur à réciter trois fois par semaine le Chapelet, en méditant les principaux mystères de notre salut. Ce nom de Rosaire signifie : *Couronne de roses,* et cela par un sens rofond. Un jardin parsemé

de roses aux brillantes couleurs plaît vivement à la vue : ainsi, le Rosaire par la variété et la multitude des *Pater* et des *Ave* dont il est composé, comme d'autant de roses embaumées, enivre d'un plaisir tout céleste l'âme qui l'offre à Marie avec attention et révérence. En effet les *Ave Maria* s'y suivent et s'y enguirlandent les uns après les autres comme autant de roses spirituelles écloses en nos cœurs pour cette reine du ciel. Cette dévotion est *dite aussi Rosaire*, parce que de même que la rose l'emporte sur les autres fleurs en éclat, en parfum, le Rosaire tient le premier rang entre toutes les pratiques de piété, plaît davantage à Marie, appelle sur nous avec plus d'abondance ses sourires et ses faveurs. Mais s'il n'est pas donné à tous d'être confrères du Rosaire pour des motifs divers, le *Chapelet* ou la petite couronne de Marie est possible à tous. C'est pourquoi nous allons rappeler en cette lecture combien il est *honorable* à Marie, *facile* et *salutaire* pour chacun de nous.

1° *Honorable à Marie*. Le Chapelet est une pratique excellente entre toutes, parce que nous y rendons nos hommages à Dieu dans le *Pater*, avec les sentiments pieux, l'esprit et le langage mêmes de Jésus-Christ Notre-Seigneur, comme nous l'avons dit ; parce que

nous y honorons Marie comme le Seigneur voulut l'honorer lui-même par le ministère de ses Anges au jour de son Incarnation. Et pour ne parler que de ses *Ave Maria*, quelle couronne plus honorable et plus glorieuse pourrions-nous offrir à son front de Reine et de Mère? Ah! vraiment, le Seigneur abaissa des regards d'amour sur la petitesse de sa servante, en envoyant un prince de sa cour lui porter ces louanges : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes!* Quel titre à Marie, dans les hymnes de l'Eglise, dans ses chants divers, dans ses admirables litanies, qui ne soit éminemment renfermé dans cette salutation de l'Ange? Là étincellent ses grandeurs, ses perfections, ses privilèges. En redisant à Marie ce salut angélique nous lui rappelons les complaisances de la sainte Trinité pour elle, le choix que le Verbe fit d'elle pour sa Mère bien-aimée, la joie qu'elle éprouva en voyant que, par son ministère, la miséricorde de Dieu allait se répandre de génération en génération sur tous ceux qui le craignent; la révérence que lui portent les Anges; le respect, la reconnaissance et l'amour que lui doit le genre humain tout entier, pour nous avoir mérité et donné un Sauveur.

Elle *est pleine de grâce*, elle a été conçue, formée dans la grâce ; elle en a conservé la fleur dans toute sa beauté et sa parure. *Le Seigneur est avec elle*, non pas seulement comme il est avec ses Saints, mais comme un enfant est avec sa mère, un même cœur, une même chair, un même sang. *Elle est bénie entre toutes les femmes*, non seulement parce qu'elle les a toutes surpassées en vertus, en dignité, mais aussi parce que toutes les femmes ont été bénies en elle ; parce qu'elle a levé la malédiction d'Eve, relevé et réhabilité son sexe dont elle est l'ornement et l'honneur. *Et il est béni Jésus le fruit de ses entrailles*, voilà sa gloire sans rivale : elle est la Mère de Dieu et la Mère de nos âmes. Comment ne bénirions-nous pas, avec le sein virginal qui la conçu, cet Enfant divin de qui nous viennent la rédemption, le salut ? Aussi, selon la remarque de l'Evangéliste, Marie se troubla en entendant l'Ange, et *elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation*, tant son humilité lui cachait les attraits ravissants de son âme. Mais comme notre reconnaissance ne pourra jamais égaler ses bienfaits, et que notre amour et nos louanges seront toujours au-dessous de ses gloires, nous empruntons les paroles mises par Dieu

lui-même à la bouche de l'archange Gabriel ; nous lui disons et redisons encore cette salutation céleste, si riche d'honneurs, comme des enfants pieux qui ne peuvent se lasser de renouveler la fête et les joies de leur mère. D'ailleurs c'est Marie qui donna elle-même le Chapelet à saint Dominique comme lui étant particulièrement agréable, et quand elle apparut à Lourdes, elle tenait en ses mains ce saint Chapelet, invitant par ses gestes la jeune Bernadette à le réciter avec elle. Pouvait-elle mieux redire au monde sa prédilection pour cette pratique pieuse ?

2° Le Chapelet est *facile*. D'abord le prix en est à la portée des plus pauvres. Puis, il faudrait être bien abruti, bien impie, pour ne pas savoir, ou pour avoir oublié les prières si simples et si populaires qui le composent ! En outre, il faut peu de temps pour le réciter ; et enfin, au besoin, on peut le diviser, en réciter une dizaine le matin, le soir, à un moment favorable de la journée, d'autant plus, que cette Vierge glorieuse est en même temps si bonne et si pleine d'indulgence, qu'elle s'abaisse vers nos saluts pieux, lui soient-ils adressés sur les chemins, dans les forêts, dans les champs, dans l'intervalle de nos travaux, de nos affaires, ou même de

notre sommeil. Quelle belle commodité et consolation tout ensemble pour toute sorte de personnes, de quelqu'état et condition qu'elles soient, de pouvoir ainsi saluer souvent cette Vierge bénie, et s'acquérir l'honneur et le bienfait de ses bonnes grâces ! Ah ! le Chapelet c'est le bréviaire du chrétien, le livre de la Mère berçant son enfant tout en saluant la divine Mère de Jésus ; le livre du pèlerin et du voyageur pour charmer les longueurs de la route et en écarter les périls : le livre de l'aveugle, de la veuve, de l'orphelin, de toutes les âmes affligées pour calmer leurs tristesses ; de l'enfant pour conserver son innocence, du vieillard pour relever son espoir, du soldat et du marinier en ses dangers, de l'ignorant qui en sait assez quand il en sait les prières, du malade en ses douleurs, du mourant en ses larmes. En vérité, il faut être bien dénaturé envers notre Mère du ciel, et bien cruel envers notre âme, pour rester indifférent et étranger à cette dévotion si pleine de charmes et de grâces !

3° En effet, le Chapelet *nous est très salutaire*. Voyez un enfant à qui la nature a appris le secret d'arriver infailliblement au cœur de sa mère : il sait à peine bégayer et déjà il obtient d'elle ce qu'il veut en répétant

son nom : *maman*, *maman*, toujours *maman !* Si vous connaissez un cœur de mère qui soit resté sourd à ce cri ainsi répété, dites que vous connaissez une mauvaise mère, mais n'en accusez pas la prière de l'enfant (1).

Eh bien, Marie est bonne au delà de nos pensées : elle est le meilleur des cœurs que Dieu ait créé pour Jésus et pour nous. Et quand elle est riche de tous les trésors de Dieu, des dons du Saint-Esprit, pleine de grâce, elle serait insensible à nos pieuses salutations du Chapelet ! Elle serait insensible surtout à cette répétition qui est si bien le cri de nos misères et de nos douleurs incessantes : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs !* Elle mentirait ainsi à la promesse qu'elle fit à saint Dominique d'attacher sa protection à la douce couronne du Chapelet, et que tant de prodiges de puissance et de bonté ont confirmée dans le cours des siècles ! Oh ! non, sans aucun doute. A chaque dévotion en son honneur, elle a toujours répondu par des bienfaits. Mais, le Chapelet est comme la Reine des dévotions, à laquelle toutes les autres empruntent sa rose spirituelle, l'*Ave Maria*,

(1) Thiébaud.

dans leurs hommages à cette Reine du ciel. Aussi, le savant Suarez disait qu'il donnerait bien tous ses ouvrages pour le mérite d'un seul *Ave Maria;* et saint Liguori ajoutait qu'il vautmieux que le monde entier avec ses richesses et ses magnificences. Lorsque j'offre à Marie le salut de l'Ange, dit Thomas à Kempis, le ciel se réjouit, l'enfer tremble, Satan prend la fuite, la tristesse s'en va de mon âme, la dévotion s'enflamme, mon espérance se relève, la joie m'enivre ou la componction m'arrache des larmes. Miséricorde de mon Dieu plaidée par celle qui fut sa mère, saints regrets du passé, découragements apaisés, résolutions fortifiées, espérances renaissantes et pleines de vie, douleurs soulagées ou résignées, ô trésor du Chrétien, je vous trouve dans la récitation de mon Chapelet ! De cette prière bénie, de cette psalmodie des Anges, je reviens toujours plus calme et plus courageux. O mon Chapelet, mon confident intime, tu es le plus souriant ami de ma vie ! La route est si belle, semée de tes fleurs ! Comme tu consoles lorsque l'on pleure, comme tu réjouis lorsque l'on est triste ! J'ai fait de toi mon asile en des moments sombres et désespérés, et toujours tu as rendu la paix à mon âme ! Puissé-je rendre

mon dernier soupir, verser ma dernière larme, exhaler mon dernier acte d'amour, en te pressant sur mon cœur ! (LEBON.) Oh ! restons fidèles aux pieuses dizaines de notre Chapelet, et nous y trouverons toujours l'amour et les bénédictions de Marie. Demeurons toute notre vie près de cette Rose mystérieuse, elle nous embaumera de ses parfums, et la fleur de nos âmes ne s'ouvrira qu'à la vertu et à ses chastes beautés.

EXEMPLES

Une dame noble et pieuse de Pavie avait en sa chambre une image de la sainte Vierge devant laquelle elle faisait chaque jour réciter le Chapelet à ses enfants, avant leur départ pour l'école. Un jour, un d'eux, en jouant sur un pont, tombe dans la rivière. La mère avertie accourt aussitôt, s'écriant : Sainte Mère de Dieu, l'espérance des affligés, rendez-moi, sauvez-moi mon enfant ! Et voilà celui-ci surnageant vers la rive qui se met à réclamer sa mère. Courage, mon ami, lui dit-elle, appelez la sainte Vierge à votre secours. Et bientôt l'enfant retiré sain et sauf se met à dire : C'est la dame devant qui vous nous faites réciter le Chapelet qui m'a sauvé :

elle m'est apparue me prenant dans ses bras, me soulevant contre la fureur des eaux. Et la foule émerveillée de rendre gloire à Marie avec la mère et l'enfant du miracle. (MARIADE.)

Glück, un des plus célèbres musiciens du siècle dernier, dut à son Chapelet d'être pur, riche et couvert de gloire. Jeune enfant de chœur, il avait la voix si belle qu'il excitait un ravissement universel dans une cathédrale de l'Allemagne. Un jour qu'il s'était surpassé en chantant un *motet* à Marie, il fut accosté à la fin de l'office par un pauvre religieux qui, le pressant dans ses bras, lui dit : Mon petit ami, vous venez de me faire répandre les larmes les plus précieuses de ma vie ; je n'ai rien à vous donner pour gage de mon ravissement que ce Chapelet ; mais, conservez-le en souvenir de frère Anselme, et surtout, promettez-moi d'en dire au moins une partie chaque jour. L'enfant accepta, promit, et tint sa promesse. Parvenu à l'âge de quinze ans, il désirait vivement aller à Rome se perfectionner dans l'art musical ; mais sa famille était si pauvre ! Il confiait ses désirs à Marie dans son Chapelet, quand, inopinément, un étranger frappa à la porte de la pauvre chaumière. C'était un célèbre maître de chapelle qui venait

proposer de l'emmener avec lui en Italie comme son secrétaire de musique. Qu'on juge de la joie du jeune artiste et de sa reconnaissance envers la sainte Vierge! Pendant vingt ans qu'il resta en Italie, il ne passa pas un jour sans lui offrir sa couronne pieuse. Il fut ensuite comblé d'honneurs à Vienne, à Versailles, à Paris que sa musique mit en révolution; mais, souvent on le vit quitter un grand repas, une compagnie ou des amusements intéressants pour se retirer et payer à Marie son tribut d'hommages. C'est dans ces dispositions pieuses que s'écoula sa vie; et il tenait encore en ses mains le Chapelet bien usé alors du frère Anselme, quand il fut frappé d'une apoplexie foudroyante. Il avait été fidèle à Marie, et Marie à son tour le retira de la poussière pour le placer parmi les princes du peuple : et, sans doute, elle a mis sur son front la couronne immortelle!

Ah! Marie aime ceux qui l'aiment, elle enrichit et remplit leurs trésors : elle est pour eux Cause des joies les plus chastes, les plus délicieuses de la vie présente et de la vie future. Le Chapelet, en particulier, est un signe de notre amour pour elle, et, par conséquent de ses bénédictions maternelles.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE

Dévotion aux Images de Marie. — Médaille miraculeuse.

Mater amabilis, ora pro nobis.

L'histoire de l'Eglise et la Vie des Saints nous offrent des traits innombrables de protection obtenue de Marie, par la vertu du Chapelet, tant il a de puissance sur son cœur. Quand vous ne feriez rien autre chose que de réciter le Chapelet, disait un célèbre prédicateur, vous seriez saintement occupés, car vous imiteriez Jésus dans la meilleure partie de sa vie. Il ne récitait pas le Chapelet, il est vrai, mais il faisait ce que nous y disons. En effet, notre prière commence ainsi : *Je vous salue, Marie,* et Jésus la saluait ainsi le matin, le soir, plusieurs fois par jour. Nous l'y appelons *pleine de grâce,* et il l'avait enrichie, sanctifiée par la grâce, dès avant sa naissance, et il ne cessait d'en augmenter en elle le trésor. Nous lui disons : *Le Seigneur est avec vous,* et Jésus est avec elle : dans son sein d'abord, se for-

mant et se nourrissant de son sang; puis il est sur ses genoux, sur ses bras, sur son cœur, dans sa maison. — Nous ajoutons enfin : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Il l'a bénie en effet et choisie entre toutes pour son tabernacle; il l'a élue comme l'instrument de ses miséricordes envers nous. Et l'*Ave Maria*, le Chapelet par ses répétitions, paraît ne pas se lasser de lui rappeler ce jour de bonheur et de joie ineffable. Aussi est-il la guirlande bénie et prévilégiée de cette sainte Mère de Dieu : chacune de ces salutations de l'Ange est comme une fleur céleste qu'elle aime à voir épanouir sur les lèvres de ses enfants. De là vient qu'un de ses pieux serviteurs s'écriait : O fleurs embaumées du Chapelet, ô roses bien-aimées de Marie, je vous consacre mon amour; je vous effeuillai dès mon enfance, je vous effeuillerai toujours alors que toutes les autres fleurs jauniront à mes yeux. — Mais voici une autre dévotion, chère aussi à Marie, facile à tous, et enrichie de ses bénédictions : je veux parler du *culte de ses Images*, et en particulier de *la médaille miraculeuse*.

1° Le démon, ne pouvant se consoler du renversement de ses idoles, a soulevé de furieuses persécutions contre les saintes Images; et les *Iconoclastes*, ou hérétiques qui les brisaient,

ont rougi l'Eglise du sang de nos martyrs. Or, le second concile de Nicée a rendu contre eux ce décret : « Nous décidons que les Images sacrées seront exposées non seulement dans les églises, sur les vases, sur les ornements et les murailles des temples, mais encore dans les maisons particulières et sur les chemins ; car plus on voit de ces portraits de Notre-Seigneur, de sa Mère, des Apôtres et des Saints, plus on est porté à penser à eux et à les révérer. On leur doit l'honneur et le salut, à l'exception de l'adoration qui n'appartient qu'à la nature divine. On en approche l'encens et le luminaire, comme on a coutume de le faire à l'égard de la Croix, de l'Evangile et d'autres choses saintes, parce que l'honneur rendu à l'image se rapporte à l'objet qu'elle représente. » Ainsi ce n'est point la statue de bois, de pierre, de métal, de n'importe de quelle matière, que nous révérons, mais le saint ou la sainte qu'elle nous représente. Et comme après Jésus, notre Sauveur, Marie tient la première place dans l'Ancien Testament, dans l'œuvre de notre rédemption ; comme elle est notre Mère généreuse dont nous ne pouvons trop conserver et raviver le souvenir ; comme sans elle nul ne peut être chrétien, l'Eglise nous invite par ses exem-

ples à multiplier ses représentations, ses oratoires, ses autels. Ces images nous redisent qu'elle est tout près de nous, au milieu de nos prières et de nos hommages pieux ; et nous pénétrant ainsi de sa présence, nous inspirent le respect, l'attention, la confiance. Quel attrait, quel stimulant pour la piété et la reconnaissance, en effet, de pouvoir se dire : J'honore l'image de Marie ; mais cette auguste Mère est elle-même à mes côtés, comptant comme étant fait à elle-même ce que je fais pour sa représentation, et toujours elle récompense au centuple la moindre de mes offrandes ! Aussi, la foi ardente de nos pères l'avait bien compris. Autrefois l'image de Marie apparaissait non seulement sur le portail des temples, mais elle décorait les fontaines, les jardins, les monuments publics et jusqu'aux portes des villes de guerre. Chaque paroisse, chaque hameau avait sa statue privilégiée, qui rappelait à ses habitants que cette Mère fidèle et puissante séjournait au milieu d'eux comme un ange protecteur, et qu'elle s'associait de tout cœur à leurs joies et à leurs infortunes. Dans nos grandes cités il y avait à chaque coin de rue une niche renfermant l'image de Marie, que des mains pieuses ornaient de fleurs chaque matin. Chaque nuit des lampes brûlaient de-

vant ces petites niches, qui, à certaines occasions, étaient superbement illuminées : lampes mystérieuses qui empêchaient plus de crimes que la police la mieux organisée de nos jours. L'image de Marie était partout, parce qu'elle est l'image de la Mère aimable, dont la rencontre est toujours consolante, et exhale des parfums de bonté, de vertu, de crainte de Dieu. Les petits enfants la contemplaient, et elle semblait leur dire : Sois sage, mon enfant ; grandis dans la vertu, et je te promets mon amitié et mes bénédictions. La jeune fille aimait à cueillir des fleurs pour les offrir à cette Reine des Vierges, et implorait sa grâce sur son innocence et son avenir. Le jeune homme sentait ses affections s'épurer sous le regard de cette Mère très chaste, qui ne lui inspirait que des pensées de sagesse. Les parents lui confiaient leurs familles, le vieillard lui recommandait ses derniers jours. Le voyageur le moins religieux, loin de son pays natal, retrouvait, dans le portrait de Marie, son enfance, son pays, son Eglise. En un mot, c'était pour tous un asile, une leçon, un encouragement ; toujours la cause de joies ineffables ! — Que chacun de nous donc ait en son jardin, en sa chambre, sur son cœur, une image, une statuette, une médaille de cette Vierge pleine de

grâce ! Que personne, même parmi les pécheurs, ne soit assez malheureux pour se priver de ce signe de ses bénédictions : alors nous redirons tous : Plus je fis pour lui plaire, plus elle me rendit heureux ! Ainsi, sainte Hedwige, duchesse de Pologne, avait une telle affection pour cette Vierge divine, que, pour mieux s'en entretenir la mémoire, elle en portait toujours une image entre ses mains. Or, vingt années après sa mort, comme on ouvrit son tombeau pour transporter le corps en un endroit plus honorable, on le trouva tout décharné, excepté trois doigts de la main droite qui étaient sans corruption, avec l'image de Notre-Dame qu'elle avait coutume de porter pendant sa vie, et qu'elle serrait si fort à sa mort, qu'il n'avait pas été possible de la lui arracher.

Des Religieux bénédictins, Missionnaires en Australie, virent arriver un jour vers eux une femme que son mari poursuivait, une lance à la main : ils lui offrirent un asile dans leur couvent. Le lendemain ce furieux, voulant se venger, alla mettre le feu à de hautes herbes d'une plaine voisine de leurs moissons : ils accoururent avec leurs ouvriers pour arrêter les progrès du feu, mais vains efforts. A cette vue l'un d'entre eux alla prendre à la chapelle *une Image* de la sainte Vierge, et la présenta

aux flammes à l'endroit le plus menacé. Aussitôt le vent jusqu'alors très violent changea de direction, et poussa l'incendie sur le côté opposé. Les sauvages ne pouvaient en croire leurs yeux : ils regardaient la sainte Vierge avec admiration en disant : *Combien cette Dame blanche est puissante ! C'est elle qui a fait ce que nous voyons.* — Mais, autre miracle de la Mère de toute grâce : le coupable ayant appris ce prodige vint demander pardon de son crime, s'attacha au service des Missionnaires, et *Munanga*, c'est son nom, est un de leurs plus utiles auxiliaires.

(*Annales de la Propagation de la foi.*)

2° C'est bien ici le lieu de dire quelques mots de *la Médaille miraculeuse*. C'était en 1830, alors que la France, en pleine révolution, semblait devoir périr dans le sang de ses enfants et dans les débauches de l'impiété. Une humble sœur de charité priait et pleurait sur nos malheurs, devant un autel de la sainte Vierge, quand Marie lui apparut éblouissante de beauté, et telle que nous la voyons représentée sous le titre d'*Immaculée Conception*. Une riche couronne d'étoiles ornait sa tête, et de ses deux mains étendues vers la terre s'échappaient des rayons d'un éclat ravissant, symboles de ses inépuisables miséricordes envers ceux qui

l'invoqueraient sous le nom de Vierge Immaculée. La sainte religieuse nommée Catherine Labouré révéla son secret à l'Archevêque de Paris, qui fit frapper une médaille représentant cette vision. Elle se répandit rapidement, et on la nomma *miraculeuse*, tant à cause de son origine divine, que pour la multitude des grâces que Marie y attacha depuis. En effet, il n'est pas possible de compter les pécheurs qu'elle a ramenés à Dieu, les malades qu'elle a disposés à une bonne mort, ou qu'elle a guéris et soulagés ! Combien de fois n'a-t-on pas obtenu le retour d'un enfant prodigue obstiné, en cachant seulement dans ses vêtements, sous les couvertures de son lit, la médaille vraiment *miraculeuse !* Combien, pour avoir consenti à la porter sur leur poitrine, ont été subitement touchés, éclairés, et ont demandé leur pardon, tant il est vrai que Marie est notre Mère, notre vie, nos délices, notre plus sûre espérance !

EXEMPLES

Cinq officiers français déjeunaient ensemble devant Sébastopol. On apporte une lettre à l'un d'entre eux ; il l'ouvre avec émotion et de l'enveloppe s'échappe une petite médaille de la sainte Vierge. Le jeune officier la ramasse avec

respect. Elle vient de ma mère, dit-il, elle sera ma sauvegarde dans le combat. Ses amis applaudissent, et, ouvrant leur tunique, chacun d'eux montre sur sa poitrine la médaille protectrice. Le lendemain, ils montent à l'assaut, sous une pluie de mitraille, au milieu des morts et des mourants, et pas un seul des cinq ne reçoit la plus légère blessure !

Une personne pieuse étant liée d'amitié avec une femme du monde qui n'avait aucune religion, lui dit un jour : Je viens de recevoir de très belles médailles ; permettez-moi de vous en offrir une. Que voulez-vous que j'en fasse? répond la femme impie, je n'oserais la porter, et d'ailleurs, je n'y tiens pas. — Je vous en prie, reprit la pieuse amie, gardez-la en souvenir de notre amitié ; elle ne vous fera aucun mal, au contraire, vous vous en trouverez bien. Elle ne put refuser une telle invitation, et elle accepta la médaille. Quelques jours après, elle vint revoir son amie et lui dit : Je suis changée ; Dieu me touche et me presse de sa grâce ; conduisez-moi, je vous prie, à votre confesseur. Elle était tellement heureuse après sa confession, qu'elle pleurait de joie en remerciant son amie charitable ; elle baisait avec effusion sa chère médaille, promettant de la porter dévotement jusqu'à son dernier sou-

pir ! (*Rosier*, 1872.) Voilà comment on s'aime en Dieu et pour Dieu ; voilà le bonheur d'avoir autour de nous quelqu'un s'intéressant au salut de notre âme !

Ayons donc toujours, auprès de nous, une image de Marie à vénérer, à invoquer. Pratiquons, surtout, cette dévotion si facile de porter sur nous sa petite médaille miraculeuse. Baisons-la avec une tendresse filiale, comme si notre Mère céleste inclinait vers nous son front chaste et sacré. Redisons le matin, à midi, le soir, à chaque instant du jour : *O Marie, conçue sans peché, priez pour nous qui avons recours à vous !* Alors, dormons en paix sur son Cœur ; elle veille sur nous et nous protège.

TRENTIÈME LECTURE

Dévotion de l'Angelus et du Souvenez-vous.

Ego diligentes me diligo.
(*Prov.*, VIII, 17.)
J'aime ceux qui m'aiment !

Le culte de Marie est si beau, si pur et si plein de délices, et Marie a tant fait pour mériter notre dévotion, que les enfants de l'Eglise, ses Saints, ses Docteurs, ses Pontifes, ses Ordres religieux ont toujours rivalisé de zèle à la vénérer, à l'honorer, à la chanter ; ils ont multiplié les moyens de rappeler sa présence, sa grandeur, ses bienfaits, si bien que, à côté du nom du Seigneur, du lever du soleil à son coucher, le nom de Marie est béni, révéré. Un chrétien ne peut diriger ni ses pas ni ses regards autour de lui, sans rencontrer, dans la création, le souvenir de la sainte et douce Mère de son Créateur. Parmi les innombrables pratiques de son culte, choisissons aujourd'hui pour sujets de notre édification celles de l'*Angelus* et du *Souvenez-vous*.

1° L'*Angelus* est véritablement une belle et pieuse institution. Au milieu de nos soucis matériels, de notre indifférence pour notre âme, de notre aveuglement dans le péché, l'*Angelus* nous rappelle le touchant mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu pour nous hommes et pour notre salut, et la grandeur de Marie, choisie entre toutes les femmes, pour coopérer avec lui à cette œuvre de notre délivrance. Oui, trois fois le jour, la cloche sainte redit à l'artisan, au laboureur, à l'homme des champs, des forêts et des villes : Réveille-toi ; pense à ton Sauveur et à la Vierge pleine de grâce qui fut trouvée digne de lui offrir son cœur et son corps pour son premier tabernacle sur la terre ! Quelle reconnaissance ne dois-tu pas à Jésus et à Marie qui accepta, avec toutes ses charges, la dignité d'être Mère de Dieu et des hommes ! Avec quel zèle il faut lui faire hommage de ta vie et l'invoquer, puisque tu dépends d'elle comme l'enfant de sa mère, et que notre salut n'a commencé qu'à l'instant où elle répondit à l'Ange : *Je suis la servante du Seigneur, je consens à ce qu'il désire de moi !* — Prière poétique, joyeuse et salutaire ! Car si, trois fois le jour, nous adressons à Marie nos saluts révérencieux et le cri de nos supplications, trois fois le jour

aussi, elle ouvre pour nous les fontaines du Sauveur, et fait descendre sur nous l'abondance de ses consolations et de ses joies.

D'ailleurs, *le matin* est une heure décisive : la journée sera à Dieu ou au démon selon que l'un ou l'autre en aura les prémices. Et la cloche alors nous dit : Accourez à la Vierge Mère de la grâce divine ; mettez vos personnes et vos travaux sous sa protection ; dites comme elle : Je suis le serviteur, la servante du Seigneur ; et votre journée sera bénie !

L'*Angelus de midi* a une signification non moins solennelle, et la cloche nous y redit : Qu'as-tu fait de cette première partie du jour ? N'as-tu pas lieu de pleurer sur un temps stérile ou coupable, et de prendre des résolutions pour l'avenir ? — Cette seconde partie du jour est d'ailleurs la plus dangereuse, la plus pleine de tentations de toutes sortes, et le roi David conjurait en particulier le Seigneur de le délivrer *du démon du midi*. L'*Angelus* alors nous rappelle de veiller sur nous, de ne pas livrer aux insultes de l'enfer notre âme rachetée à si grand prix, et d'invoquer avec ferveur la clémence de Marie. Autrefois l'*Angelus* se nommait l'*heure de la trêve :* dans certaines provinces catholiques, on le nomme encore l'*heure du pardon ;* comme si

l'airain sacré nous disait au nom de l'Eglise : Trêve avec le péché et demandez pardon à Dieu par l'intercession de Marie. Trêve à toi, jeune homme infidèle au Dieu de ta première Communion ; trêve à toi, jeune fille qui ne vois pas que la première beauté, c'est l'imitation des vertus de la Reine des Vierges, la piété et la pudeur ; trêve à vos désordres, ô vous tous qui abusez de la vie et oubliez que la mort s'avance. Ah ! pensez au Verbe de Dieu fait chair, et revenez à lui !

Le *soir est arrivé :* c'est l'heure de la retraite, du repos, du recueillement. Il faut compter avec Dieu. Et la cloche bénie nous dit de nouveau : Tournez vos regards vers Jésus et Marie, vos amis généreux et fidèles, et remettez votre âme entre leurs mains. Les ténèbres de la nuit sont l'image du trépas ; et peut-être pendant votre sommeil on vous redemandera cette âme. Oh ! conjurez Marie d'intercéder pour nous à cette heure qui ressemble si bien à l'heure de la mort : *Nunc et in hora mortis nostræ !*

N'y a-t-il pas en ces enseignements de quoi devenir meilleurs, plus reconnaissants envers Jésus et Marie, d'autant plus qu'ils ne demandent de nous un regard suppliant, une prière, que pour accourir à notre secours ?

Est-on vraiment chrétien, quand on leur refuse ce léger tribut de vénération, et qu'on se prive ainsi de leur divine assistance? A Venise, l'*Angelus* du soir est un moment solennel; un roulement de tambour résonne près des portes de la vieille basilique de Saint-Marc : le poste voisin présente les armes. On dirait le passage d'un Souverain : puis le silence règne sur la ville, et chacun salue et prie la Reine du ciel et de la terre. Ayons le courage de faire en son honneur sur les chemins, en nos demeures, ce que l'usage chrétien autorise ailleurs sur les places publiques.

EXEMPLE

M. de Quériolet, si connu par ses scandales, fut une des glorieuses conquêtes de Marie. Enfant d'une famille noble et vertueuse, il la déshonora par ses vices et ses crimes. Dès son enfance, il fréquente les écoliers les plus corrompus ; il est impie, débauché, voleur pour satisfaire ses instincts dépravés : il devient l'épouvante de la Bretagne par ses violences et ses cruautés sanglantes, et peut-être est-il encore plus l'ennemi de Dieu que des hommes. Un jour qu'un arbre écrasé par la foudre est renversé à ses côtés, il entre

dans une frénésie infernale, et se met à lancer deux coups de pistolet vers le ciel, avec d'horribles imprécations. Il se couche ; le tonnerre gronde de nouveau, il éclate et vient brûler un pilier de son lit ; il reste insensible. Un songe affreux où il voit l'enfer avec ses horreurs et la place réservée à ses crimes paraît l'impressionner davantage, et il entre chez les Chartreux afin de faire pénitence. Mais, bientôt ses penchants crapuleux l'emportent, et il franchit en secret les murs du cloître, et se précipite dans tous les crimes, avec plus de fureur que jamais. Et, chose étrange, par un reste d'éducation maternelle, ce monstre à figure humaine récitait chaque jour la salutation de l'Ange à Marie ! En 1636, il eut la curiosité d'aller à Loudun, où toute une communauté religieuse était possédée des démons, et où les exorcismes attiraient de toutes les provinces une multitude de voyageurs. Dès son entrée dans l'église, il entendit un des démons lui révéler publiquement toutes les hontes de sa vie ; il fut saisi, bouleversé, et la grâce enfin triompha ; avec quelle force et quel éclat ! Le nouveau converti distribua toute sa fortune en bonnes œuvres, se livra à des austérités effrayantes, jeûnant plusieurs années au pain et à l'eau, passant même plu-

sieurs jours sans aucun aliment. On le voyait se traîner à l'église sur ses genoux, y rester des heures et des jours, arrosant le pavé de ses larmes. Sa reconnaissance envers Marie ne connaissait point de bornes, et il voulut être enterré devant son autel, dans la célèbre église de Sainte-Anne d'Auray. En récompense de ce léger tribut de la salutation angélique, la Reine des miséricordes avait changé un grand scélérat en un illustre pénitent, et l'avait rendu digne des promesses de Jésus-Christ !

2° Quelques mots avant de finir sur le *Souvenez-vous*, cette prière si populaire et si aimée de Marie. Un saint prêtre de Paris, nommé Bernard, se croyant redevable à la sainte Vierge de sa conversion et de sa vocation à l'état ecclésiastique, fit imprimer en toute sorte de langues cette prière composée des sentiments de saint Bernard, son glorieux patron : il en distribua pendant sa vie plus de deux cent mille exemplaires, et par elle il opéra une foule de choses merveilleuses. Ces prodiges de la puissance et de la bonté de Marie se continuent, depuis surtout que le *Souvenez-vous* est comme la prière distinctive de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Elle plaît à Marie, sans doute, parce qu'elle vient du cœur de son tendre et dévot

serviteur, saint Bernard : mais aussi, parce qu'elle renferme éminemment des qualités de la prière très recommandées dans l'Evangile : la *confiance* et l'*humilité*. — *Souvenez-vous, ô très douce Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire dans le monde que vous ayez délaissé aucun de ceux qui ont eu recours à vous.* Animé d'une pareille confiance, et *gémissant sous le poids de mes péchés, je me jette en vos bras, je me prosterne à vos pieds!* Voilà bien la confiance et l'humilité réunies, et Marie donne alors libre cours à sa clémence ! Aussi l'a-t-on nommée la *prière des miracles;* et en effet on ne saurait les compter. Que de personnes elle a soutenues dans le chemin de la vertu, que de pécheurs elle y a ramenés ! Que d'endurcis elle a touchés à l'heure de la mort et sauvés de l'enfer ! O Vierge toute bonne, oubliez notre indignité, et souvenez-vous que vous êtes la Reine même des miséricordes !

EXEMPLE

On a fait beaucoup de cantiques sur le *Souvenez-vous*, et on les chante, non seulement dans les églises, mais dans toute sorte de réunions. Un jour, à Lyon, quelques jeunes

gens se mettent à chanter : *Souvenez-vous, ô tendre Mère, qu'on n'eut jamais recours à vous, sans voir exaucer sa prière.* La douce harmonie, le sentiment si bien rendu de cet air inspiré, les anime : la foule se presse pour les entendre, quand tout à coup celui qui chantait le *solo*, se trouble, sa voix s'altère, il verse quelques larmes d'attendrissement et s'enfuit.

La strophe qui venait de l'impressionner est celle-ci :

Et moi, de mes péchés traînant la longue chaîne,
Vierge sainte, à vos pieds j'implore mon pardon,
Me voici tout tremblant, et je n'ose qu'à peine
Lever les yeux vers vous, prononcer votre nom.

Aussitôt il va se jeter aux pieds d'un prêtre ; il demande et reçoit son pardon. Et non seulement ce pauvre enfant prodigue a persévéré dans le bien, mais il est devenu un saint religieux, un zélé missionnaire. Que de grâces, nous aussi, nous obtiendrions de Marie, en récitant le *Souvenez-vous*, dans le sentiment pénétré de nos misères et de confiance envers cette tendre Mère, toujours le refuge assuré des pécheurs ! (V. *Rosier de Marie*, année 1872.)

TRENTE ET UNIÈME LECTURE

Pratiques de dévotion à Marie (*suite.*) Persévérance.

Benedicta tu in mulieribus!

Non seulement l'*Ave Maria*, soit seul, soit en forme d'*Angelus* ou de chapelet, puis le *Souvenez-vous*, sont très agréables à Marie, mais combien d'autres prières vont à son cœur, le touchent et l'inclinent vers nous! C'est le *Salve Regina*, cette belle hymne d'honneur, de confiance et d'invocation à la Vierge Immaculée, lui exprimant une si douce vénération, un espoir si charmant, tant de pieux gémissements et de touchantes supplications, qu'il est comme impossible qu'elle n'en soit attendrie. Ce sont les trois autres grandes Antiennes des Complies : *Alma Redemptoris Mater; — Ave Regina cœlorum; — Regina cœli, lætare*, exaltant si bien sa dignité sans rivale, ses attraits, ses allégresses, et au chant desquelles le peuple chrétien mêle toujours avec bonheur ses mille voix,

C'est l'*Ave maris stella*, l'hymne des navigateurs, notre hymne à nous tous, puisque nous voguons très péniblement, à travers mille dangers, sur la mer orageuse de ce monde, vers le port du salut. C'est le *Magnificat*, ce cantique inspiré de Marie elle-même, où elle célèbre avec transport sa joie, et la joie de notre délivrance, le triomphe des humbles, l'humiliation des orgueilleux et les infinies miséricordes du Sauveur envers son peuple, dans le mystère de son Incarnation. Ce sont les *Litanies*, cette admirable guirlande de ses titres à l'amour de Dieu, à l'amour des hommes. Ne dirait-on pas que notre dévotion ne peut s'y lasser de lui redire ses louanges, et notre misère ses douleurs et ses vœux ? Notre vénération et notre détresse y empruntent sans cesse, pour toucher son cœur, tout ce que la nature et les arts ont de pur, de gracieux, de délicat et d'imposant ! Enfin, quelle multitude d'autres prières et de cantiques populaires et pieux, composés dans toutes les langues, se sont épanouis comme un parterre de fleurs merveilleusement embaumées, sous le souffle de la piété envers cette Reine divine ! Et tous méritent ses sourires de bienveillance, et détachent notre âme de la terre et de ses mauvais instincts, et l'élèvent jusqu'aux cieux. Ainsi, la

harpe de David calmait Saül et dissipait ses fureurs. De même, disait saint Bernard, que les serpents venimeux fuient les vignes en fleurs, ainsi les démons fuient les âmes embaumées de la dévotion à Marie !

Mais ne quittons pas ces saints exercices, sans dire encore quelques mots des principales pratiques de son culte.

1° *Neuvaines.* — Une dévotion particulière des serviteurs de Marie en des circonstances importantes ou difficiles, pour faire appel à sa miséricorde, est celle des *Neuvaines.* Désirent-ils son assistance pour le choix d'un état, pour la fin d'une épreuve, pour la préservation d'un fléau, pour la guérison d'un malade ou la conversion d'un pécheur, ils frappent à son cœur maternel par les pieux exercices d'une *Neuvaine;* plus ordinairement ils commencent pour finir à une de ses fêtes. Mille traits, mille récits touchants prouvent que cette Reine de miséricorde ne résiste pas à ces instantes supplications. Mais n'oublions pas que le désir le plus ardent de Marie est de nous donner Jésus, de nous conduire à Jésus ; qu'elle ne peut exaucer les esclaves de leurs passions et des démons. Dans une Neuvaine, il faut donc commencer par nous mettre en état de grâce par les Sacrements, réciter le Chapc-

let, faire célébrer la Messe, ou y assister, multiplier nos prières, nos jeûnes, nos aumônes en union avec cette Vierge pleine de grâces, et en son honneur. Puis, au moins le dernier jour, clôturer par une sainte communion, et lui renouveler notre consécration, en la choisissant pour notre Reine, notre Avocate et notre Mère. Alors, ayons confiance ; car si, d'après le témoignage de saint Bernard, il suffit d'élever un soupir vers son trône, de seulement implorer son nom, pour émouvoir sa tendresse, *tenuiter invocata ;* comment ne céderait-elle pas à une prière fervente de neuf jours consécutifs ?

2° *Samedi.* — Une autre dévotion à Marie, c'est l'observance du *Samedi.* Le Samedi lui est consacré, parce que, pendant la Passion de Jésus-Christ, au milieu de l'abandon et de la fuite des disciples, elle demeura généreusement près de la croix et du tombeau de son tendre Fils, épuisant jusqu'à la lie le calice des amertumes, méditant, dans un martyre ineffable, par quelles blessures de son corps et de son âme il nous avait rachetés, mais constante dans la foi de sa Résurrection. Elle a souffert particulièrement pour nous le Samedi, et nous lui choisissons ce même jour pour lui témoigner notre reconnaissance et notre dé-

votion filiale. Nous imitons ainsi l'Eglise qui dès les premiers siècles lui a dédié le Samedi par un office exprès, et par la messe dite *de Beata*, c'est-à-dire de la Vierge bienheureuse.

3° *Persévérance.* — Enfin la condition essentielle pour que cette Mère aimable soit Cause de notre joie sur la terre et dans le ciel, c'est la *persévérance* en son culte. Cette persévérance nous *la devons à Marie elle-même*, sous peine d'une cruelle ingratitude. Ne s'est-elle pas dévouée à nous aimer, à nous délivrer, à nous rendre heureux? Elle a été pour cela la Reine des Martyrs. Du haut du ciel elle nous conserve le cœur d'une mère, abaissant ses regards sur nos maux pour les soulager ou les guérir, sur nos dangers pour les écarter, n'usant de son crédit que pour verser sur nous tous les biens. Où est donc la foi, le cœur du malheureux, de la malheureuse, qui abandonne son culte et ses autels, et qui ne la choisit pas après Dieu pour le premier objet de son amour? — Nous devons la persévérance *à nous-mêmes*, à nos intérêts les plus sacrés. Demain comme aujourd'hui et toujours, nous aurons besoin de sa maternelle assistance. N'est-elle pas la Trésorière et le canal des grâces de Dieu vers nous? N'est-ce point avec elle que nous pouvons nous rire de nos ennemis,

déjouer leurs ruses et leurs attaques ? Lui être dévot n'est-ce point le caractère que Dieu me au front de tous ceux qu'il a inscrits en son livre de vie ? Ah ! tandis que ceux qui l'offensent, blessent leur âme et marchent à la mort, on ne saurait trop le répéter : auprès d'elle sont les richesses, l'honneur et la gloire, et cette paix enivrante de l'âme qui passe gloire et richesse. Enfin c'est en persévérant dans son amour que son enfant a le bonheur d'entendre Jésus lui dire au sortir de ce monde : Arrivez, bon serviteur, bonne servante, entrez dans la joie de votre Seigneur que Marie n'a cessé de demander pour vous !

EXEMPLE

Le vénérable Thomas à Kempis, à qui on attribue le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, s'était imposé dès son enfance pour la sainte Vierge un tribut de prières qu'il payait exactement. Néanmoins il arriva que sa dévotion se refroidit insensiblement ; il négligea ses exercices accoutumés ; il les omit un jour, deux jours, une semaine entière, et bientôt il finit par les abandonner entièrement. Ce fut alors qu'un songe mystérieux lui fit sentir la gravité de sa faute. Il lui semblait être dans

la salle où l'on donnait les leçons, écoutant attentivement avec ses condisciples. Il crut alors voir la Reine des cieux descendre sur des nuages, avec un visage rayonnant, et des vêtements d'une blancheur éblouissante. Elle paraissait faire le tour de l'enceinte, s'arrêter auprès de chacun des Religieux, et leur donner les plus douces marques de sa tendresse maternelle. Il attendait son tour avec impatience, jetant sur Marie des regards où se peignait l'ardeur de ses désirs. Mais qu'il fut bien trompé dans son attente ! Marie en effet, d'un œil sévère, lui reprocha sa lâche négligence, sa coupable docilité aux inspirations du démon de la paresse. Elle finit par lui dire : Retire-toi loin de moi ! puisque tu as cessé de m'aimer, tu n'es plus digne de ma tendresse. A ces mots, le laissant consterné, elle disparut. Pour lui, il s'éveilla, sonda sa conscience, et, honteux de lui-même, il reprit ses pieuses pratiques avec tant de ferveur, que jamais, jusqu'à la fin de sa vie, il ne les omit un seul jour. Heureuse réprimande qui remit dans le bon chemin une âme qui s'en écartait, et l'arrêta peut-être sur le bord de l'abîme. Examinons si nous ne méritons pas nous-mêmes ce reproche de négligence, d'ingratitude envers notre céleste Mère, et puis-

sions-nous, comme Thomas à Kempis, renouveler pour elle notre ancienne dévotion, et y persévérer jusqu'à la mort !

Enfin voici l'heure solennelle et dernière du dernier jour de Mai, l'heure des adieux à ses doux exercices, à son sanctuaire, à son autel : et combien d'entre nous peut-être ne reverront plus le mois des fleurs, le saint mois de Marie ! Néanmoins ce sont toujours les fêtes et les chants mêlés des soupirs de l'exil ; et pour quiconque est fidèle à Marie, mille fois plus belles et plus ravissantes seront les fêtes, les hymnes, les joies de la patrie. N'est-ce point alors à nous d'entrer dans les sentiments du chantre pieux qui a dit :

Il va finir le beau mois de Marie,
Il a passé comme ses belles fleurs,
Mais l'amour d'une mère chérie
Ne passe pas, il reste dans nos cœurs !
— Il faut quitter le Sanctuaire,
Où j'ai retrouvé le bonheur :
Mais je veux auprès de ma Mère.
Je veux ici laisser mon cœur !

Oui, jurons à son amour une persévérance inviolable ; gardons bien le souvenir de ses vertus, de sa tendresse, de ses bienfaits, de sa présence. Vivons à l'ombre de ses ailes, au milieu de périls des cette vie, des scan-

dales de ce monde, jusqu'à ce que l'iniquité soit passée. Ne cessons de lui redire : *Priez pour nous, sainte Mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. — Cause de notre joie, priez pour nous.* — Et la voyant un jour, et voyant avec elle Jésus notre divin Sauveur, avec lui, avec elle nous tressaillerons dans l'allégresse éternelle. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

APPROBATION..... 4
INTRCDUCTION..... 5

PREMIÈRE PARTIE

Marie, Cause de notre joie en ce qu'elle est pour nous.

1re LECTURE. — Ouverture du mois de Marie... 7

2e LECTURE. — Marie prédestinée à une mission de délivrance et de miséricorde..... 14

3e LECTURE. — La Conception sans tache de Marie, Cause de notre joie, parce qu'elle brise la tête du serpent quand il veut entrer dans nos cœurs, — ou quand il y est entré. 22

4e LECTURE. — Nativité de Marie, Cause de notre joie. Comment..... 31

5e LECTURE. — Marie naissante, Cause de notre joie, non seulement pour la vie future, mais pour la vie présente..... 39

6e LECTURE. — Marie, Cause de notre joie, en nous montrant que le bonheur est possible

Pages.

à tous par le devoir accompli et la grâce de Dieu..... 47

7e Lecture. — Le Nom de Marie, Cause de notre joie pendant notre vie — à l'heure de notre mort..... 56

8e Lecture. — Annonciation. — Marie Mère de Dieu, Cause de notre joie : biens infinis qu'elle nous mérite..... 65

9e Lecture. — Marie, Cause de notre joie en sa qualité de Mère de la Grâce..... 73

10e Lecture. — Noël, Cause de notre joie. — Nous la devons à Marie..... 88

11e Lecture. — Marie, Cause de notre joie au prix des plus grands déchirements, particulièrement à la Présentation..... 84

12e Lecture. — Marie, Cause de notre joie parce qu'elle est notre Mère..... 95

13e Lecture. — Assomption de Marie, elle est le sujet de notre joie !..... 103

14e Lecture. — Puissance de Marie, Cause de notre joie..... 111

15e Lecture. — Miséricorde de Marie, Cause de notre joie..... 120

16e Lecture. — Marie, Cause de notre joie en nous consolant dans nos afflictions..... 129

17e Lecture. — Marie, Cause de notre joie en tant que salut des infirmes..... 138

18e Lecture. — Marie, Cause de notre joie comme Patronne de la bonne mort..... 146

19e Lecture. — Marie, la joie du Purgatoire dont elle adoucit ou abrège les douleurs.. 153

DEUXIÈME PARTIE

Marie, Cause de notre joie en ce que nous sommes pour elle.

Pages.

20e Lecture. — Dévotion à Marie. — Très juste et très légitime, — est aussi une source de bonheur et d'allégresse pour nous..... 162

21e Lecture. — Zèle pour propager la dévotion à Marie. Obligation de justice. Obligation de charité..... 171

22e Lecture. — Dévotion envers Marie nécessaire, — mais gage de salut!..... 180

23e Lecture. — Des Confréries en général. — Leurs avantages..... 189

24e Lecture. — Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, Cause de notre joie..... 198

25e Lecture. — Confrérie du Saint-Scapulaire, Cause de notre joie..... 207

26e Lecture. — Avantages inestimables du Saint-Scapulaire..... 216

27e Lecture. — Confrérie du Saint-Rosaire. — Ses avantages..... 224

28e Lecture. — Chapelet. — Honorable à Marie. — Facile et salutaire pour nous..... 233

29e Lecture. — Dévotion aux Images de Marie, Médaille miraculeuse..... 244

30e Lecture. — Dévotion de l'*Angelus*, du *Souvenez-vous*..... 254

31e Lecture. — Suite des pratiques de dévotion à Marie. — Persévérance..... 263

BAR LE DUC. — TYP. DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
SCHORDERET ET Cie. — 1613

BT 601 .H54 1885
SMC
Himonet,
Pierre-Frbedberic.
Miroir de justice : ou,
Marie nous enseignant
AZG-4276 (mcih)